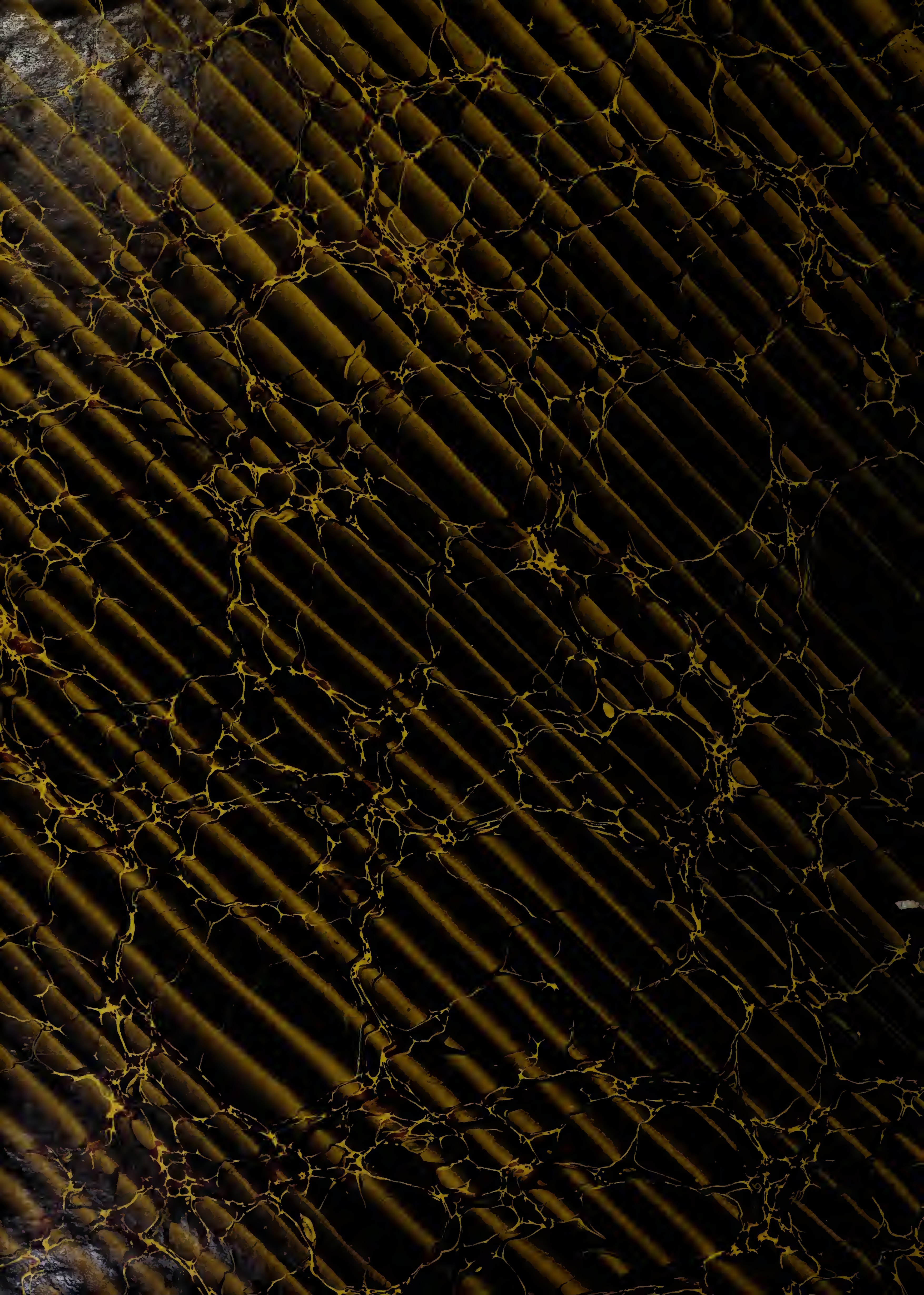






ŒUVRES

COMPLÈTES

DU ROI RENÉ,

Avec une biographie et des notices

PAR

M. LE COMTE DE QUATREBARBES,

ET

Un grand nombre de dessins et ornements, d'après les tableaux et manuscrits originaux

PAR M. HAWKE.

TOME TROISIÈME.



ANGERS,

IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE,

RUE DE LA CHAUSSÉE SAINT-PIERRE.

M DCCC XXXXVI.

NOTICE

SUR

LE LIVRE DU CUER D'AMOURS.

Les deux volumes qui précèdent nous ont montré, tour à tour, le roi René législateur plein de droiture, chevalier aventureux, troubadour délicat et tendre. Tandis que son admirable cœur se révèle dans la création de l'ordre du Croissant, dans ses lettres, ses institutions et tous les actes de sa vie, son goût pour les fêtes guerrières lui dicte le *Traictié des Tournois*, et son chaste amour pour Jeanne de Laval, les naïfs débats du *Berger et de la Bergeronne*. Ce dernier poëme si frais et si gracieux fut bientôt suivi d'un roman chevaleresque et allégorique, où le royal auteur prodigua tous les trésors de sa riche imagination. Longue et touchante histoire de deux amants fidèles, il est le récit d'un songe, comme le roman de *la Rose*.

Cette grande composition du XIIIe et du XIVe siècle, qui avait succédé tout-à-coup aux épopées carlovingiennes, aux chansons de *Gestes*, aux grands poëmes de la Table Ronde et des Amadis, avait alors le privilège d'inspirer tous les poëtes. A la différence d'Ovide dans son *Art d'aimer*, Guillaume de Lorris et Jean Clopinel n'avaient point raconté leurs craintes et leurs espérances; mais animant le monde moral comme le monde physique, ils s'étaient créé un cadre immense, où ils avaient confondu les subtilités de l'école et les souvenirs de l'antiquité païenne avec la piquante satire de leur siècle. Leurs désirs, leurs pensées, les sentiments de leurs cœurs, les événements qui entravent le cours d'une longue passion, transformés sous leur plume en personnages allégoriques, reçoivent des noms, parlent et agissent comme des êtres réels. C'est dame *Oiseuse* qui, la première fait rêver, l'amant à sa douce conquête. *Avarice et Félonie* traversent ses projets; *Dangier* lui livre de

rudes combats; toutes les passions et tous les vices paraissent tour à tour sur la scène. Les allégories se suivent et s'enchaînent au milieu d'interminables récits, où l'on trouve, non sans surprise, à côté des textes de l'Écriture sainte et d'un éloge de saint Augustin, le tableau des cruautés de Néron, la mort de Lucrèce et de Sénèque, des traits cyniques, des invectives grossières, indignes de la galanterie chevaleresque de nos aïeux. Dans cet ordre de composition, qui n'avait alors ni précédent ni modèle, toute unité disparaît sous les caprices du poète. Quand le feu sacré embrâse son âme, qu'un but élevé soutient son génie, c'est la céleste vision du Dante à la lueur des flammes éternelles. Dans le roman de *la Rose*, au contraire, il ne reste que le spirituel conteur, passant à son gré d'une discussion philosophique à la peinture la plus légère, de l'histoire à la fable, du christianisme à la mythologie, et racontant, avec la libre naïveté de son siècle, le bien et le mal, le mensonge et la vérité.

Quel que soit aujourd'hui notre jugement sur ce roman célèbre, il eut pendant plusieurs siècles un succès prodigieux. De nombreux imitateurs entrèrent dans cette voie nouvelle. Ils cessèrent de chanter les traditions nationales, le roi Arthus, Charlemagne et Roland; les troubadours mêmes brisèrent leur lyre, et ne firent entendre que sous le voile de l'allégorie les plaintes douloureuses des amants malheureux.

Sans doute les vieux chevaliers, qui avaient cent fois tressailli à la lecture des légendes de leurs ancêtres, se prirent à regretter cet héroïsme de l'amour, ce dévouement à la faiblesse, cet enthousiasme de l'honneur, dont chaque page présentait des modèles. Mais les jeunes bacheliers et les belles châtelaines se passionnèrent soudain pour ces récits rimés, où l'amour pouvait tout dire sous d'ingénieuses fictions. Le livre de Lorris, aux longues soirées d'hiver, remplaça la mandore; il se trouva même bon nombre de savants clercs, qui consacrèrent leurs veilles à découvrir le but moral de l'auteur. Dans leurs doctes commentaires, les tableaux de l'amour profane figurent le bonheur du ciel et les joies divines. L'allégorie céleste sanctifia tout ce qui tenait de la terre.

Quand depuis près de deux siècles, les clercs les plus lettrés, les poètes, les chroniqueurs proclamaient l'excellence du roman de *la Rose*, il eût été difficile à René de se soustraire à l'enthousiasme général. Cette littérature pleine des souvenirs de la Grèce et de Rome, ces transparentes fictions, ces allusions mystiques étaient d'ailleurs en harmonie parfaite avec les études de sa jeunesse et son amour pour les emblêmes. Il céda donc sans effort à l'entraînement qui le portait à suivre les traces du maître. Le modèle était trouvé; mais bien qu'il lui empruntât en

partie les noms de ses héros, il ne devait ni le copier, ni tomber dans une imitation servile.

Et d'abord, la piété tendre et sincère du bon roi, malgré quelques faiblesses, son respect pour les femmes, le mystère même dont il aimait à s'entourer, et, surtout, son tendre amour pour Jeanne de Laval éloignaient de ses écrits tout ce qui l'eût fait rougir. La chasteté de la pensée entraînait avec elle la délicatesse de l'expression. Malgré l'extrême liberté de l'époque et la naïveté du langage, aucun mot impur ne souillait des pages que René se plaisait à lire à sa royale compagne.

Mais une différence bien plus grande encore, c'est le mouvement et la vie qui animent ces ouvrages. Ces êtres allégoriques, si froids dans le roman de *la Rose*, deviennent sous sa plume des personnages réels. La fiction disparaît devant ces grands coups d'épée; et dans *la Conqueste de Doulce-Mercy*, *le Cuer* n'est plus qu'un chevalier qui, pour l'amour de sa dame, tente les plus périlleuses aventures. L'écrivain ici s'efface pour ne laisser paraître que le vaillant soldat de Naples et de Bulgnéville.

Une nuit donc que le bon roi souffrait du mal d'amour,

« Moitié dormant en resverie, »

il lui sembla que son cœur sortait de sa poitrine, et que *Désir* lui disait :

« Se Doulce-Mercy
« Desires de povoir avoir,
« Il fault que tu faces devoir,
« Par force d'armes l'acquerir. »

Puis, s'inspirant des glorieux souvenirs des chevaliers du Saint-Gréal, Desir arme Cuer d'un *branc* d'acier, tranchant et acéré, d'un heaume timbré d'amoureuses pensées, et d'un escu d'espérance, à trois fleurs de *N'oubliez mye*. Il lui conduit ensuite son dextrier *Franc-Vouloir*, haut et fort à merveille, dressé à tout fait d'armes et rencontres de lances. Quand Cuer se vit ainsi armé, ne demandez pas s'il fut joyeux. Il *broche* son palefroi des éperons, et part au galop en compagnie de *Vif-Désir*.

IV

Tout en parcourant ainsi monts et vallées, son page l'exhorte à aimer en toute loyauté la jeune fille

«.... Plaisante et blonde,
« Et de tous biens la plus parfaite au monde, »

qu'il a choisie. Après plusieurs jours passés ainsi sans aventures, ils rencontrent un soir, à l'*orée* (entrée) d'une forêt, au milieu d'une fraîche vallée, un riche pavillon qui recouvrait une colonne de jaspe. Cuer et Désir s'approchent et lisent ces vers charmants :

« A vous tous, cuers gentilz et gracieux,
« Qui conquérir voulez, pour valoir mieulx
« Du dieu d'Amour et de vos dames aussi
« Doulce grace et eureuse mercy;
« N'ayez en vous changement de pensée
« Pour délaissier vos premières amours;
« Soiez loyaux sans varier tousjours:
« Pitié par vous ne sera pas lassée. »

Tandis que nos paladins, appuyés sur l'arçon de leurs selles, s'arrêtent pensifs devant cette inscription, une belle et noble dame, richement vêtue d'habits royaux, sort du pavillon et saisit la bride de Franc-Vouloir. Cuer d'Amour descend courtoisement de cheval et lui demande son nom. C'était la douce *Esperance* qui venait lui donner ses conseils et le préserver des périls de la route. Après avoir écouté ses avis, Cuer la quitte en la recommandant à Dieu; et elle lui répond : « Soyez à Dieu et à vostre dame recommandé, aussi que puissiez tousjours trouver « bonne adventure. »

Lors ils suivent leur chemin, et arrivent à la porte d'un hermitage. Une naine horrible et bossue, nommée *Jalousie*, refuse de les recevoir, malgré la nuit qui approche, et le soleil déjà *mussé* (caché) derrière les arbres de la vallée. Elle les engage perfidement par *mauvaistié* et trahison, dans des sentiers étroits et ténébreux, au lieu de leur indiquer la route du manoir de *Bon-Repos*.

La nuit était orageuse et obscure. Perdus bientôt dans la forêt, les deux compagnons s'arrêtent au bord d'une fontaine; la pluie tombait à torrents et le tonnerre grondait au milieu des éclairs, qui sillonnaient la nue. Cependant ils étaient

tellement accablés de fatigue, qu'ils s'endormirent sous un arbre, « tremblans « à claque dent pour la refrescheur de la terre et la froideur de la pluye dont ilz « estoient baignez. »

Un songe effrayant abrège le sommeil de Cuer; il se lève et voit le jour « bel et « clerc et le soleil qui commençoit à rayer. » Il appelle son compagnon, et tous deux continuent de chevaucher en devisant de leurs aventures. Ils en riaient ensemble, comme de vrais prud'hommes, quand ils arrivèrent devant une petite maisonnette, couverte en roseaux et de triste apparence. *Melancolie* y faisait sa demeure, mais elle était tellement préoccupée de pensées douloureuses, qu'elle les salua à peine. Cependant elle consentit à partager avec eux un pain noir et pesant, et les conduisit au pont du fleuve de *Larmes*. Un chevalier monté sur un destrier noir, et revêtu d'armes de même couleur, fors son écu semé de trois fleurs de souci, en gardait l'étroite et périlleuse entrée. Un combat furieux s'engage. Cuer d'Amour, qui préférait mille morts à la fuite, s'élance sur son ennemi, et frappe de tels coups, que son glaive émoussé lui devient inutile; le chevalier noir protégé par son armure profite de cet avantage. Il enlève de sa lance son malheureux rival, lui fait vider les arçons et le précipite avec son destrier dans un rapide torrent, qui roulait à leurs pieds ses ondes écumantes.

Le poète laisse ici son héros, en se contentant de rassurer le lecteur sur sa vie, puis, il retourne à parler d'Espérance et d'un gentil damoiseau, prisonnier de Jalousie, au joli nom de *Bel-Acueil.*

Cependant la noble dame montée sur son palefroi, en compagnie d'un varlet et d'une seule damoiselle, s'était dirigée vers la forêt de *Longue-Actente*, dans la pensée de venir en aide, si le pouvait, aux deux jeunes amis. Elle avait à peine chevauché une heure ou deux, qu'elle aperçut l'ermitage. Jalousie était absente, étant allée par la forêt à la rencontre des amoureux, pour leur faire peine et ennui. Dame Espérance, qui était entrée dans la maison, entendit des cris plaintifs s'échapper d'une petite chambrette; elle fit tant avec sa damoiselle, qu'elle rompit *l'uys* (la porte) de la prison, où était enchaîné le pauvre jouvencel; elle brise à l'instant ses fers, et reconnaît avec joie un des plus fidèles servants d'Amour. Ils s'en allèrent à pied, tout bellement le petit pas, à côté l'un de l'autre, et ne se séparèrent qu'en vue du beau manoir *Déduit*, après s'être fait les plus tendres adieux :

« Bel Acueil, mon très doulx amy,
« Adieu vous dy comme à celuy
« A qui de tout mon cuer desir
« Faire tout service et plaisir. »

Puis, Espérance prit le chemin à *senestre* (à gauche), allant grand train à la recherche de Cuer d'Amour. Elle arriva assez à temps pour le retirer de la rivière. A peine hors de l'eau il voulait recommencer le combat à l'épée; mais le chevalier noir n'était plus sur le pont. Content de sa victoire, il avait regagné le chastel du *Tertre devé* (*dénué*) *de liesse*, qui montrait à l'horizon ses sombres créneaux.

De touchantes paroles d'Espérance reconfortent nos compagnons; elle leur prédit longuement les périls qui les attendent, avant de parvenir en l'isle d'Amour, où demeure la très Doulce-Mercy, et s'évanouit ensuite à leurs yeux comme une ombre légère.

Cuer et Désir, animés d'une nouvelle ardeur, continuent leur emprise. Ils gravissent une montagne aride, et s'arrêtent à nuit tombante au pied d'un grand chastel en ruine. La herse était levée, et nul chevalier n'en gardait les remparts. Sur la porte d'entrée était gravée cette inscription :

« Ceste montaigne est appelée
« De tous ceux de ceste valée,
« Le Tertre devée de liesse.
« Maistresse en est dame *Tristesse;*
« Et de ce chastel est seigneur
« *Courroux*, qui à mains (plusieurs) fait douleur...
« Or y entre qui veult la guerre. »

Bien que Cuer ne fût remis du bain du pont Périlleux, il entra hardiment et saisit une épée suspendue à la voûte. Car depuis son dernier combat la sienne ne pouvait plus lui servir.

Paresse avait ce jour la garde du chastel. Elle ne s'était encore « levée de dormir, » et avait suivant sa coutume oublié de fermer la porte. « Deslacée, eschevelée, sa robe descousue en plus de vingt lieux, elle accourut rechignant de despit, » en poussant un cri terrible.

Courroux, armé de toutes pièces, descendit aussitôt du donjon. Il avait sur son écu trois fleurs de chardon et une branche d'épine noire, et sur son heaume, un dragon qui vomissait des flammes. Cuer l'attendait vaillamment dans la cour, sans crainte ni pâleur. Ils se précipitent à l'instant l'un sur l'autre: leurs chevaux renversés par la violence de la charge, roulent sur la poussière. L'épée à la main et la menace à la bouche, comme les guerriers d'Homère, les deux champions

se relèvent en fureur, et commencent à pied un combat à outrance ; ils se frappent si *voidement*, se portent si grands coups, que la place autour d'eux est tonte *teinte et vermeille*. Enfin Courroux vaincu et terrassé, sans heaume ni épée, se rend par peur de mort et demande la vie.

Au même moment, une femme âgée et de mauvais maintien, s'élance de la tour et tombe aux genoux du vainqueur. Elle le supplie avec larmes d'épargner son ami, « ou autrement qu'elle en mourra... » Cuer la regarde, et bien qu'elle ne fût guère belle, « pour ce que femme estoit, » il éprouve une pitié profonde, puis prenant son ennemi par la main :

« A la requeste de ta dame,
« Qui son parfait amy te clame (proclame),
« Courroux, je t'ay sauvé la vie.
« Mais encore ai-ge grant envie
« Que tu promectes loyaument
« Que jamais doresnavant
« Ne feras mal, ne vilennye,
« Au dieu d'Amour, n'a sa mesgnye (suite),
« N'a ceulx qui s'en réclameront,
« Quant par ce tertre passeront. »

Un regard de sa mie détermine Courroux à en faire le serment.

Cuer et Désir acceptent alors l'hospitalité, qui leur est offerte avec un empressement perfide; ils se laissent désarmer sans défiance. Puis après le souper, ils visitent le château en compagnie de dame *Tristesse*.

Les salles étaient nues, froides et désertes, et cependant elles semblaient retentir de gémissements, de soupirs et de pleurs. Arrivé à une vieille tour, Cuer qui marchait le premier, sent tout à coup le plancher manquer sous ses pas: il tombe de la hauteur de deux lances dans un sombre cachot. Désir évite le piège, et sans perdre un temps précieux en lamentations inutiles, il s'élance hors du manoir, dans la pensée de chercher du secours à son infortuné compagnon.

Il erra ainsi toute la nuit sans autre aventure ; mais à la pointe du jour, au milieu d'une prairie, semée de fleurs et de jolis *buissonnetz*, il aperçut une grande multitude de tentes et de pavillons.

C'était la vaillante troupe d'*Humble-Requeste*, le poursuivant d'Amour, qui avait mandé à *Honneur* et à ses chevaliers, que *Mallebouche* le félon avait levé bannière, et s'était emparé de Doulce-Mercy à la tête des *Mesdisans*.

Désir s'approcha aussitôt, et se fit reconnaître. Il embrassa Humble-Requeste qu'il avait vu autrefois à la cour du dieu d'Amours, puis il se rendit au camp en toute hâte, et trouva Honneur dans sa tente, qui tenait conseil avec ses barons. Il mit le genou en terre, et le salua en lui disant :

« Mon très redoutable seigneur,
« Très hault et puissant prince, Honneur,
« Salut et humble révérence,
« Et à tous renom et vaillance:
« Vers vous m'en viens querir secours
« Pour un des serviteurs d'Amours,
« Que nouvellement avoye mis
« Et en la queste tout soubmis,
« De très Doulce-Mercy la belle,
« Dont j'ay sceu piteuse nouvelle...
« Mais après grant péril et paine,
« Par Tristesse la très vilaine,
« A esté trahi faulcement
« Et emprisonné rudement....
« Amour y pert bon serviteur;
« Aussi faictes vous, mon seigneur,
« Car franchement emprist la queste
« Du tout à la mienne requeste.
« Si vous plaise le secourir,
« C'est ce que viens vous requerir.

« Foy que je doy au dieu d'Amours,
« Desir, Cuer aura secours, »

répondit Honneur au jeune page; puis se tournant vers *Renom*, un de ses plus valeureux capitaines, il lui dit de prendre des gens de son *ost* (armée), tant qu'il en eut assez, et de mener à bien cette emprise. Renom, qui autre chose ne demandait, le lui promit avec serment. Il réunit ses chevaliers et fit sonner ses trompes; et quant il fut aux champs, il appela Désir pour le conduire droit au



Histoire Romaine.

(N° 1)

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse Angers

chastel du Tertre devée de liesse, comme celui qui mieux savait la route pour guider ses compagnons.

Ils promirent alors de combattre valeureusement; tous criaient: « Nous avons « trop séjourné, allons, allons! Et il n'y avoit si petit, qui à cette heure ne cuidat « (pensât) valoir Hector, Laucelot ou Roland. »

Tandis qu'ils chevauchaient pleins de courage et d'espoir, le pauvre Cuer, couché dans sa prison, avait passé la nuit livré aux pensées les plus sombres. Se croyant abandonné de tous, il n'avait pu retenir ses larmes. Il resta ainsi jusqu'à l'aube, appelant en vain le sommeil, ce réconfort des malheureux. Cependant au matin, environ heure de tierce, comme ses yeux venaient de se fermer sous la fatigue et l'ennui, Tristesse envoya un messager vers Mélancolie, sa parente: elle la priait de venir et d'apporter de l'eau du fleuve de Larmes et du pain de *Dure-Peine*, pour nourrir un prisonnier, qu'elle confiait à sa garde.

Mélancolie ne tarda pas à venir. Elle se fit conduire aussitôt près du *pertuys* (ouverture) de la prison, et descendit au pauvre reclus son amère nourriture. Celui-ci en goûta, car il n'avait encore ni bu ni mangé depuis la veille. Mais le pain semblait trempé de fiel, et l'eau était noire et saumâtre. Cuer n'en prit que ce qu'il fallait pour ne pas défaillir. Un souvenir de sa bonne maîtresse Espérance vint consoler son âme. Il s'endormit à sa pensée, et songea qu'une blanche colombe, accompagnée de rossignols et de petits oiseaux des champs, volait vers lui en répétant ses chansonnettes; et tant battaient la tour de leurs ailes les gentils oiselets, qu'ils y firent une large brèche. Il sortait alors de sa prison gai et dispos comme un *émérillon*, sans autre mésaventure.

Cuer reposait encore, lorsque Renom arrivait devant le chastel avec tous ses gens d'armes. *Loisir* et *Déduyt*, jeunes chevaliers qui voulaient ce jour mériter leurs éperons, s'emparèrent de la porte d'entrée. *Soulcy* est mis en fuite avec sa garde. Renom fait appliquer les échelles, et monte le premier sur les remparts. Aux cris de *Ville gagnée*, Courroux s'enfuit en maugréant. Il s'échappe par une poterne secrète suivi de Tristesse, de Mélancolie et du reste de la garnison.

Cependant Désir parcourait le château des fossés au faîte des tours, à la recherche de son seigneur. Il vint enfin à l'entrée de la prison, et l'appela dans les ténèbres. Cuer entendit sa voix; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et pensèrent mourir de joie en se revoyant.

Dès qu'ils furent revenus de pâmoison, Désir prit son ami par la main; il lui fit connaître Loisir et Dédnyt, qui avaient tant contribué à sa délivrance, et le présenta à Renom et aux autres chevaliers. Cuer les remercia courtoisement du grand service qu'ils lui avaient rendu; puis après avoir rasé le château, ils chevauchèrent tous de compagnie jusqu'au camp où Honneur avait dressé son pavillon. Le bon seigneur sortit de sa tente en les voyant, et quand Renom fut auprès de lui, il s'agenouilla en signe de respect, et Cuer pareillement.

Honneur les releva avec bonté, et leur fit grande chère. Après avoir devisé longtemps ensemble, il pressa Cuer et Désir de rester en l'ost pour courir sur les Mesdisans.

Cuer s'agenouilla de nouveau et répondit :

« Monseigneur, je vous en diray,
« De riens je ne vous desdiray ;
« Obligé y suis de raison,
« Car gecté m'avez de prison.
« Mais je vous requiers sur ce point
« Que pour Dieu ne me tenez point....
« Aultrement me parjureroye,
« Et du tout mon veu faulceroye.
« Donc, s'il vous plaît, je m'en iray,
« Et tant partout je sercheray,
« Que trouveray Doulce-Mercy,
« Pour qui venu suys jucques cy... »

Lors Honneur prit Cuer par la main, et lui bailla doucement son congé, en lui offrant pour l'aider dans l'emprise,

« Or et argent,
« Et même les homs de sa gent.... »

puis il ajouta :

« Recommandez moy humblement
« Au dieu d'Amours, en lui disant

« Que très voulentiers lui feroye
« Tel service dont il eut joye...
« Et pleust à Dieu mon créateur
« Que fussiez icy de retour,
« Car je vouldroye qu'il fust ainsy,
« Et qu'eussiez la Doulce-Mercy.
« Je ne vous sauroye plus que dire :
« Je vous commans à Dieu, beau sire. »

A ces mots, Cuer prit congé d'Honneur, et Désir aussi; ils s'accolèrent bénignement; mais en saluant les barons, Désir advisa Largesse; il tira Cuer à part, et le pressa de demander à Honneur ce chevalier pour les accompagner, car il le savait sage, preux et vaillant. Honneur accorda volontiers leur requête, puis ils se rendirent à la tente de Renom pour y passer la nuit, et ne se séparèrent qu'après avoir dévotement entendu la messe.

Quant à Honneur, ayant rassemblé son conseil, et député Humble-Requeste pour porter des lettres au dieu d'Amours, il délogea en grande ordonnance, et chevaucha par belles batailles pour approcher de plus près ses ennemis. La rivière de *Plaisir*, fleuve profond et dangereux, séparait seule les deux armées; un combat général semblait inévitable, lorsque Mallebouche, craignant son issue, s'éloigna en désordre, non sans avoir brûlé et ravagé tout le pays à l'entour, et envoyé des espions prévenir *Dangier* et *Reffuz*, les geôliers de Doulce-Mercy, de l'entreprise de Cuer d'Amour.

Le voyage des amoureux paladins continua sans mésaventure; ils traversèrent d'abord une lande immense, stérile et nue, sans rien qui reposât les yeux, fors un grand pin, sous lequel ils passèrent la nuit. Le lendemain, dans une maisonnette de chétive apparence, ils trouvèrent un pauvre vieillard, maigre, pâle et ridé par l'âge; c'était *Grief-Soupir*, qui avait établi sa demeure au milieu de la plaine de *Pensée ennuyeuse*, pour continuer à son aise d'y pleurer et d'y gémir.

Les plaisanteries de Désir firent diversion à la tristesse qui saisissait leur âme : un instant Cuer en fut blessé, et répondit avec humeur. Désir, qui tendrement l'aimait, s'excusa de son mieux en lui disant :

« Cuer, si plus ne voulons farser,
« Nostre ennuy ne saurons passer.

« Pour Dieu, en mal ne le prennez;
« S'il vous plaît, pardon m'en donnez. »

La plaine s'étendait devant les trois amis, comme un océan dont on ne voit pas les rivages. Ils chevauchèrent tant et si longtemps, qu'à la fin du second jour, sur la lisiere d'un bois, ils découvrirent une petite chapelle. Un bon ermite terminait ses complies; ils le saluèrent humblement, et lui demandèrent l'hospitalité.

« Mes beaux seigneurs et mes enfans,
« Le logeys point ne vous deffens,
« Vous y avez part comme moy;
« Mais je vous dis en bonne foy
« Que céans y a une dame,
« A qui je suys de corps et d'âme,
« Car je la cognois dès mon enfance;
« On l'appelle dame Esperance.
« Hier soir bien tard y vint logier;
« Garde n'ay de la deslogier....
« Actendez moy cy, g'y voys veoir. »

Quand Cuer et Désir apprirent qu'ils étaient sous le même toit que leur belle maîtresse, ils furent grandement joyeux. La soirée s'écoula en gais et doux propos, mêlés aux récits de leurs aventures. Le lendemain ils se levèrent avec le jour, pour se rendre à la chapelle. Le pieux ermite avait déjà récité ses matines. Il prit ses ornements et dit une messe du Saint-Esprit. Espérance et les trois compagnons l'entendirent très dévotement, à deux genoux, sans lever les yeux de leurs livres d'heures. Après la messe, la bonne dame leur indiqua le chemin du chastel d'Amours, et disparut de nouveau comme une vapeur du matin.

Le soleil élevé à l'horizon, annonçait l'heure du départ: ils vinrent tous ensemble prendre congé de l'ermite. Largesse tira six besans d'or de sa gibecière, et voulut les lui donner; puis sur son refus les déposa pour l'amour de Dieu dans le tronc de la chapelle. Ils remontèrent alors sur leurs destriers, et continuèrent de chevaucher tant qu'ils arrivèrent au bord de la mer.

Une nacelle était à l'ancre auprès du rivage; et la vague berçait mollement deux jeunes filles endormies. C'étaient *Fiance* et *Actente*, les jolies marinières dont Espérance avait parlé.

Histoire Romaine.

(N° 2.)

Le roi René pinx. P. Hawke del. *Lith. Cosnier et Lachèse, Angers.*

XIII

Après avoir donné son cheval à son varlet pour prix de ses services, Cuer entra dans la barque avec ses compagnons. Les jeunes filles s'étaient éveillées au bruit des armures : elles saluèrent courtoisement les gentils passagers, et volontiers consentirent à les conduire à l'île d'Amours.

La traversée offrit peu d'accidents remarquables, si ce n'est que nos paladins souffrirent beaucoup du mal de mer. A moitié route environ, à la tombée du jour, les marinières amarrèrent leur barque au fond d'une petite anse, derrière un rocher où venaient se briser les vagues. Elles y trouvèrent deux de leurs amies, *Compagnie* et *Amitié*, qui pêchaient à la ligne. Les passagers descendirent à terre pour se reposer des fatigues de leur navigation, et partager le souper de leurs belles hôtesses.

« Et quant ce fust le lendemain, à l'heure que la Dyane commence se montrer « et apparoir au ciel luysant et cler, Compagnie, qui toute la nuyt n'avoit cessé « de peschier, commença à appeler les deux très doulces et plaisantes marinières. « Si se levèrent et varèrent (tirèrent) en mer leur barque, et puis le mât dressèrent, « et la voile attachèrent à l'antaine ; aussi les avirons rangèrent en leur lieu.

« Et adonc s'esveillèrent Cuer, Desir et Largesse, qui encores dormoient. « Puis en tandis qu'ils misdrent à s'abiller, les deux pucelles montèrent au plus « hault du rochier pour regarder le temps, et veoir s'il estoit bon pour faire leur « voyage. Si virent lors l'air nect et pur, sans vent et sans nuée, et le jour gaignoit « la nuyt, esclardissant par faczon telle que la lune n'avoit clarté qui peult le « jour sourmonter, et jà les oyselets s'appeloient l'un l'autre. La mer estoit coye et « sereine, et ne bruyoit en façon nulle, ne que fist ung estang. Les mouettes « aussi commencèrent à voler par dessus la marine, et d'aultres s'y troctoient sur « le sablon, menu que beau les faisoit veoir. Le jour tant s'efforça, qu'il envoya « couchier la lune et les estoilles, sicque plus nulles au ciel n'apparaissoient. »

Après quelques heures d'une heureuse navigation, lorsque le soleil eut percé les dernières vapeurs du matin, l'île du dieu d'Amours parut tout à coup sortir du sein de la mer avec ses maisons blanches, ses campagnes fleuries, son beau chastel et son église, qui semblait *chose célestiale*, car elle s'élevait sur une roche de diamant fin, ses murs étaient de marbre et de jaspe, et des lames de fin argent, émaillées d'étoiles d'azur, recouvraient son toit étincelant.

Au pied du merveilleux édifice, à un mille environ du rivage, l'œil découvrait encore comme un antique monastère. C'était l'hôpital du dieu d'Amours, où maints

pauvres amants venaient se faire guérir de leurs cruelles blessures et terminer leur vie en prières et oraisons. Cuer et ses amis se dirigèrent de ce côté, dès que la barque eut jeté l'ancre; ils vinrent à nuit close frapper à la porte et demander l'hospitalité.

Une femme d'un certain âge, vêtue d'habits de religion, se tenait à l'entrée; elle se nommait dame *Courtoisie*, l'infirmière du lieu. Ce soir elle ne s'était encore couchée, dans la crainte que quelques amoureux attardés sur le rivage ne pussent trouver à s'héberger pendant la nuit.

La voix de Désir lui était connue: elle ouvrit aussitôt, et, souhaitant la bienvenue à ses deux compagnons, qu'au premier coup-d'œil elle reconnut pour des gens de bien, elle les conduisit auprès de dame *Pitié* la prieuse, occupée alors à *médeciner* les malades, et à les *adouber* de son mieux. Quand elle eut visité les salles, elle revint familièrement s'entretenir avec les chevaliers. Ils burent et mangèrent à leur aise, et comme *meshuy* il était tard, Courtoisie leur fit *appareiller* des lits selon que le requérait leur état. Elle alluma ensuite des torches de pin résineux, les conduisit à leur chambre, et leur *ora* (souhaita) le bonsoir.

Les trois compagnons s'endormirent bientôt, comme gens las et *travaillez* de la journée. Ils se levèrent avec l'aube, et Cuer requist Courtoisie, en attendant le son de la messe, de les mener visiter le cimetière de l'île d'*Amours*. La bonne dame fit suivant son désir; et tant allèrent par cloîtres, salles et jardins, qu'ils arrivèrent devant un grand portail haut et large à merveille, construit en pierres d'albâtre, à la voûte duquel étaient appendus les blasons des plus célèbres amoureux.

C'étaient le grand Jules César, et l'empereur Auguste, Néron, le fléau de Dieu (*flagellum Dei*), Marc-Antoine, l'amant de Cléopâtre et de la belle Faustine, le très saint roi David, Thésée, vainqueur du Minotaure, Enée, fils d'Anchise, Achille, le grand Hercule, Pâris, le beau pasteur, Troïle, Diomède et Démophonte.

Puis, venaient les héros de la Table Ronde, les paladins et les plus illustres chevaliers : Lancelot du Lac et Tristan, l'ami de la belle Iseult, Ponthus et Arthur de Bretagne, Loys, duc d'Orléans, à l'écu d'azur aux trois fleurs de lys d'or, Jehan, duc de Berry, le vaillant Louis de Bourbon, Philippe, duc de Bourgogne, et Charles V, le roi vertueux et sage.

Cuer ne se taisait d'émotion et de joie à la vue de ces merveilles. Il ne voulait passer aucune tombe et notait les inscriptions et les nobles écus. Les radieuses fleurs de lys brillaient là sans nombre. Semées encore sur les bannières de Charles de Bourbon, de Loys, dauphin de France, de Charles d'Anjou, comte du Maine, et du roi René, elles effaçaient l'éclat de toutes les couronnes.

Gaston Phébus, comte de Foix, ce miroir accompli de toute chevalerie, Loys de Luxembourg, le sire de Beauvau, toujours loyal malgré ses inconstances, et Pierre de Brézé, l'intrépide sénéchal, terminaient cette liste de noms glorieux.

Cuer eût volontiers passé plusieurs jours sans boire ni manger en contemplant toutes ces merveilles, mais comme dame Pitié l'avait appelé plusieurs fois, il craignit de la mécontenter en s'arrêtant davantage. Il entra donc dans un autre cimetière rempli de monuments funèbres, où l'albâtre et les marbres précieux se confondaient avec l'argent et l'or le plus pur. Six tombes, plus riches et plus belles encore que toutes celles qui les environnaient, s'élevaient au milieu de l'enceinte sacrée. La première entièrement d'or, semée de saphirs, de rubis et de diamants, renfermait le corps du poète de Sulmone, d'Ovide, qui fit *l'Art d'aimer*. Puis, venaient Guillaume de Machault[1], le gentil rimeur de ballades, de sirventes et de virelais; Boccace, le plaisant conteur; Jehan Clopinel[2], successeur de Lorris; le grand Pétrarque, immortalisé par son amour pour la belle Laure; puis enfin, Alain Chartier[3], le bien disant en rime et en prose.

[1] Ancien poète français, né en Champagne en 1282. — Il vivait encore en 1370. — On conserve à la Bibliothèque royale, un manuscrit de ses poésies françaises et latines, qui contient plus de 80,000 vers. Ses principaux ouvrages sont : un poëme historique sur la prise d'Alexandrie par Pierre de Lusignan, roi de Jérusalem et de Chypre, le *Jugement du bon roi de Bohéme*, *les Dicts de la fontaine amoureuse*, *de la fleur de lys*, *de la marguerite et de la rose*, des rondeaux, ballades et lais d'amour.

[2] Jehan de Meung, surnommé Clopinel, parce qu'il était boiteux, naquit en la petite ville de Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du 13e siècle, d'une famille noble et ancienne, qui existe encore aujourd'hui; il se fit d'abord remarquer par plusieurs ouvrages, entre autres, par une traduction de l'*Art militaire de Végèce*, et une *Vie d'Héloïse et d'Abeilard*, *les merveilles de Hyrlande*, *le Plaisant jeu de fortune*, et la traduction du *Traité de Consolation de Boëce*. Ce fut vers la fin du 13e siècle, qu'ayant eu connaissance du roman de *la Rose* de Guillaume de Lorris, il résolut sur la demande de Philippe-le-Bel, de donner une suite à ce poëme. A cet effet, il supprima les quatre-vingts derniers vers du dénouement, et continua le poëme sur un plan beaucoup plus vaste, puisqu'il lui ajouta dix-huit mille vers. Ce livre, dont le principal mérite est une certaine naïveté, perdue aujourd'hui, est le premier ouvrage français, qui ait joui d'une grande vogue chez nos bons aïeux; il sera toujours un des monuments les plus importants de notre langue et de notre vieille poésie française.

[3] Alain Chartier, né à Bayeux en 1386, fit ses études à l'université de Paris. Sa facilité et ses succès lui méritèrent les titres d'excellent orateur, de noble poète et de très illustre rhétoricien. Nommé sécrétaire de Charles VI et de Charles VII, il composa une histoire de son temps, *le Bréviaire des nobles*, *le livre des*

Quant Cuer eut lu les épitaphes, et bien au long considéré les tombes, il se signa dévotement, priant Dieu de recevoir ces loyaulx amoureux en son saint paradis. Il traversa ensuite un cimetière où gisaient çà et là les ossements infects des félons en amour. Privés de sépulture, abandonnés aux oiseaux de proie et aux animaux sauvages, ils présentaient un spectacle horrible et subissaient la peine de leurs fourberies et de leurs trahisons.

Cuer était sorti pensif à la suite de Courtoisie, qui le conduisit jusqu'à la chambre de dame Pitié la prieuse. Il la trouva levée, prête à entendre un service célébré pour le repos de l'âme de deux pauvres amants du pays d'Allemagne, que la cruelle Jalousie avait mis à mort. Ils assistèrent à la messe tous ensemble, et après avoir baisé les reliques du grand autel, Pitié fit jurer à Cuer de loyalement servir Amour, et de garder ses commandements.

Elle lui conseilla ensuite, comme bonne et féale vassale, de se rendre à la cour de son seigneur,

« A son beau chastel de Plaisance;
« Et là lui requérir licence
« De povoir, sans guère arrester,
« La Doulce-Mercy conquester. »

Puis il lui faudra marcher jusqu'au manoir de Rébellion,

« Là où Dangier, aussi Reffus,
« Tiennent Doulce-Mercy la belle,
« La très gracieuse pucelle,
« Si rudement emprisonnée...
« Et si fault tres tant requerir,
« Que ung baisier puissiez acquerir,

Quatre-Dames, et une grande quantité de *faicts, dicts et ballades*, qui jouirent à la cour d'une immense célébrité.

Pasquier rapporte que le trouvant un jour endormi sur une chaise, Marguerite d'Ecosse lui donna un baiser. Comme Alain était fort laid, et que les dames de la suite de la princesse témoignaient leur étonnement, elle leur dit : « Qu'elle ne baisoit pas la personne, mais la bouche dont estoient sortis tant de beaux discours. »



Histoire Romaine.

(N°. 3.)

Le roi René pinx P. Hawke del

Lith Cosnier et Lachèse Angers

« Si l'avez, bien serez sans faille,
« Mais ains aurez dure bataille. »

Dangier, Reffus et les Mesdisans,

« ....A la langue si legière,
« Et en parler si mensongière, »

vous livreront des combats à outrance. Sur toutes choses, ne vous séparez point de Largesse votre bon compagnon :

« Aussi n'oubliez pas Promesse,
« Car il sert bien à peu de coust (dépense),
« Autant que faucille en aoust.
« Riens donner et assez promectre
« Ne peut guères apouvrir son maistre.
« Mais gardez vous, sur toute rien (chose),
« De faillir à homme de bien...
« Et quant serez au dieu d'Amours,
« Je vous iray à grant secours.
« Devers Doulce-Mercy iray,
« Et pour vous, Cuer, parleray... »

Quant la bonne et sage dame eut cessé de parler, les trois chevaliers la remercièrent grandement de ses conseils, et prenant congé d'elle, se dirigèrent vers le beau chastel de Plaisance du dieu d'Amours.

Tandis que nos vaillants paladins cheminaient gaiement, dame Pitié, selon sa promesse, s'en allait droit au manoir de *Rébellion*, sans crainte des insultes de Dangier, qui faisait sentinelle. Elle pénétra jusqu'à la chambre de Doulce-Mercy, où étaient réunis *Honte*, *Crémeur*, *Jalousie*, et les deux *Mesdisans*, espions de *Mallebouche*. Peu souci eut la bonne dame des murmures et *caquets* que souleva sa présence; elle salua tendrement Doulce Mercy, et parlant à voix basse :

« Ma très doulce et belle fille,
« Qui tant estes gente et habille,

« Moult suis marrie et esperdue
« Que ja si court estes tenue
« Par ce faulx Dangier, le rebelle,
« Et les aultres de sa querelle...
« Et vous estes, belle pucelle,
« Doulce, plaisant, fresche et nouvelle,
« Digne d'avoir pour serviteur
« De France le plus grand seigneur.
« Or, est ainsi qu'en ce païs,
« Belle fille, pour vostre advis,
« Est venu un jeune seigneur,
« Qui se fait appeler le Cuer,
« Qui pour vous a maints maulx souffert...
« Ains il est très doulx jouvencel,
« De corps et de visaige bel...
« Si advisez que lui direz,
« Et ne soyez mal gracieuse... »

La jeune fille à ces paroles *mua* (changea) légèrement de couleur, et devint *ung petit* plus vermeille. Puis elle commença incontinent à aimer Cuer en sa pensée, et à s'attendrir sur les périls qu'il avait courus pour l'amour d'elle; mais comme elle craignait de répondre devant ses geôliers, elle prit Pitié par la main, et lui fit signe tout doucement de dire à son ami de venir le plutôt qu'il pourrait.

Le poète, après avoir raconté le message de la bonne dame, retourne à parler de Cuer et de ses compagnons.

Le soleil monté à son midi rayonnait de pourpre et d'azur, lorsque le chastel du dieu d'Amours et son rocher d'émérande et de diamant apparurent à leurs yeux comme une vision céleste.

« Il estoit de façon telle que celui de Saumur, assis sur la rivière de Loire, mais plus de moitié large et spacieux. » Des murailles de cristal, flanquées à chaque pan d'énormes tours en rubis, formaient son enceinte. La perle, l'escarboucle et le saphir, des pierres d'agate et de calcédoine étincelaient sur les créneaux, les campaniles et les tourelles; des tuiles d'or émaillé, *aux cuers volages*, recouvraient l'antique donjon.

Au-dessus du portique d'entrée, deux statues d'ambre incrusté d'or tenaient en

main un miroir de diamant. C'était la *Pourtraicture* artistement faite de *Fantaisie* et d'*Imagination*, les deux habiles maîtresses d'œuvre, qui avaient donné le plan du chastel.

Quand les trois compagnons eurent traversé pont dormant et pont-levis, ils s'arrêtèrent à la porte principale, qui était d'ivoire, ferrée d'or fin, et Cuer ne put se tenir de lire les lettres et inscriptions, de contempler les belles images et de se mirer à son aise, en attendant qu'on lui ouvrît. Désir, en le voyant, riait doucement sous cape, songeant à part lui, que son seigneur était bien *happé* (pris), et que désormais il n'aurait garde d'échapper au dieu d'Amours. Il était dans ces pensées, lorsque sortit par le guichet un très beau jouvencel, tenant un épervier blanc sur le poing. Désir reconnut aussitôt son ami, Bel-Acueil, le prisonnier de Jalousie. Il l'embrassa avec grande joie, et le tirant à part, lui conta tout au menu leurs voyages et aventures, avec prière d'aller vers le dieu d'Amours, le supplier de permettre à Cuer de lui rendre hommage, car il avait bonne et sincère volonté d'être retenu son vassal et féal serviteur.

Bel-Acueil rentra aussitôt dans le chastel pour remplir son message. Le dieu d'Amours, qui savait bien déjà que Cuer avait été blessé d'une de ces *sagettes* qu'il tire à la volée en forme de passe-temps, donna l'ordre d'introduire les trois chevaliers. Ils suivirent Bel-Acueil jusque dans une cour pavée de jaspe, où s'élevait une fontaine de cristal, ornée d'or et de pierreries. Sur ses bords était assis nonchalamment une jeune damoiselle, qui tout mignonnement s'amusait à baigner dans le bassin un gentil faucon. C'était dame *Oyseuse*, la belle amie du dieu d'Amours. Elle se leva à l'approche des trois chevaliers, et après leur avoir donné un baiser, et souhaité la bienvenue, elle se réunit à Bel-Acueil pour leur montrer les merveilles du château.

Comme ils entraient dans la grande salle, ils aperçurent le dieu richement vêtu d'habits royaux, qui s'ébattait avec son arc à lancer des sagettes. Bel-Acueil mit genou en terre, et présenta Cuer et ses deux compagnons.

Puis Désir, comme il l'avait promis, exposa la demande du chevalier, son seigneur :

« A tres hault prince et excellant
« Souverain, seigneur tout puissant,
« Qui sur tout homme terrien
« Avez povoir, comme on scet bien,

« Tant decza ter que de la mer...,
« Vez cy le Cuer qu'à ma requeste,
« Si a entreprise la queste
« De conquester Doulce-Mercy....
« En vous faisant obeissance
« Avec serement et hommaige... »

Il continua ainsi hardiment son discours, demandant au dieu de lui bâiller sa meilleure chevalerie pour mettre en fuite Dangier, Reffus, les Mesdisans, les traîtres et les félons, qui s'opposaient à leur emprise.

Quand Désir eut *finé* (terminé) *sa raison* et que Cuer l'eut avouée comme sienne, le dieu d'Amours se prit à sourire :

« Desir, la teste as bien légère;
« Tu n'as pas changé de manière,
« Car tu es trop bouillans et chaulx...
« Du Cuer du congié qu'il demande,
« Qui n'est pas petite demande,
« Nous y aurons ung peu d'advis,
« O nostre conseil et amis...
« Et puis ensemble parlerons. »

Lors Amour prit Cuer par la main et le conduisit lui et ses compagnons dans une salle richement ornée de magnifiques tapisseries d'Arras. Un splendide repas les y attendait; et tandis qu'ils *caquetaient* et devisaient de leurs nouvelles, il vint un jouvencel annoncer la visite de dame Pitié la prieuse. Honneur, Bon Renom, Vaillance, Humble Requeste et plusieurs autres barons entrèrent également; ils arrivaient de l'armée pour tenir un grand conseil de guerre en présence de leur seigneur.

Dame Vénus, selon sa coutume, était venue après le souper s'entretenir avec son fils. Il lui fit prendre place au conseil, car il l'honorait et l'aimait grandement. La séance ouverte, chaque chevalier exposa son opinion en toute liberté; Amour recueillit les votes en commençant par sa mère; puis Honneur fut chargé de faire part aux trois chevaliers du résultat de la délibération.

Le dieu applaudissait à leur vaillance, et leur bâillait ses capitaines. Seulement



Histoire Romaine.

(N.º 4.)

Le roi René pinx. P. Hawke del. *Lith. Cosnier et Lachèse Angers*

il prenait sous sa sauvegarde la vie de *Dangier et Reffus*, car tout rebelles qu'ils étaient, ils faisaient partie de ses vassaux, étant nés dans ses états; et le bon seigneur permettait bien de leur donner maints horions, mais non de les mettre à mort.

Quoique Cuer eût désiré réduire tous ses ennemis à discrétion, il remercia humblement le dieu d'Amours, et se déclara avec serment, envers et contre tous, son homme lige et son serviteur loyal. Un grand enthousiasme à cette nouvelle s'empara des jeunes chevaliers; chacun voulut être de la fête et saisir cette occasion de gagner de l'honneur. Mais parmi les plus valeureux, Cuer choisit seulement Bel-Acueil, Promesse et Humble Requeste. Il demanda une messe pour le petit point du jour, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur sa noble entreprise, et prit ensuite congé du dieu d'Amours et de sa mère.

Cependant, dame Pitié s'était refusée à se séparer de l'aventureux paladin. Elle comptait bien lui venir en aide, car elle avait son entrée au manoir de *Rébellion*. Le lendemain donc, accompagnée de Bel-Acueil, elle précéda les chevaliers, et parvint à la chambre de Doulce-Mercy, qu'entouraient Honte, Crainte, Jalousie et les Mesdisans.

Pitié s'assit près d'elle, en lui demandant comment elle se portait depuis qu'elle ne l'avait vue. Puis, s'approchant plus près encore, elle la pria de lui dire tout bas si elle ne voulait point envoyer de message à Cuer son loyal ami. Doulce-Mercy en cachette lui fit signe qu'elle voulait bien, et ses joues devinrent vermeilles comme un rosier fleuri.

Bel-Acueil, qui avait tout entendu, les quitta alors en grande hâte, pour annoncer à Cuer cette gracieuse nouvelle. Il le trouva à un trait d'arbalète, marchant gaiement vers le manoir avec ses compagnons. Tous revêtirent leurs armes, et Cuer regarda son épée, son haubert et son heaume. Il lui tardait d'en venir aux mains, et de signaler sa valeur.

Dangier l'attendait sur la porte du manoir, faisant sentinelle. Armé d'un bassinet rouillé et d'une massue noueuse, hideux, contrefait, le visage enflammé de vin et de fureur, il semblait un *routier des grandes compagnies*, dont le bon connétable délivra la France.

Désir, en le voyant, prit la parole, ce qu'il faisoit toujours volontiers :

« Dangier, léans nous fault aller,

« Car nous voulons ung peu parler
« A la belle Doulce-Mercy,
« Pour qui sommes venus icy.

« Allez, allez la vostre voye, »

Répondit Dangier, dont les yeux étincelaient comme deux tisons ardents à travers sa visière,

« Messeigneurs, que Dieu vous convoye!
« A qui plantez vous vos coquilles?
« Troussez voz bastons et voz quilles...
« Allez vous en. »

Désir et Cuer n'attendaient que ce refus pour en venir aux mains; mais Humble Requeste, le poursuivant d'Amours, parvint à les retenir :

« Dangier, messire Amours te mande
» De par moy, et si te commande
« Que tu laisses céans entrer
« Les compaignons, sans contester,
« Pour parler à Doulce-Mercy.
« Saiches bien qu'il le veult ainsi.
« Et n'ayes tant de desplaisir,
« S'ung peu ont d'amoureux plaisir,
« Voire en tout bien et en honneur :
« Autrement ne le quiert le Cuer. »

Un sourire de dédain erra sur les lèvres de Dangier. Il se redressa de toute sa taille :

« Tu as esté à bonne escolle,
« Mon enfant en belle parolle,
« Car tu scez très bien caqueter
« A qui te vouldroit escouter.
« Ce n'est pas cy, c'est à l'autre huys.
« De telz motz trop batu suys...
« Car pardieu, jà n'y entrerez. »

Perdant à ces mots toute patience, Cuer tire sa bonne épée, et s'élance sur son ennemi. Mais Promesse se jette entre les deux combattants ; elle offre à Dangier des monceaux d'argent et d'or pour le mettre à jamais à l'abri de l'indigence ; arrive Largesse, qui lance au front du traître deux bourses pleines de deniers. Il tombe comme mort la face contre terre ; mais le félon n'était si étourdi ni si blessé, qu'il ne sût imiter le chien auquel on jette un pain à la tête. Il étend la main pour saisir son trésor et laisse enfin libre la porte du manoir. Cuer au comble de ses désirs se précipite dans le chastel, il court à la chambre de Doulce-Mercy, et la trouve avec dame Pitié, qui doucement l'exhortait à aimer son bel ami.

Et quand il l'aperçut, « il fut comme tout transporté et ravi ; car elle estoit tant « belle et doulce, que c'estoit chose angelique. De la vous deviser, m'en fault « passer, car mon esprit ne le sauroit faire. Elle estoit vestue de pourpre, robe et « mantel ; et avoit ses cheveulx crespés par dessus ses espaules, et dessus son « chief un cercle d'or et de pierres précieuses moult richement aorné. Que vous « diroi-ge, c'estoit la très plus belle créature, que oncques homme vist. »

Lors Cuer s'avança vers Doulce-Mercy ; mais il était si éperdu qu'il ne savoit mot dire. Désir voulut venir à son aide : le bon chevalier le pria de laisser parler Humble Requeste. « Car bien estoit en langaige, et savoit la manière de parler « pour tous vraiz amoureux. Si prist le Cuer Humble Requeste par la main, et Desir « de l'autre cousté, et s'approuchèrent au plus près ; et en le saluant Humble « Requeste lui dit :

« Madame, Dieu vous envoye
« Honneur, santé et toute joye,
« Vescy le Cuer qui a souffert
« De maulx, tant que bien y pert (paraît),
« Pour la vostre amour conquérir...
« Si aiez donc de lui pitié,
« Par doulceur et par amictié,
« Car vous n'avez garde qu'il pense
« Riens que vous viengne en desplaisance.
« De malle mort mourir vouldroit,
« Lorsqu'en vo grâce ne seroit. »

Quand Humble Requeste eut cessé de parler, Doulce-Mercy regarda dame Pitié, qui se prit à sourire ; et dès cette heure elle eut volontiers retenu Cuer pour serviteur et ami, car elle le voyait doux, humble et beau jouvencel. Mais elle n'avait

garde de découvrir sa pensée en présence des truands qui lui servaient de geôliers.

Cuer alors se hasarda à croire son tour venu. Il s'assit auprès de sa dame, et lui conta ainsi *sa raison* :

« Madame, je ne vous scay dire
« Le très grant mal et le martyre,
« La grief paine et le tourment
« Que j'ay pour vous incessament.
« Car tant me suys à vous soubmis
« Que jusqu'à la mort suys remis,
« Pour la vostre très grant beaulté,
« Que servir vueil en leaulté... »

A ces paroles dame Pitié jeta sur Doulce-Mercy un regard suppliant, puis elle ajouta :

« Doulce belle, que vous en semble?
« Très tout le pouvre Cuer si tremble...
« Ains il est bel, courtois et doulx.
« Et puis qu'il s'est donné à vous,
« Et qu'il est bien pris en vos las (lacs),
« Vous ne le refuserez pas... »

Ces paroles arrivèrent jusqu'au cuer de Doulce-Mercy ; toute sa réserve s'évanouit devant un si chaste amour, et il lui sembla qu'elle avait été assez cruelle. Se tournant donc vers le chevalier :

« Cuer, decepvans estes et faulx,
« Ou très parfaitement loyaulx ;
« Car il semble à vostre parler
« Que vous n'y voulez mal penser.
« Si c'est pour ma déception
« Dieu vous en doint (donne) pugnicion !
« Quant à moy, plus n'estriveray,
« Et de bon cuer vous retiendrai
« Pour amy et pour serviteur ;
« Mais que ce soit en tout honneur.



Histoire Romaine.

(N°. 5.)

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse Angers.

« Maintenant vous me promectez
« Que loyaument me servirez,
« Et que tant que vivrez journée,
« Par vous ne seray oubliée.... »

Cuer tressaillit de joie à ces douces promesses. Il tombe aux genoux de sa dame et lui jure fidélité.

Cependant Désir le pressait de prendre un baiser pour gage de sa foi; et déjà Cuer se levait encouragé par un sourire, lorsque Honte, Crainte, les Mesdisans, Dangier et Reffuz, accourent en fureur; assailli à l'improviste, le pauvre chevalier est frappé de mille coups, et ne doit la vie qu'à son armure.

Il se relève en tirant sa bonne lame de Tolède. D'un seul coup, il abat l'épaule de Dangier, de l'autre, il fait à Reffuz une profonde blessure. Désir, Largesse et Bel-Acueil, se jettent dans la mêlée; Cuer, sous les yeux de sa dame, devient invincible. Des cris de victoire retentissent dans le château; les Mesdisans, éperdus, s'enfuient avec leur chef.

A la vue du sang, qui ruisselait dans sa chambre, Doulce-Mercy, pâle et glacée d'effroi, avait passé tout le temps du combat à tourner son rosaire, priant Dieu et Notre Dame de protéger son bel ami. Il revint bientôt s'asseoir auprès d'elle et reçut un gracieux baiser, pour prix de sa valeur.

Il voulait en demander un second sur le conseil de son page, mais Doulce-Mercy lui répondit par un tendre refus; et comme elle hésitait encore à se rendre au chastel du Dieu d'Amours, dame Pitié vint se mêler à leur débat :

« Ne prenez pas en desplaisance
« D'aller au chastel de Plaisance,
« Ma belle fille, avec le Cuer,
« Car là vous trouverez Honneur
« Que j'y laissai avec Amours,
« Et puis qu'Honneur y est toujours,
« Vous y povez très bien aller;
« Nul ne peult de ce mal parler. »

Doulce-Mercy se rendit à ces instances, malgré l'effroi mortel que lui inspiraient

le traître Mallebouche et les Mesdisans. Elle tremblait de les rencontrer embusqués sur la route, et frémissait des nouveaux périls que Cuer aurait à courir.

Hélas! elle avait entrevu l'avenir, la pauvre fille! A peine sortie du manoir, son escorte est entourée par une multitude d'ennemis. Dangier est à leur tête; malgré sa blessure, il abat de sa main Désir, l'intrépide page. Largesse, Bel-Acueil, Promesse, Humble-Requeste tombent malgré des prodiges de valeur.

Cuer, dans cette extrémité, ne sentit point faiblir son courage. Seul contre tous, adossé à un arbre « il commencza à deppartir coups à dextre et à senestre, coupper bras et jambes et mectre gens à mort. » Longtemps il prolongea une lutte héroïque. Accablé sous le nombre, couvert de poussière et de sang, il ne peut plus parer les coups qui lui sont portés, et tombe à son tour, atteint d'une cruelle blessure. La cervelle apparaît sous son heaume entr'ouvert, et son corps étendu sur le sable est percé par les lâches, qui n'osaient en approcher.

Tandis que Doulce-Mercy, de nouveau captive, retombait dans les mains de ses geôliers, et voyait s'appesantir ses chaînes, Pitié qui s'était *mussée* derrière un buisson au commencement du combat, était revenue sur le champ de bataille secourir ses amis, et mettre le premier appareil à leurs blessures. Grâce à Dieu, comme aucune n'était mortelle, les pauvres chevaliers se relevaient l'un après l'autre; et il ne resta plus que Cuer, froid et immobile, sur le sol ensanglanté. Dame Pitié s'aperçut qu'il respirait encore; elle prit un peu d'eau dans sa main et lui en frotta les tempes, après avoir doucement posé la tête en son *giron*. Cuer ouvrit les yeux et poussa un soupir! Il demanda, d'une voix faible, où étaient sa dame et ses compagnons; et quand Pitié le lui eut appris, il la pria pour Dieu, de le conduire « à l'hospital d'Amours, là où vouloit finer le ramenant de ses jours en prières et oraisons, et dame Pitié le fist ainsi que le Cuer le lui requist. »

Cette douloureuse conclusion termine les aventures de l'infortuné damoisel. René dont les affections avaient tant de fois été brisées, n'a pas voulu qu'un rayon d'espérance éclairât le dénouement; son songe était fini :

« Adoncques d'angoesse et de dueil
« Que mon Cuer avoit, ouvris l'ueil,
« Et en tressault je m'esveillay...
« Dont le matin quant me levay,
« Le papier prins et escript ay
« Mon songe, au plus prez que j'ay sceu,

« En priant à tous, s'il est leu
« En quelque bonne compagnie,
« Que l'on excuse ma follye,
« Car le mal d'amer sy est telz,
« Qu'il n'espargne jeune ne vielz,
« Lequel maintez gens fait souvent
« Songer dormant et en veillant,
« Quant bien à son gré on n'a pas
« Allégement des estroitz las (lacs).
« En quoy Amours tient maint de rire.
« Sy m'en veulx taire sans mot dire,
« Fors que cest livre cy fut fait
« Mil quatre cens cinquante sept. »

Des miniatures charmantes, de la plus parfaite conservation, enrichissent le manuscrit original de ce curieux ouvrage. Dessinées avec un soin et une délicatesse extrêmes, elles sont la preuve du prix que René y attachait. Sans doute, il est facile aujourd'hui de sourire en lisant ces pages devenues si étrangères à nos idées et à nos mœurs. Mais si le lecteur considère le siècle où vivait René, sans autre guide littéraire que le roman de *la Rose* et les épopées chevaleresques, s'il compare ces poétiques fictions aux ouvrages de la même époque, s'il est sensible à la naïveté répandue sur ces ingénieux tableaux, où jamais la morale ne rougit de la licence de l'expression ni de la pensée; alors, et comme involontairement, il se prendra d'amour pour cet excellent prince, il lui rendra la justice qu'il a trouvée au cœur de ses peuples, et recherchera dans ses écrits, ce qu'il n'est pas au pouvoir du temps d'effacer, la grâce, le naturel et l'inépuisable bonté de son âme.

25 *novembre* 1845.

Cte DE QUATREBARBES.





Histoire Romaine.

(N° 6)

Le roi René pinx P. Hawke del. *Lith. Cosnier et Lachèse Angers*

DESCRIPTION

DES MANUSCRITS

DU LIVRE DU CUER D'AMOURS ESPRIS.



Le manuscrit original de ce roman est un superbe in-4° sur vélin, de cent trente-huit feuillets, relié en maroquin rouge et conservé à la Bibliothèque royale, sous les numéros 36, 2,811, fonds de la Vallière. Il a été écrit, dit-on, par René, ou du moins, les nombreuses miniatures qu'il renferme sont de lui.

L'écriture est en noir, rouge et pourpre, et les nombreuses lettres tourneures sont peintes en or, et de plusieurs couleurs. Soixante-dix miniatures d'une beauté parfaite et d'une conservation admirable, enrichissent encore ce précieux manuscrit. Les plus grandes ont six pouces en carré, et les plus petites six pouces de largeur sur deux pouces six lignes de hauteur.

Il existe encore à la Bibliothèque royale, sous le numéro 33, fonds de Cangé, une très belle copie de deux cent dix pages, sur vélin, du roman de *la très Doulce-Mercy*. On y trouve aussi des miniatures, mais plus petites, et dans plusieurs feuillets leur place est laissée en blanc. Ce manuscrit est plus moderne que l'autre.

Le premier feuillet représente René endormi sur un lit dont la draperie porte ces mots en lettres d'or : *Rex Siciliæ dormit.*

On a prétendu que ce roman du roi René avait été imprimé en 1503, sous le titre de *la Conqueste qu'un chevalier nommé le Cuer d'Amour espris fist d'une dame appelée Doulce-Mercy.*

Mais nous n'avons pu découvrir un seul exemplaire de cette édition.

(M. le Mis de Villeneuve).

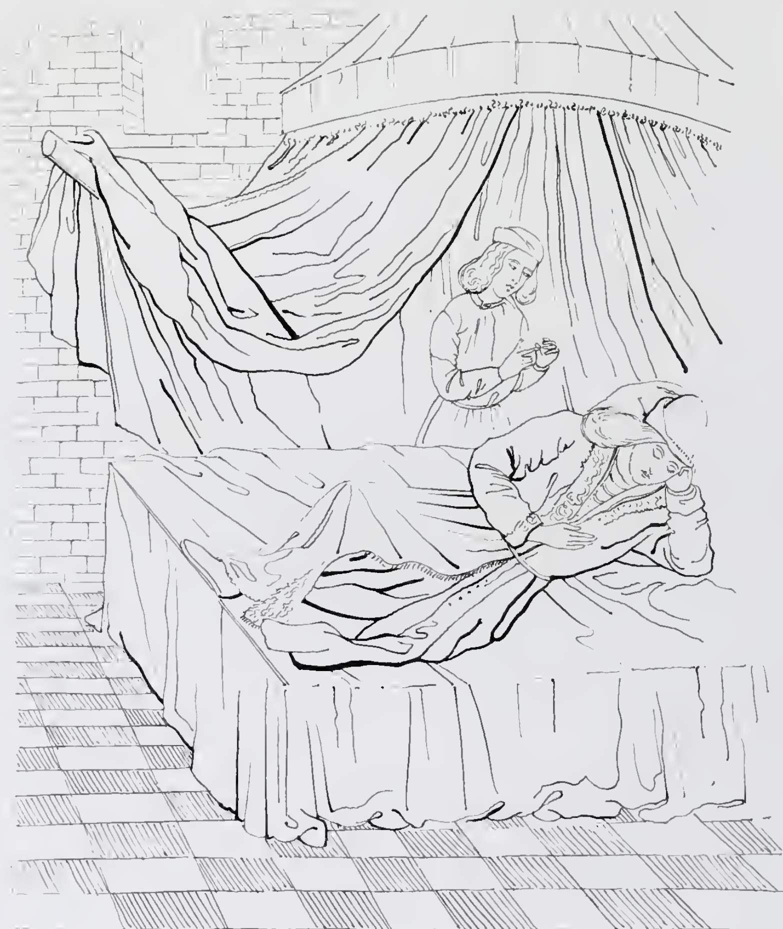


LE LIVRE

DU

CUER D'AMOURS ESPRIS.

N° 1



Une nuyt en ce mois passé,
Travaillé, tourmenté, lassé,
Forment (grandement), pensif au lit me mis, etc

Le roi René pinx P. Hawke del — Lith. Cosnier & Lachese Angers

LE LIVRE

DU

CUER D'AMOURS ESPRIS.

Une nuyt en ce mois passé,
Travaillé, tourmenté, lassé,
Forment[1] pensif au lit me mis,
Comme homme las qui a si mis
Son cuer en la mercy d'amours.
Que ma vie, en plains et en plours,
La pluspart use, en pourchassant
Ung doulx octroy, auquel chassant,
Jà pieça, si n'a peu souffire[2],
Plus de travail et de martire
Qu'oncques corps d'amant si souffrit,
Car mon douloreux corps se frit
Sy fort, en ardant desirer
Qu'il n'a povoir de s'empirer,
Pour pire avoir sa maladie.

[1] *Forment*, grandement. — [2] *Souffire*, souffrir.

Que voulez-vous que je vous die?
Il ne pourroit estre créable,
La inimitié amiable,
Doulce guerre, mal savoureux,
Plaisant ennuy, bien decepveux,
Et repos qui ahaine [1] tant;
Lequel sans corps va combattant
En blessant fort, sans playe ouverte,
Mon cuer en appert soubz couverte,
Sicque [2] ne scay que devenir;
Car pitié met tant à venir
Au cuer, ma dame, petit pas,
Que en ma puissance n'est pas,
Ce croy-je vraiement d'avoir
A soustenir tel fes [3] povoir,
Doresnavant ma povre vie,
De qui dangier [4] a telle envye,
Sans cause de faire finir.
Et ne savoye que devenir
La nuyt que j'ai dit, tant confus
Me vis, que près de mourir fus;
Car moitié lors par fantaisie,
Moitié dormant en resverie,
Ou que fust vision ou songe,
Advis m'estoit et sans mensonge,
Qu'amours hors du corps mon cuer mist,
Et quant en ses mains l'eust saisy,
Lors à Désir y le submist,
Lequel luy disoit ensement [5] :
« Se Doulce-Mercy nullement

[1] *Ahainer*, fatiguer, lasser; formé de *ahan* (anhelare). — [2] *Sicque*, pour *si* ou *tellement que*. — [3] *Fès*, pour *faix*; fardeau. — [4] *Dangier*, maîtrise, puissance d'amour; ce mot formé de *dominium* en a longtemps conservé le sens. — [5] *Ensement* en même temps de *in simul*.

» Desirés de povoir avoir,
» Il fault que tu faces devoir
» Par force d'armes l'acquerir;
» Sicque tu puisses conquerir
» Dangier, lequel garde le fort,
» Contre tous amans, à grant tort;
» Où Doulce-Mercy est céans,
» Prinse en deux paires de lyans
» Qui la tiennent, Honte et Cremeur [1].
» Vien o [2] may si auras honneur,
» Dist Desir, et plus ne demeure,
» Lors mon cuer part o luy, à l'heure. »

Comment Desir arma le Cuer de l'Amoureux.

Comme jadis des haulx faiz et prouesses, des grans conquestes et vaillances faictes en guerre, et des merveilleux cas et très aventureux perilz qui furent à fin menez, faitz et accompliz par les chevaliers preuz et hardiz : comme Lancelot, Gauvain, Galhat [3], Tristan, Palamides et aultres chevaliers de la table ronde au temps du roy Arthus, et pour le Saint-Greal conquérir; ainsi que les antiques histoires le racontent au long, aient esté faiz et dittez pluseurs romans pour perpetuel memoire. Aussi et pareillement, pour mieulx vous donner à entendre ceste mienne œuvre qui est de la manière de la queste de la tres Doulce-Mercy au Cuer d'amours espris, je ensuivray les termes du parler du livre de la conqueste, en divisant la façon, comment et de quelles armeures Desir arma le Cuer, c'est assavoir, d'ung haubert de plaisance fort à merveilles, pour résister contre les coups et horrions de Reffus de Esconduit, et encores plus fort, car quelconque autre desespoir en amours ne l'eust peu, en fier estour [4] ne en

[1] *Cremeur*, crainte. — [2] *O*, pour *avec*. — [3] *Galhat*, var. *Galhac*. C'est pour *Galehant*, l'ami de Lancelot, celui qui favorisa ses amours avec la reine Genièvre. *Galcotto fu il libro e chi lo scrisse*, fait dire Dante à Françoise de Rimini. — [4] *Estour*, combat.

quelconque bataille en ce monde grever ou nuyre, voire touteffoys, ainsi comme Desir dist et loyaument promist et afferma au dit Cuer, mais pas ne fut ainsi, car depuis mainteffoys et souvent, parmy le haulbert fut bleccé et nafvré et non pas seulement parmy ledit haubert; mais n'y valut ne targe [1] ne escu qu'il ne fust mal mené, comme jà pourrez voïr bien au long deviser. Mais le Cuer amoureux qui tousiours usa en ladicte conqueste especialement du conseil de Desir, tant à tort comme à droit le creut si de ligier, que oudict haubert moult se fia et asseura sa vie; pour ce, s'en arma subitement et sans arrest faire. Tantost après, Desir luy seignist ung branc [2] d'acier trenchant et aceré, fait et forgé tout-à-coups de tres humbles recuestes et prières, et si fort trempé en larmes de pitié, que jà ne peust estre, pour amoureux destruire, arme de dur dangier. Après le branc d'acier, il lui donna ung heaume timbré tout de fleurs d'amoureuses pensées, en commandant que tousjours le portast sur toute rien [3]; car de toutes autres armeures ceste ycy seulle estoit la plus propice pour tous cuers amans et cuers avantureux, qui conquerir veulent de dame la mercy. Oultre plus, lui bailla ledit Desir ung escu qui estoit d'esperance pure, large, grant et plantureux à trois fleurs de *n'oubliez-mye*, et bordé de doloreux souspirs; lequel ledit Cuer, moult songneusement pendit à son col pour s'en targier [4] quant besoign lui seroit. Et lors quant Desir vit le Cuer ainsi armé et ordonné, moult bien se lui sembloit, il en fust moult lye et joyeulx. Puis espiez lui chaussa de ses deux propres mains, les très pongnans esperons d'amoureux souvenir, et quant il eut chaussé les esperons d'amoureux souvenir, lors le fit monter sur ung destrier grant, hault et fort à merveilles, qui avoit nom Franc-Vouloir, lequel estoit à fin souhait parfait à tous bouhours [5], faiz d'armes et rencontres de lance. Quant le Cuer se vit ainsi bien armé, monté et aorné; ne demandez pas qui fut plus aise ne plus joyeux de lui; de contentesse ne di-ge pas, car ce doulx bien là lui estoit à avenir. Adonc Desir lui bailla en son poign ung planson [6] de cyprez gros à merveilles et long à l'advenant, au fer aigu de dons et tranchant de promesses, pour tous confondre les

[1] *Targe*, bouclier. — [2] *Branc*, sabre recourbé. — [3] *Rien*, chose, de *res* latin. — [4] *Targier*, cuirasser, de *targe*. — [5] *Bouhours*, lutte chevaleresque. — [6] *Planson*, perche, gaulle.

ennemis d'Amours. Alors le Cuer broche le destrier des esperons d'amoureux-souvenirs, et Franc-Vouloir par force le transporte comme mal enfreiné; mays Desir le suyt moult de pres en le resconfortant très doulcement, et le enhorte disant ainsi :

Comment Desir enhorte le Cuer d'estre amoureux, estant à cheval.

S'oncques [1] nul cuer courtois et amoureux
Deust jamais estre en amours bien eureux,
Tu le seras, Cuer, s'il ne tient à toy;
Car choisy as certes, comme je croy,
La plus belle, jeune, plaisant et blonde,
Et de tous biens la plus parfaite au monde,
A tout comprendre, ne qui jamais sera;
Or y perra [2] doncques qui osera,
Par poursuyr et loyaument amer
Sans riens doubter ne le doulx ne l'amer,
Pour conquerir sa très doulce Mercy;
Car onc à Cuer je ne vy choisir si
Belle fille du pié jusqu'au sommet,
S'aultrement treuvé, à mourir me sommet,
Nature riens ny a laissé à faire,
C'est un patron pour amans en mieulx faire.
Pour pris acquerre et pour grant los avoir,
Croy moy doncques, car je te dy le voir.

Comment le Cuer s'en va à cheval très joieulx et Desir derriere soy.

Or dist le conte tout premierement, que quant le Cuer eust ouy ainsi Desir parler, il ne fist plus d'arrest. Ains s'en ala le grant galop son erre [3]

[1] *S'oncques*, si jamais. — [2] *Perra*, paroîtra. — [3] *Erre*, chemin.

droit devant lui à l'aventure et jura ses bons dieux, qu'il ne arresteroit en nesung [1] lieu ferme jucques il eut par prouesse conquis la très doulce mercy de sa très gente dame, ou si non, sans faulte il mourroit en la paine, car les parolles que Desir lui avoit deirenierement dictes, l'avoient si enflammé, que en lui n'avoit repos nul quelconque. En cest estat se part, et Desir son sergent de moult près si le suyt; et dit le conte, qu'il erra tant par ses journées sans que aventure trouvast nulle qui à raconter face, jusques à ce que, ung jour entre les autres à l'orée [2] d'une grant forest, en pays estrange et contrée descogneue, en ung pré plantureux, desoubs ung pin très bel, hault et vert et droit, trouva ung paveillon tendu riche à merveilles et plaisant à veoir, et sur toute rien bien sembloit avoir esté fait de grant estoffe; car la bordeure qui entour des goutieres estoit assise, estoit toute à feuillaige de perles faicte et eslevée en bordeure, à l'encontre duquel paveillon, avoit plus dedans que dehors soubz la couverture dudit pavillon, une colonne de pierre de jaspre qui bien povoit estre de la haulteur de demi lance et du gros en carré de trois piez de chascun bihés [3]. En laquelle colonne, y avoit anciennes lectres artifficielement entaillées, qui disoient ainsi :

A vous tous cuers gentilz et gracieux,
Qui conquerir voulez pour valoir mieulx,
Du Dieu d'Amour et de vos dames aussi,
Doulce grace et eureuse mercy;
N'ayez en vous changement de pensée,
Pour delaissier voz premieres amours;
Soiez loyaulx sans varier tousjours,
Pitié par vous ne sera pas lassée.

En lisant, que [4] le Cuer faisoit, lesdictes lectres escrites en ladicte colonne, soy reposant sur l'arczon de sa selle et aussi ainsi que forment estoit tout merveillié et pensifz, desireux de savoir qui jadis ces lectres fist

[1] *Nesung*, aucun. — [2] *Orée*, entrée. — [3] *Bihés*, pour *biais*, côté. — [4] *Que*. Il doit y avoir ici, dans les deux leçons un mot passé, *si*, ou *ensi* que le Cuer faisoit.

escripre, et entailler; atant [1], véissez-vous, hors du pavillon yssir une dame qui jà estoit ung pou ancienne par semblance, de hault maintien et très richement aornée d'abitz royaux; et de pourpre avoit robe et cotte, sur ses espaules un manteau de verni [2] et sur son chief une couronne d'or. Laquelle dame prist ledit Cuer par la bride si subitement, que ne s'en donna garde. Lors prist à tressaillir et à muer couleur et de la vergoigne que pour l'eure il eut d'avoir ainsi esté pris par la bride par une seulle femme, car tant bien cuidoit estre si vaillant et si preux, que non pas seulement deux chevaliers l'eussent peu en ce point arrester. Cuida brochier le cheval des esperons, mais ce fut pour néant, car là lui convint demourer, voulsist ou non, si durement s'estoit la dicte dame de sa bride saisie. Doncques quant il vit cela, si descendit à pié et salua la dame en lui demandant et priant qu'il lui pleust de lui dire qui elle estoit, ne pourquoi l'avoit ainsi arresté, et dit en telle manière :

Dame pour Dieu que or vous plaise,
Pour mon vouloir mectre à son aise,
A moy dire las de vostre estre;
Car sur toutes me semblez estre
De grant estat, doulce et savant;
Et si j'ay esté par avant,
De si rude et petit savoir
De vers vous ne faire devoir,
S'a fait certes le pensement
Ouquel je m'estoye ensement
Si fort bouté, quant je visoye,
Les lectres cy que je lisoye,
Qu'escriptes sont en la colonne;
Car je croy bien qu'oncques personne,
Nulles telles ne vit jamais.
Pour ce vous prie que orsmais,

[1] *Atant*, lors. — [2] *Verni*. Je crois qu'il faut lire *verin*, ou *petit vair*.

Je te diray que mal feroyes :
Ayes-may tantost en memoire,
Et cela te donra victoire,
Et te pourra tost radrecer
Ou chemin de Joyeux-Pencer,
Par où trouver pourras Mercy ;
Mais ains auras le cuer nercy [1],
Car avant qu'ayes la conqueste,
Tu auras maint coup sur la teste,
De dur Dangier et de Reffus,
Qui presque te rendront confus ;
Et si Désespoir y venoit,
En tay joye plus ne seroit.
Si ayes tousjours souvenance
De may qui ay nom Esperance,
Par quoy auras doulce Mercy,
Et de tous biens assez sans sy [2].

En ceste partie dit li contes [3], que quant dame Espérance eut ainsi parlé et resconforté le Cuer, comme vous avez oy, que il demoura triste et pensif et auques [4] espaventez des grans perilz et travaulx que dame Esperance lui avoit raconté et dit; lesquelz lui convenoit passer avant que parvenir a son entreprise. Touteffois la présence et bonnes parolles de la dame le resconfortoient grandement. Mais a tant se taist ores ly contes à parler du Cuer et de dame Espérance, et retourne à parler de Desir lequel conseilla au Cuer l'entreprise et l'arma et ordonna comme ly contes vous a devisé cy dessus.

Or dit ly contes que ce gentil damoiseaulx Desir depuis qu'il eut ainsi bien et songneusement armé de toutes armes le Cuer d'amours espris, habillé et mis à cheval ne le laissa nullement heure ne espace depuis;

[1] *Nercy*, noirci. — [2] *Sans sy*, sans conditions. — [3] *Li contes* pour le conte. L'auteur ici préfère cette orthograhe du XIII[e] siècle, à celle de son temps, parce que dans les romans de la table ronde, on trouve à chaque alinéa, cette répétition : *or*, *ou en ceste partie dist li contes.* — [4] *Auques*, quelque peu.

ains partout où ledit Cuer alla, Desir le damoisel le poursuy de si près que point ne le perdy de veue : Lequel Desir par ses journées faisant, l'adressa, guida et conduysit au paveillon de dame Esperance, comme celui qui moult bien y savoit la voye; car mains autres y avoit y a piecza conduit, et pour ce que après le raisonnement que dame Espérance fist, ensement comme vous m'avez cy-dessus oy compter; le Cuer se retourna vers Desir qui près dudit paveillon estoit, c'est-assavoir, soubz le pin, lequel Desir ne sonoit mot, tandis que dame Esperance parlait; et lui dist ledit Cuer ainsi :

Desir, mon maistre et ami gracieux,
Vous m'avez ci en ce lieu, se m'aist Dieux [1],
Gardé, conduit et aussi amené,
Et si savez que nul plus d'ame né
N'est desireux d'ensuir le conseil
D'Esperance qui n'a certes pareil;
Or me veuillez doncques tout droit conduire
En tous mes faiz et si bien introduire
Et conseiller, advertir, enorter
Et aussi las pour dieu moy conforter
Et radresser ou chemin d'Esperance;
Car en vous ay sur tous autres fiance,
Comme à celui qui scet tous les passaiges
Que ont à faire amoureux, foulz et saiges;
Or vous mectez premier, mon ami doulx,
Et je yray, se Dieu plaist, après vous.

Ly contes dit que apres ce que le cueur eut ainsi parlé; tantost Desir, sans plus mot dire, brocha son cheval des esperons le premier, parmy ung grant chemin qu'il trouva près du paveillon vers la main senestre; et le Cuer aussi quant vit partir Desir, commanda à Dieu dame Espe-

[1] *Se maist Dieux*, si Dieu m'aide. Je crois que cette ancienne formule vient de l'usage que nous avons conservé de placer un *mais* au commencement des phrases de notre conversation. *Eh! mais! — Mais oui vraiment, mais dame!* etc., etc.

Et sans point me dire de non,
Me veuilliez dire vostre nom.

Or dit ly conte que quant le Cuer eut si doulcement parlé à la dame, elle le prist par la main et lui répondit ainsi, disant :

Toy Cuer, qui as si grant vouloir
De mon estre et mon nom savoir,
Escoute moy sans me desdire;
Et tu me orras sur piez dire;
De quoy je sers et que seay faire,
Et mon nom et tout mon affaire :
Je te dy j'ay nom Esperance,
Sans qui nul homme ne s'avance
De faire ne dire nul bien,
De cela tous le scevent bien;
Car chascun peut assez savoir,
S'il a en lui sens, ne savoir,
Que l'Esperance ne le maine,
D'avoir bien n'entrera en paine.
Et les lectres qu'as si veues
En la colonne aussi leues,
Amours les fist cy entaillier
Pour resconfort à ceux baillier,
Qui ont volonté d'acquerir
Ce que tu pense conquerir;
Car par cy les fault tous passer,
De moy ne se peuvent passer,
Sans moy laboureroient envain,
Et y fust [1] messire Gauvain.

[1] *Et y fust*, quant même y seroit. — Variante du manuscrit de Cangé.

Sans moy en vain laboureroyent
Et à leur fin jà ne viendroyent.

Or te diray que tu feras,
Et comment te gouverneras;
Mais que vueilles ung pou actendre
Si sayes songneur de m'entendre :
Tu auras des maulx à foison,
Tel foiz que ne sera raison;
Car amours seult [1] ainsi partir
Ses biens, et ses maulx repartir,
Soit à dessente ou sans dessente,
Ne lui chault qui ait gain ou pente.
En la forest de Longue-Actente [2]
Tu entreras, selon m'entente,
En la fontaine de Fortune
Buras, qui n'est pas à tous une;
Et de là pourras bien passer
Par le val de Parfond-Penser,
Le fleuve passeras de Lermes,
Avant que viengnes à tes termes.
Au Tertre te dys de Liesce,
Scay bien que tu prendras t'adresce,
Et au pré de Dure-Responce
Pestra ton cheval plus d'une once
D'erbe moult forte à avaller;
Mais par ce pas te fault aller.
Autre passaige as merveilleux,
Qui a nom le Pas-Perilleux
Mais garde toi bien, je te prie,
Du chemin de Forcennerie,
Car par là yroyes au manoir,
Là où demeure Desespoir;
Et si d'avanture y entroyes,

[1] *Seult*, a coutume (folet). — [2] Ce vers est le premier de plusieurs rondaux et ballades de Charles d'Orléans.

rance, et elle lui respondit que bien soit-il à Dieu et à sa dame recommandé. Aussi que il puisse tousjours trouver bonne adventure.

Lors s'en partit le Cuer et pieque après Desir, et tant chevaucherent par leurs journées, sans trouver chose qui à raconter face, ne que puisse servir à nostre matiere, et tant errèrent Desir le franc damoiseaulx, et le gentil Cuer qui est d'amours espris, par valées, par montaignes et par plains, par boys et par forestz; que ung jour entre les autres advint proprement à heure de vespres, que lesdiz bacheliers avoient chevauchié ce jour là dès le point du jour, sans trouver herberge ne lieu, où ilz peussent repestre eulx ne leurs chevaulx. Atant ez-vous en devalant ung tertre, le Cuer regarde et vit droit devant lui ung hermitaige emprès d'une forest; laquelle forest estoit, se lui sembloit, la plus grande et hideuse, tenebreuse, espouventable et obscure, de quoy jamais on ouyst parler; si s'en merveilla forment ledit Cuer. Ne pour ce moins, pour ce qu'il veoit tousiours Desir sans arrester aller, il ne laissa apres lui le chevaucher tousiours en approuchant de plus fort en plus fort ladicte forest obscure et espoventable, et la chose que plus le fist asseurer d'ainsi avant aller, ce fut l'esperance de savoir quelques nouvelles ou dit hermitaige. Ainsi cheminerent jucques à l'ermitaige, et lors Desir s'arresta devant ledit hermitaige et le Cuer pareillement. Si commença Desir à reserier et forment appela s'il y avoit âme léans; et en ce point n'eut gueres appellé, qu'il saillit hors dudit hermitaige par l'uys de la chapelle qui estoit estroit, bas et d'ancienne faczon, une nayne bossue, toute contrefaicte de visaige et de corps; laquelle avoit les cheveux près que d'ung pié et demy de hault droy et rudes, gros et noirs, comme si ce fust la hure d'un vieil sanglier; ses yeulx estoient emflambez et reluisans comme charbons ardans; le nez avoit tortu et grant, les soureilz pendans sur les yeulx, la bouche longue et large jucques aux oreilles; les dents grandes, jaulnes et mal alcoutrées, les oreilles pendans plus d'une paulme, le front et le visaige noir, ridé, hideux; et les espaulles estoient plus haultes que les oreilles; les bras cours, gros et veluz, les hanches haultes, la gambe gresle toute esgratignée d'espines; les piedz avoit larges et patuz comme ung cyne; et n'avoit sur-elle vestu pour tout habillement que deux peaulx de lyons à tout le poil nouées sur l'es-



Laquelle dame prist ledit Cuer par la bride, etc

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachèse, Angers



une nayne bossue, toute contrefaicte de visaige et de corps,

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachèse, Angers

paule. Et bien ressembloit creature pou courtoise, malgracieuse, despite et pou amoreuse. Lors s'avança Desir li damoiseaulx, comme celui qui cuidoit savoir la langue et le pays, et parla à la nayne en telle manière :

Viens ça nayne sé Dieu te fault,
Pour ce que le jour nous deffault,
Demande à l'ermite léans,
Sé pourrons herberger ceans
Il nous fera grant courtoisie,
Qui encor lui sera merie;
Car comme chevaliers errant,
Adventures alons quérans.

L'Acteur.

L'acteur dit que après ce que Desir eust ainsi parlé a la nayne, le plus courtoisement qu'il sceust, cuidant herbergier celle nuyt en l'ermitaige, que la nayne esprise de courroux et mautalant fronsa le nez, rougit et puis palit le visage de grant despit, et respond à Desir ainsi :

Comment la Nayne respond à Desir et dit :

Si je ne scay plus de ton estre,
Damoiseaulx, qui fais si le maistre,
Pour toy ne pour nully que voye,
Me feroye ung seul pas de voye.
Mais dy-moy ton estre et ton nom,
Et jé yray, s'il me semble bon,
Aussi veuge savoir de toy,
Qui est cest autre que je voy,
Et quel part allez, ne tirez,
Que demandez, ne que querez;

Ou autrement allez-vous-en,
Que Dieu vous mecte en grant mal an.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant les deux compaignons se ouyrent ainsi ramponey [1] et mauldire par une si laide creature, vielle, nayne, bossue et contrefaicte, à pou que le Cuer ne perdit patience et voulloit ferir la nayne, si Desir ne l'eust detourné, et eurent advis ensemble que pour ce qu'elle estoit femme quelque laide qu'elle fust, que ilz ne lui mes feroient riens; car ilz ny acquerroient point d'onneur ; mais parleroient courtoisement, esperans tousiours de herbergier, car le souleil estoit jà mucié [2] et ilz avoient fain et estoient las et travaillez, et eurent conclusion de dire à la nayne leurs noms et leur affaire, et si aucun me demandoit si en l'ermitaige y avoit autre personne que la vieille nayne et aussi comment ladicte nayne auoit nom, je diroye qu'elle avoit nom Jalouzie, et avoyt emprisonné oudit hermitaige le tres beau jouvencel Belacueil, qui estoit là venu pour enseigner et radresser les vrays amans qui vouldroit en entrer en la forest de Longue-Actente; et lui avoit la faulce vielle estouppé la bouche, affin qu'il ne peust crier, et s'estoit mise devant l'uys dudit hermitaige pour faire le contraire de ce que Belacueil devoit faire. Si parla le Cuer à elle, cuidant estre plus gracieux et avoir meilleur responce que son compaignon, et dist ainsi :

Comment le Cuer parle à la Nayne, et lui dit en ceste manière :

Nayne, je te diray le voir
De nostre fait à mon povoir,
Car noble homme ne doit mentir,
Pour peur qu'il ait de mal sentir,

[1] *Ramponer*, railler. — [2] *Mucié*, caché.

Si n'ai-ge point paour de toy,
Mais point ne mentiraye moy;
Mon compaignon a nom Desir,
Qui a mains amans fait plesir,
Et j'ai nom Cuer d'amours espris,
Car tous y sont mis mes espris;
Et avons emprise la queste
Du tout à la nostre requeste,
Pour trouver la Doulce-Mercy;
Dieu la nous doint par sa mercy.
Or t'ai-ge dit la nostre affaire,
Pour dieu or, entre en ton repaire,
Et demanderas à l'ermite
Qui n'est pas, se tiensge, ypocrite,
Qu'il lui plaise nous herbergier
Sans nous faire plus de dangier.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Cy endroit dit ly contes, quant la vieille nayne Jalouzie eut ouy le Cuer qui lui sembla bien à ses parolles et encore à leur maintien que ilz estoient des gens au Dieu d'Amours, son ennemy mortel, et aloient serchant la très Doulce-Mercy, que elle fut esprise de ire et courroux, plus la moitié que par avant; et la faulce vieille plaine de mauvaistié et traison, entra en l'ermitaige feignant d'aler parler à l'ermite; mais ne demoura pas granment qu'elle retourna sans avoir parlé à personne; car point d'ermite n'y avoit, et vint parler aux deux compaignons, leur disant en telle maniere.

Comment la Nayne respondit au Cuer et Desir, et leur dit ainsi :

Venez ca, compaignons galoys,
Qui bien cuidiés valoir deux roys,

Pour plus mon langaige abreger,
Ne povez céans herberger,
Car l'ermite qui est tout seulx
N'a cure de gens amoureux;
Car contre ses veuz il feroit,
Dont grandement il mesferoit.
Et quant vous le vouldrez forcer,
Le feu vouldra céans bouter;
Comme il l'a dit le vous rapporte,
Et m'a dit que ferme la porte;
Mais je vous diray que ferez,
Et comment vous herbergerez
Mieulx que ne feriez céans;
Car si estiez à Orléans,
Vous ne sauriez pas mieulx estre:
Vous yrez ce chemin senestre
Et entrerez en la forest,
Chevauchant tost et sans arrest,
Environ bien lieue et demie;
A trouver vous ne fauldrez mye
Qui tres bien vous herbergera,
Et de vos chevaulx pensera;
L'on l'appelle, si dire los,
Le beau manoir de Bon-Repos.
La serez bien, se je n'en mens,
Car il est amy aux amans.
Vous ne povez vous forvoyer,
Mais que ne perdez ce sentier,
Chascun de vous à cheval duyt,
Ne vous chaille jà pour la nuyt.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Or dit ly contes, que quant les damiseaulx ouyrent ainsi parler la

vieille nayne, que ilz la creurent et adjoustèrent foy à ce qu'elle leur disoit, non obstant que bien leur sembloit qu'elle fust d'yre et maltalent esprise. Mais ilz ne pensoient pas que ce fust pour eulx, et cuidoient qu'elle parlast en bonne foy. Si la saluèrent et commandèrent à Dieu; et elle leur rent leur salut. Ils brochèrent chevaulx des esperons, et tant esploictèrent que en pou d'eure, vindrent à la forest de Longue-Actente. Mais ilz ne seurent si tost venir que la nuyt ne les sourprist. Si entrèrent en la forest et adrecèrent leurs chevaulx tout le chemin que la vieille nayne Jalouzie leur avoit enseigné, et tant errèrent que le chemin les mena en unes brosses espesses; là où païsans de nouvel avoient taillé bois et fagotz; et s'ilz eurent de la paine assez eulx et leurs chevaulx, ce ne fait mye à demander; car tant estoit la brosse espesse que les branches et les espines leur esgratinèrent tous leurs visaiges et derompirent tous leurs chevaulx, et furent plus de deux heures que oncques ne peurent yssir du taillys. Mais tant firent et tant y midrent paine, que ilz trouverent une petite sente tirant tousjours à la senestre comme leur avoit enseigné la vieille Jalouzie; et viendrent en la haulte forest. Si errèrent tant celle nuyt, une heure çà et l'autre là, ainsi comme aventure les mena, que ilz se trouvèrent en une petite lande grande et large d'environ ung trait d'arc, environnée tout autour de haulte forest. Si gecte Desir ses yeulx qui tout au premier aloit, et vit ou meilleu de ladicte lande ung tremble hault à merveilles, et tira celle part, car trop lui sembloit beau lieu pour reposer, et trop estoient lassez et travaillez durement, car tout le jour et la nuyt n'avoient cessé d'errer et n'avoient beu ne mengié en celui jour; et le Cuer qui pensifz et merancolieux estoit le suivoit de près. Ilz arrivèrent ambe deux soubz le tremble, et eurent advis ensemble qu'ilz descenderoient et reposeroient illec ung petit, et laisseroient mengier leurs chevaulx, qui en avoient grant mestier. Si descendirent desoubz le tremble et ostèrent les fraings à leurs chevaulx et laissèrent pestre l'erbe qui belle et drue estoit tout autour d'eulx; et le Cuer qui fort estoit armé se aisa [1] ung petit, c'est assavoir de la teste et des mains, et apoya son glaive contre le tremble, et l'environnèrent tout autour, pour trouver le plus beau lieu à eulx re-

[1] *Aiser*, mettre à l'aise.

poser. Si appercurent adonc ung grant perron de marbre bis [1] que apaine povoient choisir [2] pour l'obscurité de la nuyt qui estoit noire et tenebreuse. Lors s'aproucherent dudit perron et en tastant par dessus, trouvèrent ung bacin de lecton atachié à une chesne de fer; si s'apereeurent à celle foiz que dessus le perron sourdoit une fontaine; mais pas ne povoient apercevoer si l'eaue en estoit trouble ou clere. Ce non obstant, la tres ardant soif qu'ilz avoient pour la très grant paine et travail qu'ilz avoient souffert celui jour les contraint à boire; et Desir qui estoit le plus chault et de plus chaude nature et complecion que n'estoit le Cuer, car il estoit emflambé comme feu, mist le premier la main au bacin et puisa de l'eaue en ladicte fontaine et but moult ardanment, puis bailla le bacin au Cuer, lequel but fort et tout son saoul, et puis rejecta le bacin sur le perron si durement, comme celui qui estoit ennoyé [3], que le remenant de l'eaue qui estoit au bacin respandit sur le perron; et le ciel qui assez estoit estoillé des estoilles, non obstant que la nuyt fust obscure, se couvrit incontinant de nues, et commença à tonner et à espartir [4] si orriblement, qu'il n'est cuer d'omme qui n'en deust avoir grant paour. Et subitement se print à plouvoir et à gresler si très fort qu'il sembloit que tout deust venir aval et ciel et nuées; et les deux compaignons aucques [5] espouventez de l'orribleté du temps se retraihirent incontinant soubz le tremble, et se misdrent a l'abry le mieulx qu'ilz sceurent. Mais tout ce ne leur valut riens qu'ilz ne fussent tres bien baignez et froissiez de la pluye et de la gresle, qu'ilz sembloient estre retraiz du fons d'une rivière. Si doubta adonc Desir que le Cuer ne fust rebouté de son emprise, car assez ennuyeuse estoit sa premiere rencontre. Si ne se peult plus tenir qu'il ne parlast à lui en telle maniere :

Comment Desir conforte le Cuer en lui disant :

E! Cuer, qui as si grant renon
D'estre vaillant, courtois et bon,

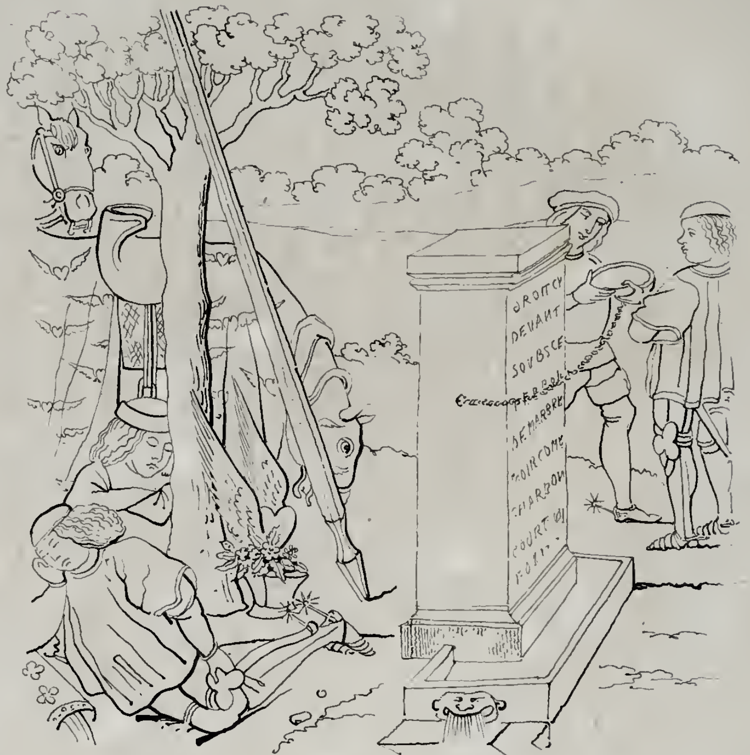
[1] *Bis*, brun. — [2] *Choisir*, appercevoir. — [3] *Ennoyé*, impatient. — [4] *Espartir*, éclairer. — [5] *Auques*, alors, de *aliquando*.

Page 22 N° 5



... et ou perron avoit lectres entaillées et escriptes, lesquelles il leut, qui disoient ainsi : ... .

Page 18 N° 4



Comment Désir conforte le Cuer en lui disant

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse, Angers

Je te requiers et si t'enhorte,
Que de riens ne te desconforte,
Car si tu souffres malle nuyt
Encores auras grant deduyt.
Si pense au bien que recevras
Quant tu Doulce-Mercy auras.
Et se souviengne d'Esperance
Qui t'a si bien noté ta dance.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant le Cuer qui preux et vaillant estoit, ouyt ainsi Desir parler à lui, il rougit ung petit de maltalent, non pas pour mal qu'il voulsist à Desir son compaignon, car moult l'amoit, mais pour ce qu'il cuidoit que Desir eust veu et aperceu en lui aucun mauvais semblant de recréandise [1]. Si leva la teste, car ilz s'estoient couchez soubz le tremble pour reposer, et lui respondit disant ainsi :

Comment le Cuer respont a Desir son compaignon et lui dit ainsi :

Desir, mon loyal compaignon,
Qui dis qu'en moy a tant renon,
Tu me scez moult bien blazonner,
Sans que m'ayes veu esprouver.
Mais d'une chose je t'avise,
Qu'en may n'y a recréandise
Ains suys tout prest de parfournir
Tout ce à quoy bée à venir [2].
Ne jà ne laisseray la queste
Pour prière ne pour requeste.

[1] *Recréandise*, de lâcheté. — [2] *Bée à venir*, j'aspire à arriver.

Mais d'une chose je te prie,
Dy moy et ne me scele mie,
As tu veu en moy tel semblant
Par quoy me cuides recréant.
J'ameroye trop mieulx estre mort.
Quand te plaira, cheminons fort.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Alors quant Desir ouyt ainsi parler son compaignon, il fut aucunement lye et dolans de la responce que lui fist : lye de ce que le sentoit bien resconforté et en bon propos de parfournir son entreprise ; et dolans de ce qu'il lui pensoit avoir dit chose qu'il lui despleust et qu'il cuidast qu'il lui eust dictes ses paroles en le desprisant, ce qu'il ne vouldroit en nulle maniere ; et repliqua à la responce du Cuer en luy disant ainsi :

Icy respont Desir au Cuer et dit que :

Ha Cuer, mon compaignon léal,
Car pour Dieu ne prens pas à mal
Tout ce que je t'ay vcy dit ;
Ne jà ne l'ayés en despit ;
Car oncques je ne vis en toy
Que ne voulsisse veoir en moy.
Mais qu'en façon de deviser
Pour nous ensemble soulaser [1].
Or mais est temps d'un pou dormir,
Et demain pourrons parfournir
Une partie de nostre affaire,
Et trouverons quelque repaire,

[1] *Soulaser*, égayer.

Là où pourrons ung pou mengier;
Car nous en avons grant mestier.
Dieu nous envoye bonne nuyt
Et ne sait riens que nous ennuyt.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Et ses parolles s'endormirent les deux compaignons soubz le tremble, tremblans à claquedent, pour la refrescheur de la terre et pour la froideur de la pluye, dont ilz estoient ainsi baignez comme vous avez ouy. Touteffois la pesanteur du sommeil et du travail qu'ilz avoient receu les fist endormir. Si songe le Cuer ung songe moult merveilleux; car il lui estoit advis que son cheval le transportoit malgré lui et à force par dessus ung pont long et estroit, lequel estoit viel et pourry, fraesle, feible, rompu et persé, froissé et cassé souvent et menu, et en mains lieux, par fasson telle depiecé, que, par pure nécessité estoit retenu de vielles cordes lié et de hars renoué en maint lieu et tant, que c'estoit en la plus grant partie de ce meschant pont. Et estoit tel que par semblant à peine on n'y eust peu seurement passer non pas à cheval mais à pié seulement. Soubz lequel pont couroit une riviere forment parfonde et roydement bruyant dont l'eaue estoit laide, noire et trouble; si lui sembloit que ainsi que son cheval l'avoit presque ou meilleu dudit pont transporté, qu'il véoit par grant furiosité tost et isnellement [1] bruyant comme tempeste, contre lui venir ung grant thoreau hideux et orrible et si espouvantable comme enragé et tout noir comme meure; lequel hullant et criant fort en gorge, bessoit la teste et les yeux roullans ardans et enflammez, enflant le coul par grant despit de toute sa puissance, à tout ses cornes se venoit si roidement hurter que lui et son cheval faisoit verser et cheoir en la riviere, et lorsqu'il se trouvoit en l'eaue et qu'il ne povoit pour ses pesans armeures des bras aider pour nouer [2], il eust au bord une sereine [3] belle et blonde à merveille; si se monstroit dehors l'eaue jusques aux hanches et tendant les bras, à

[1] *Isnellement*, rapidement. — [2] *Nouer*, nager. — [3] *Sereine*, sirène.

lui venant pour du fond le ressourdre et le garder du peril où il estoit d'ainsi piteusement sans remede noyer; et par façon l'embrassa tellement qu'elle l'emporta sain et saulve au bort en telle maniere, qu'il n'eut mal ne méhaing [1]. Et tant fut en ce songe qu'il fut près du jour, et l'aube se creva, si s'esveilla de paine et d'ahan qu'il souffroit en son songe, et se leva en son seant et regarde Desir son compaignon qui estoit près de lui qui si fort dormoit, comme s'il n'eust dormy de trois jours. Si ne l'osa esveillier de pitié qu'il avoit de lui de ce qu'il dormoit si fort; enclina son chief en terre, pensif durement de son songe. A chief de piece [2] il se osta de pensée et vit le jour bel et cler et le souleil qui commencoit à rayer [3]; si se leva tout droit et commença à environner [4] la fontaine et le marbre; et vit l'eaue de la fontaine noire, hideuse et malnecte, si que pour riens n'en eust beu le soir, s'il eust veue comme il faisoit; et ou perron avoit lectres entaillées et escriptes, lesquelles il leut, qui disoient ainsi :

Droit cy devant, soubz ce perron
De marbre noir comme charbon,
Sourt la fontaine de fortune,
Où il n'y a douceur nesune [5];
Et la fist compasser et faire
Un grant géant de Faulx-Affaire,
Qui de cest païs fut seigneur,
Jamais ne fut homs veu greigneur [6],
De corsaige ne de faicture [7];
Et fut orrible créature.
Ce géant ycy fut nommé
Désespoir, par tout renommé,
Femmes et hommes il mengeoit,
Bestial et quanqu'il trouvoit :
Et qui béra à la fontaine,

[1] *Méhaing*, blessure. — [2] *A chief de piece*, au bout du compte. — [3] *Rayer*, rayonner. — [4] *Environner*, faire le tour de. — [5] *Nesune*, aucune; les Italiens disent *nessuna*. — [6] *Greigneur*, plus grand (*grandior*). — [7] *Faicture*, facture.

Il en souffrera puis grant paine;
Car faicte fut par artiffice
De Virgille ou d'un sien complice.
Par quoy quant aucun tastera
De la dicte eaue, et giectera
Lavance sur ce perron cy,
Tantost sera l'air tout nercy;
Car quelque beau temps lors que face,
Convient a coup qu'il se desface.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Or dit ly contes, que quant le Cuer eut leues les lectres qui estoient entaillées au perron, comme vous avez ouy, il se prist à sourrire et penser en soy meismes que s'il eust aussi bien veues les lectres le soir quant il arriva, comme il avoit fait maintenant, que il se fust bien gardé de respandre une seulle goute d'eaue sur le perron, car ilz en ont esté trop durement baignez lui et son compaignon Desir. Mais de s'en garder de boire, de mal ou de paine qu'il lui en deust advenir, il ne l'eust fait en nulle maniere, car il lui eust esté tourné en recreandise et mauvaistié. Si gecta ses yeux et vit Desir son compaignon qui estoit esveillé et se levoit en son estant [1]; si l'appela et lui monstra les lectres qui estoient escriptes ou perron, et quant il les eut leues, ilz se regarderent l'un l'autre aucques [2] pensifz. Touttefoiz ilz se resconfortèrent comme preux et vaillans, et trouvèrent leurs chevaulx qui estoient près d'eulx, car l'erbe y estoit drue à merveilles, pour le ruisselet qui de la fontaine venoit. Si leur misrent les frains; et le Cuer prist son heaulme et son escu et montèrent à cheval; puis prist ledit Cuer son glaive qui appuyé estoit contre le tremble et cuillirent [3] leur chemin grant erre, droit à val le ruiszelet qui de la fontaine partoit; car il leur est bien advis que près de là sur le ruissel devroit avoir aucun retret où ilz pourroient avoir à mengier : car ilz avoient

[1] *Estant*, séant. — [2] *Auques*, quelque peu. — [3] *Cuillirent*, choisirent.

grant fain, comme ceulx qui n'avaient mangié du jour devant ne de la nuyt, et avoient enduré grant paine merveilleusement. Si chevauchèrent en telle maniere environ une grosse lieue sans aventure trouver, devisant de leurs aventures et du songe que le Cuer avoit songé soubz le tremble en celle nuyt. Et Desir s'en jouoit et ne se peut tenir que ne dist au Cuer en sousriant :

Icy parle Desir au Cuer et dit ainsi :

Cuer, on peult tel songe songier,
Qui n'est pas trouvé mensongier [1].

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Si s'en ryoient entre eulx et parloient de la vieille nayne, qui ainsi les avoit trompez. Et regardèrent tousiours autour d'eulx s'ilz verroient point le manoir de Bon-Repos, qu'elle leur avoit dit, mais c'est pour neant, car elle leur avoit menty. Achief de piece, se trouvèrent en une vallée grande et merveilleuse, en païs obscur et desert, et parmy la valée passoit une riviere parfonde, hideuse, trouble et espouventable durement. Si gecta Desir ses yeulx et vit en my la valée, entre hayes et espines, sur la riviere une petite maisonnete couverte de cloyz [2], mal acoultrée et toute espaillacées. Si brochèrent celle part et tant esploictèrent qu'ilz vindrent à la dicte maisonnete et regardèrent à la porte et virent lectres dessus escriptes en tableau, qui disoient ainsi :

Comment le Cuer et Desir leurent les lectres du tableau dessus la petite maisonnete, lesquelles lectres disoient ainsi.

Ceste grant orrible valée,
De tous paysans est appelée

[1] Ces deux vers sont une citation du commencement du roman de la Rose. — [2] *Cloyz*, claies

Le val de très Parfont-Penser;
Ouquel seult tousiours temps passer
En ceste povre maisonnette.
Melencolie la couverte,
Qui oncques ne fist bien à homme,
Ne ne fera; s'en est la somme.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant les deux compaignons eurent leues les lectres et bien entendues, qui estoient escriptes ou tableau, comme avez ouy, ilz pensèrent ung petit et leur fut bien advis qu'ilz ne estoient pas arrivez en la maison de Bon-repos, et que trop y avoit à dire de Melencolie à Bon-Repos. Ce non obstant que que fust, il estoit necessité qu'ilz mengeassent; car trop longuement avoient esté sans mengier. Si descendit le Cuer qui à paine se povoit plus tenir en selle de force de fain qu'il avoit, et entra en la maisonnette, appelant et huchant s'il y avoit ame léans; mais personne ne lui respondit. Si marcha avant et vint jucques au feu qui estoit si petit, que apaine y eust sceu ung chat bruler sa queue, et vit une grant vieille eschevelée, morne et pensive qui séoit auprès du fouyer et tenoit ses mains ensemble; maigre et ridée estoit terriblement, et, à le vous abreger, il sembloit qu'elle fust retraicte de terre; car oncques homme ne vit plus orrible, ne plus espouventable créature, et se pensa bien que c'estoit celle Melencolie dont le tableau qui estoit sur l'uys de la maisonnette parloit. Si la salua le Cuer, mais apaine lui rendit-elle son salut, car trop durement pensoit ailleurs. Touteffoiz il s'en tint pas atant, mais parla à elle et dist ainsi :

Comment le Cuer parle et lui dit ainsi :

Je te requier, Melencolie,
Que tu vueilles à chiere lie
Me donner un peu de ton pain;

Car j'ay une si très grant fain
Et mon compaignon qu'est là hors,
Que perdons les vies des corps [1].

L'Acteur parle et dit ainsi :

Quant Melencolie oyt le Cuer ainsi parler, elle se leva, mais à grant paine; car elle estoit si fort en pensée qu'elle ne s'en povoit oster, et s'en ala tout droit là où mectoit son pain, et en prist la moictié d'ung et le bailla au Cuer assez voulentiers; non pas pour pitié ne compassion qu'elle eust de lui, mais pour ce qu'elle savoit que son pain estoit tel qu'il ne feroit ja bien à lui ne à autre qui en mengeast; et quant le Cuer tint et vit le pain si très gros et grevain [2], il en fut tout esbahy et ne se peut tenir, qu'il ne lui demandast de quoy il estoit fait, car trop bien veoit et assez congnoissoit que pas n'estoit de froment. Si lui respondit et dist Melencolie en telle maniere :

Comment Melencolie parle au Cuer et dist ainsi :

Cuer, puisque tu veulx cy savoir,
De quoy est mon pain qu'est si noir,
Je te dy qu'il est d'une graine
Qui est nommée Dure-Paine,
Pestry à l'eaue de la rivière
Qui va courant par cy derriere,
Qui a nom le fleuve de Larme;
Onc si mal pain ne mengea arme [3].

[1] Variante des deux derniers vers :

Et aussy a mon compaignon,
Que la vie à peu, ne perdons.

[2] *Grevain*, pesant. — [3] *Arme*, pour âme.

L'Acteur parle et dit ainsi :

Quant le Cuer ot entendu Melencolie de ce qu'elle lui eut dit, et de quoy le pain estoit fait, il fut tout esbahy, car oncquesmais n'avoit veu ne mengié pain de tel graine ne de telle matiere, comme celui estoit, car il lui sembloit si gros et si mal à mengier, que c'estoit merveilles; et se rage de fain ne l'eust contraint, il n'en eust jà tasté. Mais il avoit si tres orrible fain, qu'il ne se peust tenir qu'il n'en mengeast, et dist bien a soymeismes qu'il n'est meilleure saulce que d'appetit. Si mordit en la piece et en porta à son compaignon Desir, lequel fut tout esbahy quant il le vit. Mais pour ce qu'il n'avoit mie moins fain que son compaignon, il mordit dedans et en mengèrent tout leur saoul. Mais ilz en eurent assez de pou, car trop estoit aspre et dur à avaler, sicque à male paine leur passa le neu de la gorge. Puis beurent de l'eaue du fleuve de Larmes que Melencolie avoit en sa maisonnette, car ledit fleuve couroit par derriere, comme le conte vous a devisé. Et si aucun me demandoit dont venoit et procedoit ce fleuve, je diroye qu'il procedoit de la fontaine de Fortune, là où les deux compaignons avoient logié le soir devant; et quant ilz eurent beu et mengié de telle viande que vous avez oy, le Cuer eut grant voulenté de s'en aler; mais premier demanda à la vieille Melencolie, qu'elle leur enseignast ou monstrast le passaige et le chemin à passer le fleuve qui estoit trop roide et espoventable. Mais quant elle l'entendit, elle fut moult contente, et se offrit de les mener au passaige, combien qu'elle ne le feist mie pour bien qu'elle leur voulsist, mais bien pensoit les mener en tel lieu de quoy ilz se repentiroient en brief. Si se mist la vieille devant, et le Cuer monta à cheval. Lui, et son compaignon Desir, la suivoient de près. Et en telle maniere alèrent le contre val de la riviere; la vieille Melencolie devant et les compaignons après, qu'ilz n'eurent pas gramment allé, qu'ilz se regardèrent et virent devant eulx ung moult hault pont de fust [1] au travers de la riviere; foible, fraesle, d'ancienne façon et estroit à merveilles, sicque apaine y povoit passer un che-

[1] *Fust*, bois.

val. La riviere estoit si parfonde et si roidement courant, que la roideur de l'eaue faisoit tout crouller et trembler le pont dessus nommé.

Comment le Cuer et Desir trouvèrent le pont où il se combatit.

Et de l'autre part du pont, y avoit ung chevalier tout armé d'unes armes noires, fors que sur son escu qui estoit noir, avoit trois fleurs de Soussye, et estoit monté sur un grant destrier tout noir, et avoit le heaulme en la teste sur lequel avoit une houppe de fleurs d'Encolies, et le glaive en la main tout prest à jouster; et si aucun me demandoit qui estoit le chevalier, je diroye que c'estoit Soulcy qui gardoit ce pont encontre les francs amoureux, lequel pont estoit appelé le Pas-Perilleux. Si monstra la vielle Melencolie le pas aux deux compaignons, et le Cuer se gecta avant tout le premier, vergongneux de ce que tant y avoit mis; et se doubta que son compaignon ne pensast que se tensist derriere pour la doubte [1] d'un seul chevalier; si brocha son cheval des esperons qui le porta moult légiérement sur le pont qui trembloit si très fort, qu'il fut aucques tout esbahy; et Soulcy s'en vint à lui le glaive abessé, aux grans galopz du cheval qui du pont estoit bien duit; et quant le Cuer le vit, s'adressa à lui, et lui bailla si grant coup sur son escu qu'il ploya son glaive, car bien vit que par là lui convenoit passer. Mais Soulcy l'empraint si roidement, qu'il porta son cheval et lui ou meilleu de la rivière, car son cheval n'estoit pas duit du pont comme celui de Soulcy estoit. Mais de tant lui advint-il bien qu'il revint audessus de l'eaue et ne fut pas noyé, car il fut rescoux comme vous arrez cy après. Mais à tant se taist ores ly contes à parler d'eulx, et retourne à parler d'Esperance et Bel-Acueil, car grant piece s'en est teuz.

Comment l'Acteur retourne à parler de Esperance et Bel-Acueil.

Or dit ly contes, que quant les deux compaignons, le Cuer et Desir,

[1] *Doubte*, appréhension.

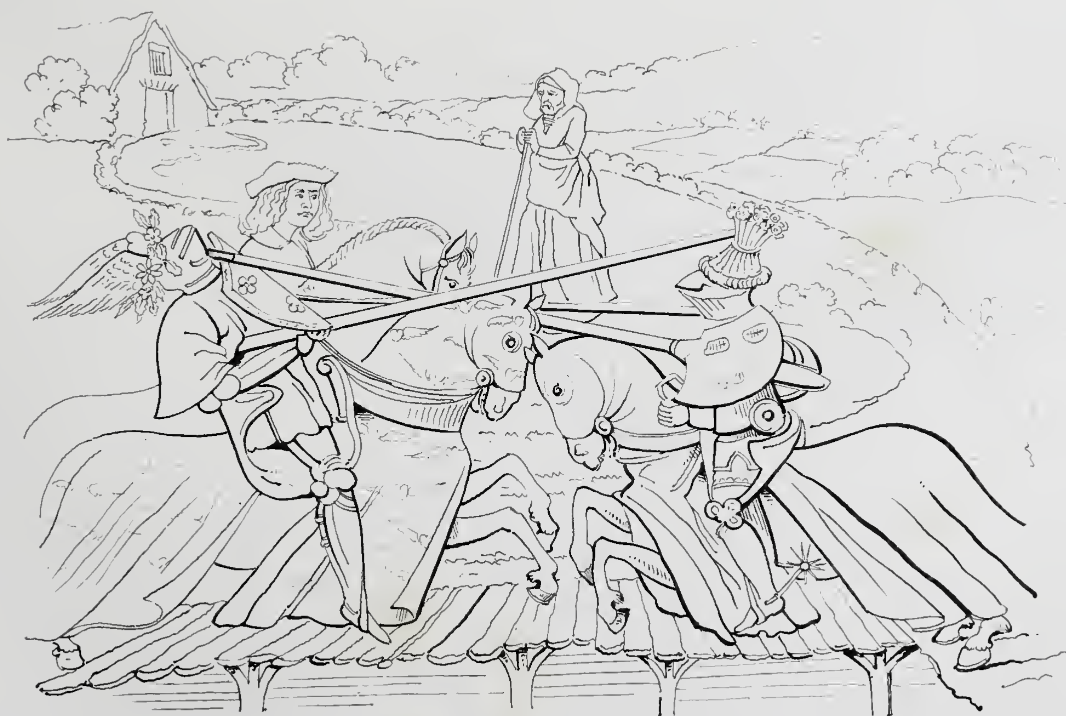
Page 26 N° 6



Comment Mélancolie parle au Cuer et dist ainsi.

Le roi René pinx P. Hawke del *Lith Cosnier & Lachese Angers*

Page 28 N° 7.



Comment le Cuer et Desir trouverent le pont où il se combatit.

Le roi René pinx P. Hawke del *Lith Cosnier et Lachese Angers.*

se furent partiz du paveillon où ilz eurent trouvé dame Esperance, et qu'ilz eurent pris congié en telle maniere, comme vous a devisé ly contes cy arriere, qu'elle demoura tout celui jour et la nuyt et le landemain jusques aprés heure de prime sans ouyr nouvelles d'eulx, si lui sembla que trop avoit tardé d'en oyr, et que il ne peust estre en nulle maniere que n'en eust sceu aucune chose, veu ce qu'elle avoit de heure en heure nouvelles des vraiz amoureux. Si s'apresta sur ung très bon palefroy, moult noblement vaistue et assemée d'abitz royaulx tous blancs, et prist une damoiselle seulement et ung varlet en sa compaignie, et se disposa et proposa d'aler après les deux compaignons, car il lui estoit bien advis que encores leur fera elle grant mestier. Si prist son chemin grant erre, lui et sa compaignie droit à la forest de Longue-Actente, car elle savoit tout le chemin que les deux compaignons estoient allez, comme celle qui l'avoit deviné comme vous avez oy au compte. Si n'eut pas granment allé quant elle aperceut l'ermitaige là où la vielle Jalouzie avoit emprisonné Bel-Acueil, quant elle trompa les deux compaignons, ainsi comme vous avez ouy; et elle adrecza son palefroy celle part, pour savoir si elle y aprendroit aucunes nouvelles des deux compaignons, car bien savoit qu'ilz avoient passé par là ou au moins par bien près. Si vint à l'uys de l'ermitaige et descent et entra dedans, mais elle n'y trouva pas la vielle Jalouzie, car elle s'en estoit allée à celle heure par la forest, asavoir si elle pourroit trouver aucuns amoureux à qui elle peust faire ennuy et grevance; et dame Esperance qui en l'ermitaige estoit, cercha hault et bas asavoir si elle trouveroit à qui parler; et en passant par devant l'uys d'une petite chambrecte, elle ouyt la voix d'une personne qui fort se plaignoit à voix basse et cassée et reclamoit fort le Dieu d'Amours et sa tres doulce mère Venus. Si fist tant Esperance à l'aide de sa damoiselle, qu'elle rompit l'uys, car il n'estoit mye moult fort, comme en ung hermitaige aux champs. Si trouva léans le très bel jouvencel Bel-Acueil, qui estoit en ung cep [1], tout nus par les piez. Si derompit dame Esperance le cep, et fist tant qu'elle le mist dehors de la chambrecte et le congneut incontinant; car autreffoiz l'avoit-elle veu, non obstant qu'il eust ung peu

[1] *Cep*, entrave.

la couleur palle et morne de la dure prison qu'il avoit enduré; touteffoiz estoit encores si bel, que apaine en trouveroit-on son pareil. Et quant Bel-Acueil se trouva au jour, il regarde dame Esperance, car encores avoit-il doupté, que ce ne fust la vieille Jalouzie qui le voulsist mener mourir, ou du moins autre part pour estre pis; et quant il eut bien regardé dame Esperance, si la cogneut et s'entre-accollerent et baiserent. Que vous dirai-ge? Ilz s'entrefirent si grant chiere et joye, qu'il n'est nul qui le sceust raconter! Quant ilz se furent grant piece conjoys, dame Esperance demande à Bel-Acueil comment il avoit esté prisonnier et par qui; et s'il avoit point veu les deux compaignons, Desir et le Cuer? et Bel-Acueil lui raconte tout de bout en bout, comment il avoit esté emprisonné par la vielle Jalouzie et comment par aguet l'avoit pris et baraté mauvaisement; mais des deux compaignons dont elle lui demandoit, ne savoit-il nulles nouvelles. Si lui vouloit dame Esperance bailler le cheval de son varlet; mais Bel-Acueil ne le voulut pas prendre; car comme il dit, n'y a de là jusques au manoir Déduit que une lieue, et que là trouvera tout ce que lui fait mestier, et si ne lui fera empeschement de son voyage; car dame Esperance lui avoit jà tout compté le voyage qu'elle avoit entrepris pour les deux compaignons. Si s'en allèrent à pié tout bellement le petit pas, devisant de leurs nouvelles jusques à l'entrée de la forest de Longue-Actente, qui près de là estoit; si s'entrebaiserent et acolerent et prindrent congié l'un de l'autre, et parla dame Esperance premier et dist :

Bel-Acueil, mon très doulx amy,
Adieu vous dy comme à celuy
A qui de tout mon cuer desir
Faire tout service et plaisir.

Icy parle l'Acteur et dit :

Quant Bel-Acueil eut ouy ainsi parler dame Esperance, il ne se peut tenir que les larmes ne lui cheussent des yeulx pour les doulces parolles qu'elle lui disoit; et lui respondit en telle maniere :

Comment Bel-Acueil respont à Esperance :

Esperance, ma doulce dame
A qui je suys de corps et d'ame
Vous m'avez fait ung tel service,
Qui n'a pas pour moy esté nice [1]
Mais je n'ay de rien tel desir
Que de vous rendre le plaisir.
Au dieu d'Amours je m'en loueray
Tout au plustost que le verray.
Bien pert [2] que vous estes des siens,
Car vous leur faictes moult de biens.

Comment ils prinrent congié l'un de l'autre.

A ces parolles, s'entre sont commandez à Dieu, et Bel-Acueil prist son chemin à la destre pour tirer au manoir de Deduit, affin de prendre le cheval, et ce que lui faisoit mestier pour s'en aler par devers Amours, car il estoit de sa mesgnie; et dame Esperance prist le chemin à la senestre, car bien savoit que les deux compaignons y estoient allez comme celle qui leur avoit tout dit et prophétisé ce qu'ilz avoient depuis trouvé. Et chemina si grant erre, comme elle peut traire du palefroy, si que apaine le povoient suivre sa damoiselle et son varlet. Si vint environ heure de tierce à la fontaine de Fortune, de là où les deux compaignons estoient partiz le matin; elle passa oultre grant erre, et apperceut les esclos de leurs chevaulx, et tant les suivit à grant diligence qu'elle vint sur le val de Parfont Penser; et droictement y arriva à celle heure que le Cuer et Soulcy joustoient sur le pont du Pas-Perilleux. Si gecta Esperance ses yeulx et les vit jouster sur le pont et vit bien cheoir le Cuer en l'eaue; lors brocha son pallefroy et le hasta le plus grant erre qu'elle peut, et n'encontra personne fors que Melencolie qui s'en retournoit à sa maison;

[1] *Nice*, sans gage. — [2] *Pert*, paraît.

aquelle se destourna d'elle jusques à ce qu'elle fust passée, et quant elle vint au pont, elle vit le Cuer en l'eaue qui se tenoit à ung des posteaux du pont, elle descendit prestement, et tant lui aida qu'elle le mist hors de l'eaue, et desja s'estoit son destrier tiré hors, et s'estoit mis à paistre l'erbe.

Comment Esperance tire le Cuer hors de l'eaue et dit l'Acteur :

Et quant le Cuer se vit dehors, s'il fust joyeux, ce ne fait pas à demander, et regarda qui estoit celle dame qui l'avoit aidé à yssir hors de l'eaue, si congneut que c'estoit dame Esperance, sa bonne maitresse, qui ja autreffoiz lui avoit tant fait et enseigné de biens, et adonc le Cuer osta son heaulme de la teste et abaissa la ventaille, et puis ilz s'entrebaiserent, et s'entrefirent telle feste et tel joye, qu'il ne fait pas à dire. Mais le Cuer, qui estoit encores despit et courroucié de ce qu'il a esté ainsi villainement abatu à la jouste et par un chevalier, dit que pour tant n'est-il pas oultré [1] et que à l'espée on verra qui le gaignera; mais c'est pour neant, car le chevalier s'en ala aussitost qu'il eut abatu le Cuer au chastel du Tertre dévéc [2] de liesse, car là estoit sa demeure. Si le resconforta dame Esperance, puis monterent à cheval, et Desir qui avoit fait son povoir d'aidier au Cuer pour le tirer hors de la riviere, combien qu'il n'y povoit riens faire, si dame Esperance n'y fust venue; vint à elle et la salua et lui fist grant joye. Lors s'en commencerent à deviser ensemble, et demanda dame Esperance aux deux compaignons comment ilz avoient depuis fait; et ilz lui compterent toutes les adventures qui leur estoient advenues depuis le partement de son paveillon. Lors se commença la dame à sourire et en alant tout le petit pas de leurs chevaulx, leur commença à dire ainsi :

Comment Esperance parle au Cuer et à Desir :

Mes enfans, entendez à moy,
Pour vous mectre ung peu hors d'esmoy,

[1] *Oultré*, hors de combat. — [2] *Dévée*, séparé, écarté.

Je vous prie, croyez mon conseil,
Car jà ne trouverez pareil.
Tousjours ay esté vostre amye,
Vous savez que je ne menz mye.
Prendre vous convient vostre adresse
Au Tertre devée de liesse.
Là trouverez qu'en mal se fient
Mains qui les gens d'Amours deffyent,
Car Courroux si est leur seigneur,
Droit cappitaine et enseigneur.
En lieu de dances et chanzons,
N'aurrez que lamentacions;
N'encores ne serez delivre
Des maulx que vostre queste livre;
Car de là le chemin prendrez,
Là où mains tourmens sont entrez;
Car les fortunes de la mer
Souffrerez pour le mal d'amer.
Et si trouverez Desconfort,
Qui maintes gens a mis à mort.
Pour Dieu ayez lors souvenance
De moy vostre mère Esperance.
Je l'ay tant dit que c'est redicte,
Mais il convient que je m'aquiete;
Car j'ai trop peur que Desconfort
Ne vous preigne, qui est trop fort;
Et se ces maulx passez avez,
Bien eureux tenir vous devez;
Car puis vous trouverez en l'isle
D'Amours, qui est belle et subtille,
Là où il y a tant de biens
Que de joye il n'y fault riens.
Puis vous y verrez Bel-Acueil,
Lequel trouvay faisant grant dueil

En la prison de Jalouzie,
Qui à nulz amans n'est amye.
En ceste ysle très gracieuse,
A mainte chose precieuse,
Encor y est sans aucun sy
La très doulce, plaisant Mercy,
Que si long temps vous avez quise;
Mais ainçois que l'ayez concquise
Il vous fault combatre à Dangier
Et à Reffus, cel estrangier.
Si soyez en ferme propos,
Si acquérir voullez grant los
De vostre queste parfournir;
Car grant bien vous en peut venir.
Plus ne vous en dy ceste fois,
Adieu vous dy, car je m'en voys.

Comment dame Esperance prent congié des deux compaignons et dit l'Acteur :

Quant les deux compaignons eurent ainsi oy parler dame Esperance, ilz furent moult contens et resconfortez des parolles de la bonne dame; mais ilz furent assez dolans et courrouciez de ce qu'elle eut pris congié d'eulx, car bien eussent voulu qu'elle eust tousiours esté avecques eulx; car sa presence et ses paroles les resconfortoient grandement. Si ne se peut tenir le Cuer, qu'il ne parlast à elle et lui dist en tel maniere :

Comment le Cuer parle à Esperance et dit :

Madame Esperance et ma mere,
Qui oncques ne trouvay amere,
Car tant de biens nous avez faiz
Que sans vous nous fussions deffaiz;
Nous vous requerons à ce point,

Que pour Dieu ne nous laissiez point,
Voire si c'est chose possible,
Qui de riens ne vous soit nuysible;
Car vo presence seulement,
Nous donne assez de hardement
Pour toutes choses entreprendre,
Qu'entendement sauroit comprendre.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

A ces parolles, dame Esperance leur inclina le chief en tournant le frein de son palefroy, et s'en ala si grant erre, qu'il fut advis aux deux compaignons qu'elle se soit d'eulx esvanouye, en se regardant l'un l'autre pensant que ce fut chose invisible et spirituelle. Achief de piece, quant ilz eurent assez pensé, Desir parla premierement au Cuer et dit ainsi :

Comment Desir parle au Cuer et dit :

Cuer amis, plus n'y fault penser,
Il nous convient par là passer,
Faire fault ce qu'as entrepris,
Si conquerir veulx los et pris.
Bien scay qu'as hardement et force,
Autre chose ne te fault forsce.
Alons mectre ta queste à fin,
Je t'en supplie de cuer fin.

En continuant l'Acteur dit :

Lors tressault le Cuer, comme celui qui estoit en grant pensée de dame Espérance, que subitement avoit veu departir d'eulx; et prent son cheval et monta sus, et puis brocherent des esperons le chemin à senestre, car

c'estoit le plus frayé. Si errerent tant en telle maniere, sans aventure trouver qui à conter face, qu'ils vindrent au pié du Tertre devée de liesse. Ilz regarderent amont, et virent ung grant chastel viel et despécié de mauvaises murailles, mal plaisant de meschans et petites pierres noires et rousses de couleur tanée, tout fendu et crevé en plusieurs lieux, et à vous le faire brief, c'estoit un lieu très desplaisant de toutes choses. Quant les deux compaignons choisirent le chastel, ilz penserent en eulx-mesmes que bien estoient taillez d'estre ce soir aussi mal herbergez, comme ilz avoient esté le soir devant; car trop bien leur sembloit que en ce chastel devoit avoir assez mauvais hostel, et il estoit bien temps de herbergier, car le souleil se mussoit[1] desja, et la nuit commençoit à venir, et s'ilz avoient esté le soir devant assez petitement herbergez, dont ilz avoient meilleur mestier de repos. Nonobstant le Cuer, comme preux et courageux, se mist devant par une vieille sente pierreuse et mal unye. Si allerent en telle maniere, tout le grant pas de leurs chevaulx, car autrement ne se povoient avancier, et firent tant qu'ilz vinrent à la premiere porte du chastel, à laquelle ilz ne trouverent personne; car comme sceurent depuis, Paresse les devoit garder en celui jour : mais elle ne s'estoit encores levée de dormir, d'après le disner. Si passerent la barriere et dessus la porte regarderent, et y virent lectres entaillées, qui disoient ainsi :

Comment les deux compaignons leurent les deux lectres de dessus la porte, disant ainsi :

Ceste montaigne est appelée
De tous ceulx de ceste valée,
Le Tertre devée de liesse;
Maistresse en est dame Tristesse.
Et de ce chastel est seigneur
Courroux, qui à mains fait douleur.

[1] *Mussoit*, cachait.

Page 39. No 9



Icy parle Courroux aux deux compaignons et dit ainsi :

Page 32 N° 8



Comment Espérance tire le Cuer hors de l'eaue et dit l'Acteur

Le roi René pinx P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachèse Angers.

Nul n'y entre pour avoir joye,
Car de dueil y a tel monoye,
C'oncques nul ne fut si joyeux,
Qu'à l'entrée ne soit doloreux,
Et encores plus au departir;
Si bien le scet Courroux partir.
Et si comment qu'il se combate,
A Courroux et faut qu'il l'abate
A jouster du cheval à terre;
Or y entre qui veult la guerre.

Icy parle l'Acteur et dit :

Quant les deux compaygnons eurent les lectres leues et bien entendues, ilz se penserent qu'ilz estoient très mal arrivez pour estre herbergiez et aisiez celui soir, combien qu'ilz en eussent grant mestier; car le Cuer n'estoit encores pas essuyé de son baing, que lui avoit fait faire Soulcy, quant il l'abatit de dessus le pont Perilleux ou le fleuve de Larmes; si se regarderent les deux compaignons et virent ung glaive apuyé de costé la porte, qui avoit esté apporté pour la garde de la dicte porte. Si s'avança le Cuer et le prist, car il avoit brisé le sien sur Soulcy comme vous a devisé le conte, et bien lui est advis, selon le dit des lectres escriptes sur la porte, que encores lui fera-il bien mestier. Si l'esbranla et le trouva assez floibe. Mais il dit à soy-mesmes, que encores lui vault-il mieulx que néant, et quant Desir le vit ainsi contenir, s'il en fut joyeux, ce ne fait mye à demander; car il lui est bien advis que le Cuer ne se esbahist de rien, et que il a bonne voulenté de mener à chief son entreprise, et ne se peut plus tenir de parler à lui et luy dist en telle maniere.

Icy parle Desir au Cuer et dit :

Cuer, que tu es vaillans et preux,
Bien congnois que la guerre veulx,

Et que nulle peur tu n'as mye
De rien que ceste lectre dye.
De ta queste n'ay plus souley,
Digne ez d'avoir doulce Mercy.
J'avais doubte que ton bain
Ne t'eust amoly et fait vain.

Icy parle l'Acteur et dit :

Lors se tourna le Cuer devers son compaignon Desir, et le regarda ou visaige et en rougissant, lui dit ainsi :

Comment le Cuer respont à Desir et dit ainsi :

Desir, ne doubte aucunement
Que je n'aye assez hardement;
Car aventure que j'aye eue,
Ne m'a pas vaillance tolue.
Assez tost le pourras-tu veoir,
S'Amours me garde mon povoir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

A ces parolles brocha le destrier et entra le premier dedans la court du chastel, et Desir son compaignon après lui. Si rencontrerent de prime face Parescc, laquelle retournoit à la garde de la porte et estoit toute deslacée et eschevelée; les lacés de ses souliers et les jarretieres de ses chausses luy traynoient après les talons; sa robe descousue en plus de vingt lieux; les yeulx avoit tous chacieux et les mains ordes et mal lavées, et les tenoit fessées ensemble devant son ventre, et s'en venoit tout rechignant de dépit. Et quant elle vit les deux compaignons qui estoient

entrez ou chastel, elle se commença à escrier si merveilleusement et horriblement, qu'il n'est homme qui n'en eust fréeur. Mais Courroux, le seigneur du chastel, quant il l'ouyt, fist fermer hastivement l'uys du maistre donjon et mist la teste par une fenestre, et vit les deux compaignons en my la court, si leur dit en telle maniere.

Icy parle Courroux aux deux compaignons et dit ainsi :

Mais que cuidiez vous devenir,
Deables vous ont fait cy venir,
Vous m'avez fait injure et tort;
Mais en brief en aurez la mort.
Or m'attendez là ung petit,
Car j'y voys de bon appetit.

Icy parle l'Acteur :

Quant les deux compaignons eurent ouyes ses parolles, ilz entendirent bien que de riens n'estoient seurs, se non de la bataille, et le Cuer descend erraument [1] de son destrier, et regarda que riens n'y faillist. Si le ressengla, puis monta à cheval et prist son escu et son glaive, et s'appareilla de la jouste au mieulx qu'il peut. Il ne demoura pas granment qu'ilz virent ouvrir l'uys du maistre donjon, et virent venir Courroux, le seigneur du chastel, armé d'unes armes de couleur de tanne; et avoit sur son escu trois plantes de chardon picquans à une branche d'espine noire au travers, et sur son heaulme la teste d'un dragon artificiellement faicte et gectant feu par grant despit. Si s'en vint les grans galopz comme despité et courroucié, et au plustost qu'il apperceut le Cuer qui estoit tout armé et l'attendoit en my la court, il s'adreça à lui et le Cuer ne lui faillit mye. Si s'entredonnerent si grans coups sur leurs escuz qu'ilz ployèrent leurs glaives,

[1] *Erraument*, promptement.

et s'entrehurterent de si grant force des pis [1] et des corps des chevaulx, qu'ilz s'entre-porterent à la terre tout envers. Mais ilz se relevèrent si subitement, que nul n'eust sceu jugier lequel s'estoit relevé le premier Toutesfois Courroux, le seigneur de léans, parla le premier, et dist au Cuer en telle maniere :

Icy parle Courroux au Cuer et dit ainsi :

Compains, point ne m'as abatu,
Si je suys cheu aussi es-tu,
Or, fault qu'ensemble combatons,
Et que ung petit nous tastons
Qui mieulx d'espez frappera,
Et qui mieulx s'en eschappera.
Deable te fist passer le pas,
Qui que ce fust ne t'amoit pas.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant le Cuer se ouyt ainsi desprisier et ramponner, il estreint les dents d'yre et de mautalant espris, et mist l'escu devant son pis et l'espée en son poing. Si s'adrecza devers Courroux, et lui bailla si grant coup sur le heaulme, comme il peut ramener d'amont tellement, qu'il le fist embruncher devant lui, et lui fendit le heaulme plus de trois doiz en parfont, et lui respondit et dit ainsi :

Icy parle le Cuer à Courroux et dit ainsi :

Compains, qui ainsi me ramponne,
Pren ce coup cy, je le te donne,
Encor n'es-tu pas si vaillant

[1] *Pis*, poitrail.

Page 39. N° 10.



Si s'entredonnerent si grans coups sur leurs escuz.

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse Angers

Page 41 N° 11



Il rencontra ung Poursuivant portant.

Que m'ayés rendu recreant,
Mais ains que departes de moy,
Loue Dieu si n'as autre esmoy.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Lors s'entre-ferirent si roidement, et s'entre-donnerent si grans coups, qu'il n'est nul s'il les veist que à preud'ommes et vaillans ne les tensist, tant estoit la bataille d'eulx deux, pesme [1] et hideuse; et Courroux qui moult estoit despit de ce que le Cuer l'aloit ainsi mal menant, lui rebailla et rendit des coups souvent et menu, et tant s'entre-ferirent qu'ilz perdirent de saug l'un et l'autre, que la place en estoit toute tainte et vermeille autour d'eulx, ne apaine se povoient plus soustenir en piez; mais Courroux qui ne povoit plus avoir de pacience de ce que se sentoit ainsi feru asprement, haussa le branc d'acier et ramena avant si grant erre, comme il peut ramener du braz, et assena le Cuer sur le heaulme; mais il ne l'ataignit pas de droit coup, si coula le branc par l'escu, et lui en couppa ung grant quartier. Le coup fut grant, et ne le pot retenir, si descendit aval le branc et entra dans la terre, plus d'un pied en parfont; il sacha [2] à lui ; mais c'est pour neant, car de trop grant force il y estoit bouté; et le Cuer qui bien l'aperceut, s'aproucha de lui, et lui donna si grant coup de l'espée sur la teste, qu'il lui fendit le heaulme et la coiffe de fer, et lui mist l'espée en la teste, bien deux doiz en parfont; il poursuit son coup et le bouta de l'espaule si rudement, qu'il le fist chéoir tout envers à la terre, et le Cuer sault sus et lui couppa les las du heaulme; puis le lui arracha de la teste, et lui bailla si grant coup du pommeau de l'espée sur le front qu'il l'estonna tout, et lui escria que se rendist; et Courroux qui se vit ainsi la teste desarmée, et paour avoit de la mort, se rendit. Mais il pria au Cuer qu'il lui voulsist dire son nom, et que voulentiers se rendoit et que pour Dieu il lui sauvast la vie. Et le Cuer lui respondit en telle maniere :

[1] *Pesme*, très mauvais; de *pessima*. — [2] *Sacha*, tira.

Icy parle le Cuer à Courroux et dit :

Courroux plein de mauvaise affaire,
De ton cacquet t'ay bien fait taire.
Mais puis que veulx savoir mon nom,
Je ne t'en requier dire de non,
Non pas pour paour qu'aye de toy,
Car jusqu'à oultrance se voy,
Mais à nul ne le quier celer
Qui le me vueille demander :
On m'appelle Cuer conquerant,
Qui Doulce-Mercy vois querant.
Or faut-il que tu me creances,
Et que ta foy tu me fiances,
De faire ce que ordonneray,
Ou tout maintenant t'occiray;
Et que me die les coustumes
De ce chastel et les fortunes,
Et aussi très tout ton affaire,
Pourquoy y es, ne que scez faire.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

En demantiers[1] que le Cuer parloit ainsi à Courroux, Desir qui regardoit la bataille d'eulx deux, regarda devers l'uys du maistre donjon et en vist yssir une femme assez grande de corps, maigre, de couleur palle, toute eschevelée et hideuse, mal gentement abillée, toute dolente et esplourée, et s'en venoit le grant pas, grant dueil faisant comme une chose toute desconfortée. Mais se aucuns me demandoient qui elle estoit et

[1] *En demantiers*, pendant.

comment elle avoit nom, je diraye qu'elle avoit nom Tristesse et estoit amye de Courroux, le chevalier qui au Cuer s'estoit combatu. Si s'en vint tout droit aux deux compaignons qui se combatoient, et Desir qui paour avoist qu'elle ne voulsist nuyre au Cuer son compaignon, se tira près pour veoir qu'elle voulloit faire. Mais incontinent qu'elle vint près desdiz champions, elle se gecta à genoulx devant le Cuer, si grant dueil faisant, qu'il n'est homme qui n'en eust pitié; car assez estoit accoutumée de dueil faire, en suppliant au Cuer que pour Dieu il voulsist avoir pitié de son amy qu'il tenoit, et de lui sauver la vie, ou autrement qu'elle se occiroit; et s'il lui plaisoit de lui faire cette courtoisie, encores lui seroit grandement merie; et le Cuer regarde la dame qui gaires belle ne lui sembla; touteffois pour ce que femme estoit, en eut pitié, et fut contraint de faire sa requeste, pourveu que Courroux lui diroit ce qu'il avoit demandé. A quoy Tristesse lui respondit et dit au Cuer en telle maniere :

Icy parle Tristesse au Cuer et dit ainsi :

Mon tres doulx seigneur gracieux,
Je diray, car nul ne scet mieulx
Ce que vous plaist ycy savoir
De mon amy à dire voir;
Puis après vous créantera,
Et sa foy vous fiancera
De faire vostre voulenté;
Car par ma foy grant talent ay,
Que le puisse accorder o vous.
Sachez qu'on l'appelle Courroux,
De cest chastel l'ay fait seigneur,
Oncques je ne trouvay meilleur,
Qui à ma nature peut plaire;
Tout ce que me plaist il veut faire.
Aussi on m'appelle Tristesse,
Qui maintes gens près du cuer blesse;

Mains maulx il a fait en sa vie;
A Amours qui qu'en eust envie,
De gréver ne fut oncq lassé,
Tous ceux qui sont par cy passé,
Et de noz deux condicions,
Jamais nulle joye n'avons;
Ne nul ne demeure séans,
Soit servante, soit servans,
Et fust ore de son bon gré,
Qu'il ne soit en pareil degré.
En lieu de joye et de chanczons,
Faisons tous lamentacions.
Je vous ay la vérité dicte,
Si vous pry que de mort soit quicte.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

A ces parolles le Cuer prist Courroux par la main et le fist lever, et non obstant qu'il ne fust pas content de lui, pour ce que tousiours avoit esté contraire au dieu d'Amours et à ses gens; touteffoiz il fut content de lui sauver la vie à la requeste de la dame, et se pensa qu'il lui feroit créanter tel serement que ce il ne se vouloit parjurer comme il fist depuis, que jour de sa vie il ne seroit nuysant aux amoureux, et lui mist la main destre en la sienne, en la presence de Tristesse et dit ainsi :

Icy parle le Cuer à Courroux et dit ainsi :

A la requeste de ta dame,
Qui son parfait amy te clame,
Courroux, je t'ay sauvé la vie;
Mais encor ai-ge grant envye
Que tu promectes loyaument,

Que jamais dorésenavant
Ne feras mal, ne vilennye
Au dieu d'Amours n'à sa mesgnye,
N'à ceulx qui s'en reclameront,
Quant par ce tertre passeront,
Qui de liesse est devée,
Oncques de Dieu ne fut créée;
Dyables le firent de leurs mains,
Dont je le prise assez mains :
Fay tout ce que je te demande,
Ou bien brief en pairas l'amande,
Et la créante pour ta mye,
Qui ne te reffusera mye.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant Courroux se oyt ainsi manacier et haster de faire serement, de quoy il n'estoit point content, si regarda sa mye Tristesse, et elle lui signe qu'il face ce que le Cuer lui requiert; car elle s'en pense vengier en autre maniere, et Courroux n'atant plus; ainsi fiança ce que le Cuer lui requeroit, et dit ainsi :

Icy parle Courroux au Cuer et dit ainsi :

O Cuer, qui tant estes vaillant,
Preux, hardiz et bien assaillant,
Vous m'avez mené à oultrance,
Riens ne my vault escu ne lance,
Mon espée je la vous rens,
Car concquis m'avez sur les rens,
Par force d'armes comme y pert [1];

[1] *Pert*, paraît.

Pour ce vous creante en appert
Tout ce dont vous m'avez requis,
Sans que par moy soit chemin quis[1]
D'aler de cela au contraire
Que je vous ay oy retraire;
Ains serviray sans mandement
Amours à son commendement.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Et quant le Cuer eut ainsi fait jurer et créanter Courroux, comme vous avez ouy, Desir s'approucha et commencerent à demander à Tristesse si elle savoit là près aucun recept où ilz puissent celle nuyt herbergier; car bien en estoit temps, et le Cuer estoit las et travaillé; mais la faulce traistre Tristesse, qui autre chose pensoit qu'elle ne disoit, leur respondit que jà n'auroient autre hostel pour celui soir que le sien, et leur dist en telle maniere :

Icy parle Tristesse au Cuer et à Desir et dit :

Ha! Cuer mon très gentil seigneur,
Pour Dieu faictes moy cest honneur
De ceans meshuyt[2] herbergier,
Et vous, Desir, mon amy chier;
Car vous ne trouverez hostel
A deux journées qui soit tel,
Ne qui meilleur chiere vous face,
Ne si voulentiers vous solace;
Des biens aurez à habondance,

[1] *Quis*, participe de querir. — [2] *Meshuyt*, aujourd'hui. Ce mot est resté en Anjou dans le langage populaire.

Si povez avoir patience,
Par Dieu, meshuyt n'en irez mye,
De jour n'est pas heure et demye.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Quant Tristesse eut finée sa priere en telle maniere, comme vous avez ouy, les deux compaignons se regarderent et virent qu'il estoit jà nuyt et ne sauroient où aler; et d'autre part ilz voyent que la dame les en prioit si fort, que ilz s'accordent assez à demourer celui soir. Si prist dame Tristesse le Cuer par la main et marcha droit au maistre donjon, et Desir et Courroux alerent après, et vindrent tous ensemble; si appela à l'uys et on lui ouvrit, et ilz entrerent dedans tous ensemble. Et à l'entrée qu'ilz firent, le Cuer et Desir escouterent et ouyrent gens qui plouroient et se plaignoient par telle faczon, qu'ilz en estoient tous esbahiz. Ils vindrent en la chambre de la dame là ou les mena pour faire desarmer le Cuer et Courroux son amy; et la dame fist incontinant venir ung chevalier assez de bon aage, mais maigre et palle estoit, pour le desarmer, et dit ly contes que c'estoit Soulcy, celui chevalier qui avoit abatu le Cuer de dessus le pont Perilleux ou fleuve de Larmes; lequel incontinant qui vit le Cuer il le congneut à ses armes. Mais le Cuer ne le congneut pas, car oncques ne l'avoit veu desarmé, et estoit celui Soulcy prouchain parent de dame Tristesse et de Courroux son amy. Et quant le Cuer fut desarmé, si leur fist apporter la dame à boire une foiz, en actendant le soupper que fust prest, d'assez piteux vin et de pain qui sentoit lempire[1] ; et ouyrent les deux compaignons incessamment plaintes et plours et lamentacions de gens. Lors commencerent lesdiz deux compaignons à penser et faire piteuse chiere; car bien sembloit que l'ostel n'estoit pas très joyeulx. Si ne demoura gueres que dame Tristesse revint d'acomplir son affaire, et entra en la chambre, et quant elle vit les compaignons si pensifz, elle leur pria qu'ilz allassent ung petit esbatre par leans, et ilz verroient merveilleux

[1] *Lempire*, le moisi.

edifices; et ainsi ilz si accorderent voulentiers. Lors la dame Tristesse prist la chandelle et se mist devant, et le Cuer la suyvit et Desir après, et alerent en mains lieux leans et tousiours les deux compaignons regardoient et escoutoient, mais oncques n'alerent en lieu que tousiours n'oyssent pleurs et lamentations; et adonc se recorderent des parolles que leur avoit dictes dame Esperance, que en lieu de joye et de chanczons, n'auroient que lamentations. Si marcherent tousiours avant, tant que après mains lieux moult anciens et assez merveilleux, Tristesse les mena en une vielle tour ancienne, et marcha la premiere comme celle qui bien savoit le mal engin et tenoit la chandelle devant son ventre, affin que le Cuer qui venoit après ne veist trop cler, et se hasta et enjamba deux planches, et le Cuer qui de riens ne se prenoit garde, marcha sur l'une des planches et incontinant fondit, et cheist aval de plus hault d'une lance et demie de parfont. Lors Desir qui bien s'en donna garde, se retrait incontinant arriere, et acourut à la maistre porte du chastel et la trouva encor ouverte; car dame Paresse n'avoit pas mise grant diligence à la fermer, et Desir sault hors, moult dolent et courroucié de l'aventure advenue à son compaignon le Cuer; et lors se recorda des lectres escriptes sur la porte du chastel, disant à soy-mesmes que bien sont vrayes. Si s'avisa en soy que riens ne valoit le muser et le penser, et qu'il lui convenoit faire diligence de trouver secours pour son compaignon, lequel comme lui semble est cheu en trop malle main, puisqu'il est es main de la faulce Tristesse. Si se mist au chemin sans plus arrester, pensant qu'il yroit à l'ostel du Dieu d'Amours; car là trouveroit plustot secours pour son compaignon que en lieu ne en court qu'il saiche. Si erra toute la nuyt comme celui qui savoit bien le chemin se lui sembloit, sans aventure trouver. Si vint le matin à l'yssue d'une grant forest, et vit sur une trop belle riviere en une grant prairie, semez de joliz buissonnetz et petites hayectes vertes, une très grande quantité de tantes et de paveillons, et en devalant qu'il faisoit une vallée tirant droit ausdictes tantes et paveillons, il rencontra ung Poursuivant portant ung blazon d'azur à trois dardres d'or ferrés et empannées d'argent, et deux angelz soustenoient ledit blazon; et si aucun me demandoit qui estoit ledit Poursuivant, ne à qui, je diroye que c'estoit Humble-Requeste, le Poursuivant d'Amours, qu'il avoit mandé à Honneur

et à ses autres subgiectz et serviteurs pour leur faire savoir que Malle-Bouche avoit assemblé grant nombre de Mesdisans, pour destruire et appatissier ses pays et subgiectz; et quant Desir l'aperceut, si le congneut assez, car bien lui est advis que autreffoiz l'avoit il veu en l'ostel du Dieu d'Amours; si le salua et lui dist en telle maniere :

Icy parle Desir à Humble-Requeste, le Poursuivant d'Amour, et dit:

Vous soyez le très bien trouvé,
Gent Poursuivant bien aprouvé,
Mon doulx amy Humble-Requeste,
Dictes moy ou allez en queste
S'il vous plaist, et quel vent vous maine,
Dont d'aler vous prenez tel paine,
Et qui sont ces gens que là voy
A l'orée de cest aulnoy,
Qui tant ont paveillons et tentes;
Je te pry que tu ne m'en mentes,
Et si me dy de tes nouvelles
Que qui soient laides ou belles.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

A ces parolles Humble-Requeste le Poursuivant regarda Desir, et le congneut tantost; car autreffoiz l'avoit veu en l'ostel de son maistre et ailleurs, et en lui faisant reverence lui rendit son salut, en disant ainsi:

Icy parle Humble-Requeste à Desir et dit ainsi :

Desir, Seigneur Dieu vous envoye
Honneur, santé et toute joye;

Amour, mon maistre m'a tramis [1],
Pour faire assembler ses amis,
Ses aliez et bien vueillans,
Pour deffaire ces mal vueillans,
Qui leur chief ont fait Malle-Bouche.
Ceste guerre au cuer fort lui touche.
Dangier, Reffus sont de leurs gens,
Et mains autres folz indigens;
Et encor veult on dire ainsi
Qu'ilz ont pris la Doulce-Merci,
Et la tiennent emprisonnée,
Le deable y fut celle journée;
En fors lyens faiz de Cremeur
Et de Honte par grant Doleur,
Jamais elle n'aura liesse
Tant que sera en tel destresse.
Ses os que voyez se me semble
Honneur si les as mis ensemble
Et d'autres de son aliance,
Qui tous sont plains de grant vaillance,
Allez s'en veullent à Amours
Pour lui faire aide et secours.
Bien seront puniz ains [2] dix ans
Tous ces faulx traistres Mesdisans.
Or me dictes de vostre affaire,
Et qu'en ce pays allez faire.

Icy parle l'Acteur et dit :

Cy dit ly contes, que quant Desir eut bien entendues les nouvelles que Humble-Requeste le Poursuivant lui eut dictes, il fut dolent et joyeux;

[1] *Tramis*, député. — [2] *Ains*, avant.

dolent de ce que les Mesdisans s'estoient mis sus à l'encontre d'Amours son maistre et Doulce-Mercy qui estoit ainsi emprisonnée, comme le Poursuivant lui disoit; joyeux de ce qu'il a trouvé si près Honneur et ses amis; car bien lui est advis qu'il ne lui fauldroit point de lui baillier secours pour le Cuer son compaignon. Ilz estoient à une journée près du Tertre devée de liesse ou environ, si conta à Humble-Requeste le Poursuivant tout son affaire et comment il avoit fait entreprendre la queste de Doulce-Mercy au Cuer d'Amours espris, et les aventures qu'il avoit eues, et comment il estoit emprisonné au Tertre devée de liesse, et tout ce qui leur estoit advenu, de bout en bout, comme le conte vous a devisé depuis le commencement jusques ycy. Lors s'acollerent et s'entre commanderent à Dieu. Si s'en ala Humble-Requeste diligemment à ses affaires, et Desir fist tant qu'il vint aux tentes et paveillons qu'il avoit veuz. Si demenda la tente d'Honneur et assez fut qui la lui monstra. Il descendit à pié et entra en la tente, et trouva Honneur qui tenoit conseil avecques ses barons de ce qu'il a à faire. Si mist le genoil à terre, et le salua en lui disant:

Icy parle Desir à Honneur et dit ainsi :

Mon très redoutable seigneur,
Tres hault et puissant prince, Honneur;
Salut et humble reverence,
Et à tous renom et vaillance :
Vers vous m'en vien querir secours
Pour ung des serviteurs d'Amours,
Que nouvellement avoye mis
Et en la queste tout soubzmis
De très Doulce-Mercy la belle,
Dont j'ay sceu piteuse nouvelle,
Et en a souffert dure los [1]
Grant travail pour acquerir los [2].

[1] *Los* pris dans le sens de destin. — [2] *Los* ici signifie louange.

Mais après grant peril et paine,
Par Tristesse la très villaine
A esté trahi faulcement
Et emprisonné rudement
Au Tertre devée de liesse;
Là lui est faicte grant rudesse ;
Amours y pert bon serviteur;
Aussi faictes vous, mon seigneur,
Car franchement emprist la queste
Du tout à la mienne requeste.
Si vous plaise le secourir
C'est ce que vous viens requerir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant Honneur ot oy ainsi parler Desir, il le regarda, pour ce que si haultement et baudement [1] parloit, si le congneut incontinant, car autresfoiz l'avoit veu en l'ostel d'Amours son souverain, si lui fit bien venant et le conforta, et en lui tendant la main le fist lever, et lui demanda des nouvelles du Cuer au long et de la maniere de son emprisonnement; et Desir lui en conte d'un bout à l'autre tout ce qu'il en estoit, depuis le commencement de la queste jucques à la fin, et comment Courroux est seigneur du chastel là ou il est emprisonné, et qu'il n'y a pas plus d'une journée jucques là. Et Honneur l'escouta très benignement, mais quant il eut grant piece escouté il ne se peut tenir de rougir de mautalant [2] qu'il avoit à l'encontre de Tristesse et de Courroux, et dist à Desir ainsi :

Icy parle Honneur à Desir et dit ainsi :

Foy que je doy au Dieu d'Amours,
Desir, le Cuer aura secours,

[1] *Baudement*, légalement. — [2] *Mautalant*, courroux, mauvaise disposition.

Se moy-mesmes aller y devoye;
Car jamais par Dieu n'auray joye,
Tant qu'il soit ès mains de Tristesse,
Qui lui fait souffrir tel destresse.
Si puis tenir Courroux ny elle
Il sera fin de la querelle,
Car briefment les feray mourir,
Qui que le vueille secourir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors Honneur appella Renom et lui dist, qu'il lui convenoit fournir ceste entreprise, et qu'il prist des gens de son ost tant qu'il en eust assez, et qu'il feist tant que le Cuer fust delivré; et Renom qui autre chose ne demandoit, sault avant en faisant reverence à Honneur, et le remercia et lui respondit ainsi.

Icy parle Renom à Honneur et lui dit ainsi :

Seigneur, vostre commandement,
Si sera fait prouchainement.
Ains que soient passez deux jours,
Aura de moy le Cuer secours,
Et se je puis Courroux tenir,
Vers vous je le feray venir,
Et aussi ferai-ge Tristesse
La faulce, traistre larronnesse.
Desormais vous commans à Dieu,
Plus ne demourray en ce lieu.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Cy endroit devise ly contes, que à ces parolles Renom ny fist autre

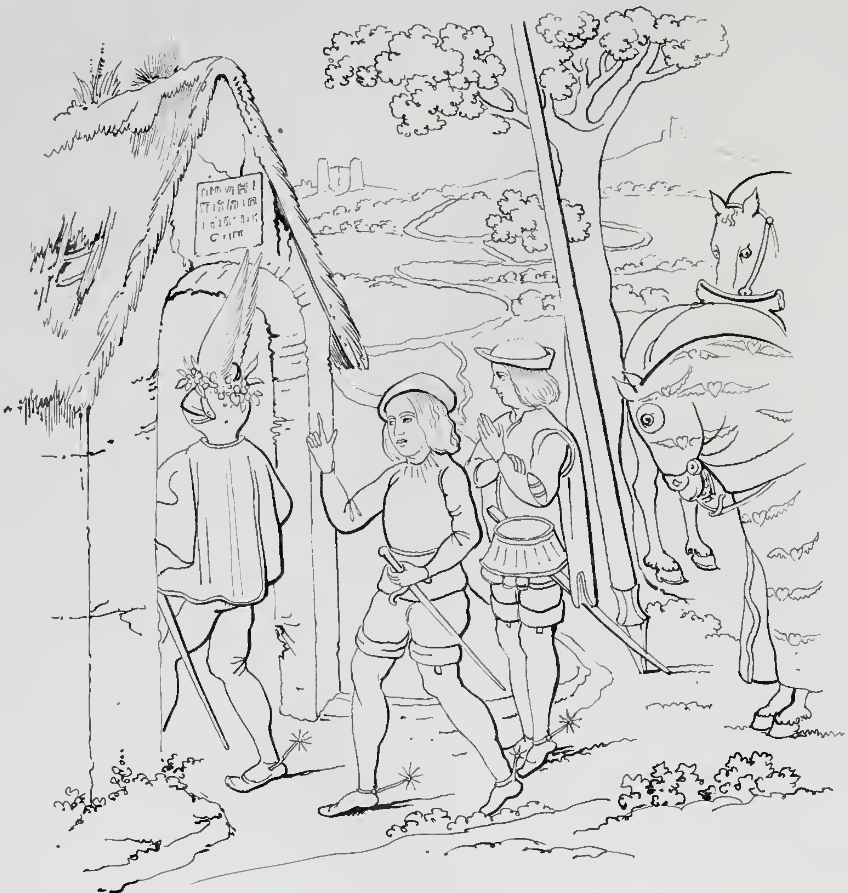
delayement. Ains fist incontinant appeller Plaisir et Deduit pour aller avecques lui, car il savoit bien que de longtemps ilz hayoient mortellement Courroux et Tristesse; et print tant de gens que bon lui sembla, et s'abilla, et mist en point ainsi que savoit que mestier lui fut, et fist sonner ses trompes, et se partit à noble compaignie de l'ost à Honneur; et quant il fut aux champs, il appella Desir, et le fist mectre devant pour eulx guider droit au chastel du Tertre devée de liesse; et Desir se meet devant comme celui qui bien savoit le chemin. Si errèrent tant en telle maniere sans autre aventure trouver qui à compter face, que ilz vindrent à l'issue d'une forest et entrèrent en unes brosses assez espesses et non haultes, et virent devant eulx le hault Tertre devée de liesse, ung grant vieil chastel tout dessiré [1] et esboullé en pluseurs lieux. Si demandèrent à Desir quel chastel c'estoit, et il leur dit que c'estoit le chastel du Tertre devée de liesse, celui meismes où estoit le Cuer emprisonné. Lors les fist Renom tous arrester pour armer leurs testes, et eux mectre en point comme celui qui avoit entencion d'assaillir le chastel, si amonnesta ses gens en leur disant en ceste maniere:

Icy parle Renom à ses gens et compaignons et dit :

Messeigneurs et mes compaignons,
Qui tant estes vaillans et bons,
Que chascun peut assez savoir
Qui ny en pourroit plus avoir;
De vous louer je me deporte;
Mais d'une chose vous en horte,
Qu'aujourduy vous vueilliez monstrer,
Et à force d'armes outrer,
Celle mauvaise gent banye
Qui ont fait si grant vilennye
Au bon Cuer le vray serviteur

[1] *Dessiré*, déchiré.

Page 54 N° 13.



Icy parle l'Acteur et dit ainsi que.

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachèse Angers

Page 51 N° 12



Il mit le genoil à terre et le salua en lui disant

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachèse Angers

D'Amours nostre maistre et seigneur;
Or y perra qui l'aymera
Et qui bien son devoir fera.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant les compaignons se ouyrent ainsi semondre et amonester de bien faire, le cuer leur crut au corps tellement, que n'y eust si petit qui à celle heure ne cuidast bien valoir Lancelot ou Hector de Troyes. Si criè-rent tous à une voix, — Alons alons! trop avons sejourné, mais à tant se taist ores ly contes d'eulx, et retourne à parler du Cuer, comment il se contint et fut gouverné en prison.

Or dit ly contes, que quant le Cuer fut ainsi cheu dans la prison de Tristesse au chastel du Tertre desvée de liesse, comme il vous a devisé cy arriere, que il fut trop durement esbahy et courroucié; mais une chose le desconforta grandement, car il pensoit que jamais n'en deust partir, dour ce que le chastel là où il estoit emprisonné estoit en païs trop es-trange et hors de voye de toutes gens de bien, et pensoit que Desir son compaignon, fust mort ou du moins prisonnier; car bien lui estoit advis qu'il n'auroit puissance contre Courroux et les siens, ne jamais n'eust pensé que il se fust peu eschapper comme il avoit fait. Si demoura ainsi celle nuyt sans boire ne sans mangier autrement ne qu'il avoit fait quant ilz beurent un coup lui et Desir son compaignon, du mauvais vin que luy avoit apporté Tristesse, comme vous avez ouy, et ne se peut tenir que larmes ne lui vensissent aux yeulx; et après qu'il eut veillé et pensé grant partie de celle nuyt qui moult li fut pénible, il s'en dormit jusques au jour cler, combien qu'il ne savoit s'il estoit jour ou nuyt, car il ne veoit goute en sa prison. Au matin, environ heure de tierce, Tristesse envoya devers Melancolie, qui estoit sa parente bien prouchaine, et lui manda qu'elle ven-sist par devers elle au chastel du Tertre desvée de liesse, et qu'elle apportast avec elle du pain de dure paine et de l'eaue du fleuve de Larmes; dequoy les deux compaignons le Cuer et Desir avoient autreffois beu et mangé, et qu'elle lui vouloit bailler la garde du Cuer d'Amours espris, qui estoit

son prisonnier, et quant Melancolie ot veu et oy le mandement de sa cousine dame Tristesse, elle en fut bien contente, à peu de joye, car sa nature ne se donnoit jamais d'estre joyeuse. Si partit incontinent, son coul chargié de pain et de l'eaue que lui avoit mandé Tristesse, et s'en vint au chastel du Tertre desvée de liesse; car il n'y avoit pas grant chemin de sa demeure jucques-là. Et sa cousine Tristesse lui vint audevant et lui fist grant chiere, et lui conta, tout de bout, en bout, comment elle avoit ouvré de povoir prendre et emprisonner le Cuer. Si lui en bailla la garde et elle la prit voulentiers et demanda si le Cuer avoit huy mangié, et Tristesse lui répondit que non; si prist incontinent Melancolie du pain et de l'eaue qu'elle avoit apportée, et pria que on la menast là où le Cuer estoit emprisonné, et Soulcy, qui là estoit, la mena à celle heure sur le pertuys de la prison, et elle se baissa et escria au Cuer, en disant ainsi :

Icy parle Melancolie au Cuer et dit ainsi :

Maleureux Cuer etes-tu là,
Mais qui deable t'y avala,
Tu devoyes à ton plaisir,
Toy et ton compaignon Desir,
Conquerir la Doulce-Mercy,
Incontinent sans nul soulcy,
Par force d'escu et de lance;
Trop remaint de ce que fol pence.
Vous n'estes que deux cuidereaux[1]
Et deux très meschans truandeaux.

Icy parle l'Acteur :

Lors lui gecta du pain de dure paine, qu'elle lui avoit apporté et lui

[1] *Cuidereau*, présomptueux.

avalla de l'eaue du fleuve de Larmes; et quant le Cuer en eut tasté, il sentit bien, à la saveur, que autreffoiz en avoit-il gousté, et appercent à celle foiz que la faulce vieille Melencolie l'estoit venu veoir, mais non pas pour bien qu'elle lui voulsist. Si commença à celle heure à entrer en ung pensement si tres grief, que apaine qu'il ne mouroit de dueil, ne ne povoit mengier et vouloit cheoir en desesperance, se ne fut ung souvenir qu'il eut de sa maistresse Esperance. A celle heure eut tout comme resconforté, et mengea ung petit, et beut pour la reffection de son corps. Mais la viande qu'il avoit, ne lui povoit pas grant bien faire, et quant il eut pris sa reffection assez soubrement de viandes de pou d'appetit, il s'endormit ung petit; car la nuyt avoit très mal reposé. Si songea que une tourterelle toute blanche acheminoit trois rossignolz accompaignez de pluseurs autres oyseaulx, qui venoient o lui, et en chantant le venoient visiter, et si fort batoient de leurs allettes, et hurtoient encontre la tour où il estoit prisonnier, qu'ilz la despessoient plus fort que de coups de bonbardes, et la faisoient toute cheoir par pieces, et lors sailloit hors de la maison sans mal ne sans mechaing. Mais à tant se taist ores ly contes à parler du Cuer, et retourne à parler de Renom et de ses compaignons, comme ilz vindrent secourir le Cuer.

Icy parle l'Acteur en continuant, disant ainsi :

Or dit ly contes, que quant Renom eut bien ammonesté et enhorté ses compaignons de bien faire, comme vous avez oy cy arriere, qu'ils n'y firent autre delayement. Ains chevaucherent si grant erre [1], comme les chevaulx le purent souffrir jusques au bort des foussez du chastel du Tertre desvée de liesse, et mirent incontinent les piez à terre; et avant que Courroux, le sire du chastel, ne nul de sa mesgnie, fussent advisez, ilz furent au pied du mur. Mais Plaisir et Déduit, ces vaillants jouvenceaulx, ne si oublierent pas, car eulx deux seulement s'adresserent à la porte du chastel, et la trouverent assez mal garnie de gardes, car il n'y avoit à

[1] *Erre*, course.

celle heure que Soulcy qui estoit cousin de leans, lequel n'estoit apaines encores bien eveillé; car il estoit tantost levé du lit. Si vindrent à la premiere barriere, et Soulcy leur vint au devant pour la deffendre. Mais Plaisir, le gentil jouvencel, lui donna tel coup sur la teste qu'il l'esbahit, et s'en fouyt incontinent et abandonna la porte; et les deux jeunes chevaliers Plaisir et Deduyt entrerent incontinent dedans le chastel jusques au maistre donjon, et Renom et ses compaignons qui assailloient de l'autre cousté, gripperent et eschellerent sur piez la muraille, et tant firent qu'ilz entrerent dedans le chastel et crierent *Chastel gaigné!* à haulte voix, et firent tel bruyt que Courroux et sa mesgnie, qui encores dormoient au maistre donjon, s'esveillerent, et se misdrent à la deffense dudit donjon. Mais assez peu leur valut, car Renom fist sonner ses trompes et ses clairons à l'assault. Si assaillirent si vistement et asprement, que en peu d'eure fut le donjon pris, et quant Courroux et Tristesse virent que la force n'estoit pas leur, ilz s'en fuyrent secretement eulx et leur mesgnie, par une faulce poterne, et entrerent en unes brosses forts et espesses à merveille, et de là s'en fouyrent avecques les Mesdisans en la compaignie Mallebouche, là où depuis firent des maulx assez et des ennuyz au dieu d'Amours et aux siens. Mais Renom et ses compaignons, qui le chastel du Tertre desvée de liesse ont gaigné, cercherent partout assaveir s'ilz trouveroient point Courroux, le sire de leans, et Tristesse, sa mye : mais c'est pour neant, car ilz s'en estoient foyz. Si cercherent tant hault et bas qu'ilz vindrent à la tour là où le Cuer estoit en prison, et Desir qui premier estoit comme cellui qui scavoit le lieu, car, autreffoiz y avoit-il eu belle paour, vint au pertuys de la prison et appela son compaignon le Cuer, lequel s'esveilla de son songe, et l'entendit à son advis incontinent qu'il oyt sa voix. Mais il n'estoit pas bien certain que ce fust Desir son compaignon, ains estoit comme tout esbahy, et Desir qui bien apperceut que le Cuer faisoit doubte, que se ne fust-il, parla à lui, en lui disant ainsi :

Icy parle Desir au Cuer son compaignon, et dit :

Haa! Cuer mon compaignon et frere,
Je vous pry, faictes bonne chiere,

Bien pert questes des gens d'Amours,
Qui vous envoie beau secours.
Honneur y a mandé Renom,
Oncques ne volt dire de non,
Ainsi que ne fussiez de hors mis,
D'y venir y s'estoit soubzmis.
Prins ont ce chastel cy d'assault,
Tout est gaingné et bas et hault;
Mais de tant sui-ge esbaby,
Que Courroux qui est tant hay,
Et aussi Tristesse sa mye,
Ung tout seul ceans n'y a mye;
Tous ensembe s'en sont fouyz,
Que vifz soient-ilz enfouyz,
Car bien scay qu'encores seront
Prou de maulx ya ne cesseront.
Or ca, compaings, sailliez de hors,
Trop estes à malaise du corps,
Desir suys, qui vous vient querir,
Pour mieulx vostre amour acquerir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

A ces parolles, entendit certainement le Cuer que c'estoit Desir, son compaignon, lors tressault de joye et se lieve en piedz, et Desir avala une corde et ung baston au bout, et lui escria qu'il le mist entre ses jambes, et qu'il tint la corde roide à ses mains, et il le fist, et Desir avecques les deux chevaliers Plaisir et Deduyt, le tirerent amont; et quant il fut hault hors de la prison, il regarda et voit Desir son loyal compaignon. Lors lui gecta les braz au coul et s'entre-acollerent si roidement, que de grant joye qu'ilz eurent quant ilz se virent, se pasmerent tous deux à chief de piece; quant ilz furent revenuz de pamoison, le Cuer regarda Desir, et quant il peult parler, il lui dit en telle maniere :

Icy parle le Cuer à Desir et dit ainsi :

Desir, mon compaignon loyal,
Point n'avez esté desloyal;
Bien pert que vous m'amez très fort,
Garenty m'avez de la mort;
Mort je fusse sans nul respit,
Car Tristesse, par grant despit,
Si l'avoit ordonné ainsi.
Eschappez en suys, Dieu mercy.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors Desir le prist par la main, et lui monstra les deux chevaliers Plaisir et Deduyt, et lui fist remercier de la bonne aide qu'ilz lui avoient faicte, et il le fist moult courtoisement. Si le mena Desir de là à Renom et aux autres barons qui estoient en une chambre qui se reffreschissoient, et Desir lui monstra Renom, et lui enseigna qu'il le remerciast humblement du bon secours qu'il lui avoit fait; et le Cuer le fist voulentiers, et en meetant le genoil à terre, lui dit ainsi :

Icy parle le Cuer à Renom et dit ainsi :

Renom, mon très gentil seigneur,
Je, le Cuer vostre serviteur,
Vous remercie humblement
De ce que si dilligemment
Il vous a pleu moy secourir,
Vous m'avez gardé de mourir;
Mais encor le desserviray,
Tant loyaument vous serviray.

L'Acteur.

Adonc Renom le prist par la main et le fist lever en pieds et lui dit ainsi :

Icy parle Renom au Cuer et dit ainsi :

Haa! Cuer, bien l'avez desservy,
Car autreffois m'avez servy,
Pour rien ne me fusse tenu,
Qu'au secours ne feusse venu.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors lui fait Renom bailler à mengier et à boire, car grant mestier en avoit, et quant il eut beu et mengié, et les autres aussi, Renom fist commander que le chastel fust abatuz et demoly, et ceulx le firent prestement qui à ce furent commis, et firent incontinent sonner les trompes. Si se deslogerent et chevaucherent assez bon erre devers l'ost d'Honneur : et Renom alloit tousiours devisant et demandant au Cuer de ses aventures et de sa prison, et le Cuer lui en dist ce qui en estoit et chevaucherent tant et en telle maniere, qu'ilz vindrent en l'ost et descendirent les barons droit devant le pavillon d'Honneur, et Honneur leur vint audevant jucques dehors son pavillon; et quant Renom le vit, si s'agenoilla, et le Cuer fist pareillement. Si parla Renom et dit à Honneur en telle maniere :

Icy parle Renom à Honneur et dit ainsi :

Monseigneur, le mieulx que j'ay peu,
Et aussi le mieulx que j'ay sceu,
Ay fait vostre commandement;

Mais il me desplaît malement
Que Courroux, quoique nully dye,
Soit eschappé. Dieu le mauldye!
Veez cy le Cuer d'amours espris,
Que Tristesse ot trahy et pris,
Tenez moy bien pour excuse,
Si de bon conseil n'ay use.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

En ceste partie dist ly contes, que quant Renom eust fini son excuse, le Cuer se mist à genoulx et remercia Honneur humblement. Lors les prist Honneur tous deux par la main et les tira à son paveillon, et se commença à deviser avec eulx, et leur demanda des nouvelles et de la prison que le Cuer avoit eue; et à celle heure Desir se pourmenoit par devant le paveillon, et Honneur l'apperceut; incontinent si l'appela et lui tendit la main, et lui fist très grant chiere. Lors parlerent grant piece ensemble, et Honneur demanda au Cuer et à Desir qu'ilz vouloient faire et s'ilz vouloient demourer en l'ost pour aler sur les Mesdisans. Lors le Cuer se mist à genoilz et respondit ainsi :

Icy respont le Cuer à Honneur et dit ainsi :

Monseigneur, je vous en diray,
De riens je ne vous desdiray,
Obligé y suis de raison,
Car geeté m'avez de prison.
Mais je vous requier sur ce point,
Que pour Dieu, ne me tenez point,
Car aler vous fault bellement,
Pour vostre très grant mandement,
Et je ne puis plus sejourner,
Pour riens que l'on me seeult donner,

Autrement me parjureroye,
Et du tout mon veu faulceroye.
Donc, s'il vous plaist je m'en iray,
Et tant partout je sercheray,
Que trouveray Doulce-Mercy,
Pour qui venu suys jucques cy.
Si vous plaist me commander rien
A mon povoir, le feray bien.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors Honneur prist le Cuer par la main et le fist lever en son estant, le remerciant doulcement de ce que ainsi s'offroit à lui, et en lui baillant congié benigment lui dit ainsi :

Icy parle Honneur au Cuer et dit ainsi :

Cuer amis, puisqu'il est ainsi,
Que demourer ne povez cy
Et qu'avez empris tel conqueste,
Par Desir à vostre requeste ;
Contre vos grez ne vous tiendroye,
Pour rien faire ne vouldroye,
Ainçois requer au dieu d'Amours,
Qu'il nous vueille aider tousiours
A bien parfournir vostre emprise,
Ainsy que l'avez entreprise.
Mais s'il vous fault or ny argent,
Ne nulz homs de la menue gent
Pour vous conduire ne guider,
Qui de rien vous puisse aider,
Prenez en à votre plaisir,
Car pas n'en auray desplaisir.

Recommandez-moy humblement
Au dieu d'Amours en lui disant
Que très voulentiers lui feroye
Tel service dont il eust joye,
Voire amis se vous le voyez,
Et ses barons me saluez.
Et pleust à Dieu mon creatour
Que fussiez icy de retour,
Car je vouldroye qu'il fust ainsi,
Et qu'eussiez la Doulce-Mercy.
Je ne vous sauroye plus que dire,
Je vous commans à Dieu, beau sire.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

A ce mot, prist le Cuer congié d'Honneur et Desir aussi, et Honneur les acola benignement; mais en saluant et prenant congié des barons qui estoient autour d'Honneur, Desir advisa Largesce qui estoit là. Si tira le Cuer à part en lui disant et remonstrant que puis qu'ainsi estoit que Honneur leur avoit offert à prendre de ses gens pour eulx conduire ou aller avecques eulx, que il savoit bien et estoit certain que encores leur feroit mestier à leur conqueste la personne de Largesce; et que bien estoit d'oppinion qu'ilz priassent Honneur qui leur laissast aller avec eulx; et le Cuer si accorda, et firent incontinent leur requeste à Honneur qui voulsist laisser aler Largesce avecques eulx, et il le leur octroya doulcement, non obstant qu'il s'en departit bien ennis, car il avoit voulentiers tousiours Largesce avecques lui et auprès, et moult l'amoit. Mais pour ce qu'il leur avoit offert, jamais ne leur eut reffuzé. Si commande incontinent à Largesce qu'elle alast avec eux où qu'il leur plairoit : et Largesce le fist très voulentiers; et à ce mot, prindrent congié tous trois et yssirent de la tente d'Honneur, et s'en vindrent par le paveillon de Bon-Renom pour prendre congié de lui; car trop avoit fait grant courtoisie, comme avez cy arrieres ouy. Mais en entrant qu'ilz faisoient au paveillon, Renom,

les entrevit et leur vint audevant. Si les prit par la main et les mena en son paveillon. Il fut tart comme après heure de vespres et temps de soupper. Si furent les tables drescées, et Renom les retint au soupper voulsissent ou non. Combien qu'ilz demourerent voulentiers, car assez estoient accointés de luy. Si les pensa et aisa au mieulx qu'il peult. Après soupper, s'allerent ung petit esbatre, et le Cuer qui fort desiroit avoir l'acointance de Largesce, pour ce que nouvellement estoit en sa compaignie, s'approucha d'elle, et fist tant que en peu d'eure furent bien acointez et privez l'ung de l'aultre; et Renom et Desir devisoient l'ung avec l'aultre du départ que le Cuer vouloit faire et de la conqueste qu'il avoit entreprise, et tant deviserent les ungs et les autres qu'il fut nuyt et temps de couchier. Si se retrayerent au paveillon et Renom fist drescer deux litz et se coucherent lui et Desir en l'un, et le Cuer et Largesce en l'autre. Ilz le firent assez voulentiers comme ceulx qui n'avoient où logier, au moins les deux compaignons le Cuer et Desir. Si diviserent ung petit ensemble avant que dormir, de leur voyage et de leur entreprise, et Largesce les escoutoit voulentiers et en demandoit au Cuer plus saige de ce qu'il avoit à faire. A chief de piece, s'en dormirent tous quatre par accord, jucques au lendemain au point du jour, que Desir s'esveilla le premier et ala appeler le Cuer qui encores dormoit, et le Cuer s'esveilla et appella Largesce. Si se leverent, et entant qu'ilz s'abilloient, s'esveilla Renom, qui fut tout esbahy de les veoir lever si matin; si se leva et abilla comme les autres. Puys allerent oyr la messe tous ensemble. Et quant la messe fut dicte, les trois compaignons le Cuer et Largesce, s'en revindrent à Renom, et en prenant congié de lui, le Cuer parla pour eulx tous, en disant ainsi :

Icy parle le Cuer à Bon-Renom et dit ainsi :

Mon très doulx syre Bon-Renom,
Vecy Desir, ainsi a nom,
Et Largesce que cognoissez,
Estre despieça saige assez;
Qui voulons congié de vous prendre,

Et quoy que ne vous puissons rendre,
Au moins nous vous remercions,
Voz grans biens faitz, tant que povons;
Vostres sommes entierement,
Sans estrange racointement.
De nostre aller n'estes pas aise,
Mais pour Dieu ne vous en deplaise;
Car tel queste avons à mener,
Qui nous fera bien demener
Et souffrir assez de meschief,
Ains que nous en viengnons à chief.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

A ces parolles prindrent congié de Renom les trois compaignons Mais ainçois qu'ilz partissent, ilz mangerent ung petit et beurent chacun une foiz, dont ilz firent que saiges; car bien leur fut depuis mestier, comme vous pourrez oyr cy-après. Mais à tant se taist ores ly contes ung petit à parler d'eulx, car bien y saura retourner quant temps et lieu en sera, et retourne à parler d'Honneur et de son armée pour conter ung petit de leur affaire.

Icy retourne l'Acteur à parler du fait de Honneur et de son armée :

Or dit ly contes, que quant les trois compaignons, c'est assavoir, le Cuer, Desir et Largesce eurent prins congié, et se furent departiz de Honneur, comme il vous a devisé cy devant, que Honneur fist incontinent assembler tous les barons et les gens de son conseil pour avoir advis avecques eulx de ce qu'ilz devoient faire; car bien savoient que les Mesdisans, leurs ennemis mortelz, estoient sur les champs comme ilz estoient; et après les oppinions de chacun oyes, eheurent en conclusion que puis que le Cuer et Desir aloient à la conqueste de Doulce-Mercy, comme ilz avoient ouy dire, que ilz n'y povoient pas aler sans passer par l'hostel du dieu

d'Amours, que il estoit bon que Honneur lui mandast lectres par le Cuer, pour savoir où il lui plairoit qu'ilz feissent, car grant piece avoient esté et sejourné en ce logeis sans avoir nouvelles de lui, et que ce temps pendant ilz deslogeassent et approuchassent les ennemis. Si fist Honneur savoir à tous les barons et cappitaines que dedans deux jours il delogeroit et vouloit approucher les ennemis, et appela ung secretaire, et lui fist faire au dieu d'Amours lectres comme ilz avoient conclud et devisé ensemble; puis appela Humble-Requeste, et lui dist qu'il portast ces lectres au Cuer, qui de par lui les voulsist presenter au noble dieu d'Amours, quant il passeroit par son hostel. Si fist Humble-Requeste ce que Honneur, son maistre, lui ordonna. Au deuxieme jour après, Honneur fist sonner ses trompes et se delogerent en grant ordonnance et arroy [1], et chevaucherent par belles batailles et moult ordonneement, jucques à ce qu'ilz vindrent à trois ou quatre milles près de leurs ennemis, et illec se logerent. Mais de tout vous scay-ge bien dire que la riviere de Plaisir fut entre deux, qui est fleuve assez parfont et dangereux. Mais à tant se taist ores ly contes à parler d'eulx et retourne au Cuer et ses deux compaignons, pour conter partie de leurs aventures, car il sert à nostre matiere.

Icy continue l'Acteur à parler du Cuer et de ses compaignons et dit :

Cy endroit dit ly contes, que quant les trois compaignons se furent partiz du paveillon de Bon-Renom, après ce qu'ilz eurent beu une foiz, comme il vous a devisé, que ilz rencontrerent, en yssant du paveillon, Humble-Requeste, le Poursuivant, qui les salua et bailla au Cuer les lectres que Honneur lui avoit chargées, et lui pria de par lui qu'il les voulsist presenter au dieu d'Amours en passant par son hostel; et le Cuer lui fist responce que si feroit-il très voulentiers. Si chevaucherent assez bon erre, car faisoit assez fraiz comme à la frescheur du matin, tant qu'ilz entrerent en unes brosses [2] assez espesses, et de là entrerent dans une forest belle et haulte, qui leur dura environ six milles, qui sont deux lieues. Si exploic-

[1] *Arroy*, train. — [2] *Brosses*, bruyères.

terent tant qu'ilz furent hors, et se trouverent en une plaine champaigne si longue, qu'ilz n'en povoient veoir le bout; car le conte dit qu'elle duroit bien une jonrnée et demye de long, et de large une bonne journée. Si chevaucherent en telle maniere, tousiours devant eulx, le chemin qu'ilz avoient, sans aventure trouver qui à conter face, pensant tousiours trop ennuyeusement jucques à heure de midi. Achief de piece, Desir, qui premier estoit, sy regarda, et vit assez loings d'eulx un moult hault pin, qui estoit au meillieu de celle plaine, ne oncques ne peut appercevoir ville ne chastel à une veue à l'environ, et si estoit la champaigne si grande et si lée [1], comme vous avez ouy, ne fut pas le pin si près d'eulx, qu'il ne fust nuyt toute obscure, avant qu'ilz y pussent venir à heure de vespres basses que le souleil s'en va à declin. Desir ne se pot plus tenir qu'il ne appelast ses deux compaignons le Cuer et Largesce, qui pensoient trop durement, et leur pria de laisser leur penser, mais pensassent de herbergier, car bien taillez estoient d'estre celle nuyt froidement couchiez. Et ilz se arresterent et regarderent autour d'eulx et virent la champaigne grande et lée ennuyeusement, ne veoient borde ne maison où ilz peussent herbergier celle nuyt. Si eurent conclusion ensemble qu'ilz tireroient droit au pin qui estoit en leur chemin; car au moins se mectroient-ilz desoubz, mais ilz furent assez à mal aise de ce qu'ilz ne savoient où ilz peussent trouver à mangier, et si avoient grant fain, comme ceulx qui n'avoient mangié depuis le matin, qu'ilz avoient beu une fois au paveillon de Bon-Renom, dont ilz estoient partiz comme vous avez ouy. Ilz chevaucherent en telle maniere, tenant tousiours leur chemin droit au pin, sans autre aventure trouver, tant qu'il fut nuyt obscure, et lors se mirent à la file de Desir devant, le Cuer apres et Largesce derriere, car la nuyt fut très obscure pource que le temps estoit ung petit couvert, et la lune ne rayoit point. Si firent tant, à quelque paine que ce fust, qu'ilz arriverent au pin environ une heure devant minuyt. Si descendirent tous trois par commun accord; car moult estoient las et travaillez, et leurs chevaulx avoient grant mestier de repaistre, car tout le jour les avoient chevauchez;

[1] *Lée*, large (de *lata*).

si leur osterent les frains et les laisserent pestre l'erbe, et se coucherent desoubz le pin au mieulx qu'ilz peurent pour eulx reposer. Mais ilz ne se peurent pas si tost endormir, pour la très grant fain qu'ilz avoient, et Desir, qui estoit le plus emparlé d'eulx trois, pour eulx un petit solacer commença à dire ainsi :

Icy parle Desir à ses compaignons et dit ainsi :

Or sommes-nous bien à noz droiz,
Messeigneurs, cy entre nous trois;
Mais je congnois dont je suys liez [1],
Que pas ne sommes fourvoyez;
Car Esperance nous dist bien,
Qu'avant qu'eussions gueres de bien,
Aurions eu beaucoup de maulx,
De grans ennuys et de travaulx.
Ilz ne sont point encor passez,
Car tousiours en aurons assez,
Au moins le Cuer et moy aussi.
De Largesce, qui est ycy,
Je ne vueil point à lui tencer,
Car il ne fait que commencer;
Or dormons en ceste sueur
Elle est très bonne pour le Cueur.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant Desir eut finie sa raison, si commença Largesce à sourire; mais le Cuer n'en ryoit point, pource qu'il lui sembloit qu'il se mocquoit de lui, quant il avoit dit que celle sueur lui estoit très bonne, et ne se peut tenir que ne respondit en telle maniere :

[1] *Liez*, joyeux.

Icy respond le Cuer à Desir et dit ainsi :

Desir, tousiours vous moequiez-vous
De moy et des compaignons tous;
Beausire, que vous ai-ge fait,
Dietes-le si j'ai riens meffait,
Qu'ainsi ehargez tousiours sur moy;
J'en ay souffert dueil et esmoy.
Mais tant dire vous en pourrez,
Que vous vous en repentirez;
J'endureroye autant de paine
Que feriez par sainte Helaine.
Mais e'est bien raison que Desir
Mocque les gens à son plaisir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant Largesce ouyt le Cuer ainsi parler, il entendit bien que il est aueunement hors de patience, et qu'il ne preignoit pas tout en jeu ce que Desir disoit. Si parle à lui en le blasmant de ce que se courrouezoit, et lui disoit ainsi :

Icy parle Largesce au Cuer et dit ainsi :

Haa! Cuer, et ung homme de bien
Se doit-il eourroueier pour rien,
Que n'on lui puisse faire en jeu,
Et le fist-on cheoir en ung feu.
Vous avez peu de pacienee,
Ce n'est pas ce que Esperance,
Comme vous ay ouy eonter,
Autreffois vous voulut nocter.

Aussi se moque il de moy,
Comme de vous en bonne foy;
Et touteffoiz j'en suys content,
Sans de rien estre malcontent.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors ne se peut tenir Desir qu'il ne repliquast deux motz au Cuer, non pas pour courroux, ne maltalent qu'il eust à lui; car moult chierement l'amoit et en lui excusant dit ainsi :

Icy parle Desir au Cuer et dit ainsi.

Cuer, si plus ne voulons farser,
Nostre ennuy ne saurons passer.
Pour Dieu, en mal ne le prenez,
S'il vous plaist, pardon m'en donnez.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

A ces parolles se rapaisa le Cuer et s'en dormirent les trois compaignons soubz le pin. Mais à tant laisse ly contes à parler d'eulx, et parlera ung petit de Mallebouche, le cappitaine des Mesdisans, pour raconter une partie de ses faitz, pour ce qu'il sert à la matiere. Mais gueres n'en parlerai; car qui tous les faitz et mauvaistiez des Mesdisans vouldroit raconter, on en feroit ung livre trop plus grant que celui n'est.

Icy devise de Mallebouche et de ses gens :

En ceste partie dit ly contes, que quant Mallebouche et les Mesdisans qui campigeoient et tenoient les champs sur les pais du dieu d'Amours et

ses subgiez, alliez et bien vueillans, non pas hativement, mais comme par emblée, sceurent par leurs espiez dont ilz avoient tousiours sur les champs, comme ceux qui jamais n'estoient seurs, que Honneur, Bon-Renom et les gens du noble dieu d'Amours s'estoient venuz logier si près d'eulx, comme le conte vous a devisé cy devant, que ilz furent toutz esbahiz et firent incontinent sonner les trompes et se deslogerent à grant desroy [1], et chevaucherent bien XXIIII milles d'une tire, qui sont huit lieues; tousiours appetissant et gastant pays sur le dieu d'Amours et les siens, jucques atant que leur sembla bien estre eslongnez de Honneur et de ses gens; puis se logerent sur une petite riviere noire et parfonde, qui a nom Tenebreuse; et quant ilz furent logiez, revint par devers Mallebouche deux espies qu'il avoit envoyées sur les champs, lesquielz s'estoient tenuz la plus grant partie du jour à l'yssue de la forest, par où les trois compaignons, le Cuer, Desir et Largesce avoient passé quant ilz s'estoient entrez en la grant plaine, comme le conte vous a devisé cy arriere, et lui raconterent comme ilz les avoient veuz passer, et ne leur avoient osé courre sus, pource qu'ilz estoient trois, et eulx n'estoient que deux; mais bien pensoient qu'ilz aloient devers le dieu d'Amours ou en la conqueste de la Doulce-Mercy, car ilz en tenoient le chemin, et aussi avoient autreffoiz ouy parler du Cuer, qui s'estoit mis en la dicte conqueste, et pource pensoient que ce fust-il. Et quant Mallebouche les entendit, il fronsa le nez et pallit le visaige d'yre et de mautalent espris, et commença à blasmer et villenner ses espies, en disant:

Icy parle Mallebouche aux espies et dit ainsi:

Orde puante, villenaille,
Vous estes meschans truandaille,
Quant vous avez osé faillir
De trois ribaudeaux assaillir,
Qui s'en vont à leur ribauldie;

[1] *Desroy*, désordre.

Alez vous-en, Dieu vous mauldie.
Qui bien vous feroit vostre droit,
A ung gibet on vous pendroit.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Alors appela Mallebouche deux ou trois de ses Mesdisans et les fist incontinent habiller et mectre en point, et les envoya par devers Dangier et Reffuz, tenans en prison la Doulce-Mercy; et leur manda qu'ilz fussent sur leurs gardes, car le Cuer et ses compaignons s'estoient mis sur les champs pour aller conquerre la Doulce-Mercy, et ordonna ausdits Mesdisans qu'ilz demourassent avecques Dangier pour lui aidier à deffendre s'il estoit de nul assailly; et lesdiz Mesdisans prirent congié de Mallebouche, leur maistre, et ne cesserent jucques à ce qu'ilz vindrent par devers Dangier et lui noncerent les nouvelles que leur mandoit leur maistre. Mais à tant se taist ores ly contes de Mallebouche et de ses Mesdisans; car le peu parler en est bon, et retourne à parler du Cuer et de ses deux compaignons pour conter de leurs aventures.

Icy devise l'Acteur du Cuer et de ses compaignons :

Or dit ly contes que les trois compaignons, le Cuer, Desir et Largesce qui endormiz estoient desoubz le pin, comme vous avez oy cy-dessus, se dormirent moult fermement jucques à l'aube du jour, comme ceulx qui oncques estoient las et travaillez. Mais le Cuer s'esveilla le premier et regarda ses compaignons qui encores se dormoient. Si se cuida lever tout bellement sans faire noise, afin de ne les point esveillier; mais il ne sceut si bellement faire que ne les esveillast, comme ceulx qui avoient assez dormy pour ung somme. Ilz se regarderent et virent qu'il estoit assez hault jour. Si se leverent et commencerent à querir leurs chevaulx; mais ilz virent tout près d'eulx une petite maisonnette assez mal abillée et accoutrée. Mais bien apercearent que devant l'uys de la petite maisonnette dessus dicte avoit lectres en ung tableau escriptes. Si se tiroient celle

part tous trois et commencerent à lire les lectres et trouverent qu'elles disoient ainsi :

Icy lisent les trois compaignons les lectres dudit tableau :

Ceste champaigne longue et lee
En ce païs est appellée,
Le plain de Pensée-Ennuyeuse,
Où veult sa vie maleureuse,
Grief-Soupir y faire finir,
Sans ailleurs aller ne venir,
En ceste povre maisonnette,
Qui n'est pas une maison nete,
Et là fist qui tant mal aise,
Pour mieux soupirer à son aise,
Et Dieu scet s'il y pense bien,
Mais ce n'est pas tousiours en bien.
Cil que trop fort de lui s'alye,
Ne pourroit faire chiere lye.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Quant les trois compaignons eurent leues et oyes les lectres qui estoient escriptes ou tableau, ilz furent pensifz trop durement et se regarderent l'un l'autre comme tous esbahiz; à chief de piece, le Cuer, qui plus estoit beaulx[1] que nulz des autres, s'avisa et entra en la maisonnete le premier et ses deux compaignons entrerent après. Mais ilz trouverent povre hostel et mal acoultré. Ilz marcherent jucques ou fouyer de la maisonnete et trouverent Grief-Soupir, le sire de leans, qui estoit maigre, ridé, vieil, palle et descouloure. Sa barbe grande et ses sourcilz lui couvroient les

[1] Entreprenant.

yeulx; et se seoit sur une selle, les mains fessées [1] et tenoit ung de ses genoilz, pensant et soupirant si durement, que pour leur venue et pour appeler qu'ils sceussent faire, ne se volt oster de son penser. Ilz serchereut hault et bas pour savoir s'ilz trouveroient quelque viande, dont ilz peussent ung petit repaistre, car grant mestier en avoient; mais ilz ne trouverent riens fors que ung petit de pain noir et si très grief qu'ilz n'en povoient mengier. Si se misdrent incontinent tous trois à penser et à soupirer si très griefvement, que c'estoit merveilles. Mais Desir, qui autreffois avoit fait le chemin, qui savoit que c'estoit, s'avisa et dit à soy-meismes que si ses compaignons estoient gueres en tel grief penser, que assez tost se pourroient rebouter de leur entreprise; si leur fist signe qu'ilz yssissent hors de la maisonnete et ilz si firent incontinent, et, sitost qu'ilz furent hors, dirent l'un l'autre, que oncques à leur vie n'avoient esté si ennuyeux, ne en si grief [2] penser comme ilz s'estoient trouvez en la maisonnete, et que mal-dehait [3] qui jamais si trouvera. Si commencerent à serchier leurs chevaulx, mais ilz n'eurent pas granment serchié, qu'ilz les trouverent tous trois pessant l'erbe, et ilz leur misdrent les frains et se habillerent; puis monterent sus et commencerent à acuillir [4] leur chemin droit devant eulx. Mais ilz n'eurent pas granment allé quant ilz regardoient devant eulx et virent loing d'eulx, tant que leur veue se povoit estendre, ung boys, et bien leur fut advis que c'estoit la fin de la grant plaine ennuyeuse, là où ilz estoient. Si chevaucherent grant erre, droit celle part, qu'oncques ne trouverent homme ne femme à qui parler, ne aventure qui à raconter face, jucques à ce qu'ilz vindrent à celui boys. Mais ilz n'y peurent pas si tost venir, que le souleil ne fut couchié avant qu'ilz y arrivassent; et quant ilz furent là arrivez, ilz regarderent devant eulx et virent à l'orée du boys ung petit hermitaige. Ilz tirerent celle part, et descendirent de dessus leurs chevaulx et entrerent en la chappelle de l'ermitaige, là où ilz trouverent l'ermite disant ses complies. Ilz le saluerent et lui demanderent à herbergier pour celle nuyt, et l'ermite, qui bien preudomme ressembloit, leur respondit en telle maniere :

[1] *Fessées*, collées. — [2] *En si grief*, en si pénible. — [3] *Mal-dehait*, imprécation par laquelle on souhaite du mal à quelqu'un. — [4] *Acuillir*, prendre.

Comment l'ermite respondit au Cuer et à ses compaignons et dit :

Mes beaux seigneurs et mes enfans,
Le logeys point ne vous deffens,
Vous y avez part comme moy;
Mais je vous dis en bonne foy,
Que ceans y a une dame,
A qui je suys de corps et d'ame;
Car je la cognois dès mon enfance,
On l'appelle dame Esperance :
Hier au soir bien tart y vint logier;
Garde n'ay de la deslogier.
Elle estoit durement lassée
Du travail, et moult fort cassée.
Si logier povez avec elle,
Vous ne m'en verrez point rebelle,
Voire, seigneurs, mais qu'il vous plaise;
Car riens ne veulx qu'il lui desplaise,
Actendez-moy cy g'y voys veoir :
Tantost le vous feray savoir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que.

A tant se part l'ermite de la chappelle pour aller devers la dame, et les trois compaignons demourerent là, et le Cuer et Desir qui avoient ouy parler à l'ermite que dame Esperance, leur bonne maistresse, s'estoit logée leans, se regarderent l'un l'autre, et s'ilz furent joyeux ce ne fait mye à demander; car moult l'amoient et moult y estoient tenuz pour les grans secours et resconfortz que autreffoiz leur avoit faiz. Mais il ne demoura pas granment que l'ermite revint, et leur dist qu'ilz entrassent, car bien plaisoit à dame Esperance, et leur monstra ung petit lieu à mectre leurs chevaulx assez estroit, et de l'erbe qu'ilz avoient cueillie celui jour. Si

tirerent leurs chevaulx dedans, et leur baillerent de l'erbe devant eulx, et s'en allerent droit à la chambrete de l'ermite, là où estoit dame Esperance. Mais incontinent que le Cuer et Desir la virent, ilz la congneurent, et lui firent reverence; et quant dame Esperance les congneut, grant fut la joye et la feste qu'ilz s'entrefirent. Il fut temps de soupper; si fist l'ermite mectre la table, car bien pensoit que les trois compaignons avoient grant fain. Si les fist seoir à table, et Esperance s'assist entre le Cuer et Desir, et fist seoir Largesce devant eulx; et l'ermite les servit, et aisa au mieulx qu'il peut. Il pensa assez bien d'eulx de ce que Dieu lui avoit donné, et les compaignons mangerent bien comme ceulx qui n'avoient mangié de deux jours au moins gueres de chose.

Après soupper que les tables furent ostées, dame Esperance appela le Cuer et Desir et commença à deviser avecques eulx, et leur demanda de Largesce qui elle estoit et comment ilz l'avoient fait depuis. Et les deux compaignons lui conterent de Largesce là où ilz l'avoient prise et toutes les aventures qui leur estoient advenues depuis qu'elle les avoit laissez au pont Perilleux sur le fleuve de Larmes, là où elle l'avoit rescouz [1] de noyer, et gardez jusques cy. Il fut tart et temps de couchier, si appelerent l'ermite leur hoste et lui prierent que le lendemain bien matin ilz peussent avoir une messe, et l'ermite les en assura. Si orerent [2] bon soir à dame Esperance, et elle leur rendit leur salut, et l'ermite les envoya en ung petit lieu, là où il avoit appareillée de la belle paille toute fresche; car il avoit presté son mathelas à dame Esperance, ne point de lit n'avoit-il. Si se couchierent et couvrirent les compaignons au mieulx qu'ilz peurent et s'endormirent assez tost, comme ceulx qui estoient suffisamment repeuz, et qui moult estoient travailliez. Quant ce vint au point du jour, ilz s'esveillerent et se leverent. Mais ilz ne mirent pas moult à eux habiller, car ilz avoient tous vestuz couchié en leurs petites costes [3]. Ilz allerent en la chappelle de l'ermite, là où ilz le trouverent qu'il avoit dictes ses matines, et lui orerent bon jour et l'ermite leur rendit leur salut. Ilz lui deman-

[1] *Rescouz*, délivré (comme l'indique le cri fameux de *Notre-Dame à la rescousse*). — [2] *Orerent*, demandèrent. — [3] *Costes* pour *cottes*, vêtements.

derent se dame Esperance estoit encores levée, et il leur respondit qu'il ne savoit. Si alla l'un d'eulx veoir, mais estoit jà toute preste à oyr la messe, car desia avoit dictes ses heures avant que partir de sa chambre, et l'ermite se revestit et leur dit une messe du Saint-Esperit, et Esperance et les trois compaignons l'oyrent très devotement.

Quant la messe fut dicte, si s'en vindrent les trois compaignons devers madame Esperance, et lui prierent avant prendre congié, que ainsi qu'ilz lui avoient dictes de leurs nouvelles, il lui pleust à leur en dire des siennes, et comment elle l'avoit puis fait, et aussi qu'il lui pleust les conseiller et enseigner comment ilz se devoient contenir et maintenir à parfournir leur entreprise, laquelle elle savoit bien; et comme leur bonne mère, luy pleust leur dire une partie des aventures qu'ilz devoient avoir comme autreffoiz avoit ja fait; car trop scevent que bien en saura parler, s'il lui plaist. Lors prist dame Esperance à sourrire, et fut assez contente de ce qu'elle oyt dire aux trois compaignons, et espécialement au Cuer et à Desir; mais aussi fut-elle de Largesce comme celle qui assez le congnoissoit, car autreffoiz l'avoit veu et bien lui sembloit qu'ilz avoient grant fiance en elle. Si leur fist une petite harangue en maniere de collacion, et leur dist en telle maniere :

Icy parle Esperance au Cuer et à ses compaignons :

Or, mes enfans, je vous diray,
Pour riens ne vous escondiray
De ce que demandé m'avez,
Puis qu'autrement ne le savez.
Bel-Acueil qui me doit amer,
Vient de mener dessus la mer
Qui va devers le dieu d'Amours,
Celui à qui viens au secours,
Comme autreffoiz vous racontay,
Quant hors de prison le gectay,
Où Jalouzie l'avoit mis,

Et il fut en tel point remis,
Qu'il en cuida presque estre mort;
Dont j'ay pitié, quant me remort.
Mais c'est la sienne acoustumance,
Trop luy desplaist aultruy Plaisance;
Ou fust à tort ou fust à droit,
Nulle excuse elle ne prendroit.
Et puis de vous m'est souvenu,
Avant que vous fussiez venu,
Combien que tousiours me pensoye,
Vous trouvez cy se g'y passoie.
Si suys venue ceste part,
Sans prendre autre chemin à part;
Or vous ay trouvez, Dieu mercy;
Mais or laissant très tout cecy,
Et si parlons de vostre affaire :
Encore aurez assez à faire,
Ains que Doulce-Mercy aiez,
Mais de riens ne vous esmaiez;
Car si creance avez en moy,
Vous l'aurez qui qu'en ait esmoy.
Et non obstant que du tourment
Aurez sur mer bien largement,
Et aussi des griefz maulx assez;
Mais trop plus en avez passez.
Je crois qu'assez il vous souvient,
Ja plus dire ne le convient,
Qu'à Reffus il vous faut combatre,
Aussi à Dangier ains qu'esbatre,
Vous puissiez o Doulce-Mercy;
Chascun de vous scet bien cecy.
Et passerez par l'ospital
D'Amours, qu'au cuer vous fera mal,
Quant vons verrez les sepultures

Des amoreux et pourtraitures,
Qui sont mors en cuidant conquerre
Celle-là que vous allez querre;
Dont, se Dieu plaist, vous joyerez
Par faczon qu'en esjoyrez [1].
De vous enseigner feray fin,
Savez-vous pourquoy, c'est afin
De dire quel part prez;
Quant de cy vous departerez,
Droit oultre ce petit boucaige,
Qui est assis en pais sauvaige,
Vous verrez une grande crois [2];
Cuer, tu yras, se tu me crois,
Et vous autres très touz ensemble;
Car c'est le meilleur, se me semble,
Pour aller droit à la marine.
Quant vous serez là, je devine
Que trouverez appareillée
Une grande barque longue et lée,
Boutez-vous dedans hardiement;
Car du vent aurez largement,
Qui par mer vous emportera,
Tant qu'à bon port vous portera.
Mais en l'isle du dieu d'Amours
Aura assez tost fait son cours.
Adieu, car il m'en fault aller,
Plus à vous je ne puis parler.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors s'esvanouit dame Esperance des trois compaignons en telle

[1] *Esjoyrez*, serez joyeux. — [2] *Crois* pour croix.

maniere, qu'ilz ne sceurent qu'elle devint, et ilz s'entreregardoient comme tous esbahiz, de ce que en si peu d'heure eurent perdue de veue dame Esperance. Mais le Cuer et Desir, qui autreffoiz lui avoient veu ainsi faire, et qui tant de maux avoient passez qu'elle leur avoit prophetizez, prirent confort en eulx, et si resconforterent leur compaignon Largesce. Si s'en vindrent tous trois ensemble à l'ermite, pour prendre congié de lui en le remerciant des biens qu'il leur avoit faiz, et Largesce prit six besans d'or en sa gibeciere et les voulut bailler à l'ermite, mais il n'en voulut point prendre, et Largesce les mist au tronc de la chappelle en presence dudit ermite, lequel lui dist que pour Dieu fust. Lors l'ermite les fist boire une foiz avant que partir, car il dit qu'encor en pourroient-ilz avoir grant mestier. Quant les trois compaignons eurent ung petit mengié et beu chascun une foiz, ilz prinrent congié de l'ermite, et vindrent à leurs chevaulx. Si monterent et accuillirent leur chemin droit au bocaige, comme leur avoit enseigné dame Esperance. Si chevaucherent bonne erre jucques contre le bocaige, qui leur dura bien quatre ou cinq milles, qui est environ une lieue et demye, sans aventure trouver qui face à ramentevoir [1] ou conte; et quant ilz furent oultre, ilz apperceurent la marine qui estoit à environ trois milles de là. Si n'y eut celui à qui le cuer ne fremist, mais il leur souvint de ce que dame Esperance leur avoit dit, qui grandement les resconforta. Ilz chevaucherent grant erre par sus la rive, tenant tousiours le chemin qu'ilz avoient tant qu'ilz vindrent environ heure de medi sur le rivaige de la mer. Ilz se regarderent et virent la barque appareillée comme leur avoit dit dame Esperance; adoncques s'assemblerent entre eulx trois et prirent ung petit de conseil l'un de l'autre de ce qu'ilz devoient faire; mais Desir parla premier et dit ainsi :

Icy parle Desir au Cuer et à Largesce, et dit ainsi :

Quel paour esse que nous avons,
Point avoir certes n'en devons,

[1] *Ramentevoir*, remettre en mémoire.

Ne nous a bien dit Esperance,
Que si en elle avons fiance,
Tousiours nous contregardera
De tous maulx, et nous gardera.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

A ces parolles, le Cuer incontinent mist pié à terre tout courroucié et vergongneux de ce que tant avoit mis, et marcha droit à la mer et entra en la nacelle, et ses deux autres compaignons firent incontinent ainsi, et habandonnerent tous leurs chevaulx à leurs varlets, qui les prirent et les emmenerent pour le guerdon de leurs services. Et quant les trois compaignons furent en la nacelle, ilz regarderent hault et bas, et là trouverent deux courtoises damoiselles dormans, qui actendoient gens à passer delà la mer; car à cela estoient-elles commises de par le dieu d'Amours, qui leur paioit pour ce faire grans gaiges. Si s'esveillerent quant oyrent les chevaulx sur le bord du rivaige de la mer s'entrebatre, car quant lesditz chevaulx furent laissez aller et qu'ilz eurent les frains hors de la bouche et la bride de hors du coul, et d'autre part que nulli aussi ne les tenoit, pour lors ilz commencerent fort à eulx entrebatre tant des piez que des dens, et à hannir et mener grant tempeste. Duquel très hault hannir s'esveillerent les dames, qui dedans la nacelle estoient endormies, et les trois compaignons s'estoient arretez et leurs varletz aussi au bout de la nasselle, à eulx faire aiser ung peu de leurs armeures, et à eulx faire oster leurs esperons des piez; et lors les deux damoiselles ouvrirent les yeulx et commencerent aussi comme en effroy à lever hault leurs testes, et regarder quel bruyt ce povoit estre. Si choisirent les trois compaignons, qui dedans estoient jà entrez, et se leverent toutes deux en estant, et commencerent doulcement à marcher leur petit pas sans estre effraiées ne esbahies de rien; et vindrent saluer le Cuer aussi Desir et Largesce ensement [1], et chascun d'eulx si leur rend leur salut. Et lors elles demanderent aux trois compaignons

[1] *Ensement*, ensemble.

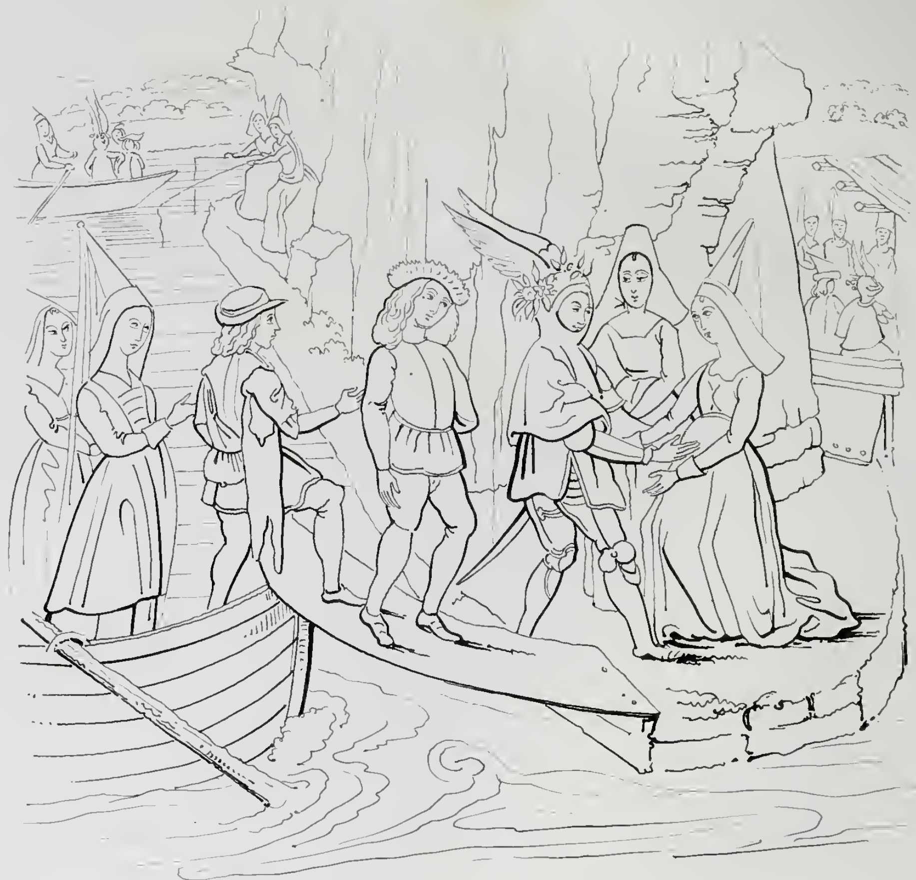
Page 82 N° 14



et marcha droit à la mer et entra en la nacelle

Le roi René pinx P. Hawke del

Page 87 N° 15.



Adoncques descendirent les vavasseurs premiers

Lith. Cosnier et Lachèse, Angers

quelle aventure les avoit amenez celle part cy, et leur commencza Desir à dire ainsi :

Icy parle Desir aux deux damoiselles et dit ainsi :

Ma maistresse Fiance et vous aussi Actente,
Icy sommes venuz de toute nostre entente,
Ces compaignons et moy vous prier qu'il vous plaise
Nous passer bien à coup sans qu'en riens vous desplaise;
Car nous avons grant haste, cela je vous prometz,
Telle que une si grande ne nous advint jamez;
Nous vous paierons moult bien tout à vostre vouloir,
Tant que vous n'aurez cause par Dieu de vous douloir;
Et cy savoir voulez noz noms cy apresant,
Cestui a nom le Cuer que chascun va prisant,
Et moy ay nom Desir et l'autre cy Largesce,
Qui vous requerons tous que veuillez sans paresse,
Nous passer ceste mer devers le dieu d'Amours;
Car ung chascun de nous attend de lui secours.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Et adonc, sans replicquer, pour obeir aux prieres desditz trois compaignons, se mirent les deux damoiselles en point en belle cote simple, pour plus aisement nagier, dont beau les faisoit voir, car moult gent corps avoient. Puis desancrerent et vocguerent en mer, si qu'en peu d'eure furent moult eslongniez du rochier, et tant qu'à malle-paine povoient veoir la terre ne le lieu dont ilz estoient partiz; et en tel estat, que le Cuer regardoit les pucelles nagier, il eut pitié de la grant paine qu'elles prenoient, si se presenta et offrit à elles aidier en leur priant qu'elles lui laissassent ung peu la rame en main, et qu'elles leur enseignassent ce qu'ilz avoient à faire, et dist Fiance au Cuer en sourriant ·

Icy parle une des damoiselles nommée Fiance au Cuer et dit ainsi :

Cuer, qui es plain de voulenté soudaine,
Ja besoign n'est que tu prengnes la paine
De mectre en mer pour voguer cette rame ;
Car tu n'en scez qu'un petit, par mon ame,
Laisse moy faire, car j'en suis coustumiere ;
Si est ma seur aussi très bonne ouvricre.
Scuffre sans plus qu'à bon port te menons.
Pour cuers loyaulx tousiours nous demenons ;
Mais qui que soit nous le savons bien faire,
Ne te vueilles mesler de nostre affaire.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi:

Ainsi disant comme ilz parloient ensemble, et veue la mer qui estoit clere et necte, ung bien petit doulcement ondoyer d'un vent fraiz gentement alens [1] qu'ainsi faisoit la marine fremir, lequel estoit à point à fin souhait tel, et si fait qu'on pourroit souhaitier propre adevis en poulpe, pour mener la barque en l'isle où est le dieu d'Amours. Si cesserent les deux dames de nager, et incontinent, sans arrest, laisserent aler la voille au vent, laquelle estoit hault troussée près de l'antaine. Si rompirent les jointhes à quoy la voille estoit atachée, et la voille s'espandit par abas et cuillit vent. Si courut l'autre dame au timon lors pour guider le voyage, et par ainsi l'une fut ententue [2] à gouverner la voille, et l'autre, le timon pour adrescer le chemin ; et les trois compaignons, qui reposé n'avoient passé à trois jours, si s'endormirent tant et si longuement, que point ne s'esveillerent, jucques à ce que le vent se renforça si fort, que les undes si commencerent à croistre et la mer à grossir, et à ung peu troubler par

[1] *Alens*, soufflant. — [2] *Ententue*, attentive.

facon telle, que au vaisseau fut force de branler cza et là un peu bien rudement, duquel branlement s'esveillerent les trois vassaulx tous estourdiz et presque malades. Si commencerent à changer fort de couleur, dont furent esbahiz et ne savoient que faire, jucques à ce que Desir si ne se peut plus taire, et parla et dist en ceste forme :

Icy parle Desir en soy lamentant et dit ainsi :

Ha! très doulx dieu d'Amours, que tu faiz demener
Tes loyaulx serfs, sans leur vouloir donner
Jucques bien tart repos en ton service;
Bien peu s'en fault que je ne tiens à nice [1]
Cil qui si boute sans qu'il saiche comment;
Haa qu'il y a en tous lieux tourment!
Par terre et mer maintenant bien le scay;
Car je le vois et congnois à l'essay.
En tel estat que l'ame hors du corps
A peu me sault dont vouldroye estre mors,
Mieulx qu'en ce point estre plus longuement;
Et touteffoiz n'entens pas autrement
Pour quelque mal endurer nous doyons
Laisser l'euvre ne pour riens que voyons.
Dieu nous conduye et nous doint pacience;
Car tout après sera prins par vaillance.

Icy parle l'Acteur et dit :

Ainsi donc que Desir se lamentoit, en tel point que cy dessus est dit, pour la tourmente de la mer qui le travailloit sans repos, et non pas seulement lui, mais ses deux autres compaignons aussi; neantmoins qu'ilz

[1] *Nice*, simple.

n'en sonnoient mot et que nullement se plaignoient, mais c'estoit pour ce que de leur bouche n'eust peu yssir ung trestout seul mot, tant d'angoisse et douleur sentoient, et moult très bien apparoit à leurs visaiges. Dont quant les deux dames marinieres les apperceurent, si les firent couchier, affin que pas si grant mal ne sentissent, et ainsi firent-ilz au gré des dames; voirement se couchierent-ilz voulentiers, car besoign de repos forment avoient, et grant mestier d'eulx à celle heure aisier, et neantmoins que de celui jour n'avoient beu ne mengié, si n'estoit ce pas cause qu'ilz n'eussent appetit. Ainsi doncques couchiez qu'ilz furent, endurerent trop mieulx la paine que la mer leur faisoit, qu'ilz ne faisoient tous droiz ne en estant. Si se passa ce jour jusqu'à la nuyt; et quant ce vint près du souleil couchant, le vent calla [1] avecques le souleil et ne fut pas si aspre comme il avoit esté, neantmoins que les undes estoient haultes et grandes encores assez forment, et que la mer n'estoit encores du tout appaisée ne acquiescée; mais peu à peu sailloit adoulcissant par telle faczon, que ains qu'il fust nuyt, voire nuyt obscure, le vent fut cessé et la mer rapaisée; et à donc proprement trouverent les deux dames sur ung rochier en mer Compaignie et Amictié qui peschaient à la ligne, dont quant les apercceurent les deux dames marinieres, les congneurent de loign, si les recrierent, et demanderent pourquoy là elles estoient ne qu'elles povoient faire, et au cry des deux dames s'esveillerent le Cuer, Desir et Largesce, et haulcerent les testes et virent le rochier. Si eurent un peu paour et doubterent que lors leur vaisseau ne frappast contre ledit rochier. Si commencerent à rire les deux gentes marinieres, quant virent les trois vavasseurs en ce point s'effrayer, l'une prist à parler et ainsi à dire :

Icy parle l'une des damoiselles nommée Actente et dit :

Et quesse cy Cuer, gracieux et gent,
Aussi Desir qu'estes leal sergent,
Et Largesce, dictes; mais qu'avez-vous

[1] *Calla*, baissa (de caler, baisser les voiles; terme de marine).

Qui en ce point vous effraiez trestous?
Femmes sommes et nulle paour n'avons.
Et par raison point avoir n'en devons,
Et vous l'avez qu'estes hommes hardiz;
N'aiez pas paour, escoutez nos ditz.
Saichez pour voir que peril n'y a point,
Car nous avons ycy à tel port joint
Ouquel nous sommes aussi seurs comme en terre.
Levez-vous sus, pensons tantost de querre
Comment burons et aussi mengerons;
Temps en sera quant en terre serons.
Sur le rochier il faut la nuyt passer,
Et demoura riens ny vault le penser,
Ces deux seigneurs à soupper nous donront;
A leur pouvoir certes nous festiront.
Ilz sont des gens et loyaulx serviteurs
Du dieu d'Amours comme scevent pluseurs;
Or descendons sans plus faire sejour,
Et reposons ycy jucques au jour.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Adoncques descendirent les vavasseurs premiers et les dames marinieres après, et Compaignie et Amictié les receurent en leur cabanne joyeusement et de très bon vouloir, et les firent mengier de ce que pour lors ilz povoient avoir là, c'est assavoir en lieu de pain, biscuyt; du poisson rousty, lequel ilz appeloient entre eulx Va luy dire [1]. Si se esmerveilla le Cuer quel poisson ce povoit estre, car moult bien lui sembloit que autreffoiz en avoit veu de tel en France et ailleurs; mais pas ne s'appeloit ainsi qu'ilz le nommoient. Si s'apperceut Amitié comment le Cuer se merveilla du nom de ces poissons-là, si lui dist doulcement :

[1] *Va luy dire*, terme injurieux, selon D. Carpentier.

Icy parle l'une des femmes nommée Amitié et dit :

Or saichez, noble Cuer, et vueilles escouter,
Que ce poisson ycy duquel vous voy gouster,
Est appelé en France macquereau vrayment,
Lequel est savoureux et très sain pour l'amant
Qui a le mal damer quant il est fort malade,
Forment le fait guerir et aussi la salade,
Qu'est de doulce response et plaisant medecine,
Pource mengiez en fort, car dedans la cuisine
D'Amours, le vendredi n'y cuist aultre poisson;
Mengiez en hardiment, car j'en ay cy foison.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Les trois compaignons mirent chascun la main au plat sans se faire plus prier et le mengerent forment, et puis beurent de très bon vin, qui là estoit tant qu'ilz furent rassasiez très bien. Si se leverent et au ray [1] de la lune, regardoient le rochier et la marine aussi. Mais il ne tarda mye granment que Compaignie et Amictié prindrent leurs lignes et ascherent leurs hains [1] d'une viande qu'on appelle dors, et lorsqu'ilz eurent leurs hains en mer gectez, il ne tarda pas trop qu'ilz tirent à eulx du poisson à foison, tel que dessus est dit; dont Desir estoit très aise à les veoir et ne se povoit saouler de les regarder aussi peschier. Si leur enquist Largesce pourquoy lesdiz pescheurs ne reposoient de nuyt, et que actendissent tant que le jour fut cler pour mieulx veoir et povoir peschier. Mais Compaignie lui respont qu'il n'y entendoit riens, car ce poisson là estoit de nature et telle condicion, qu'il alloit plustost de nuyt que de jour, et que pour neant de jour ilz pescheroient : car ilz n'en trouveroient nulz, ou si peu que merveilles qui ne fussent cachiez sans aller nulle part.

[1] *Ray*, rayon. — [2] *Hains*, hameçon.

Achief de piece, Desir appela ses compaignons, eulx priant qu'ilz se voulsissent couchier et qu'il les advisoit que la coustume de la mer si estoit telle que qui y vouloit mengier es aller, il failloit tousiours partir avant l'aube du jour, deux ou trois heures premier [1], c'est assavoir, à celle heure proprement quant la dyane commence à apparoir, laquelle estoille on appele en France l'estoille journal [2], et qu'il le savoit bien, pource que autreffoiz avoit navigué et allé par mer en compaignie d'autres Cuers que celui-là. Pareillement Fiance dist au Cuer et sa compaignie aussi, et lors Compaignie et Amictié les pridrent doulcement et les menerent dedans une cabanne qu'ilz avoient faicte propre en ce lieu, pour eulx retraire et reposer après ce qu'ilz auroient pesché, et pouvrement furent les dessusdiz logiez, mais pacience eurent, et neantmoins le travail de la mer dudit jour precedent leur faisoit leur repos trop plus savoureux ressembler, et plus doulx d'assez pour celle heure là et le logeys aussi plus agreable; et aussi après paine n'est nulle coette dure, chascun bien scet cela; doncques reposerent les vassaulx dessusdiz et si laisserent leurs hostesses toute la nuyt peschier à leur bel bandon [3]. Et quant ce vint à l'heure que la dyane commença se monstrer et apparoir au ciel hault, luisant et clere, Compaignie commença à appeler les deux très doulces et plaisans marinieres. Si se leverent et varerent [4] en mer leur barque qu'avoient mise en une calle en terre, c'est assavoir en ung lieu coy où le vent ne peut frapper comme en ung port; et puis le mast dresserent et la voille atacherent à l'antaine, et en hault la guiderent tant qu'ilz peurent au tref [5]. Aussi les avirons rangerent en leurs lieux, et adonc s'esveillerent le Cuer, Desir et Largesce, qui encores dormoient. Puis en tandis qu'ilz misdrent à s'abiller les deux pucelles si monterent la sus au plus hault du rochier pour regarder le temps et veoir s'il estoit bon pour faire leur voyage. Si virent lors l'air nect et pur, sans vent et sans nuée, et le jour gaignoit la nuyt forment en soy esclardissant, par faczon que la lune n'avoit clarté qui peust plus le jour sourmonter, et jà les oyseletz s'appeloient l'un l'autre.

[1] *Deux ou trois heures premier*, avant deux ou trois heures. — [2] *Journal*, diurnal, du jour. — [3] *Bandon*, en liberté (charmante expression qui nous est restée : *à l'abandon*). — [4] *Varerent*, terme de marine qui signifie : tirèrent. — [5] *Tref*, tronc, mât.

D'autre part, la mer estoit coye et seraine, et ne bruyoit en façon nulle ne que fist ung estang; les mouetes aussi commencerent à voler par dessus la marine, et d'autres si trotoient sur le sablon menu que beau les faisoit veoir. Le jour tant s'efforça, qu'il envoya couchier la lune et les estoilles, sicque plus nulles ou ciel n'apparoissoit, et lors les vavasseurs quant ilz virent le jour, eurent ung pou vergongne de ce que tant ilz avoient mis à eulx meetre en point vestir et abiller. Si saillirent du creux de desoubz la cabanne en saluant, leurs hostesses aussi rendant leur salut bien et courtoisement. Puis le Cuer demanda là où estoit Fiance, et Compaignie lui dit, que allée estoit avecques Actente sa compaigne sur le hault du rochier pour regarder le temps. Mais Amictié qui là peschoit encores, laissa sa ligne, et dist aux trois vassaulx, qu'elle leur assuroit qu'ilz auroient bon temps, ne ou jour ne feroit fortune ne tourmente en mer aucunement, dont lesdiz compaignons en furent moult liez en rendant graces à Dieu, car moult forment doubtoient et craignoient non sans cause le martire de la mer; car le jour precedent ilz en avoient esté tellement tastez, et si durement, qu'ilz cuidoient bien mourir. Quant Fiance et sa compaigne oyrent les trois compaignons parler, et entendirent que c'estoient le Cuer, Desir et Largesce, elles descendirent du rochier aval, et s'en allerent vistement en la barque actendre là les trois compaignons. Mais ne tarda pas l'espace de deux patenostres, que les trois compaignons ensemble leurs deux hostesses, qui les conduisoient droit où estoit la barque, arriverent au lieu où estoit le vaisseau; lors saluerent les deux marinieres, et elles eulx aussi ensemble et leurs hostesses; et les dessusdiz entrerent ou vaisseau. Mais leurs hostesses demourerent dessus le rivaige. Si se commanderent les ungs les autres très doulcement à Dieu, et en remerciant leurs hostesses, elles se excuserent de ce que mieulx n'avoient pensé d'eulx celle nuyt là, et en tel estat desancrerent la barque et commencerent les deux dames à voguer gentement. Et la mer qu'estoit coye, porta la barque bien doulcement sans çà ne là, et tant firent achief de piece, et si fort eslongnerent le rochier, où ilz avoient couchié, qu'ilz le perdirent de veue. Mais ne tarda gaires qu'ilz virent le souleil qui se levoit et commencoit à rayer bel et cler, et le jour fut bel et la marine belle, coye et plaisante à veoir, et la regarderent voulentiers, et en regardant

qu'ilz faisoient aval la marine, ilz geeterent leurs yeulx et virent assez longnet d'eulx une ysle couverte, se leur sembloit, d'une nuée azurée si belle et si clere, qu'ilz prenoient très grant plaisir à la regarder, et mieulx sembloit chose espirituelle que terrienne. Ilz eurent advis ensemble de faire tirer aux rames, le mieulx qu'on pourroit, droit à la belle ysle qu'ilz veoient. Si nagerent en telle maniere les deux damoiselles bien six milles, qui sont deux lieues, puis se reposerent ung petit, et en reposant qu'ilz faisoient, regarderent devers la belle ysle. Le souleil estoit ja hault et fort, et avoit ja passé la force de la nuée tellement, qu'il rayoit tout applain sur ung beau chastel qui estoit enmy l'isle qui resplendissoit, et reluisoit si très clerement, que c'estoit si très merveilleuse chose à veoir, qu'il n'est langue qui le sceust dire ne plume qui le sceust escripre. Mais de tant vous say-je bien dire, que les trois compaignons qui le regardoient, furent si raviz, qu'ilz ne savoient où ilz estoient, tellement furent sourpris en regardant le très plaisant et beau chastel, et la très belle et delictable ysle, et la grant beauté des édiffices qui y estoient. Mais ilz allerent tant et si longuement en celle maniere ce jour, et navigerent les dames sans cesser en regardant le très bel chastel, que le jour declinoit desia, le souleil s'en aloit couchier et perdoit sa clarté. Et tant geeterent leurs yeulx de dessus le beau chastel que regardoient, et virent qu'ilz estoient près de l'isle à environ un mille. Il n'estoit pas encore nuyt obscure, non obstant que le souleil ne rayoit plus; si faisoit-il encores moult cler, comme en jour d'esté. Si regarderent plus avant en l'ysle, environ deux milles, et virent la plus très belle église à leur advis, que creature humaine pourroit jamais veoir, et comme le conte vous devise de beau chastel cy-dessus, il ne sembloit pas que ce fust chose terrienne, mais chose celestial; car l'eglise et tout le pourpris de leans estoit tout fondé sur une roche d'aymant fin, et les murs tous furent faiz par dessoubz de marbre bis, et par dessus de jaspe bel et cler, et fut toute couverte de platines de fin argent gentement esmaillé à estoilles d'azur, sicque quant le souleil rayoit dessus, c'estoit belle beauté à veoir. Et de vous conter toute la faczon des édiffices de l'eglise, le conte s'en taira atant; car trop y mectroit et n'est possible de vous tout deviser pour maintenant, jucques à une autreffoiz, quant il vendra à point et retournera à parler des trois compaignons,

pour conter partie de leurs aventures, et pour revenir à l'actante de nostre matiere.

Icy parle l'Acteur et dit :

Cy endroit, dit ly conte, que quant les trois compaignons qui estoient en la nef, comme il vous a devisé cy-devant, eurent apperceu la très belle eglise, qui leur sembla estre plus prouchaine d'eulx assez que n'estoit le très beau chastel, dont le conte vous a parlé, ilz eurent advis avecques leurs marinieres de prendre leur chemin à l'eglise; car encores leur sembloit bien advis qu'ilz n'y pourroient venir de jour et qu'ilz auront faicte bonne journée, s'ilz y peuvent abourder d'eure; et aussi estoient-ilz tous et toutes las, et travailliez, et avoient grant mestier de mengier, comme ceulx et celles qui moult estoient deffaiz des tourmens de la mer et n'avoient mengié en tout le jour ung seul morceau de pain chascun. Si s'efforcerent les dames de tirer aux rames, quant Desir qui gouvernoit le tymon, si dist au Cuer et à Largesce, qu'ilz tirassent à la rame et qu'ilz laissassent les dames reposer; et eulx si firent, mais ainsi qu'ilz tiroient ung peu bien laschement, en tel estat Desir ne se peut tenir de sourrire; mais il ne le sceust faire si coyement que le Cuer ne l'apperceust bien, qui se commença à fumer ung petit, en lui disant ainsi :

Icy parle le Cuer à Desir et dit ainsi :

Or sus Desir et quesce cy,
Ferez-vous dont tousiours ainsy?
Quant j'ay travail plus que repos,
Vous en mocquez à tous propos,
Par Dieu, je n'en suys pas content,
Ainçois en suys très mal content;
Car en lieu de me conforter,
Tirez à me desconforter.
Faire ne le deussiez a my,

Qui pensoye estre vostre amy.
Je ne scay pourquoy vous le faictes,
Mais trop grandement vous meffaictes,
Point n'avez eu en moy maintien
De lascheté, je le maintien.

Icy parle l'Acteur et dit que :

A ces parolles s'apperceurent bien Desir et Largesce, que le Cuer se courrouçoit pource qu'il avait veu Desir sourrire. Si parla Largesce à lui et Desir aussi, pource qui se mesloit tousiours de reffaire la paix d'eulx deux, et leur dit en telle maniere :

Icy parle Largesce au Cuer et à Desir et dit ainsi :

He dea ! et où suys-je arrivé,
Quant vous aurez bien estrivé;
Je reveil ung petit parler,
Autrement ne pourroit aler;
Pas ne cuidoye, par ma foy,
Quant Honneur vous eust fait l'octroy,
Que je vendroye avecques vous,
Que fuissiez tous deux si escous [1];
L'un se mocque, l'un se marrit,
L'un est pensifz, l'autre s'en rit;
L'autre n'a point de pacience,
Vous semblez n'avoir pas de science.
Si en vous n'a certainement
Quelque meilleur gouvernement,
Enuis vendrez à l'entreprise,

[1] *Si escous*, si susceptible.

Que si haulte avez entreprise.
Cuer peu te souvient de ta mere,
Esperance quant si ligiere,
Tu as la teste à courroucier,
Pour veoir les gens rire et farcier.
Et vous, Desir, grant tort avez,
Quant de nous la conduite avez,
Que ne faictes aucun devis
De ce beau pais à mon advis.
Et beau sire, par paix faisant,
Contez nous en tout apresant;
Car mieulx nul ne sauroit conter
Que vous, pour le vray raconter;
Nous escouterons en allant
Et laissons tres tout maltalant;
Car compaignons qui sont en queste,
Ne doivent pas mener tel feste.

En continuant parle l'Acteur :

Et dit ly contes, que à ces parolles se teurent tous coyz les deux compaignons, le Cuer et Desir; et se prirent à penser qu'ilz avoient grant tort, et que s'ilz eussent du vin largement, que on les pourroit tenir pour yvroinges [1], premier le Cuer, de ce que il se courroucoit si ligierement qui ung petit estoit fumeux; et après, Desir de ce que encores ne leur avoit riens dit de la nature du pays là où ilz estoient arrivez, laquelle il congnoissoit assez et ne les avoit aucunement resconfortez et mains autres y avoit conduit et mené. Si se pensa que assez estoit temps de les ung petit conforter, puis qu'ilz estoient hors de grans perilz de la mer, non pas des autres dont ilz eurent assez, comme vous orrez ci-après. Si parla à eulx, en leur disant ainsi :

[1] *Yvroinges*, ivrognes.

Icy parle Desir au Cuer et à Largesce, et dit ainsi :

Messeigneurs, or ne vous desplaise,
Et escouter ung peu vous plaise.
Vous deussiez bien estre honteux
Par Dieu, Cuer, d'estre si fumeux;
Vous cuidez que de vous me farce,
Quant je me joue ou solace;
Non faiz, car qui vous mocqueroit,
Saichez bien qu'il m'en desplairoit.
Mais trop avez chiere marrie,
Qui ne voulez pas qu'on se rïe.
Laissons cela et m'entendez,
Dire veulx ce que demandez:
Il est bien vray que vezcy l'isle
Du dieu d'Amours, qu'est si fertile
De tous biens et si delictable,
Que c'est une chose notable.
Face beau temps, ou vente ou pluye,
Par droit leans à nul n'ennuye.
A qui ennuye en sault en l'eure,
Amours ne veult qu'il y demeure.
Bien veult qu'il ait paine et soulcy
De concquerre Doulce-Mercy.
Garde-toi Cuer, je te supplie,
Que point tu ne mengez [1] d'oublie,
Il n'est riens qu'Amours hée [2] tant,
Ne de qui soit plus mal contant,
Car bien te dy que tu perdroyes
Tout cela qu'avoir actendroyes.

[1] *Mengez*, manges. — [2] *Hée*, hait.

Assez d'autres choses sauras,
Quant à Amours tu parleras.
Mais or revenons à l'eglise,
Qu'avons veue si bien assise,
Je te dis que c'est l'ospital,
Pour chascun pouvre amant leal
Hosteler et donner secours:
Il a nom l'ospital d'Amours.
Leans vous pourrez veoir les corps
De mains leaulx amoureux mors;
Car des faulx il n'en y a nulz:
Ilz sont hors à la pluye nulz.
Leans verrez maint epitacle [1],
Qui semblent faiz par grant miracle.
Ung y a de fresche memoire,
Qui fut homme digne de gloire,
Ce fut maistre Alain Charretier,
Qui tant sceust d'Amours le mestier,
Qu'il en fist les très plus beaux ditz,
Qu'oncques puis son temps furent ditz.
Et d'autres tant que ne sauroye
Les nombres, aussi ne pourroye.
De l'ospital plus ne parlons,
Car à logier nous y alons,
Et retournons à ce chastel,
Que nous avons veu si très bel;
C'est le beau chastel de Plaisance,
Là fait Amours sa demourance.
Faire le fist plus bel que nulz,
Pour l'amour de dame Venus.
De la beauté je m'en tairay,

[1] *Epitacle*, épitaphe.

A present et plus n'en diray.
Si plaist à Dieu vous le verrez,
Demain ou quant vous y serez;
A tant laisseray le parler,
Or mais nous fault penser d'aler.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Or dit ly contes, que en demantiers [1] que les trois compaignons parloient ensemble, ilz tiroient tousiours les rames et pensoient devoguer pource que la nuyt s'approuchoit, et tant firent que ains que Desir eust finée sa raison, comme vous avez ouy, ilz prirent terre en l'isle du dieu d'Amours, et là vindrent mectre chascun la main à la bource pour paier leurs marinieres; mais Fiance et Actente ne voulurent prendre d'eulx or ne argent, ains s'offrirent à leur service toutes et quanteffois qu'ilz vouldroient passer et repasser. Si prindrent congié d'elle les trois compaignons en les remerciant, et elles le prindrent d'eulx pareillement. Si saillirent les trois compaignons en terre et abandonnerent leur nef, et commencerent à cheminer bonne erre droit à l'ospital d'Amours, lequel ilz veoient devant eulx. Mais ilz n'eurent pas fait plus d'ung mille, qui estoit la moictié du chemin, qu'il fut nuyt fermée, et commença la lune à luire belle, clere et necte; et d'autre part, le chemin estoit assez beau et batu, car mains povres amoureux malades y sont allez finer leurs jours. Ilz furent assez resconfortez pour la lune et le beau chemin qu'ilz avoient. Si exploicterent tant que en assez peu d'eure vindrent à la porte de l'ospital, et y trouverent une dame ancienne vestue assez simplement comme d'abitz de religion, qui se seoit devant la porte; et si aucun me demandoit qui elle estoit, je diroye que c'estoit dame Courtoisie, l'enfermiere de leans, qui actendoit s'il vendroit plus nulz povres amoureux à herbergier; car à toute heure en y venoit. Si la salua Desir qui bien la congnoissoit, et parla à elle en telle maniere :

[1] *En demantiers*, cependant.

Icy parle Desir et dit ainsi :

Courtoisie, Dieu vous envoie
Bon soir, bon an, bonne joye;
Nous sommes cy trois compaignons
Qui à herbergier demandons,
Si ne nous vueilliez reffuser,
Ne hors de l'ospital ruser [1];
Car nous sommes de la mesgnie
D'Amours et de sa compaignie.
Autreffois m'avez recongneu,
Je suys Desir partout congneu;
Vez cy mon compagnon Largesce,
Qui oncques ne faulsa promesse,
Et le Cuer pas ne congnoissez,
Tantost le congnoistrez assez.
Or nous logiez sans contredire,
Et ne nous vueillez escondire.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Quant dame Courtoisie, l'enfermiere de leans, ouyt et entendit que c'estoit Desir et Largesce, lesquielx elle congnoissoit vraiz serviteurs du dieu d'Amours, souverain fondeur de leur hospital, si elle fut joyeuse, ce ne fait pas à demander, et se leva incontinent de son siege et s'en vint les braz tenduz à Desir et à Largesce, et de grant joye qu'elle eut, fut une grant piece sans povoir parler. Achief de piece, quant la parolle lui revint, elle leur demanda dont ilz venoient, où ilz aloient et qu'ilz queroient; et aussi qui estoit celui qui estoit avecques eulx; car assez lui sem-

[1] *Ruser*, écarter.

bloit estre homme de bien et pour tel le tenoit-elle, puis qu'ilz lui tenoient compaignie. Et Desir lui conta tout l'affaire et l'entreprise que le Cuer avoit faicte par son conseil de la queste de très Doulce-Mercy, et lui conta toutes les aventures que depuis le commencement de la queste avoient eues, et comment ilz avoient pris Largesce à l'hostel d'Honneur; car bien pensoit que encores leur feroit-elle mestier à parfournir leur dicte queste. Si se seigna Courtoisie de la merveille qu'elle ouyt et dist bien à soy-meismes, que voirement est bien Desir vray serviteur d'Amours, qui tel homme comme le Cuer lui a conquis, et telle queste lui a fait entreprendre. Si les prist tous trois et les fist entrer en l'hospital, et les voulut mener en la chambre de dame Pitié, la prieuse de leans; mais en alant qu'ilz faisoient, ilz la racontrerent là où elle aloit o une torche devant elle, revisitant les malades de leans, dont il y en avoit largement, et la pluspart estoient malades des blessures que Dangier et Reffus leur avoient faites, comme les trois compaignons ouyrent depuis conter à dame Pitié, la prieuse; et ainsi qu'elle revisitoit les malades et les faisoit mediciner et adouber le mieulx qu'elle povoit. Dame Courtoisie lui ora bon soir et lui presenta les trois compaignons le Cuer, Desir et Largesce, et lui conta qu'elle avoit apris de leur estat et de leur estre, du Cuer et de la queste qu'il avoit entreprise par l'enhortement de Desir. Si le recueillit dame Pitié benignement et congneut incontinent Desir et Largesce, pource qu'elle les avoit autreffoiz veuz en l'hostel du dieu d'Amours, mais le Cuer ne congnoissoit-elle pas; et non pourtant pour ce qu'elle le vit homme de bien par semblant et beau jouvencel, et aussi qu'il estoit en la compaignie des autres et chief de la queste, comme elle avoit ouy dire à dame Courtoisie, qui tout lui avoit conté; elle le recueillit et fist chiere grandement et les fist venir tous trois en sa chambre, après ce qu'elle eut visité les malades; et commença à parler et deviser avecques eulx. Mais Desir, qui baulx estoit et privé de la dame, lui dist qu'ilz avoient meilleur mestier de mengier que de deviser; car ilz n'avoient mengié en celui jour ce petit non, et si avoient souffert et enduré grans paines et travaulx. Lors lui conta de bout en bout tout leur affaire et leurs aventures et fortune, qui advenues leur estoient. Adonc dame Pitié, la prieuse, commanda à drescier une table

pour les trois compaignons, et les fist seoir et servir grandement et de bonnes viandes; et ilz mangerent moult bien, comme ceux qui avoient grant fain. Mais premier se fist le Cuer aiser de ses armeures, car tout à pié qu'il aloit, si ne se voulut-il jamais dessaisir de son haulbert et de sa coiffe de fer, ne de sa bonne espée, de quoy Desir le volt armer au commencement de la queste, comme vous avez ouy. Quant ilz eurent mengié et beu chascun à leur aise, si furent les tables levées, et dames Pitié et Courtoisie se commencerent à approucher des trois compaignons et deviserent ensemble de leur fait et de leur entreprise, et Desir qui avecques ses compaignons avoit ung petit parlé par avant, et à qui sembloit bon qu'ilz deussent prendre ung petit conseil de leur fait avec ces deux dames, commença à parler à elles, pource que mieulx les congnoissoit, et plus en estoit acointez que nulz d'eulx, et dist en ceste maniere :

Icy parle Desir et dit ainsi :

Madame Pitié la prieuse,
De bien faire estes curieuse,
Et vous Courtoisie l'enfermiere,
N'avez pas renom d'estre fiere;
Vez cy le Cuer d'amours espris,
Jeunes homs et de si hault pris,
Qu'arriere a mis toute autre queste,
Pour entreprendre la conqueste
De très Doulce-Mercy la belle;
Du tout à ma simple querelle,
Faire lui fis pour l'asservir
Au dieu d'Amours, que vueil servir.
Et Largesce et moy l'amenons,
Et compaignie lui tenons.
Mais pource que nous savons bien
Qu'amez tousiours l'honneur et bien
Du hault et puissant dieu d'Amours,

Comme l'avez monstré tousiours;
Vous devez vouloir le bien nostre,
Aussi vray que la patenostre;
Vous prions nous donner conseil,
Car du vostre ne scay pareil :
Quel chemin avons à tenir,
Et comment pourrons parvenir,
Ad ce que nous avons à faire,
Et là où il nous fauldra traire,
Pour trouver la Doulce-Mercy,
Que je vouldroye qui fust cy;
Car quant vous nous vouldrez aider,
Seurs sommes sans gueres tarder
De parvenir à nostre actainte,
Sans avoir gueres peur ne crainte.
Or veuillez donc faire pour nous,
Et nous prierons à Dieu pour vous.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Lors dame Pitié pensa ung petit, et achief de piece dit à Desir que celle nuyt penseroit à ce qu'il lui avoit dit, et le landemain après la messe lui feroit responce, car meshuy estoit trop tart, et bien estoit temps d'aler couchier. Si ordonna à dame Courtoisie que leur fist appareiller litz selon que leur estat le requeroit, et elle le fist moult prestement, comme celle qui tousiours desiroit faire plaisir à toutes gens de bien, et fist alumer une torche et les mena couchier bien, et moult à leur aise. Puis leur ora[1] bon soir, quant elle les eust mis en leur chambre. Mais le Cuer qui fain avoit de veoir le cymetiere de leans et aussi d'avoir acointance à dame Courtoisie l'enfermiere, pour ce qu'il la veoit si dame de bien, parla à elle en lui rendant son salut et dit ainsi :

[1] *Ora*, souhaita.

Icy parle le Cuer à dame Courtoisie et dit ainsi :

Madame, Dieu vous doint bon soir,
Tel que pour moy vouldroye avoir.
D'une chose vous vueil prier,
Qu'il vous plaise moy octrier,
Que me vueillez monstrer demain
La sepulture feu maistre Alain;
Autreffoiz l'ay veu dès mon enfance,
Car il estoit du pais de France;
Aussi la grande cimitiere,
Où maints corps y gisent en biere,
Il vous plaise le me montrer,
Affin d'en savoir raconter.

A tant parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors dame Courtoisie respondit au Cuer que très voulentiers lui octroioit celle requeste, car elle estoit assez advenant. Si lui ora encores une foiz bon soir, et s'en ala couchier; et les trois compaignons se couchierent et dormirent bien à leur aise, comme ceulx qui avoient litz selon ce que leur maladie le requeroit, et ilz estoient las et travaillez de la journée qu'ilz avoient eue, et n'avoient point dormy ou petit non la nuyt devant, pour les tourmens de la mer qu'ilz avoient euz. Au matin, quant l'aube du jour vint, Desir s'esveilla le premier, puis appella ses compaignons qui encores dormoient; si se leverent incontinent et appareillerent tous trois et s'en yssirent de leur chambre, et vindrent enmy l'hospital; mais ilz ne sceurent pas si tost venir, qu'ilz ne trouvassent dame Courtoisie qui desia estoit levée, et administroit aux povres amoureux malades ce que besoign leur faisoit à son povoir, et les salua et donna bon jour incontinent, et les trois compaignons lui rendirent son salut. Puis la requist le Cuer de sa promesse, et que en actendant que dame Pitié fust levée et

que la messe fust preste, il lui pleust à lui mener veoir le semetiere ainsi qu'elle lui avoit promis. Si le prist dame Courtoisie par la main et le mena derriere l'eglise, et Desir et Largesce les suyvoient; et tant alerent par cloistres, par salles et par jardins, qu'ilz arriverent devant le portal du cymetiere, lequel portal estoit hault, grant et large à merveilles. Ouquel devant avoit une voulte ancienne faicte de pierre d'alebastre moult blanc, de la largeur de cent piez à peu près de long et vingt de large, soubz laquelle estoient contre le mur clouez, pluseurs de ceulx là à qui estoient les dessusdiz blazons avec les noms, tiltres et seigneuries, et la cause pourquoy ilz estoient là passez et venuz en voyage. Adonc les trois compaignons s'arresterent tous coyz, et le Cuer, plus que nulz, commença à regarder et s'il en congnoissoit nulz; mais lors du premier coup, gecta ses yeulx au blazon de Cezar, l'empereur très puissant et vaillant, o deux testes et le chief y estoit de gueulles à quatre lectres d'or, entre quatre points, c'est assavoir : S. P. Q. R. Pareillement estoient figurées à l'ancienne forme et en telle faczon comme cy-dessus voyez, dessoubz lesquelles armes avoit escript comme en épitaphe, en lectre et langaige romain.

Icy s'ensuit la forme et maniere des vers escriptz soubz le blazon de Julles dit Cezar, disant ainsi :

Je, Julles dit Cezar, d'exercite ducteur,
Et de la republique premier apprehendeur,
Puissant et redoubté, et preux et conquerant,
Devant qui le monde aloit de peur tremblant;
Vins cy jadis faisant au dieu d'Amours homage
De très humble vouloir et de piteux courage;
Moy rendant son subget de par Cleopatra,
La très noble royne d'Egypte, qui frappa
Le coup de l'ardant dart qui me nasvra le cueur,
Dont lors habandonnay tout pris et los d'honneur,
Conquestes et vaillances, et les nobles faiz d'armes,
Pour mener vie oyzeuse ay cy mis mes armes.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Après le blazon du très noble et victorieux empereur, dit l'acteur, que le Cuer a la main dextre ung bien peu plus longuet que la longueur d'une aulne, à la mesure de Paris bien livré, vit ung blazon de l'empire, sur lequel avoit la couronne d'empereur, lequel estoit ung bien peu plus large et plus long de la longueur d'un pié que celui de Julles Cezar, lequel sembloit plus fraiz fait que celui dudit Julles; et touteffoiz non pas de gueres; aussi estoit-il fait d'ancienne façon ouquel n'avoit point ou chief les lectres comme l'autre, ne le chief aussi n'estoit point de gueulles; ains estoit ledit escu tout plain aux armes de l'empire, soubz lequel avoit escript en ancienne lectre lombarde, ainsi que cy-après s'ensuit :

Icy sont les vers qui escriptz estoient soubz le blazon de Augustes Cezar, lesquielz dient ainsi :

Nous Augustes Cezar, des Romains empereur,
Et de l'universel seul souverain seigneur,
Tenans jadis les bons en raison et douleur,
Et aussi les mauvais en paix par grant timeur,
Vinsmes ycy contrains par force et rigueur
D'Amours, qui advouons nostre maistre greigneur,
Lequel nous a forcé et embrazé d'ardeur
Mectre nostre blazon comme son serviteur.
Si l'avons ycy mis sans autre procureur,
Par celle à qui fusmes mary et vray pasteur,
La belle Livia, estre en povez asseur,
De qui la grant amour fut nostre conduiseur.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Plus bas ung petit que le blazon de Augustes Cezar joignant dudit

Augustes. Dit ly contes que le blazon de Neron, le très felon et cruel empereur, estoit là mis, ouquel avoit sans muer ne changer ung pareil escu comme celui dudit Augustes, et n'y avoit de difference autre, si non que, ou sercle de la couronne, avoit escript en lectre romaine de très ancienne faczon, ainsi que cy après s'ensuit, c'est assavoir :

Flagellum Dei.

Et de desoubz estoit escript en épytaphe les vers qui cy après s'en suivent :

Icy sont les vers qui escripz estoient soubz le blazon de Neron l'empereur :

Neron l'empereur suys, qui ou temps que regnoye,
En despit et orgueil forment me delictoye,
Peu prisant les Romains qui vivoient soubz moy,
Les cuidant seigneurir par mon cruel desroy.
Et neantmoins que fusse fier et très despiteux,
Si ai-ge esté vaincu par les tours amoureux
De la belle romaine qui avoit nom Cristine.
Ma puissance ne fut contre ce médicine,
Car le dieu d'Amours voult que je feisse homaige,
Comme son prisonnier à qui je doy truaige [1].
Si ay mis mon blazon qui est signifiance
Que j'ay eu en amours ung pou trop défiance.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Ensuyvant tousjours en ce mesmes ranc, estoit après le blazon de Neron celui de Marc-Anthoine, empereur des Romains, semblable que les autres que ay diez cy-devant, et desoubz aussi escripz les vers qui cy-après s'en suivent :

[1] *Truaige*, rançon.

Icy s'en suit la forme et maniere des vers qui escripz estoient soubz les armes de Marc-Anthoine, empereur des Romains :

Marc-Anthoine empereur suys le saige et prudent,
Bon philosophe fuz, et puis secondement
Singulier orateur et parlant saigement.
Moy en qui habondaient de grans biens largement,
Pour toute ma science et le doulx parlement
Que mis au dieu dAmours tant gracieusement,
Je n'ay peu résister que ne viengne ung present
Faire de mon blazon, par le commandement
De la belle Faustina, de qui fuz tellement
Sourpris et embrazé, que viens diligemment
Moy rendre à l'hospital d'Amours benignement,
Si qu'on voye mon cas après mon finement.

Icy parle l'Acteur et dit que :

A la bande opposite des blazons dessusditz, aussi hault voir ou plus que l'escu du très saint roy David sous la couronne d'or, lequel estoit d'azur à une harpe d'or, de trente-huit ou quarante cordes d'argent, soubz lequel avoit lectres en ébreu escriptes, desquelles ce que ce vouloit dire pas ne se peut savore. Mais desoubz celles-là estoient telz vers escripz en françois ainsi ne plus ne moins que cy-après s'en suivent :

Icy sont les vers escriptz soubz les armes de David, roi de Judée :

David roy de Judée tel fut mon propre nom ;
En puissance et vertu avoyet assez renom.
Et en batailles euz victoires en maint lieu.
Je fuz saiges et prudent et fort amé de Dieu.

Mes faiz durant ma vie faisoient à louer,
Et après mon dechief sont beaux à raconter.
Neantmoins que tuay Goulias par vertu,
Je fuz au dieu d'Amours obligié et tenu,
Lequel me fist somer qu'omaige je lui feisse.
Excuser ne m'en peuz, force fut que y venisse.
Par la belle Urianne fu d'y venir contrains,
Apportant mon blazon comme d'amours actains.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Plus d'assez que nesung des autres blazons, tant fussent-ilz empereurs ne roys, ou lieu plus hounorable estoit nagueres fait freschement et de nouvelle paincture, moult richement et très autenticquement, ung cerf volant blanc comme neige, dont les alles estoient coulorées de plumes vertes, blanches et rouges. Lequel cerf avoit sur sa large raineure haultement posée, une coronne d'or chargée de pierrerie riche et resplendissant, dont les fleurons estoient espanoilz cà et là; lesquielz tenoient grant umbre à merveilles, et son coul avoit ung lambeguin noué desoubz la gorge, large et plantureux, fait d'azur pur et fin à trois fleurs de liz d'or grandes et reluisans et forment relevées aussi. Lequel cerf se sourdoit plus des trois pars du corps, comme veullant ou voler ou saillir en soy lanczant d'un rosier verdoyant, dont les roses estoient espanouies par lieux et blanches comme lis. Soubz lequel cerf avoit lectres toutes d'or escriptes, lesquelles pour voir dire n'estoit pas en povoir de si loign savoir lire, tant hault estoit la paincture là faicte. Si n'en scet pas ly contes au vray que raconter; pource à tant s'en taist et vient à déclairer des autres maints blazons. Et tout premierement.

Icy dit l'Acteur que :

La veue de l'œil du Cuer regardant les blazons soy bessa lors ung peu comme l'acteur raconte. Choisissant ung escu sans coronne, lequel

estoit de gueules à ung dragon d'or volant, onglé et denté d'argent, ouvré de musayque [1], lequel escu estoit ja par vieillesse moictié descouloré et presque tout terny, desoubz lequel avoit lectres antiques escriptes, qui disoient ainsi :

Icy sont les vers escriptz soubz les armes de Theseo :

Theseo suys qui ay eu renom et vaillance,
Qui maint pays ay conquis et tins à ma plaisance,
Et de mes mains tuay et destruys à oultrance
Le cruel Mynotaure, et puys fis aliance
Avecques Hercules. Lors fusmes d'abondance
En l'enfer deschaignez, de nostre grande puissance,
Le grand chien enragé, qui par droite ordonnance
Fut nommé Cerberus. Touteffoiz l'acointance
Adrienne et sa seur Phedra, la belle et blanche,
M'a conquis et gaingné et donné pour neance
D'apporter mon blazon, si avez souvenance
Qu'Amours donne à la foiz pour plaisir desplaisance.

Icy parle l'Acteur et dit que :

A l'opposite du dessusdit escu en avoit ung autre, presque aussi ancien et de pareille façon, si non en tant que les armes estoient differantes. Car cestui escu estoit de sable à ung aigle d'or, desoubz lequel estoit en ce poinct comme ycy sans faillir est escript :

Icy sont les vers qui escriptz estoient sous les armes de Enée troyen :

Enée troyen suys, filz d'Anchises mon père,
Comme l'ouy conter à Vénère ma mère,

[1] *Musayque*, mosaïque.

Qui euz moult grand renom entre les Troyens.
Mais Amours m'enserra en ses estroiz lyens,
Dont fuz deux foiz contraint de venir ou voyage
Ouquel songneusement viens en pelerinage,
Car Creusa me fut la premiere contrainte,
Pour laquelle plouray depuis des larmes maintes,
Ou pais d'Ytalie quant de Troyes vindray,
Et que je sceu la mort de Creusa que j'amay.
Puis l'amour de Lavigne [1], fille au roy latin, fu
Cause dont j'ay ycy le mien blazon pendu.

Icy parle l'Acteur et dit que.

Arriere d'autre part, estoit ung grand escu pendu en la foulle des autres escartelé d'or et d'azur, mais pource que ledit escu estoit plus hault de beaucoup que nesung des autres, tant fussent-ilz empereurs, voir ou roys. Ly contes si dit que Cuer le regarda comme soy esmerveillant. Si le prist sans faire pose à lire les vers qui desoubz estoient. Lesquelz ainsi disoient :

Icy povez veoir les armes qui escripz estoient desoubz les armes de Archiles, disant ainsi :

Archiles ay-je nom qui ou temps que regnay
De prouesse et renom la fame je portay.
J'ocis o mes deux mains Ethor, et le tuay,
Et fit des autres faiz, ou bien je m'esprouvay,
Ou temps que je regnoye, pluseurs hommes trouvay,
Eulx esprouvant à moy, desquelz je me vengeay.
Mais touteffoiz je fuz, oncques ne le celay,
Subgiet au dieu d'Amours, car je fu, il est vray,

[1] *Lavigne*, Lavinie.

Vaincu par Pollicene, laquelle tant amay
Qu'à l'hospital m'en vins et mon blazon chergeay,
Et dessus le portal humblement l'atachay ;
Tel m'atourna Amours que raconté vous ay.

Atant parle l'Acteur et dit ainsi que :

Joignant de l'escu d'Archiles estoit ung autre escu du tiers plus plantureux, d'estrange façon, plus en forme de targe que d'escu, lequel estoit de gueules à trois coulonnes sur bout, toutes d'or, soubz lequel escu ou targe estoient les vers escriptz comme cy-après s'en suivent.

Icy sont les vers qui escriptz estoient soubz le blazon de Hercules, lesquielz disoient ainsi :

Hercules suys nommé le fort et le vaillant,
Qui de Jove fu filz, vertueux et puissant,
Et ma mère avoit nom la doulce Alquimena.
De grant force fu plains, dont fort on me doubta,
Mais neantmoins ma force, contraint fu en mes jours
De me rendre subgiet et serf au dieu d'Amours,
Par Janua ma moullier, ainsi elle avoit nom,
Dont l'amour me contraint d'apporter mon blazon,
Et le mectre au portal courtois et gracieux
De cet hostel nommé l'hospital amoureux.
Celui qu'amours surprent aura ycy sa place,
Prengne en gré qui vouldra, amour vieult qu'il se face.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Ung bien plus petit et plus à la main droite, estoit ung escu bel et d'ancienne façon, sinon en tant que les figures de dedans estoient moult

merveilleuses et estranges à veoir.. Car ledit escu estoit d'azur à trois crappaux rampans, d'or fin. Soubz lequel estoient les vers escriptz pareils, comme ycy après s'en suivent :

Telz motz et pareils estoient escriptz soubz les armes de Pâris, disant ainsi :

Pâris est mon droit nom, le bel et gracieux,
Le très noble pastour doulx et melodieux,
Et filz au roy Priam, puissant et vertueux,
Celui qui des déesses le don de vertu eux,
Moy presentant la pome, voire dessus tous ceulx
Qui de servir Amour estoient envieulx,
Disant que de beaulté ne m'approuchait nul d'eulx.
Digne fu d'avoir dame, et en armes moult preux.
Mais l'appetit d'amer me fut tant savoreux,
Que venir me convint, pensif et langoreux,
Mettre cy mon blazon, excuser ne m'en peux,
Par Helaine la belle, dont fu trop amoureux.

Icy parle l'Acteur et dit que :

De l'autre bande avoit ung presque pareil escu, non pas ainsi figuré, mais de telle grandeur, lequel estoit d'argent à ung lyon de gueulles assis en une chiere d'azur, et estoit ledit lyon danté, langué et onglé d'or, soubz lequel escu estoient les vers cy desoubz escripz.

Icy sont les vers qui escriptz estoient soubz les armes de Troylle :

Troylle suys nommé, qui ay eu en mon temps
Assez force et beauté, et fuz homme puissans.
Maintes vaillances fis, dont on scet à parler,
Et de faiz d'armes maint, qui moult sont à louer.

Mais néantmoins tout ce j'ay esté combatu
D'amours et assailli à oultrance et vaincu
Par Grisade, dont j'eu le cuer si esprins
Que fu en ses lyens fort enserré et prins.
Pourquoy le dieu d'Amours veult que je m'entremecte
De venir ou portal, et mon blazon y mecte.
Si lui ay apporté en faisant mon devoir,
Et l'ay ycy posé, où chacun le peut veoir.

Icy parle l'Acteur et dit que :

A l'opposite estoit ung autre escu d'argent à une hure de sanglier de sable, soubz lequel escu estoient escripz les vers qui après s'en suivent.

Icy sont les vers qui estoient sous les armes de Deomedes :

Déomedes ainsi on me nomma
Puissant et vertueux, que fort on redoubta.
En maint cruel estour, mon corps bien l'esprouva.
Mais à Amour fu serf, qui à soy me tourna,
Pour Grisayde amer, que Troylle emmena
Et en fut amoureux, puis elle le trompa;
Car par sa voulenté guères ne demoura
Que des mains lui ostay comme elle l'ordonna.
Le feu ardent d'Amours pour elle m'enbraza,
Tant que je fu contraint de venir par decza
Aporter mon blazon, ainsi le commanda,
Et à cest hospital à la fin m'envoya.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Auprès du dessusdit escu estoit ung autre escu plus ancien d'assez,

lequel estoit d'or à une teste de lyon de gueulles, languée d'azur et dantée d'argent, soubz lequel escu estoient escripz les vers qui après s'en suivent :

Icy sont les vers qui escripz estoient soubz les armes de Demophontes :

J'ay nom Démophontes, roy grec, pieux et vaillant,
Qui ou temps que je fu dessus terre régnant,
Toutes choses plaisans amoye de bon cueur,
Et si avoye assez force, puissance et honneur.
Grandes richesses tins, subgietz et grant avoir,
Mais touteffoiz me volt le dieu d'Amour avoir.
Son homme lige fu subgiet et asservis
Par l'amour de ma femme, qui ot a nom Philis.
Tant en fu-je sourprins, qu'il faillut que je feisse
De mon blazon présant, hommage et sacrifice.
Moy meismes l'aportay, et assis sur la porte,
Celui qu'Amours mestroye [1], ainsi fault qu'il l'apporte.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Sur l'un des carrez de ladicte voulte estoit plus à la veue et au jour que pluseurs autres qui la pendoient cza et là sur la porte, ung escu bel et large, assez frais, et non trop, lequel estoit bandé d'argent et de gueulles, soubz lequel estoit escript ainsi :

Telles estoient les parolles escriptes sous les armes de Lancelot du Lac.

Lancelot du Lac suys, qui bonne renommée
Euz en armes autant que créature née.
J'ay en mon temps conduit et mené mainte armée,

[1] *Mestroye*, commande.

Et plusieurs paveillons conquestay en la prée,
E à maint combatans, l'ame du corps ostée.
D'assez de gens estoit ma force redoubtée,
Et ma vie de tous prisée et honnorée
De vaillance à desir, de prouesse à pencée;
Mais le fort d'art d'Amours, à ma force muée,
Par la belle royne Genievre fut nommée,
Dont ma char fut tant fort esprinse et embrasée,
Que mon enseigne j'ay sur le portal posée.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Joignant du précédent escu, estoit ung autre escu d'or à une bande de pourpre, soubz lequel estoit escripz ce que après s'en suit.

Icy disoient les lettres qui soubz les armes de Tristan escriptes estoient :

Je suys nommé Tristan, dont chascun scet la vie.
De la force que j'euz, maint homme eurent envye.
Je fu à plusieurs pas, où fort on restuoit
Mon cry par vaillance, qui en moy se trouvoit,
Quant me sentoye armé, ne trouvoye homme né,
Si mon party ne tuis, qu'à mort ne fust mené.
Or est venu le temps, que le dieu d'Amours m'a
En personne adjourné, à venir par decza,
Comme son prisonnier lui faire obeissance.
Resister n'y ay peu pour toute ma puissance.
A l'ospital convient qu'à tout mon blazon j'aille
Par l'Amour Yzau, royne de Cornouaille.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Plus de nouvelle façon soubz les deux précédens escuz, estoit ung escu

pendu, lequel estoit noir, gouté de larmes blanches sans autre différence, fors que ledit tableau, sur quoy estoit posé ledit escu, estoit painct aux armes de Galice, c'est assavoir de gueulles à coupes d'or, et le champ estoit semé de trefles d'or aussi. Soubz lequel tableau estoient escripz les vers qui s'en suivent icy après.

Icy sont les parolles qui escriptes estoient sous les armes de Ponthus, qui disoient ainsi :

Je suys Ponthus nommé, de qui chacun parla.
Au temps que je fuz vif, fort on me redoubta.
En maint palais de nom ma vaillance on conta.
Pluseurs choses emprins, dont los on me donna;
Grans faiz d'armes je fis. En la forest qui a
Bréeiliant nom ma force si prouva.
Mais riens ne m'a valu, car mon cuer s'adonna
Ou service d'Amours, de qui le dieu manda
Que venisse vers lui, son subgiet me clama,
De mectre mon blazon ou portal m'ordonna,
Par Sidoyne, fille du roy qui gouverna
La petite Bretaigne, pour le temps qu'il régna.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Joignant duquel escu, estoit ung escu d'azur à trois couronnes d'or, soubz lequel estoit escript ce que cy après povez veoir [1].

Ainsi estoit escripz soubz les armes du petit Arthur duc de Bretaigne :

Le petit Arthur suis, qui fuz duc de Bretaigne,

[1] Ces deux lignes sont empruntées à l'autre manuscrit.

Qui maint noble vassal menay soubz mon enseigne.
De gentilz femmes fis, en mon temps, grant reffus,
Dames, demoiselles, filles de puissans ducs,
Et de contes aussi, que bien povoie avoir,
Quant d'en estre amoureux j'eusse fait mon devoir.
Mais oncques je ne vauts à ce moy consentir,
Et touteffois Amours m'a fait son dart sentir;
Car ma personne fut esprise et embrasée
D'une par qui j'ai cy mon enseigne aportée.
Jehennette de Lestang estoit son propre nom,
D'assez povres parens et de simple maison.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Maints autres escuz et aldargues morisques et targes d'Almaigne avoit audit portal hault et bas d'un cousté et d'autre, sans nombre et à si grant quantité, que possible ne seroit les nombrer. Esquelz avoit maintes diverses figures et escriptures desoubz en lectres grecques et lectres morisques en almant, en latin et en anglois, en espaignol, en lombart, en hongre, en behaignon et en maints autres langaiges, ja effacez si que ne seroit plus possible de lire, n'aussi de raconter, et pour ce s'en taist l'acteur quant à présent, mais vient à réciter entre les autres d'un escu gent et riche que le Cuer convoicta de savoir qui s'estoit, ne à qui il povoit estre, car il estoit d'azur à trois fleurs de lis d'or, et sur le chief avoit trois lambeaux d'argent; et estoit à destre ledit escu ung loup d'un des coustez, et d'un porc-espy d'autre, desoubz lequel riche escu avoit en bonne lectre escript ne plus ne moins comme icy s'en suit :

Telles sont les armes de Loys duc d'Orleans, et les vers qui soubz estoient escripz, disoient ainsi :

Loys, duc d'Orléans, filz au roy Charles-Quint,
Doulx, courtois et benign, comme la voix se tint.

Mon sens encontre Amours assez bien se maintint.
Ma liberté et moy longuement se retint;
Car on trouve que fuz par voix de plus de vingt
D'aucunes assailly, dont l'amour ne me print.
Mais voulenté d'amer soudainement me vint.
Adonc de m'y bouter le vouloir me sourprint,
Tant et si ardamment que mon désir emprint
D'aler au dieu d'Amours, qui doulcement m'a print.
La voye à l'ospital ne scay s'en riens m'esprint,
Mais mon blazon y mis, en ce point en advint.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Joignant duquel, sans aulcune espace, estoit là ataché ung autre escu d'azur à trois fleurs de lys d'or, bordé d'une bordeure de gueulles dentelée, lequel escu si estoit à destre d'un cygne blanc navré en la poictrine, et de l'autre consté d'un hours brun et très bien fait et paint bien proprement, desoubz lequel estoit en ung rollet escript :

Telles estoient les armes de Jehan duc de Berry, et les lettres qui soubz estoient escriptes disoient ainsi :

Jehan duc de Berry suis, ce de vérité saige,
Qui en tenant prison, et pour mon père ostaige
Le roy Jehan qui estoit ès mains des Anglois pris,
Je fu si ardamment d'estre amoureux espris
D'une dame Englaische, servante au dieu d'Amours,
Que vaincu me senty par ses gracieux tours.
Pour elle prins ung mot, et mis soubz mon escu
Le cygne blanc navré. Autre mot puis n'y fu.
En ses lyens me tint, dont je ne peu partir,
Et lors me commanda, le dieu d'Amours venir

Moy rendre son subget, avec ceulx qui y sont,
Apportant mon blazon, comme les autres font.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Ung peu plus bas estoit au costé destre en celle mesme bande ung autre escu d'azur, semé de fleurs de lis d'or, et en celui escu avoit une bande de gueulles pour différence. Lequel escu estoit environné d'une sainture d'azur, en laquelle avoit en lectres d'or escriptes : Espérance, et estoit ledit escu adestré de deux blans chiens camus qu'on appelle *martele*. Soubz lequel escu avoit ainsi escript comme cy s'en suit :

Telles sont les armes de Loys, duc de Bourbon, et les lectres qui desoubz escriptes estoient, disoient en ceste maniere :

Loys duc de Bourbon suys nommé par droicture
Courtois et gracieux, et de gente faicture,
Qui de toute beauté et doulceur par mesure
Fu assez accompli. Dieu mercy et nature
Mainte dame d'honneur, si ont mise leur cure
Que mon corps fust contraint d'amoureuse aventure.
Maint œil m'ont assailly de leur aspre paincture.
Mon escu ont enclos d'une doulce sainture.
Esperance est le mot, dont l'escript tousjours dure.
Mais non obstant tout ce je vous promet et jure
Qu'Amours m'a fait enfin, par sa labour obscure,
Mectre cy mon blason, dont voyez la figure.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Ung petit plus hault estoit emprès de l'escu précédent ung autre escu plus grand et ung petit, lequel estoit de France, de Bourgoigne, de Bar-

bant, de Lembourc et de Flandres sur le tout. Et le premier quartier estoit d'azur semé de fleurs de lis d'or à une bordeure coponnée d'argent et de gueulles. Le second quartier estoit de Bourgoigne, de six pièces en bandes d'or et d'azur à une bordure de gueulles. Le tiers quartier estoit de Brabant, de sable à un lyon d'or armé et lempassé de gueulles. Le quart estoit de Lembourg d'argent à ung lyon de gueulles, à la coue forchue, croesée et partie en sautouer onglé et denté, et couronné d'or et lempassé d'azur. Et sur le tout pour Flandres estoit d'or à ung lyon de sable, armé et lempassé de gueulles, près duquel escu avoit tour par dehors ou tableau où estoit ledit escu assis, petitz fousilz sur pierres dont sailloient étincelles de feu, lesquelz estoient très gentement semez par lieux qui fort embellissoient le tableau qui estoit mesparty par quartier de noir et de gris seulement, et ou pré du tableau avoit lettres escriptes en vers rimez dont la teneur s'en suit :

Telles sont les armes de Phelippes duc de Bourgongne, et les motz qui desoubtz estoient escripz, disoient en ceste manière :

Je Phelippes de Bourgongne, tel est mon nom tenu
Qui en amer me suis tout mon temps maintenu
Où le dieu d'Amours m'a doulcement soustenu.
Mais en la fin luy est de mon fait souvenu
Dont force m'a esté que je soye venu
Vers luy comme son serf, lequel m'a retenu
Et pour ce que je scay, par estre combatu
Des batailles d'Amours, que j'ay esté vaincu
En plusieurs naçions, où me suys embatu.
Je me suis en présent au dieu d'Amours rendu,
Et viens à l'ospital aporter mon escu
Et dessus le portal l'ay doulcement pendu.

Icy parle l'Acteur et dit :

Ung petit plus hault non voir de guères, de ce mesme cousté, avoit

ung blazon bel et riche de nouvelle faczon, là fichie et assis, lequel estoit escartelé de France et de Millan, c'est assavoir de France à la destre d'azur à trois fleurs de lis d'or à trois lambeaux d'argent, et à la senestre pour Millan d'argent à une bize d'azur angloutissant ung guelfe de gueulles tout formé. Et ès quartiers dudit escu estoit en bas Millan à destre, et France aux trois lambeaux d'argent à senestre, par contre des quartiers de dessus. Lequel escu estoit environné d'un camail d'argent, et à destre d'une part d'un porc-espy et de l'autre d'un loup. Et dessus ledit blazon avoit escript, en bonne lectre et bien lisible, les vers qui cy après s'en suivent :

Telles sont les armes de Charles Quint roy de France, et les vers qui soubz estoient escriptz, disoient ainsi :

Je Charles Quint de France roy vertueux et saige
Fu filz du filz nommé Loys par droit usaige
Qu'en son temps pour sa part tint vraiment l'éritaige
D'Orleans la duchié. Voire en apasnaige
Après l'ay possidée; puis par mon hault couraige
Tins pié coy en bataille, dont souffry maint dommaige,
Car prins fuz des Anglois et mené en servaige,
Et tant y demouray qu'en aprins le langaige,
Par lequel fus acoint de dame belle et saige,
Et d'elle si espris, qu'à Amours fis hommaige,
Dont maints beaux ditz dictie bien prisez d'avantaige,
J'ay mis mon blazon cy cloué en cest estaige.

Icy parle l'Acteur et dit :

Ung autre escu en suivant estoit d'azur à trois fleurs de lis d'or à une bande de gueulles, autour duquel escu avoit paints potz d'or cassez, dont yssoit grans flammes de feu gregeays, et le champ sur quoy lesditz potz estoient my party en quartier de noir et de bleu, soubz lequel tableau estoient escriptz les vers qui s'en suivent.

Telles sont les armes de Charles duc de Bourbon et les vers qui soubz estoient escriptz disoient ainsi :

Charles de Bourbon suys, qui grant renom avoye
En gracieuseté, ou temps que je régnoye.
Entre tous me trouvay joyeulx et esbatant,
Comblé de plusieurs biens que l'homme est désirant,
Courtoisie, beaulté, bonté, trésor, largesce,
Sens et hounesteté, bon advis, grant prouesse.
De dames assailly, plus que mon père assez,
Dont, par l'ardeur d'Amours, je prins comme savez
Pour mon mot *feu grégeoys*, mais néantmoins mon feu,
D'aler à l'hospital en la fin contraint fu.
Hommaige au dieu d'Amours comme les autres fis,
Et dessus le portal le mien blazon assis.

Icy parle l'Acteur et dit :

Ung autre escu avoit joignant de cestui, lequel estoit plus grant et spacieux. Ou dessus avoit une couronne d'or, lequel estoit à une souche d'or painte par semblant, là pendu, et n'avoit ladicte souche que ung seul et vert cyon. Lequel escu estoit en chief de trois royaumes, parti de Hongrie, de Sicile et de Jérusalem. Et en pié aussi de deux duchez. C'est assavoir d'Anjou et du Bar. Et pour Hongrie, estoit fessé de huit pieces d'argent et de gueulles. Pour Sicile, d'azur semé de fleurs de lis d'or à ung rateau de gueulles. Et pour Jérusalem, d'argent à une croix d'or potencée et quatre croix d'or dedans les quatre quartiers. Et pour Anjou, d'azur semé de fleurs de lis d'or à une bordeure de gueulles. Et pour Bar, d'azur à deux barres d'or semé de croisettes croisetées d'or au pan fichie. Soubz lequel blazon avoit lectres en langaige francoys escriptes, qui disoient ainsi :

Telles sont les armes de René, roy de Jérusalem et de Sicile, et les vers qui soubz estoient escriptz disoient ainsi :

Je suis René d'Anjou, qui se vieult acquiter
Comme coquin d'Amours, servant de caymander [1],
En cuidant mainte belle à moy acoquiner,
Et ma caymanderie, coquinant esprouver
De maintes qu'ont voulu mon cuer racoquiner
Par leurs coquinans yeulx, de plain vont l'emporter,
Et par leurs doulx langaiges, atraire et enorter
D'estre leur serviteur, dont sans nulle nommer
Dames et damoiselles et bourgeoises, donner
Leur ay du tout m'amour pour o la leur changer.
Pour ce le dieu d'Amours m'a fait cy adjourner
Pour mon blazon y mectre; si l'ay fait aporter.

Icy parle l'Acteur et dit :

Près de celui là escu, estoit ung bien peu plus hault et au destre cousté ung autre escu, lequel estoit escartelé, c'est assavoir le destre quartier en chief d'azur à trois fleurs de lis d'or. Et le senestre quartier en chief estoit d'or à ung daulphin d'azur et pareillement à l'opposite les deux quartiers d'embas estoient suivans, soubz lequel escu estoient escripz en lectres d'or gentement cadelées [2], les vers qui cy-après s'en suivent.

Telles sont les armes de Loys de France, dauphin de Viennois, et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Charles, filz du filz de Charles, qui est roy des Francoys,

[1] *Caymander*, mendier. — [2] *Cadelées*, tracées.

Fu mon père sans faulte, et tel le recongnoys,
Et j'ay a nom Loys daulphin de Viennoys,
En armes preux et ficr, et en amours courtoys,
Qui voulentiers ay veu ct encores voir voys
Dames et damoisellcs, requérant leurs octroys.
Car estre vueil leur serf, ct vray homme de foys
Au dieu d'Amours sans faulte loyaumcnt et c'est droys,
Voire toute ma vie sans y faire des roys.
Et ainsi le promets cn foy de filz de roys,
Et pour tcsmoign fais mectre hault en cest apparoys
Mon blazon cy qu'on voye, le vouloir qu'avoir doys.

Icy parle l'Acteur et dit :

Touchant duquel escu dessusdit estoit ung autre escu en une chardonnière, dont les chardons et aussi bien les feuilles estoient moult gentement rehaussées et pourtraictes d'or, les chardons d'or et les feuilles de vert. Lequel escu estoit d'azur à trois fleurs de lis d'or, bordé de gueulles, et dessus la bordeure en chief avoit ung lyonnet rampant d'argent, tant seulement, soubz lequel escu estoient les vcrs cy desoubz cscripz :

Telles sont les armes de Charles d'Anjou, comte du Maine.

Je Charles d'Anjou viens moy offrir humblement
Au noble dieu d'Amours, et lui faire présent
De mon corps pour vassal, contraint et asservy,
Comme celui qui là tout son temps bien servy
Et qui a par lui eu de très amoureux dons.
Si me viens présenter enserré de chardons,
Dont luy doy remembrer que c'est signifiance
Que comme Amours print fort, qui y a trop fiance
Suys point et enserré d'amoureuse pointure,
Pourquoy prens les chardons et porte en ma pointure,

Et viens à l'ospital et mon blazon apporte,
Pour le mectre et asseoir doulcement sur la porte.

Icy parle l'Acteur et dit :

Après ledit escu qui estoit sur les chardons ainsi assis comme avez oy, estoit plus bas ung autre bel et riche escu, autour duquel y avoit en semeure roes de chariot deffaictes et rompues. Entre lesquelles roes avoit petitz roletz dedans, esquielz estoient escripz : *A Refaire.* Lequel escu estoit escartelé de Foix et aussi d'Arragon, dont le premier quartier estoit d'or, à deux vaches de gueulles et le second estoit d'or à quatre paons de gueulles, desoubz lequel estoient les vers cy desoubz escripz.

Telles sont les armes de Gaston de Foix, et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Je Gaston de Foix viens, pour moy humilier,
Affin qu'Amours ne puist encontre moy crier,
Moy qui en plusieurs lieux m'ay voulu esprouver
Touchant d'armes les faiz esquielz sans varier
Ne pense que rien eut, qui fist à reprouchier.
Mais neantmoins que j'ay conduit maint souldoier,
Le dart d'Amours m'a print qui me fait soucier.
Parquoy de l'ospital me convient approuchier
Comme celui qu'Amours sert de bon cuer entier
En armes non vaincu, en amours prisonnier.
Si viens benignement mon blazon atachier.
Ainsi nous mène Amours quant vient au darrenier.

Icy parle l'Acteur et dit :

Joignant dudit escu estoit ung autre escu, lequel estoit d'argent à ung

lyon rampant de gueulles à une queue fourchue croisée et partie en sautouer, onglé, denté et couronné d'or et lempassé d'azur environné dehors de petiz flotz, dont les ungs estoient bleuz et les autres tous noirs, soubz lequel escu avoit lettres en vers escriptes qui disoient ainsi :

Telles sont les armes de Loys de Luxembourg et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Loys de Luxembourg ainsi me fais nommer,
Celui qu'Amours a tant contraint et fait somer
Par son droit rigoreux que j'en ay plusieurs foiz
Eslevés en maints lieux joustes et grans tournoys.
Mainte lance ay brisée, et maint escu fendu,
Et maint heaulme a forcé, entamé et rompu.
J'ay tant servy Amours, qu'eschapper je cuidoye,
Mais en la fin convient que je prengne la voye
D'aler à l'ospital et porter mon blazon.
Pourtant y suys venu comme c'est de raison,
Et dessus le portal l'ay mis comme il le mande,
Et si j'ay trop tardé, pardon lui en demande.

Icy parle l'Acteur et dit :

A part seul et près des autres blazons, en ung lieu ung peu plus obscur que les autres apparois trouvay blazon de riche estoffe fait bien bel et riche. C'est assavoir escartelé de Beauvau et de Craon. De Beauvau, d'argent à quatre lyons rampans de gueulles. Et de Craon, à lozenges d'or et de gueulles, duquel escu estoit le tableau environné de quatre crocs en crochez à l'un l'autre, et y avoit escript empres en grosse lectre de forme d'or et d'azur faicte bien richement : *Sans départir,* et soubz ledit blazon avoit en vers de lectre de court bastarde et bien formée escript ce que s'en suit :

Telles sont les armes de Loys, sieur de Beauvau et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Je Beauvau Loys sans doubtance,
Ay nom séneschal de Prouvence,
Qui en amours tous dis m'avance,
Des dames querir l'aliance
En promectant à tout oultrance
D'estre loyal sans variance,
Et jurant par ma conscience
Que tel suy, mais pas ne le pence.
Congnoissant estre leur plaisance
Si muant que n'y ay fiance.
Neantmoins mets sans déleance
Mon blazon cy en ordonnance.

Icy parle l'Acteur et dit[1] *:*

Sy commenca dame Pitié à soy ennoyer là, et tira le Cuer par la main, en luy disant que là ne se voulsist plus abuser et que ja estoit tard. Si lui prya le Cuer qu'elle voulsist ung peu avoir de pacience jusques à ce qu'il eust regardé ung escu entre les aultres, lequel estoit viz à viz de luy et estoit d'azur à ung faulx escu d'or ourlé de neuf croesettes de meismes à ung esaison d'argent. Ou milieu lequel escu estoit à destre de deux aultres escuz enclavez l'ung avec l'aultre, soubz lequel avoit en grandes lettres d'or escript : LA PLUS DU MONDE, moult autentiquement, et desoubz ledit mot en ung tableau estoit en vers escript ce que ycy s'ensuyt :

Je Pierre de Brézé, mon nom est en ce point,

[1] Le manuscrit de Cangé décrit en ces termes l'écu de Pierre de Brezé, omis dans celui de la Vallière.

Page 97. N°. 16



. et y trouvèrent une dame ancienne vestue assez simplement comme d'habitz de religion,.....

Page 126 N° 17



Telles sont les armes de Loys, sieur de Beauvau, et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Qui d'Amours ay esté fort assailly et point ;
Mais Dieu mercy j'ay tant eu mon fait regardé
Que ma langue a le corps suffisamment gardé,
Voire assez longuement, mais certes en la fin
Le dieu d'Amours m'a fait apprendre le chemin
D'aller à l'ospital comme les aultres font,
Qui par le dieu d'Amours les contraintes en ont.
Sy y viens en cryant : *La plus du monde voir* [1],
Mais par elle ne puis nul bon remède avoir.
Par dedans le portal j'ay mon blazon assis,
D'Amours fort enserré, doloureux et pensis.

Icy parle l'Acteur et dit :

Quant le Cuer eut assez remiré [2] ledit escu, et leu le portal et aussi bien les vers, ne volt plus arrester là, pour doubte de malcontenter dame Pitié qui l'avoit jà par plusieurs fois appellé. Néantmoins qu'il eust bien esté tout le jour sans boire et sans mengier, tellement estoit amusé à regarder les escuz dessusditz. Si passa oultre la porte en ce point sans plus arrester, et entra o les autres en ung semetiere grant et plantureux remply de tombes haultes, riches et belles, faictes de albastres et de pourpre, aussi de marbre, de mestal et d'argent pur et d'or tellement, et par si faicte façon y en avoit de riche, que s'estoit un estourdissement de les veoir. Mais n'eurent pas cheminée un trait d'arc dedans ledit semetiere, qu'entre les autres tombes apperceurent à part, non pas loign des autres, mais comme mises à part et environnées de mur pour plus grant excellence et espacialité. Lesquelles estoient en nombre jusques à six et non plus, desquelles six en estoit l'une et la plus grande d'or pur. Desoubz, le tabernacle d'argent fait en façon d'une petite chappelle ouverte des quatre coustez et faicte à osteaulx [3] artificiellement moult merveilleusement et de très grant science faicte et accomplie. Dessus laquelle tombe avoit

[1] *Voir*, pour *verò*, vraiment. — [2] *Remiré*, considéré. — [3] *Osteaulx*, logis, hôtel.

ung personnaige d'un philosophe avec une grande barbe, embéguiné. Et dessus son béguin avoit ung gent chapelet d'or à feuilles de lorier, lequel estoit noblement enrichy de pierres et de perles comme saphirs, balaiz esmerauldes, thopasses et dyamans aussi. Et estoit son corps vestu couvert et affublé d'un manteau jusqu'aux piez, et estoit enmaillé autour de la tombe tout l'art de réthorique fait par personnaiges, et au chief avoit ung très gent épitaphe que ung angelot tenoit, ouquel avoit escript en ceste manière :

Les lectres de ladite tombe disoient ainsi :

Ovide fu mon nom ycy posé et mis.
Je fuz de Sermouna, et si fuz moult amis
Au dieu des amoureux. Et l'art d'Amours volz mectre
Bien au long tout pour voir, en très beaulx vers et mectre
A la fin qu'exaulcé fust l'art d'amer pour moy.
Et pour ce tous amans, quant serez en esmoy,
Aiez toujours mémoire de mes faiz et de mes dis,
Si en aurez mérite au très beau paradis
Des gentilz amoureux, et si saurez comment
Se pourra gouverner vers sa dame ung amant
Très bien et saigement, proprement et à point.
Or vous avisez donc que vous n'y faillez point.

Icy parle l'Acteur et dit :

Joignant de celle tombe haulte et auctentique à merveille, riche, belle et plaisant et faicte de grant estoffe, estoit celle de Machault, poethe renommé, laquelle estoit sans tabernacle nul, mais touteffoiz n'estoit pour ce moins qu'elle ne fust d'argent fin toute faicte, et alentour escripte d'esmail bleu, vert et violet, et ensise à chaczons bien notées à virelaiz, aussi à servantoys, à lacz et à motelz en diverses faczons faictes et composées aussi en épitaphe en peu de vers, escript avoit pareillement :

Telz estoient les vers escripz à la sépulture de Machault :

Guillaume de Machault ainsi avoye nom,
Né en Champaigne fuz, et si euz grant renom
D'estre fort embrazé du penser amoureux
Pour l'amour d'une voix, dont pas ne fuz heureux,
Ma vie seulement tant que je la peusse voir.
Mais pour ce ne laissay pour vous dire le voir
Faire ditz et chançons tant que dura ma vie,
Tant avoye forment de lui complaire envye,
Et tant que cuer et corps asprement lui donnay.
Et fis mainte balade, complainte et virelay.
Et incontinent voir je rends à Dieu l'ame
Dont le corps gist ycy en bas soubz ceste lame.

Icy parle l'Acteur et dit :

Une autre sépulture avoit oudit pourpris, gentement ausmée et aornée, faicte d'argent doré sans épitaphe nul, car il y avoit vers sur la tombe escripz, laquelle estoit à branches de lorier comme par chappelez faicte au tour de vert esmail de plicque, sans autres figures faictes dedans, si non que en chascun chappel avoit en lectre antique le nom de Boucasse sans plus environné de petites flamectes, mais les vers de la tombe disoient en ce point :

Telz estoient les vers escripz à la tombe de Boucasse poëthe :

Je, Boucasse poethe, ay fait poser ycy
Mon corps, affin qu'on sceust que j'ay eu du soucy,
Par une dame au cuer qui s'appeloit Flamecte,
Tant qu'en fu embrazé de flame non flamecte,

Et d'ung ardent desir fut si esprins mon cueur
Que maints volumes fis, plus que nul autre auteur,
Voire durant mon temps, dont encores est mémoire
Des beaux faiz que je fis, cela est chose voire.
Touteffoiz à Amours fu-je tant asservy,
Que me retint de ceulx qui l'ont si bien servy
Qui sont au derrenier mis de pensée entière
A l'ospital d'Amours dedans la semetière.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Joignant, comme chose advenue en ung mesmes temps mais non pas en ung lieu, estoit cousté à costé toute pareille ainsi faicte d'argent; non pas pareille descripture ne aussi de faczon mais seulement de grandeur, estoit là une tombe d'argent dorée presque toute semblable si non par lieux. Sur lesquielz estoit le lorier en branches sans chappel et des rousiers aussi esquielz n'y avoit roses, fors ung seul bouton bien fait et vermeil et entre lesquelles branches avoit petiz roleaux, esquielz avoit escript sans autre chose nulle! *Jehan Clopinel;* mais dessus le plat de la tombe avoit en vers ainsi escript que cy s'en suit :

Telle estoit la tombe de Jehan Clopinel et les vers qui dessus estoient escripz disoient ainsi :

Jehan Clopinel suys, aussi dit de Mehun,
Qui entre autres amans puis dire que fuz l'un
Des poethes régnans, qui plus parla d'amer.
Au dieu d'Amours me suy voulu serf réclamer
Celui qui les amans en bien amer conforte,
Pourtant ay ordonné que mon corps on apporte
Poser en ce lieu cy, très lors que je fuz mors.
Si a l'on mis aussi au-dessus de mon corps.

C'est escript pour monstrer et donner à entendre
Que des amoureux fault chascun soy venir rendre
Gésir à l'ospital en ce point que j'y gis.
Tous amoureux n'auront enfin autre logis.

Icy parle l'Acteur et dit que :

En une autre tombe d'argent faicte moult haulte plus que nesune, fors que celle d'Ovide, estoit sans tabernacle ung ymaige d'un homme habillé en docteur de vaisture, et sur sa teste avoit une couronne faite de fueilles de lorier seulement que deux jeunes pucelles lesquelles avoient elles et le chief espandu par dessus les espaules à ung sercle tout d'or garny de pierrerie posé dessus leurs testes. Lesquelles pucelles estoient si proprement faictes qu'ilz ne fust nulz à les voir de loignet, qu'acoup ne les jugeassent estre vives vrayement. Lesquelles estoient si bien de couleurs esmaillées comme corps d'omme sauroit certes mieulx faire, et au chief de la tombe avoit ung épitaphe posé et bien assis sur ung pillier de jaspre vert et goucté de rouge. Ouquel tableau avoit escript tout ainsi que cy après s'en suit :

Telle estoit la sépulture de Pétraque Florantin, et les vers qui oudit tableau estoient disoient ainsi :

Pétraque Florantin, poethe renommé,
Suis ung servant d'Amours, car voir tel renom é,
Lequel pour madame Lauerga gente et blonde
Ay fait maint dit gentilz, et maint livret ou monde
Encores ne trouvons, en florantin escript,
Moult de beaux vers, telz que puis que Jhesus Crist
Fut mis en croix, ne fut de moy veu le pareil
Pour mectre rime ou vers au vray en appareil.
Et en nouveaux termes de cela je m'en vante.
Pour ce ay-je fait faire ceste tombe présente,

Soubz laquelle je gis, de ce ne me veulx taire
Comme vray serf d'Amours et aussi secretaire.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Ou rang des cincq dessus nommez estoit une tombe, ou pour plus au vray parlez ung sercueil car il n'estoit fait que de boys seulement. Neantmoins qu'il y avoit par dessus ung drap d'or large et plantureux, riche et beau, aussi non pas broché, aincois estoit de veloux sur veloux, plus velu qu'à tiers poil de treffin cramoisi, et les figures doz estoient d'or sur or rehaulcé, enforcé et regarny. Aussi sur lequel drap d'or avoit une grant blanche croix de fin atoir du long dudit drap d'or, et du large aussi, cousue et assise qui contenoit de large ung bon espan [1] ou plus, et, ou chief de la tombe, avoit sur le drap d'or ung carreau de satin d'un beau bleu azuré. Ouquel avoit lectres brodées de très fin or de Chippre, en langaige francoys, qui contenoient ainsi :

Telle estoit la sépulture de maistre Alain Charretier, et l'escript disoit ainsi :

Je, Alain Charretier, secretaire du roy,
Charles le septiesme, fuz en très dur arroy
Des faiz d'amours sourpris, tellement et si fort
Que, depuis que fortune me volt tollir [2] par mort
Ma très gente dame et ma seulle maistresse,
Finay mes jours du tout, en langueur et tristesse,
Voire faisant chançons, ballades et dictiez
Telz comme croy n'en furent oncques puis nulz dy tielz,
Ne si bien aornez, selon mon dolant cas.
Pour ce, après ma mort, ne m'a oublié pas
Le noble dieu d'Amours à qui suys serviteur
O les autres poethes m'a mis par sa doulceur.

[1] *Espan*, mesure de la main étendue. — [2] *Tollir*, enlever.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant il eut leu tous les épitaphes et bien au long regardé les dessusdictes tombes, lors commença le Cuer à prier pour eulx, et dame Courtoisie lui dist qu'elle avoit ferme créance qu'il n'estoit ja besoign, car leurs esperitz estoient en grant joye et repos pardurable ou paradis d'Amours. Il regarda aval le semetiere, et vit maints beaulx épitaphes et maintes belles sépultures et demanda à dame Courtoisie les noms d'aucuns, et elle lui dist que s'il en vouloit savoir, qu'il lisist et regardast le livre de l'ospital d'Amours que jadis fist ung jeune clerc natif de Tournay et que assez lui en deviseroit. Lors les mena ung petit plus avant hors du pourpris de l'ospital, et lui monstra une quantité de corps tous nudz en la fange et à la pluye, sans sépulture ne épitaphe. Et d'aucuns y avoit qui estoient tous pourriz, et n'y avoit que les os des autres qui estoient à demy pourriz, et leur traynoient les boyaulx et les autres tous fraiz mors qui gisoient en l'ordure moult deshonnestement. Si parla Courtoisie au Cuer, et lui dist en telle maniere.

Icy parle Courtoisie au Cuer et dit :

Ou semetiere que veu as
Ne scay si bien advisé las
N'y gist que loyaulx amoureux,
Tous enseveliz selon eulx.
Qui plus a amé loyaulment
Et plus y gist honnestement.
Mais en cest champ hors ces murailles,
Il n'y gist fors que truandailles,
Qu'excommuniez sont d'Amours
Par leurs faulx et desloyaulx tours.
Car tant qu'au monde ont esté,
Ne firent que desloyaulté.

Pour ce sont cy mis pour mémoire,
Et pour plus donner aux bons gloire.
Tel y a qui mengea d'oblye.
Jamais Amours telz gens n'oblye,
Car soit privé ou estrangier
S'en veult au dernier vengier.
Garde doncques ta loyaulté
Et fuy tousjours desloyaulté.

Icy parle l'Acteur et dit que.

Lors le Cuer baissa la teste et fut ung petit pensifz des merveilles qu'il veoit et oyoyt dire à dame Courtoisie. A chief de piece leva la teste, et la mercia grandement de ce qu'il lui plaisoit lui enseigner et remoustrer. Si le prit par la main et les mena tous trois à la chambre de dame Pictié la prieuse qu'ilz trouvent levée et toute preste; et allerent tous ensemble oir la messe et le service qu'on célébroit celui jour pour ung amoureux et une amoureuse du pais d'Almaigne, lesquielz ont esté apporté mors ceans par ung cas piteux nouvellement advenu. Lors ne se pot tenir Desir qu'il ne demandast à Courtoisie la vérité du cas, et elle lui dist que voulentiers le dira. Si leur commença à conter en telle manière :

Icy parle Courtoisie et dit ainsi :

Il est vray que n'a pas gramment
C'est amoureux qui loyaulment
Et de bon cuer ama sa dame
Dont en voyez les corps sans ame.
Si l'aloit par ung soir la veoir,
Mais Mesdisans qui plus que veoir,
Vient et ont dit mainteffoiz.
Si l'espierent tant de foiz

Et monstrerent à Jalouzie
Qu'ainsi leur a tolu la vie,
Car d'une espée par le corps
A ung coup les a tous deux mors.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Et à ces parolles haulça Courtoisie le drap dont les corps estoient couvers, et leur monstra qu'ilz se tenoient encores acollez et avoient une espée parmy leurs deux corps. Si se merveillerent les trois compaignons de l'aventure qu'ilz virent, puis ouyrent la messe moult dévotement, et puis allèrent baisier les reliques qui estoient dessus le grant autel. C'est assavoir tout premierement ung vaisseau de cristal grant et plantureux en façon d'un pot ront, garny d'or et de pierrerie, plain l'eaue de la mer ou Leandro fut noyé pour la belle Ero en l'allant veoir.

Item, l'espée du Grec qui tua Corebus, filz du roy de Myzia en Azie, pour l'amour de Cassandra; laquelle espée comme par miracle estoit encores comme toute sanglante, et ne la povoit l'en fourbir que tousjours le sang n'y parust aussi fort comme le propre jour que Corebus en fut occis.

Item, une autre espée faicte de très ancienne façon, et moult richement garnye d'or et de pierreries, de laquelle espée fut tué Tournus, lorsqu'il cuida deffendre d'estre prise à Lavigne, fille au roy latin.

Item, encores bésa ung beau et riche hanap merveilleusement fait d'or et garny de pierreries, ouquel hanap la belle Sigismonda fille de Tancret, prince de Salerne, beut le mortel breuvage à celle fin qu'elle peut mourré, si qu'elle fust enterrée en la fosse de son amy par amours, lequel son père avoit tué pour ce qu'elle l'amoit.

Plusieurs autres reliques y avoit là desquelles le conte ne dit mot, pour ce que le Cuer ne ses compaignons ne béserent que celles cy-dessus nommées. Et quant la messe fut chantée, ilz s'en vindrent par devers

dame Pitié pour avoir response du conseil qu'ilz lui avoient le soir d'avant demandé. Et dame Pitié appella Courtoisie et parla à eulx en telle maniere :

Icy parle Courtoisie à Pitié et aux autres et dit :

Mes enfans, j'ai pensé ce soir
A ce que me distes hier soir,
Que vous voulsisse conseillier
Pour moins en vain vous travaillier.
Mais premier le Cuer jurera
Que point ne se parvirera
De léaument servir Amours
Doresnavant et à tousjours.
Or n'y pensez en ce erreur,
Car il m'est souverain seigneur
Et si fonda cest ospital;
Pour ce ne le prenez à mal.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Et à ces parolles prist dame Pitié un livre et fist jurer et faire serement au Cuer de bien et loyaulment servir Amours doresnavant et garder ses commandemens, lesquielz il lui commanderoit, quant il parleroit à lui. Si le promist le Cuer très voulentiers, car grant voulenté avoit d'estre du tout serviteur au dieu d'Amours et de venir à son entencion de la queste de très Doulce-Mercy. Et après le serement fait, recommença dame Pitié à parler et dit ainsi :

Comment dame Pitié conseille le Cuer et ses compaignons de ce qu'ilz ont à faire.

Mes amis, n'aiez pensement
Si du Cuer ay prins le serement;

Car en ce point le me fault faire,
Si vers Amours ne veulx forfaire,
Veu que lui ay par féaulté
Promise foy et léaulté.
Maintenant vous conseilleray
Du tout au mieulx que je pourray.
Combien que vous avez emprise
Une merveilleuse entreprise,
Si l'ont bien d'autres entrepris
A qui depuis bien en est pris.
Mais or laissons tout ce langaige ;
La fin si nous en fera saige;
Et revenons à ce point cy
Comment aurez Doulce-Mercy.
Il m'est advis pour y venir
Que deux points avez à tenir:
Le premier d'aler tout le cours
Devers le noble dieu d'Amours
A son beau chastel de Plaisance,
Et là lui requerir licence
De povoir sans guere arrester
La Doulce-Mercy conquester.
A mon advis s'est le meilleur,
Veu qu'il est de ce pays seigneur.
Et l'autre point si est pour voir
Que après vous allez au manoir,
Qu'on dit en ceste région
Le *Manoir de rebellion*,
Là ou Dangier aussi Reffus
Qui rendent maintes gens confus,
Tiennent Doulce-Mercy la belle,
La très gracieuse pucelle,
Si rudement emprisonnée
Qu'elle en est toute mal menée.

Et si fault trestant requerir
Que ung baisier puissiez acquerir,
Si l'avez, bien serez sans faille,
Mais ains aurez dure bataille,
Car Dangier ne le souffreroit
Ne Reffus, tant comme il pourroit.
Mieux ameroient estre mors
Qu'en estre de nulz bons accors,
S'il n'y avoit corrupcion
Par don, sans nulle fiction.
Encore y a des Mesdisans
Qu'onques ne furent bien disans,
Car quant bien estre cuiderez
D'eulx, adoncques vous sentirez
Que de vous tiendront parlement,
Non tout en hault, mais coyement.
Ilz ont la langue si legiere
Et en parler si mensongiere,
Que nulz d'eulx pour dormir ne lesse
De dire tousjours pis sans cesse,
Et ne scevent à quel propos
Jamais leur langue n'a repos.
Car sans cesser ont desplaisance
D'aultruy amoureuse plaisance.
Or les laissons atant ester:
Dyables les puissent emporter!
Mais croiez moy et bien ferez,
Pour rien vous ne vous defferez
De votre compaignon Largesse.
Aussi n'oubliez pas Promesse
Que vous trouverez à l'ostel
Du dieu d'Amours, qu'il n'y a tel,
Car il sert bien à peu de coust,
Autant que fait faucille en aoust.

Riens donner et assez promectre
Ne peut gueres apouvrir son maistre.
Mais gardez vous sur toute rien
De faillir à homme de bien;
Puisque une foiz l'avez promis
A le tenir estes soubzmis.
Mais Dangier, Reffus, tel merdaille,
Decepvez-les, ne vous en chaille :
Et quant serez au dieu d'Amours
Je vous yray à grant secours.
Devers Doulce-Mercy yray
Et pour vous, Cuer, lui parleray.
Car à elle parle souvent
Maulgré Dangier qui est devant,
Dont il a grant dueil et esmoy.
Mais reffuser n'oseroit moy
Que ne voise à Mercy parler,
Touteffoiz que je y vueil aller,
Pour ce qu'il congnoist bien et voit
Qu'Amours pas ne lui souffreroit,
Qui m'a donné autorité
Que soient par moy visité
Dont ceulx qui sont de sa mesgnie.
Si en a Dangier grant envie,
Mais non pourtant ainsi, mayt dieux,
Mercy s'accorde en plusieurs lieux
A mon parler malgré Dangier.
Si m'en auduit bien estrangier,
Honte et Cremeur, Dieu les mauldie,
Sont ceux de qui fault que mandie
Tousjours les remet au devant.
Parquoy il destourbe souvent
Ses pouvres amoureux malades,
Qui sont ses chançons et ballades

Venans à leur entencion.
Luy et Reffus son compaignon
Si destruisent la seigneurie
D'Amonrs, et aussi Jalouzie
Qui de nouvel est retourné,
Mais je ne scay de quel contrée;
Mais à Amours a fait maint mal.
Elle a destruit nostre ospital.
Tant de malades y envoye
Que soustenir ne les pourroye,
Et eusse deux fois tant de rente
Comme il y a selon mentente,
Et aussi fusse la premiere,
La faulce vielle Lorengiere,
Qui vint à Dangier rapporter
Qui ça se venoit déporter
Ung très beau jeune damoiseaulx
Qui faisoit de très grans aveaulx[1],
Qui le Cuer se fait appeller
Pour Doulce-Mercy conquester,
Et puis après deux Mesdisans
Vindrent ses parolles disans
Et fortifient sa raison.
Icy feray conclusion.
Venez ung petit desjuner.
Il est temps de vous en aller.

Icy parle l'Acteur et dit que.

Quant les trois compaignons eurent ouyes et bien entendues les parolles

[1] *Aveaulx*, divertissements.

que dame Pitié la prieuse leur avoit dictes, le Cuer et Desir furent aucques esbahis de ce qu'ilz lui oirent parler de la faulce vieille nayne Jalouzie, laquelle ilz avoient de longtemps laissée à l'ermitaige là ou elle avoit mis Bel-Acueil en prison comme le conte vous a devisé cy arriere. Si ne se pot tenir de demander à dame Pitié s'il y avoit longtemps qu'elle fut venue, et elle leur respondit qu'il y avoit environ huit jours et s'estoit alée mectre de la mesgnie Dangier. Si en laissèrent atant le parlement et dirent bien à eulx mesmes que s'ilz la pevent trouver que ilz vengeront Bel-Acueil que elle emprisa [1] ainsi faulcement.

Lors print Pitié le Cuer par la main et les emmena desjuner; et quant ilz eurent beu et mangié tant que mestier leur fut, ilz prirent congié à dame Pitié la prieuse et à Courtoisie l'enfermiere et les remercierent grandement de ce qu'elles les avoient si bien logiez et aussi du bon conseil que Pitié leur avoit donné. Si s'en allerent par l'ospital prenant congié des pouvres amoureux malades dont ilz en congnoissent plusieurs; et prirent leur chemin droit devers le bel chastel de Plaisance, pour aller faire hommaige et révérence au dieu d'Amours et lui demander congié de conquester la Doulce-Mercy par la maniere que dame Pitié leur avoit conseillié. Mais atant se taira ung petit le conte à parler d'eulx, et parlera de dame Pitié la prieuse pour conter comment, pour faire aide au Cuer, elle alla au manoir de Dangier et de Reffus parler à la Doulce-Mercy. Cy endroit dit ly contes que quant les trois compaignons, le Cuer, Desir et Largesse, eurent pris congié de dame Pitié la prieuse, comme vous avez ouy, que il ne demoura gueres qu'elle se mist à chemin et s'en alla droit au manoir de Rebellion, là ou elle trouva Dangier à la porte. Moult la regarda de travers par grant despit. Mais elle n'en laissa point à passer oultre, car Amours lui avoit baillé puissance et auctorité de visiter tous ceulx et celles qui sont de la mesgnie. Mais ce ne fut pas sans groussier [2], car Dangier ne se pot tenir que en passant ne dist deux motz en ceste manière :

[1] *Emprisa*, emprisonna. — [2] *Groussier*, *grousser*, murmurer, se plaindre.

Icy parle Dangier en murmurant et dit ainsi :

Où peut tant ceste vieille aller?
Dyables la font bien tant trocter.
Quant Doulce-Mercy la croira,
Par Dieu ja bien elle ne fera.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Mais ja pour chose que le faulx villant rebelle Dangier sceust dire ne groussier entre ses dens, dame Pitié la prieuse n'en laissa à passer oultre, et fist tant qu'elle vint à la chambre de très Doulce-Mercy là où estoient Honte et Crainte qui la gardoient et tenoient moult de près. Et y estoient aussi les deux Mesdisans que Mallebouche y envoya depiéça comme le conte vous a devisé. D'autre part y estoit Jalouzie qui racontoit ung conte des maulx et inconvéniens qui autreffoiz estoient advenuz par gens amoureux. Et les deux Mesdisans lui témoignoient et fortiffioient sa raison. Mais quant ilz virent dame Pitié entrer en la chambre, ilz commencerent à abaisser leur caquet. Ce nonobstant ilz ne laisserent pas à murmurer et à caqueter ensemble disans que le déable a bien aportée ceste vielle maintenant, et dame Pitié qui les entrouyt, aucunement n'en fist semblant, car elle congnoissoit assez leur coustume. Ains salua la Doulce-Mercy et se vint asseoir emprès d'elle, et lui parla à basse voix le plus qu'elle povoit, combien que Jalouzie et les Mesdisans mectoient toujours paine d'escouter. Et lui dist en telle manière :

Icy parle dame Pitié à Doulce-Mercy et dit ainsi :

Ma très doulce et belle fille,
Qui tant estes gente et habille,
Moult suis marrie et esperdue

Que si court estes tenue
Par ce faulx Dangier le rebelle
Et les autres de sa querelle,
Comme Crainte et Jalouzie
Et Mesdisans que Dieu mauldie !
Se avec vous estoient dix ans
N'auriez heure de bon temps :
Et vous estes belle pucelle,
Doulce, plaisant, fresche et nouvelle,
Digne d'avoir à serviteur
De France le plus grant seigneur.
Or est ainsi qu'en ce pais,
Belle fille, pour votre advis,
Est venu ung jeune seigneur
Qui se fait appeler le Cueur,
Qui pour vous a maints maulx souffert
Et en recoy et en appert[1].
Car de loing a empris la queste,
Par Desir et à sa requeste,
Pour vous, très belle, conquester.
S'en a voullu passer la mer,
Où il a souffert mains tourmens.
Belle fille, ne vous en mens.
Faicte en a mainte autre vaillance
Et combatu jusqu'à oultrance.
Tant a souffert, à mon advis,
Qu'à paine en est eschappé vis[2].
Mais il est très doulx jouvencel,
De corps et de visaige bel,
Qui sert très bien à la matiere.
Si n'ayez votre amour si chiere

[1] *Et en recoy et en appert*, et en secret et en public. — [2] *Vis*, vivant.

Que ne lui veulliez octroyer.
Bien a deservi tel loyer [1].
Il est allé devers Amours
Pour prendre congié tout le cours
De vous povez si conquester,
Maulgré ceulx qu'en vouldront parler.
Si advisez que lui direz,
Et comment lui responderez,
Et ne soyez mal gracieuse,
Folle, nice, ne despiteuse,
Car gueres ne séjournera [2]
De cy venir, et amenra,
Je vous dy, en sa compaignie
De gens de bien, je vous affye [3].

Icy parle l'Acteur et dit en ceste maniere :

Quant la très belle Doulce-Mercy eut bien ouye et entendue dame Pitié, elle mua couleur et devint ung petit plus vermeille qu'elle n'avoit accoustumé d'estre, mais si très bien lui seoit, qu'il n'est nul s'il la veist qui ne deist que c'estoit la plus belle chose du monde, et pensa incontinant que celui de qui dame Pitié lui parloit estoit celui Cuer de quoy Jalouzie et les Mesdisans avoient tant parlé. Et vraiement si estoit il, car plusieurs foiz Jalouzie et aussi les Mesdisans en parloient devant elle en eulx mocquant du Cuer et de la paine qu'il souffroit pour la venir conquester, et qu'il estoit bien foul s'il y cuidoit advenir.

Si commença incontinent Doulce-Mercy à amer le Cuer en sa pensée, car dame Pitié l'avoit jusques au cuer attainte des paines et travaulx qu'elle lui dist qu'il avoit souffert pour elle. Mais elle n'osoit parler ne respondre pour doubte qu'elle avoit de Jalouzie et des Mesdisans qui es-

[1] *Bien a deservi tel loyer*, il a bien mérité cette grâce. — [2] *Séjournera*, tardera. — [3] *Affye*, assure.

toient en la présence. Si prist dame Pitié par la main, et, en la lui estraignant, lui fist signe qu'elle fist venir le Cuer le plustost que faire se pourroit. Lors prist dame Pitié congié pour s'en aller d'illec[1]. Mais ce ne fut pas sans murmurer ne avoir des broquars par les Mesdisans pour le long parlement qu'elle avoit tenu avecques la Doulce-Mercy. Mais atant se taist ores ly contes à parler de la Doulce-Mercy, et de Pitié, et de Dangier et de ses complices. Et retourne à parlez des trois compaignons, le Cuer, Désir et Largesse, pour conter partie de leurs aventures.

En continuant parle l'Acteur et dit en ceste manière:

Or dit ly contes que quant les trois compaignons, le Cuer, Desir et Largesse, eurent pris congié de dame Pitié, et qu'ilz se furent départiz de l'ospital d'Amours, comme il vous a devisé cy devant, que ilz se mirent au chemin tout à pied comme ceulx qui n'avoient nulz chevaulx, car ilz les eurent habandonnez à leurs varletz quant ilz entrerent en la marine, comme vous avez ouy. Et firent tant que à la paine qu'ilz y misdrent ilz vindrent à pied du roc du bel chastel de Plaisance. Le jour fut bel et cler, et le souleil hault comme à heure de tierce. Si leverent les trois compaignons leurs yeulx pour regarder contremont[2] devers le bel chastel. Mais ilz furent si très ébloüy de la luyeur[3] que le chastel rendoit pour le soreil qui feroit[4] contre, qu'ilz furent tous esvanouyz. Et ce ne fut pas de merveille[5] pour la grant beaulté du beau chastel, qui mieulx sembloit chose célestielle ou spirituelle que terrienne. Et combien qu'il n'est langue qui peust fournir à deviser les grans richesses, merveilles et beaultez du beau chastel, touteffoiz le conte s'entremettra d'en devisez aucunes choses non pas toutes, car il ne sauroit, mais partie.

Ce très bel chastel de Plaisance estoit fondé sur une roche d'esmeraude, en laquelle y avoit vaines de dyamans nayfz, foison et si grant quantité

[1] *Illec*, là. — [2] *Contremont*, en remontant, en haut. — [3] *luyeur*, lumière. — [4] *Feroit*, frappait. — [5] *De merveille*, surprenant.

que on y veoit presqu'autant ou plus de dyamans que d'esmerauldes. Les quatre pans des murs dudit beau chastel estoient de cristal, et y avoit à chacun pan au bout d'une grosse tour faicte de chailloux de rubiz fins et reluisans, dont le moindre estoit plus gros que tout le corps d'un homme. Et estoient couvertes lesdictes tours de platine du large de la paulme faictes toutes de mere de perles, et le maisonnement d'entre les dictes tours estoit couvertes de tuilles d'or fin gentement esmaillées à la devise du dieu d'Amours, c'est assavoir : *A cuers vollages*, et ceste devise là porte chacun qui est loyal amant et serviteur d'Amours, desoubz la senestre aisselle, et à cela les congnoist l'on, comme là je le sceu. Oultre plus avoit sur chacune tour une grosse escarboucle en lieu de pommeau, et estoit le portal dudit beau chastel fait de cassidoine et de pierre d'agate entaillée par lozenge. Sur lequel portal avoit au plus hault, en lieu de pommeau, une très fine perle, clere et très orientalle, laquelle estoit bien de la grosseur d'une pierre de bombarde, tant que ung homme, à mon advis, n'eust sceu embracer à l'entour, et estoit ledit beau chastel ensaint tout autour, en lieu de faulces brayes[1], de murailles faictes de gros saphirs. Et pour plus proprement le donner à entendre, ledit beau chastel estoit de façon telle comme celui de Saumur en Anjou qui est assis sur la rivière de Loire, sinon qu'il estoit de grandeur et de l'espace la moictié plus large et plus spacieux. Pour ce n'estoit pas merveille à la façon que le conte vous advise, c'il rendoit grant lueur quant le souleil luisoit sus, combien que pas ne vous a devisé la moictié de la beaulté du beau chastel. Mais il s'en taira atant, car tout deviser ne sauroit, et reviendra à nostre matiere à parler des trois compaignons.

Ainsi parle l'Acteur en continuant sa matiere et dit :

Or dit ly contes que quant le Cuer, Desir et Largesse eurent esté une piece raviz pour la resplendisseur du beau chastel, comme dit est, ilz revindrent à eulx. Et quant la veue leur fut bien revenue, ilz commencerent

[1] *Brayes*, espèce de bastion ou de porte.



Tel estoit la façon du beau chastel, et les vers qui dessus le portal
estoient escripz disoient ainsi:

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse Angers

à monter contremont le roc par la vaine qui estoit de dyamans, qui moult leur fist grant paine, car il en y avoit de si esgutz qu'ilz leur perçoient leurs soulliers et les piez. Mais ilz n'osoient regarder le beau chastel pour l'esblouyssement qu'ilz en avoient eu. Et tant firent que en assez peu de temps ilz vindrent au-dessus du roc, jucques à la premiere barriere qui estoit toute faicte de boys de cypres et de cedre et marquetée d'ivoire. Ilz passerent oultre, car elle n'estoit point fermée, et vindrent jucques au pont dormant là où il y avoit bel umbre; car le souleil luisoit à l'opposite de la porte, parquoy il rendoit grant umbre, mais c'estoit ung umbre très plaisant, car le souleil rayoit aucunement parmy le cristal dont les murailles du chastel estoient faictes, combien qu'il leur destournoit le grant esblouyssement qu'ilz avoient eu. Si leverent les testes tous trois incontinent, car plus ne se povoient tenir de regardez la très grant beaulté du beau chastel, et regarderent le portal qu'ilz n'avoient encores veu, qui bel et riche estoit, et virent, dessus la porte, deux grandes ymaiges d'ambre jaulne, aornées d'or d'alquimye fait de la quinte essence et de pierres précieuses, moult richement entaillées et eslevées, qui tenoient ung mirouer d'une table de dyamant, grande et large d'environ trois pieds de toutes escarreures, là où on se povoit mirer dez la premiere barriere du chastel. Et avoient les deux ymaiges leurs noms escripz desoubz leurs piez, et estoit l'un appelé Fantaisie et l'autre Ymaginacion. Lesquelles deux avoit devisé le bastiment dudit chastel comme maistresses d'euvres. Et si avoit grosses lectres entaillées sur leurs testes qui disoient ainsi :

Tel estoit la façon du beau chastel, et les vers qui dessus le portal estoient escripz disoient ainsi :

S'en ce mirouer nul se mire
Qui ne soit voir loyal amant,
Le dieu d'Amours si lui fait dire
Qu'il s'en repentira briefment.
Car ceux-là auront dueil et ïre
Qui en amours font faulcement,

Et verra l'en entierement
Leur barrat[1], là, et leurs faulx atours,
Leur tricherie cuidemment[2].
Or s'en garde qui aura paours.

Quant les trois compaignons, qui jusques sur le pont dormant du très bel chastel de Plaisance furent venuz, eurent bien regardé le riche portal et les deux ymaiges dessusditz, et qu'ilz eurent leuz leurs noms, et aussi les lettres qui dessus leurs testes estoient entaillées, ilz marcherent avant jucques au pont leveys qui estoit abaissé, et virent la porte fermée qui estoit d'yvoire, ferrée d'or bien et richement, si s'arresterent. Et ne se pot tenir le Cuer de lire les lettres qui dessus le mirouer estoient, et prenoit si très grant plaisir à veoir et regarder les deux belles ymaiges qu'il n'en povoit oster ses yeulx. Si dit adonc Desir à soy meismes que le Cuer estoit bien happé et qu'il n'avoit garde d'eschappez à Amours. Mais ainsi qu'ilz entendoient à regarder les deux ymaiges et le mirouer, atant on veit saillir par le guischet de la porte d'yvoire un très beau jouvencel qui tenoit ung espervier blanc sur son poing. Et si aucun me demandoit qui il estoit, je diroye que c'estoit Bel-Acueil, celui que Jalouzie tint emprisonné en l'ermitaige, que dame Espérance délivra depuis, comme le conte a devisé cy arriere, qui s'en aloit à l'esbat davant la porte du chastel pour paitre son espervier. Et au plustost que Desir le vit, il le congneut, car autreffois l'avoit-il veu, et Bel-Acueil lui aussi. Si s'accolerent et conjoirent et entrefirent grant feste; puis le fist avoir congnoissance au Cuer qui moult voulentiers le vit. Et après ce que Bel-Acueil les eut tous saluez et conjoiz, Desir le tira à part et lui conta leur affaire et la cause de leur venue, et lui pria qu'il allast devers Amours lui prier qu'ilz peussent parler à lui, et que le Cuer lui peust faire hommaige, car n'avoit grant voulenté de devenir et estre du tout retenu son serviteur.

Lors Bel-Acueil rentra dedans le chastel, mais il laissa le guischet ouvert et s'en alla devers Amours et lui conta la venue des trois compaignons

[1] *Barrat*, fraude. — [2] *Cuidemment*, évidemment.

et de la conqueste que le Cuer avoit entreprise par l'enhortement de Desir, et qu'il lui vouloit faire serement et hommaige, et aussi la paine qu'ilz avoient soufferte pour parvenir à son service. Et Amours qui l'escouta très voulentiers les commenda à faire venir, car il savoit bien que despietza avoit le Cuer esté actains de l'une de ses saiectes dont il tire à la volée, et il avoit ouy dire qu'il estoit très bel jouvencel : pour ce le désiroit moult à veoir. Si s'en vint incontinent Bel-Acueil à la porte, et appela les trois compaignons qui regardoient tousjours le bel portal du chastel bel et les deux ymaiges et le bel mirouer qu'elles tenoient. Et se y mira tant le Cuer que moult lui tardoit d'estre dedans le bel chastel et de faire hommaige au dieu d'Amours. Mais quant ilz se ouyrent appeler ilz entrerent dedans, et Bel-Acueil prist le Cuer par la main et lui dist qu'il venist parler à Amours. Et quant ilz eurent passée la premiere porte et furent soubz le portal, le Cuer apperceut en la voulte du portal pendue une corbeille faicte d'osiers, ancienne et de vieille façon, laquelle pendoit à une chaigne d'or grosse comme le braz. Si pensa le Cuer qu'il sauroit moult voulentiers quelle vertu celle corbeille avoit qui n'estoit que de boys, veu qu'êlle estoit à une si riche chaigne pendue. Et en regardant qu'il faisoit, ladicte corbeille s'arresta, et vit unes forces de fer toutes enroullées qui estoient de la grandeur d'un pié et demy, de la faczon ne plus ne moins comme telles de quoy on tond les brebiz en Berry. Entre le taillant desquelles forces avoit une grosse poignée de cheveulx noirs comme tacre et longs d'une toise au plus, lesquelz cheveulx sembloient mieulx de homme que de femme, tant estoient rudes, gros et letz. Si n'eust gueres regardé là, qu'il apperceut encores joignant de ladicte force, laquelle pendoit à un gros croc d'or, si vist ung fraing grant et d'antique faczon, une bride de cuir, une selle et ungs esperons dorez ensemble liez et penduz à une chaigne d'or grosse et forte, et encores plus fort, car en suyvant estoit aussi pendue une quenoille de femme remplie de lin, et le fuzeau pendant au fil de costé, atachée à deux crampons d'or fin. Et plus avant encores y avoit une ymaige de boys grande et enfumée en faczon d'ung ydolle qui tenoit une verge de sergent, laquelle pareillement estoit atachée par le faulx du corps à une chaigne d'or. Et ainsi que ledit Cuer se fut un espace amusé à regarder ladicte ymaige à tout

la verge devant dicte, comme tout esbahy leva la veue d'autre part, si perceut en ung coing assez hault deux lames en quarze pendues à deux croiz d'or fin, gros massiz pesans et fors à merveilles, et estoient lesdictes lames en faczon et maniere de ung mestier à tistre [1] la soye, et à l'ung des coins dudit mestier estoit pendu ung pennier moult bel et riche comme de pierrerie fine, lesquelles ne se povoient pas bien choisir de veue pour la cause que ledit pennier estoit au dedans dudit mestier, voire à l'une des quarés, comme ouy avez. Mais bien me souvient que celui pennier devant dit estoit plain et comble de petites fusées et escheveaulx de soye de plusieurs couleurs et de petites forcettes et poinczons et batoirs rons avec plusieurs manieres d'ostilz qui à ce dit mestier sont nécessaires. Lesquelz ne povoit pas ledit Cuer tous choisir de veue à sa voulenté, pourquoy ne se pot taire, que il ne demandast à Bel-Acueil que toutes ces choses cy vouloient signiffier, et lors Bel-Acueil qui veoit que le Cuer en avoit admiracion, ne se pot tenir de sourrire, disant au Cuer ainsi :

Les dessusdictes choses pendoient soubz la voulte, et à ceste heure parla Bel-Acueil au Cuer et lui dit en ceste maniere :

Oru Cuer qui merveilles as,
Desirant à savoir les cas
Pourquoi ces choses sont ycy
Ainsi mises, et as soulcy
De quoy servent, dire ce vieulx,
Et tout premier ainsi maist dieux.
La corbeille que tu voiz là
Si est proppement celle-là
En laquelle pendu Virgille
Par une dame moult subtille,
Qui lui sceust telz raisons monstrer
Qu'elle le fist dedans entrer,
Disant que jamais autrement

[1] *Tistre*, tisser.

Ne la povoit veoir nullement.
Et lui qui estoit d'elle pris,
Y entra dont moult fut repris,
Car incontinent de ce lieu
Le tira jucques au meillieu,
Et puis le laissa là pendu.
Son sens fut mal lors despendu,
Car de tous ceulx de la cité
Fut là congneu et visité.
Amours ainsi le desprisa
Pour ce que toujours peu prisa
Virgille le povoir d'Amours.
Or en fuz pugny par telz tours,
Comme voyez ycy endroit.
Ne lui valut alléguer droit
N'estre clerc, migromant ne saige.
Il lui fut forcé faire hommaige
Humblement, lui criant mercy.
Et pour mémoire est pendue cy
La corbeille, et tousjours sera
Tant que le monde durera.
Les forces emprès que voyez,
Sont celles, tout seur en soyez,
Dont Sanson eut longue le chief;
De quoy puis morut à meschief.
Car tant desprisoit par sa force
Amours, que puis tondu de force
Fut par Dalida faulcement.
Et en ce point prist vengement
De lui, Amours et à bon droit.
Qui l'istoire dire vouldroit
Longue seroit à raconter,
Pour ce ne t'en vueil plus conter.
Tu l'as ouy dire autreffoiz,

Ce trop je plus de dix foiz.
D'autre part la bride et la selle
Laquelle tu vois là, c'est celle
De quoy Aristote le saige
Fut embridé par le visaige
Et sellé par dessus le doux.
Tant blasma le bien d'amer doulx,
Et tant le desprisa, qu'Amours
S'en vengea par les subtilz tours
De celle-là qui lui bouta
La selle, puis dessus monta
Et des esperons lui donna,
Et tellement si l'ordonna
Que sa science peu valut.
Amours son sens lors lui tolut,
Car lui qui estoit tant honneste
Fut chevauché comme une beste.
Puis la quenoille que voyez
Fut celle, tout seur en soyez,
Dont Sardina palus filla;
Fuzeau et lin vous voyez là.
Amours aussi filler le fist
Entre femmes, et le desmist
De l'orgueil dont tant se prisoit,
Que les faiz d'Amours desprisoit.
Mais mis fut en subgeccion,
Ainsy que j'ay fait mention.
Oultre plus cela est l'ydolle
Que Salomon, de chaude colle [1],
Pour une femme ydolatra.
Amours en ce point si l'oultra

[1] *Colle*, désir, disposition.

Et ravala son dur couraige;
Car il cuidoit bien estre saige;
Aussi estoit-il pour certain;
Mais il n'est nul tant soit haultain,
Plain de science ou bien apris,
Qui d'Amours souvent ne soit pris.
Et en oultre savore devez
Que le mestier lequel vous vez
A ces deux crocs d'or fin pendant,
Se vous voulez estre entendant
Que ledit mestier signiffie,
Escoutez moy et je me fie
Qu'avant parte de ce lieu,
Les causes, au plaisir de Dieu,
Vous seront toutes devisées.
Et du pennier et des fusées,
Et des lames et de la soye,
Pas à l'oublier ne pensoye,
Car afin que demeure quicte,
Raison requiert que je m'acquitte.
Dores ycy vous avertir
De quoy tout cecy peut servir,
Pourtant mon devoir en feray,
Et la vérité vous diray.
Savoir devez qu'entre les fors,
Qui oncques firent nulz effors,
Nulles vaillances ne faiz d'armes,
Entre tous ceulx de qui les armes
Et les blazons sont assanciez,
Ne devroit estre oubliez
Le noble vassal Erculès,
Qui estoit à tant grant relès
Comblé de toute hardiesse,
De force et de toute prouesse,

Que qui vouldroit tout raconter,
Long seroit son cas à conter.
Mainte vaillance en son temps fit
Maint homme par force deffit,
Lyon ne sanglier ne laissoit
Qu'occis quant il les trouvoit.
Mais touteffoiz un jour avint
Que le vouloir d'amer lui vint
Pour Yola la gente et belle,
Dont le feu d'Amours estincelle
En son cuer si très ardanment,
Qu'il oublia soudainnement
Guerres, batailles et tournoys,
Coursiers, lances et harnoys,
Et tant de celle s'afolla[1],
Qu'elle d'Ercules son fol a,
Car pour sentir sa doulce alaine,
Cherpissoit o elle la laine,
Et les fusées desvindoit
Quant sa dame lui commandoit.
Ce sentent la signifiance
Du pennier et la demonstrance,
Et tant s'afolla de la dame,
Qu'elle lui monstra de la lame
Et du mestier de tisserie
La science, par ragerie
D'amours, dont il fut tant déchuz,
Qu'elle lui faisoit les tissuz
Tistre et faire sur son mestier,
Dont Ercules n'avoit mestier,
Si n'eust esté l'ardant folye

[1] *S'afolla*, devint fou d'amour.

d'amours, qui plusieurs ainsi lyc.
Si aiez le fait entendu
Du mestier que veu as pendu.

En continuant parle l'Acteur et dit en ceste maniere :

En ce point dit ly contes, que le Cuer quant il eut ouy de Bel-Acueil les raisons dessusdites que les plus rouges y sont pris plus souvent que les autres, et lors Bel-Acueil commença à rire, aussi firent les autres et ainsi passerent oultre; le Cuer conseilla en l'oreille à Desir qu'il voulsist parler pour lui devant Amours, car il estoit si esperdu et avoit le sang si esmeu qu'il ne sauroit dire un tout seul mot, et Desir lui signa que si feroit il voulentiers. Adonc marcherent tous ensemble, Bel-Acueil d'avant, Desir, le Cuer et Largesse après. Si se trouverent au desbucher du portal en une grant court large et espacieuse, toute quarrée, pavée de petiz quarreaux de jaspe, chacun de la moison [1] d'un pié en quarreure. Lesquielz quarreaux estoient l'un de jaspe rouge, l'autre de vert, et l'autre de blanc qui estoit une merveille à veoir, tant estoit ledit jaspe poly luisant de couleurs joyeuses et plaisans. Ou meillieu de laquelle court avoit une fontaine carrée faicte de cristal pareil à la muraille du chastel. Lesquelles pieces de cristal estoient cramponnées d'or fin, et ou meillieu de ladicte fontaine avoit un grant bacin d'or esmaillié et garny de pierrerie. Ouquel premier l'eaue de la fontaine cheoit et de là en l'auge de cristal, et partoit ladicte eaue du bec d'un fenys d'or esmaillié de blanc. Soubz lequel avoit d'or aussi fait comme petitz tisons, esquielz estoient de rubis là assis, ce croy je plus de cinq cens mille, par faczon que les tisons en reluisoient et si fort resplendissoient en l'eaue nette et clere, qu'elle en sembloit estre vermeille comme vin clairet. Près de laquelle fontaine aperceut le Cuer une dame très belle, jeune, gente de corps, d'abit très riche et pompeusement aornée. Mais pour ce moins en elle avoit ung sy. C'est

[1] *Moison*, mesure.

car elle estoit à bien veoir ses faczons et manieres d'elle agenser ung bien peu nonchalante. Laquelle sur son poign tenoit ung gent faulcon, lequel tant cherissoit que plus ne povoit estre, et sembloit bien que fort amignole estoit son dit gentil et mignonnet faulcon, car semblant ne faisoit de soy pour riens débatre n'estre effarouché de chose qu'il veist. Laquelle dame par semblant le vouloit lors baigner en ladicte fontaine alors qu'elle apperceut les trois compaignons avecques Bel-Acueil marchans vers elle en ce point la venir, et lors que près ilz furent d'elle jusqu'à touchier, Bel-Acueil s'enclina, et les autres aussi, et elle lors marcha et si les vint baisier eulx faisant bien viengnant. Si s'arresterent à ladicte fontaine avecques dame Oyseuse, demandans des nouvelles aussi ce que faisoit le dieu d'Amours pour lors. Mais dame Oyseuse leur respondit que le dieu d'Amours son sires, estoit pour celle heure en bien estroit conseil, ouquel n'y avoit nulz que sa mère premier et deux des plus espiciaulx et secretz serviteurs de ceulx de son conseil avecques un secretaire, ainsi pour voir qu'elle avoit ouy dire en la chambre de dame Vénus, de laquelle ne faisoit que venir cuidant baignier son faulcon en ladicte fontaine. Si s'avancza le Cuer et mist la main en l'eaue de celle fontaine. Puis la mist en sa bouche, si trouva que l'eaue dessusdicte estoit toute d'eaue rose moult souef odorant très fine et très necte dont s'esmerveilla fort. Si s'apperceut dame Oyseuse que ledit Cuer s'en estoit merveillié. Lors en sourriant le prist doulcement par la main en lui disant que de ce ne se devoit pas trop merveillier, car assez avoit on dit beau chastel de greigneurs merveilles et plus grandes d'assez que ceste là n'estoit, et si veoir il en vouloit une bien plus merveilleuse, elle lui monstreroit. Si lui pria le Cuer pour Dieu qu'elle lui monstrast et qu'il estoit sur toute bien desireux de veoir et ouyr choses merveilleuses et fort estranges. Adonc telles parolles encores ainsi disant marcha Oyseuse, Bel-Acueil et le Cuer, ensemble avecques eulx Desir et Largesse. Pas n'eurent cheminé plus hault au plus de trente ou quarante pas par le long de la court suyvant ung ruisselet, lequel partoit de la belle fontaine, qu'ilz trouverent ung vivier en quarreure de deux lances au moins d'un chascun bioys, lequel estoit de l'eaue de la fontaine remply jusques auprès du bort, ne s'en failloit que ung pié. Ouquel vivier avoit nng couple de siraines privées. Lesquelles

venoient aux gens lorsqu'on les sifloit. Si les appella dame Oyseuse, qui bien duyte [1] estoit de les siffler et appeller, et incontinent l'une des deux vint la premiere, laquelle portoit visaige d'omme, o barbe, cheveulx et sourcilles. Mais puis ne tarda gueres l'autre aussi pareillement à venir, laquelle avoit visaige doulx et gent sans barbe ne pelet nesun veoir ou menton, et si avoit le crin blond comme fil d'or et longs jusques en l'eaue bien un pié sur flottans. Et oultre plus avoit les tetins gentelez, droitz et pongnans et les bras grasselez, et en sa main tenoit une petite fleur, laquelle si alloit o ses dents transonnant [2] comme si elle la mengeast tout par esbatement. Si leur cria Oyseuse et Bel-Acueil, et leur firent signal qu'elles voulsissent chanter. Mais ne tarda pas puis une patenostre que le masle se prist en ton basset à dire une teneur, et puis lors la femelle en voix clere et doulce commença le dessus, laquelle voix à oyr estoit très plaisant chose et sembloit proprement estre armonie du ciel. Les motz qu'ilz disoient ne sauroit l'Acteur dire ne raconter, car pour voir n'entendoit le Cuer pas leur langaige. Quant une piece eurent illec esté, plus avant ilz allerent et virent ung coulombier fait d'argent fin, assis sur quatre coulombes de cassidoine et d'agate aussi, duquel coulombier partoit par grans tropeaulx papegaulx [3] vers, par cens et par milliers, et rentroyent aussi ne plus ne moins comme communement pigeons si ont accoustume en colombier de faire. Si pria le Cuer moult estroictement Bel-Acueil et à Oyseuse aussi qu'ilz lui voulsissent dire la raison pourquoy le dieu d'Amours avoit fait faire ledit coulombier plustost de papegaulx que de coulons. Car il lui sembloit estre meilleur viande coulons et pigeons pour mengier que papegaulx, et d'autre part ce seroit trop grant dommaige de faire mourir si beaux oyseaulx pour mengier comme estoient les dessusdiz papegaulx. Surquoy lui respondit dame Oyseuse que la nature de son souverain seigneur le dieu d'Amours et la condicion aussi estoit telle que de soy repaistre de cuers de papegaulx pour le tenir en joye, et à ce faire l'enhortoit fort confort son médecin, et pour cela en faisoit ledit dieu d'Amours si grant quantité en ce coulombier là nourrir.

[1] *Duyte*, apprise (de *ducta*). — [2] *Transonnant*, coupant par morceaux. — [3] *Papegaulx*, perroquets.

A ce mot se teust le Cuer et demoura pensifz, si n'y eut nulz des autres qui pour celle heure dit ung tout seul mot. Mais gueres ne tarda que Soupir qui sert de l'eaue du dieu d'Amours cria aux queux. Sy s'avança Bel-Acueil, lors tirant le Cuer par la manche, lui disant qu'il estoit temps d'aller faire la révérence au dieu d'Amours, car plus gueres ne se tiendroit en conseil. Si entrerent en la maistre salle, là où Amours estoit desja venu. Lequel estoit moult richement vestu d'abitz royaulx et s'esbatoit tenant ung arc turquois en sa main, et tiroit sayettes et moult fleiches par les fenestres de la salle à la vollée hors, et pas ne lui chaloit[1] sur qui elles cheussent, mais quant il vit Bel-Acueil qui tenoit le Cuer par la main et venoit droit à lui, si s'avança deux pas, et Bel-Acueil mist le genoil à terre, et le Cuer et ses autres compaignons pareillement, et vindrent au dieu d'Amours en disant ainsi :

Comment Bel-Acueil présente le Cuer à Amours et dit Bel-Acueil en ceste maniere :

Sire, nouvelles vous apporte:
J'ay trouvé ces gens à la porte,
Qui m'ont supplié et requis,
Comme l'un de leurs bons amis,
Qu'à vous les voulsisse amener,
Car ilz veulent à vous parler.
Et voiz cy le Cuer comme saige,
Qui vient à vous pour faire homaige.
Les autres bien vous congnoissez,
De pieça je le scay assez;
Mais par Dieu je n'en quiers mentir
Bon servant avez en Desir,
Car tousjours met-il grant paine
D'amener gens en vo domaine,

[1] *Chaloit*, souciait (de cette expression vient *nonchalance*).

Page 149 — N° 19.



le Cuer apperceut en la voulte du portal pendue une corbeille faicte d'osiers.

Page 158 — N° 20



et Bel-Accueil mist le genoil a terre

le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier & Lachèse Angers

Et si a fait, à sa requeste,
Entreprendre au Cuer ceste queste.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Et quant les trois compaignons eurent faitte la révérence au dieu d'Amours, il leur enclina le chief, et leur tendit à chascun d'eulx la main et les fist lever. Si respondit à ce que Bel-Acueil lui ot dit et parla en telle maniere :

Icy parle le dieu d'Amours et dit à Bel-Acueil en ceste maniere :

Est depiecza que nous savons
Qu'en Desir bon servant avons.
Jamais n'est recréant ne mat,
De bien acroistre nostre estat.
Tousjours est prest de nous servir
Ou qu'il puisse aller ne venir.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Lors le Cuer fist signe à Desir qu'il voulsist faire sa proposicion et parler pour lui à Amours. Et adoncques se mirent tous trois à genoulz. C'est assavoir Desir, le Cuer et Largesse. Si parla Desir au dieu d'Amours et dist en telle maniere :

Comment Desir conte à Amours le cas du Cuer son compaignon et dit en ceste maniere :

A très hault prince et excellant

[1] *Mat*, triste, abattu.

Souverain, seigneur tout puissant,
Qui sur tout homme terrien
Avez povoir, comme on scet bien,
Tant decza mer que de la mer,
Car nul je n'en quiers excepter
Au moins que une foiz en sa vie
Ne soit sous vostre seigneurie,
Vez cy le Cuer qu'à ma requeste,
Si a entreprise la queste
De conquester Doulce-Mercy.
Reservant toujours votre sy [1],
Demander vous en vient licence,
En vous faisant obeissance
Avec serement et hommaige,
Dont je l'en tiens assez plus saige.
Et si vous vouldroit supplier
Qu'il vous plaise le conseillier
Comment il pourra parvenir
A Doulce-Mercy conquerir,
Et aussi lui veuilliez baillier
De voz gens s'il en a mestier,
Car Mercy est accompaignié
D'une fiere et faulce mesgnié,
Et Dangier si est si rebelle
Et Jalouzie si cruelle.
Reffus le lien n'amende mey
Ne Mesdisans que Dieu mauldye,
Et s'il se vient sur eulx embatre,
Tost le pourroient tuer ou batre.
Bien pourroit estre mehaingné [2]
S'il n'estoit bien acompaigné.

[1] *Sy*, condition (on dit encore : *point de si*). — [2] *Mehaingné*, maltraiter.

Mais je scay bien si nous avons
Gens, ainsi que les demandons,
Que nous paierons de leur loyer,
Reffus et ce vilain Dangier,
Et toute leur faulce mesgnié.
Par ma foy si ny fauldront mye,
Car si j'en suis creu droit ou tort,
Tous les bouterons à la mort.
Oncques ilz ne firent que nuyre
A qui se vieult d'amer desduyre.
Et c'est contre voz previleges,
Et si ont fait maints sacrileges,
Car d'Amours le noble hospital
Destruisent; dont ilz font grant mal.
Si vous plaise le consentir
Et pour servant le Cuer tenir.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Quant Desir ot finée sa raison et que le Cuer l'eut advoué de ce qu'il disoit, le dieu d'Amours se prist à sourrire et en trollant[1] la teste respondit et dist ainsi :

Comment le dieu d'Amours respond à Desir et dit ainsi :

Desir, la teste as bien legiere.
Tu n'as pas changié ta maniere,
Car tu es trop boullans et chaulx.
Bien savons que t'ez assez baulx.
Pas n'appartient à nul de vous

[1] *Trollant*, balançant, dandinant.

De menacer nul d'avant nous.
Dangier si est de no mesgnie,
Et Reffus; ce te certiffie.
Des Mesdisans riens ne disons,
Et Jalouzie moult desprisons.
Laisse toy vanter à ung autre :
Laissons cela et parlons d'autre.
Ouye ta peticion,
Selon ta proposition
Du Cuer du congié qu'il demande,
Qui n'est pas petite demande,
Nous y aurons ung peu d'advis
O noustre conseil et amis.
A nostre mère yrons parler,
Vénus, que devons bien amer.
Huy mais disner nous en yrons
Et puis ensemble parlerons.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Lors Amours prist le Cuer par la main, car moult désiroit l'acointier, et le mena lui et ses compaignons en une chambre de parement et les fist disner devant lui. Mais s'ilz furent serviz de bonnes viandes et appetissans, ce ne fait mye à demander. Et ainsi qu'ilz caquetoient et devisoient de leurs nouvelles, vint ung jouvencel qui dist à Amours que dame Pitié, la prieuse de l'ospital d'Amours, estoit venue leans. Et Amours respondit que bien fust elle venue, et commanda qu'elle fust menée à Venus sa mère. Et ceux à qui il fut commandé le firent incontinent. Si beurent et mengerent tout à leur aise. Et quant ilz eurent disné et graces furent dictes, atant ez vous leans entrez Honneur, en sa compaignie Bon-Renom, Vaillance, Humble-Requeste et pluseurs autres barons qui venoient de l'armée faicte par Amours à l'encontre de Mallebouche et des Mesdisans, et estoient venuz savore ce qu'il lui plaisoit qu'ilz feissent. Ils

le saluerent, et il leur rendit leur salut, et les fist bien viengnant et conjoyt grandement. Et aussi fist Largesse qui depiecza les congnoissoit, et leur remercia le Cuer la grant courtoisie qu'ilz lui avoient faicte quant ilz le gecterent de la prison de Courroux et de Tristesse, et le conta à Amours en leur présence tout de bout en bout. Il ne demoura gueres que dame Venus entra en la chambre, car elle avoit acoustume de venir veoir tousjours après disner et soupper son filz le dieu d'Amours qui lui fist grant révérence. Et à chief de piece le tira à part et appela dame Pitié qui avec elle estoit venue en la chambre. Puis appella Loyauté, Honneur, Bon-Renom, Vaillance, Bel-Acueil et pluseurs autres de son conseil et fist vuidier tout homme. Si s'en alla le Cuer avecques ses compaignons pourmener en la salle, et deviser toute la faczon de ladicte salle et de la tapisserie qui y estoit tendue. Laissera à parler le conte du dieu d'Amours, lequel tenoit conseil, et retournera à parler de ce que le Cuer vit en ladicte salle. Et tout premier ladicte salle estoit pavée de carreaux de toupasses, d'amerauldes, rubiz et saphirs, d'euvres de musayque à fleurs et personnaiges, à grans lectres ou grecques ou morisques. Les bans et selles estoient de fin or. Les tables et treteaulx estoient aussi d'argent. En la salle avoit dix grans tapis de soye et tous batuz à or, de l'ouvraige d'Arras. Dont ou premier tapis qui estoit vers le hault banc avoit telz personnaige et escripture aussi comment icy s'en suit :

Telle estoit la Ire piece de la tapisserie de la salle d'Amours, et les lectres qui y estoient escriptes disoient ainsi :

Mon droit nom est Oyseuse, qui tousjours voys premiere;
Pour cela que je porte d'Amours voir la benniere,
Comme celle qui mieulx la peult et doibt porter,
Car ma plaisance n'est fors à me depporter,
Faisant incessamment joyeuse et gaye chière,
Tousdis preste à chanter, dancer et bouhorder [1],

[1] *Bouhorder*, jouter.

Aussi par jeunesse ma grant queue porter,
Laquelle à moy servir ne se monstre estre chière.

En suivant vers la main senestre en y avoit ung autre, ne plus ne moins, et pareillement fait réserve les personnaiges et les lectres qui soubz estoient disoient ainsi :

Je suys un gent archier courtoys et attrayant,
Qui ay a nom Regart, avecques Beau-Semblant,
Servans de tirer trait, partant de rians yeulx.
Se garde qui vouldra, soit à certes ou jeulx,
Car aucun à mercy de par moy on n'y prent,
Ne pouvre ne riche, jeunes aussi ne vieulx.
Amours l'a ordonné, et aussi je le vieulx,
A la fin que nully ne s'en aille mocquant.

Telle estoit la IIIe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Je suys nommé Plaisir, qui sans besoing qui soit
Par soulcuider souvent qu'en lui mon cuer reçoit,
Doulcement embasmé de joyeuse folye,
Metz en servaige fort et si enserre et lye.
Ma franchise du tout trop mieulx que par le doit,
Amours l'octroye ainsi avec qui je m'alye,
Car la très belle et doulce, amoureuse et jolye,
Autrement comme croy jamais ne m'ameroit.

Telle estoit la IVe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Je suis Ardant Desir, aveugle qui m'en voys
Cheminant sans savoir pourquoy je suis et voys.

En ce point que voiez après vaine espérance,
Et ne scay comment c'est, sinon que j'ay fiance
Que bien yra mon fait pour ce aulton de sa vois.
De cheminer tousjours en ce point je m'avance;
Amours le vieult ainsi qu'en a fait l'ordonnance,
Et neantmoins tout ce que raison ny congnoys.

Telle estoit la Ve piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Nommé suys Souvenir avec Pensée aussi,
Qui forgeons sans cesser, comme voyez icy,
Fleurectes d'ancolies et soucies tousjours,
Sur l'enclume de paine de marteaulx de labours,
Pour aux dolans amans qu'ont d'amé sans mercy,
Faire des chappelez avec fleurs de labours.
Prendre en gré qui vouldra s'est le paiement d'Amours.
Telle en est la façon. Il fault qu'il soit ainsi.

Telle estoit la VIe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Quiderie je suys et Abus ensement,
Qui sommes cy venuz pour cuider seulement
Vouloir prendre les grues en volant se povons.
Pour ce cas après elles nous courons et saillons,
Affin de les happer, com voiez, follement.
Et pose que tousdis à les prendre faillons,
Amours nous commande que point ne repentons,
Disant que bon loyer en aurons seurement.

[1] *Ancolies*, mélancolie, tristesse.

Telle estoit la VII[e] piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Voulenté est mon nom, a l'amoureux couraige
Orgueille et haultaine et remplie d'oultraige,
Qu'a bon droit me complains comme très mal contente,
Car trop peu on me prise qui me voit impotente.
Et me fait l'en tousdis chiere estrange et sauvaige
Pour le pouvre povoir qui me traine par sente [1].
Lequel est si petit et meschant, que dolente
Me trouve, quant je voy son feible personnaige.

Telle estoit la VIII[e] piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Lyesse suys nommé, lanvoysie et riant,
La baulde, la joyeuse, la tousdis esbatant;
Qui ne demande riens fors tousjours faire feste.
Mais je ne puis pas bien car Dueil me rompt la teste
Par hault crier et braire et souspire trestant.
Chascune heure qu'il voit que desbatre m'apreste,
Il m'en détourne à tort, pour me faire moleste,
En disant que sans luy n'yray ne tant ne quant.

Telle estoit la IX[e] piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Je me nomme Folie, qui le visaige tourne
D'entendement arriere et son chief lui atourne.

[1] *Sente*, sentier.

Ainsi en cocardois comme fol et infame,
Et pour mieulx le mectre d'amer en haulte game,
Je le flate en mentant et ainsi le subourne.
De beau parler l'oygnant, qui est plus doux que basme,
Pour ce cuide estre amé, mais nulle voir ne l'ame,
Perdre lui faiz son temps et son preu lui destourne.

Telle estoit la Xe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Raison ay-je nom qu'a tort condempnée suys
Etre ycy toute seulle mise derriere l'uys,
Affin que plus de moy ne soit dicte nouvelle.
Amour et Jeunesse et Oyseuse la belle
Si my ont boutée et Cuiderie, puis
Pensée et Souvenir, Voulenté la rebelle
Et Plaisir abuse o Désir qui appelle
Vaine Esperance en menant là leurs deduis.

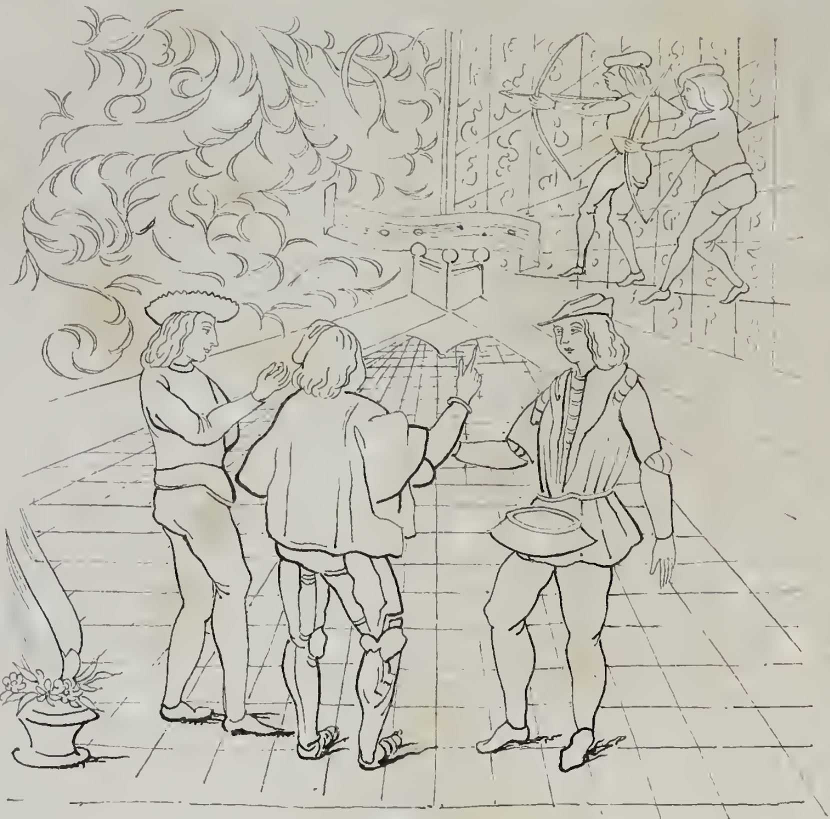
Autres tappiz ny avoit plus tenduz dedans ladicte salle. Mais bien y avoit ung doussiel et ung ciel pour la salle, de dessus la table, de drap d'or cramoisy, tendu au dessus du grant banc, lequel estoit merveilleusement plantureux. Cy vous a devisé le conte l'estre de ladicte salle et pour tant s'en taist et revient à parler d'Amours, lequel est ou conseil qui demanda l'advis premier à dame Venus, sa mère, et puis à tous les autres par ordre de ce que le Cuer lui avoit fait proposer et requerir par Desir comme vous avez ouy. Et toutes les oppinions oyes en la fin cheurent en conclusion que Amours devoit bien retenir le Cuer pour serviteur, car bien estoit digne de servir ung roy, et si pensoient tous qu'il lui seroit bon serviteur et leal, et si estoit vaillant car bien l'avoit monstré à la queste qu'il avoit entreprise à la seulle requeste de Desir. Mais bien furent tous d'oppinion que Amours devoit prendre serement de lui, qu'il le serviroit loyaument et garderoit bien ses commandemens. Et en ce faisant, leurs

sembloit que il lui devoit baillier congié de conquerir la Doulce-Mercy, et aucuns de ses gens pour l'acompaigniez, mais qu'il lui fust deffendu qui bien se gardast de tuer Dangier ne Reffus, car ilz estoient des gens d'Amours quelques rebelles et pou amez qu'ilz fussent. Et s'ilz n'estoient trop de gens, lui feroyent l'Ennuyeux, mais les bien batre affin qu'ilz fussent plus aimables; n'y auroit pas grant péril. Et quant à Jalouzie et aux Mesdisans, qu'il les mist à mort s'il les povoit acteindre, car en toutes manieres ont tousjours esté et sont nuysans à Amours et à tous les siens. Et après ceste conclusion fut ordonné que Honneur, comme le plus grant, porteroit les parolles. A donc furent le Cuer et les compaignons appelez qui se misdrent à genoux, et Amours les fist lever et commanda à Honneur qu'il leur dist ce qu'il leur faisoit dire et que par son conseil avoit esté advisé. Et Honneur s'enclina, puis commença à dire tout, ordre et par très belle rétorique, tout ce qu'il avoit esté devisé comme dit est. Et le Cuer mercia Amours moult humblement, mais il ne fut pas trop content ne Desir aussi de ce qu'il estoit deffendu de non meetre à mort Dangier ne Reffus, car bien leur sembloit que tant qu'ilz vivroient qu'ilz ne achevroient leur conqueste à leur gré. Touteffoiz contens ou non, le Cuer mist le genoil à terre, après ce qu'il eut salué et fait révérence à dame Venus. Et dist à Amours ainsi :

Comment le Cuer parle à Amours en le merciant et dit :

Hault et puissant dieu terrien,
Monseigneur à qui je me tien,
Très humblement vous remercie,
Mais du tout content ne suis mie,
Et si me semble qu'avez tort
Que ne me souffrez meetre à mort
Reffus et Dangier, ces villains
Qui sont mauvais, j'en suis certains.
Mais avoir me fault patience,
Puis que telle est votre ordonnance.

Page 164 N° 21



Je suys un gent archier courtoys et attrayant,..

Page 168 N° 22



Adoncques furent le Cuer et les compaignons appelez qui se misdrent à genoux,

Le roi René pinx P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachese Angers

Si me donne je grant merveille
Qui ce vous dit et vous conseille
Que Dangier vous soit serviteur
Ne Reffus : ce me semble erreur,
Car si depiecza mors ilz fussent,
Loyaulx amoureux mercy eussent,
Las! que je voys ainsi cerchant
Dont suys en paine conquerant.
Mais laissons ce, je vous supplie,
Que des gens de votre mesgnie
Aucuns m'en vueillez octroier
Pour me venir acompaignier.
En vous priant par amitié
Que premier me donnez Pitié;
Aussi me bailliez Bel-Acueil,
Car sans lui pas alez ne vueil,
Et m'octroiez aussi Promesse,
Car Pitié m'en donna l'adresse,
Quant me conseilla de venir
Icy, dont me doit souvenir.
Aussi que j'aye Humble Requeste,
Car d'elle me ferez grant feste.
Despechiez moy, Sire, à ceste heure,
S'il vous plaist, car trop je demeure.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Lors Amours se prist à sourrire et dist à soy meismes que moult estoit le Cuer chault et hastif. Si tira à part son conseil et fut advisé que le Cuer ne demandoit nulz des gens Amours que on ne lui peust bien accorder. Et adonc fut ordonné à Loyaulté, de par le dieu d'Amours, qu'elle prist le sement du Cuer qu'il lui feroit bon et loyal serviteur et garderoit doresenavant ses commandemens. Et prist Loyaulté ung livre et fist au Cuer

mectre sa main dessus, et en prenant de lui le sement, dist en telle maniere :

Comment Loyaulté fait jurer le Cuer qu'il servira le dieu d'Amours loyaument et dit ainsi :

Cuer, vous promectez et jurez
Que loyaument vous obeyrez
Desoresmais et à tousjours,
Et fuierez tousjours Chasteté,
Soit en yver soit en esté,
Et que bien selon vostre sens
Garderez ses commandemens.
Lesquielz si les voulez savoir,
Prenez paine à lire et à veoir
Le très bel romant de la Rose,
Là où l'art d'amours est enclose,
Et là les trouverez tousdis [1],
Et si verrez de moult beaux dits.
Prenez paine à l'estudier,
Car il sert bien à ce mestier.
Fuyez tousjours ces Mesdisans,
Car ilz sont à voz faiz nuysans,
Et gardez vous de Jalouzie
Qui vous sera faulce ennemie.
Mauldit soit qui ne les tuera,
Qui le droit braz sur eulx aura.
Mais de Reffus et de Dangier
Gardez d'ainsi vous en vengier,
De Crainte ne Honte aussi bien,
Amours ne le vouldroient pour rien,

[1] *Tousdis*, tous les jours.

Car depiecza leur enjoint
Que ilz ne sejournassent point
De bien garder Doulce-Mercy.
Je croy bien qu'ilz l'on fait ainsy,
Car elle auroit trop d'envieulx;
Chascun lui feroit l'ennuyeux.
Mais pour quatre coups de baston,
Amours n'en donroit ung bouton.
A telz gens c'est la droite amende,
Qui font plus qu'on ne leur commande
Amours prent l'ommaige de vous;
Baisiez lui l'un de ses genoulx
En signe de grant révérence,
Aussi de vraye obeissance.
Il vous baillera de ses gens
Comme de lui sens et entens,
Ainsi que lui avez requis
Pour vous servir à droit de vis.

Icy baise le Cuer à Amours le genoul et dit l'Acteur que :

Lors fist Amours appellez dame Pitié, Bel-Acueil, Promesse et Humble-Requeste et leur commanda qu'ilz s'en alassent avec le Cuer pour lui aidier à conquerir la très Doulce-Mercy, car assez avoit souffert paine, et bien estoit temps désormais qu'il fust aucunement rescompensé, mais bien se gardassent que riens ne fust trespassé de ce qu'ilz avoient ouy que Loyauté avoit dit et proposé. Et Pitié, Bel-Acueil, Promesse et Humble-Requeste l'octroierent très voulentiers. Il fut temps de soupper et dame Vénus se vouloit retraire en sa chambre. Mais premier prirent congié d'elle les compaignons de la queste de Doulce-Mercy, car ilz se vouloient partir bien matin pour achever ce qu'ilz avoient à faire et elle leur toucha à chacun en la main et les commanda adieu bénignement. Si commencza à marcher droit à sa chambre si gentement que bel la faisoit veoir. De ses

habillemens ne vous vieulx je parler pour cause de briefveté, et aussi mon engin n'est pas suffisant de les savoir devisez, mais tant vous dije bien qu'elle estoit belle et habillé comme une déesse. La tapisserie estoit toute de satin cramoisy brodé de fin or et de perles à personnaiges telz que cy après s'en suivent :

Telle estoit la Ire piece de tappisserie de Venus et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Plaisant maintien et gente contenance
Prennent maints cuers au bray de souvenir,
Ou languir font les pouvres en souffisance.
Ainçois qu'ilz aient aucune aligence,
Triste et pensifz les font fort devenir.

Telle estoit la IIe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Jeunesse et Beauté n'ont pas leur temps perdu;
En la forme d'Oyseuse ont à la reiz saillant
Ensemble d'un accord en ce lieu si tendu,
A happez cuers vollages si fort ont entendu
Qu'un seul ne leur eschappe s'il n'est trop loign volant.

Telle estoit la IIIe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

De port joyeulx et gracieux recueil,
Tendant es pas les lassetz d'acointance
Et là tout beau sans effroy de bon vueil,
Font cuers venir par leur soultif acueil,
Que simplement si prennent sous fiance.

Telle estoit la IVe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Chière, aimiable et courtoise maniere,
A la fenestre de Samblant atréable[1],
Au coing du boys ont tendu leur pentiere,
Et là actendent l'eure plus coustumiere
Que par la passe cuer volant peu estable[2].

Telle estoit la Ve piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Foul cuidez cy avecques Esperance
Ont englué ung hault arbre d'abus.
S'il y a cuer qui d'y venir s'avance,
Ja ne sera certes en sa puissance
Qu'il n'y laisse quelque plume à la glus.

Telle estoit la VIe piece de tappisserie et les vers qui soubz estoient escripz disoient ainsi :

Dueil et Tristesse ont de soucyes cages
Et d'aneolies aussi pareillement,
En quoy y tiennent prison maints cuers volages,
Lesquielz ilz font en doloureux langaiges
En souspirant chanter piteusement.

Icy parle Rogier Bon-Temps et dit ainsi :

Quant je regarde simples cuers ainsi prendre

[1] *Atréable*, attrayante. — [2] *Estable*, ferme, stable.

Et mal baillir par leurs très grans folies,
Et nul n'est pris à mercy pour soy rendre,
J'en ay mon cuer repris sans plus actendre
Pour cy le mectre avecques les oublies.

Icy parle le Viellart et dit ainsi :

Rogier Bon-Temps qui cy est tiens à saige,
Qu'a sceu retraire son cuer de si bonne heure,
Que point il n'a, en l'amoureux boucage,
Esté croqué ne laissé du plumaige,
Comme maint autre qu'atrappé y demeure.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Cy dit ly contes que ne tarda gueres que Amours commanda que les tables fussent drecées, et ceulx le firent qui de ce se devoient entremectre. Si fist Amours soupper Honneur à sa table et les compaignons de la queste devant lui, et s'ilz furent bien serviz ce ne fait mye à demander. Après soupper, que les tables furent levées et graces furent dictes, Amours devisa ung petit avecques les compaignons de la queste. Puis commanda que leurs chambres fussent ordonnées pour aler reposer, et que le chastel leur fust ouvert bien matin, car il savoit bien qu'ilz vouldroient partir de bonne heure, et que moult tardoit au Cuer et à Desir qu'ilz fussent à chemin. Et il fut fait comme il leur commande. Et à ces parolles les compaignons de la queste prirent congié d'Amours et lui orerent bon soir et Amours leur rendit leur salut en les commandant à Dieu benignement. Si se retrayerent et se allerent couchier tous en une chambre affin qu'ilz fussent plustost prestz et que mieux se peussent trouver ensemble le matin. Mais premier ordonnerent d'avoir une messe au point du jour. Et Largesse mist des deniers en trois ou quatre bourses, car elle en pensoit bien avoir à faire. Lors se coucherent et après ce qu'ilz eurent ung petit devisé de leur entreprise s'endormirent jucques au point du jour.

Au matin Desir s'esveilla le premier, et appella ses compaignons. Puis alla appeller à l'uys de la chambre de dame Pitié. Et elle se leva et appareilla incontinent. Et il s'en remit en la chambre là où il avoit couchié, si trouva ses compaignons tout pretz d'ouyr la messe. Si s'en allerent tous ensemble par la chambre de dame Pitié et lui orerent bon jour et elle leur rendit leur salut et s'en alla avecques eulx ouyr la messe. Et quant la messe fut dite ilz s'en yssirent du bel chastel de Plaisance et se misdrent au chemin tout à pied droit devers le manoir de Rebellion, là où estoit la Doulce-Mercy, et n'y avoit dudit chastel de Plaisance jusques là que deux bonnes milles qui est environ une petite lieue françoise. Mais le Cuer et Desir ordonnerent que dame Pitié et Bel-Acueil s'avanceroient et yroient les premieres, et appointerent que Bel-Acueil leur revendroit au devant faire savoir la contenance de Doulce-Mercy. Combien que dame Pitié avoit ja bien dit au Cuer et à Desir la bonne response et le bon semblant qu'elle avoit trouvé en elle à l'autreffois qu'elle fut devers elle, touteffois elle se mist au chemin entre elle et Bel-Acueil, et firent tant que en pou d'heure vindrent au manoir de Rebellion et trouverent Dangier à l'uys qui ja estoit levé. Car assez songneux estoit de la garde de Doulce-Mercy. Et quant il vit dame Pitié et Bel-Acueil, il rogit de maltalant, et fronsa le nez et ne se peut tenir qu'il ne dist ainsi :

Comment Pitié et Bel-Acueil vindrent à la porte du manoir de Rebellion, ouquel estoit Doulce-Mercy enfermée, et trouverent Dangier, lequel leur dit en ceste maniere :

Ceste orde [1] vielle maquerelle
Si va serchant quelque querelle,
Dyables l'en puissent emporter!
Jamais ne fera que trotter.
Aussi ce jeune damoiseau,
Bel-Acueil, qui tant fait du beau,
Et lui va faisant compaignie,

[1] *Orde*, sale, vilaine.

S'ilz ne fussent de la mesgnie
D'Amours, ja ceans ilz n'entrassent.
Je scay bien que bien s'en gardassent.

Icy parle l'Acteur et dit en ceste maniere :

Lors Bel-Acueil le regarda par grant despit et en rougissant ne se peut tenir de lui respondre en telle maniere :

Comment Bel-Acueil respont à Dangier en lui disant ainsi :

Tais toy, puant villain rebelle.
Onc en toy n'eut parolle belle,
Car tu ne fais tousjours que braire
De chose dont tu n'as que faire.
Ne parle plus de notre aller,
Car à Mercy nous fault parler.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Et à ces parolles entrerent dedans le manoir, et allerent droit à la chambre de Doulce-Mercy qui commença à rougir incontinent qu'elle vit dame Pitié. Mais elle n'osoit mot dire pour Honte et Crainte qui moult la gardoient de près, et aussi Jalouzie et les Mesdisans qui estoient en la chambre. Si s'assit Pitié auprès d'elle et lui demanda comment il lui estoit depuis qu'elle ne la vit. Puis lui dist à basse voix que le Cuer venoit dont l'autre jour lui avoit parlé et seroit assez toust là. Et elle commença à rougir plus fort, dont les Mesdisans s'aperceurent bien que le dirent aussi tost à Crainte et à Honte, et l'alerent au plus tost noncier à Dangier et à Reffus. Et Pitié commença à dire, au plus coiement qu'elle sceut, à Doulce-Mercy, si elle vouloit riens mander au Cuer, son vray amy, et qu'elle lui mandast quelque chose par Bel-Acueil, lequel elle y vouloit envoyer

incontinant. Si lui signa Doulce-Mercy que il le fist venir le plustost que faire se pourroit, car autrement ne lui osoit dire que par signe, tant estoit de près tenue. Lors se partit Bel-Acueil de costé Doulce-Mercy, là où laissa Pitié, et s'en alla hastivement au devant du Cuer et ses autres compaignons qu'il trouva ja à un trait d'arbaleste, près du manoir de Rebellion, et à grant chiere et à bonne lui nonça ce que Pitié et lui avoient trouvé en Doulce-Mercy, et que moult desiroit sa venue, mais bien fussent advisez, car Dangier, Reffus, Jalouzie, les Mesdisans, Honte et Crainte estoient tous leans en aguet et qu'ilz se fort doubtoient comme il pensoit de leur venue. Si débailla[1] chacun son baston dont ilz s'estoient garniz au chastel de Plaisance avant que partir. Et le Cuer regarda sa bonne espée et son aubert, dont il n'estoit point desgarny ne de sa coiffe de fer aussi, et dit à soy meismes que ennuyt mectroit Jalouzie et ses Mesdisans en malan[2] s'il les point actaindre. Et quant chacun fut garny de ses bastons au mieulx qu'il peut, ilz se mirent au chemin tous ensemble, et en peu d'eure fut à la porte du manoir de Rebellion, là où ilz trouverent Dangier qui bien se fort doubtoit de leur venue, et estoit armé d'un gros viel jacques[3] et d'un bacinet enrouillé de moult vieille faczon. Il estoit gros et contrefait, lait, hideux et moult sembloit bien homme rebelle et de mauvais affaire et tenoit en sa main un gros baston de meslier, tout espris de ire et de maltalant et prest de férir. Si parla Desir le premier à lui et lui dist en telle maniere :

Comment Desir et ses compaignons arriverent à la porte du manoir de Rebellion, et parla Desir à Dangier et lui dit ainsi :

Dangier, leans nous fault aller,
Car nous voulons ung peu parler
A la belle Doulce-Mercy,
Pour qui sommes venus icy.

[1] *Débailla*, découvrit. — [2] *Malan*, défaut, maladie, *malum*. — [3] *Jacques*, jaquette.

Icy parle l'Acteur et dit que :

A ces parolles Dangier les regarda si despiteusement qu'il sembloit de son visaige que ce fust feu qui saillist par la visiere de son bacinet, si respondit moult iréement[1] et dist ainsi :

Comment Dangier respont à Desir disant ainsi :

Allez, allez la vostre voye,
Messeigneurs, que Dieu vous convoye !
A qui plantez vous vos coquilles ?
Troussez voz batons et voz quilles,
Et faictes votre part ailleurs.
Ce n'est point à moy, beaux seigneurs,
A qui vous devez telz motz dire.
Allez vous en ; Dieu le vous mire.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Lors se vouldrent Desir et le Cuer courrocier et ferir comme chaulx et boullans qu'ilz estoient. Mais Humble-Requeste les tint et leur dist qu'ilz le laissent faire et qu'il vouloit parler deux motz. Si s'adreça à Dangier et lui dist en telle maniere :

Comment Humble-Requeste parle à Dangier et lui dit :

Dangier, messire Amours te mande,
De par moy et si te commande ,

[1] *Iréement,* en colère.

Que tu laisses céans entrer
Ces compaignons, sans contester,
Pour parler à Doulce-Mercy.
Saiches bien qu'il le veult ainsi,
Et n'ayes tant de desplaisir
Se ung peu ont d'amoureux plaisir,
Voire en tout bien et en honneur;
Autrement ne le quiert le Cueur.

Icy parle l'Acteur et dit :

Adoncques Dangier se drecza sur les doiz des piez, et moult fierement et orgueilleusement, en soy mocquant et escharnissant[1] d'Humble-Requeste, le poursuivant d'Amours, lui respondit ainsi :

Comment Dangier respont à Humble-Requeste le poursuivant d'Amours ainsi disant :

Tu as été à bonne escolle,
Mon enffant en belle parolle,
Car tu scez très bien caqueter
A qui te vouldroit escouter.
Ce n'est pas cy, c'est à l'autre huys.
De telz motz trop batus je suys.
Faictes du pis que vous pouriez,
Car, par Dieu, ja n'y entrerez.

Icy parle l'Acteur et dit en ce point :

Et à ces parolles ne veult plus actendre le Cuer, ains tira sa bonne

[1] *Escharnissant*, se raillant avec dédain.

espée et cuida aller ferir Dangier, et Dangier lui cuida ramener ung coup sur la teste. Mais Promesse l'avoit ja bouté arriere, si que ilz ne se feri-- rent point et pria à ses compaignons qu'ilz le laissassent ung petit parler et ilz lui octroyerent, et adonc parla Promesse à Dangier et lui dist en telle maniere :

Comment Promesse parla à Dangier et luy dit en ceste maniere :

Dangier, cil qui fait courtoisie,
C'est raison que lui soit merie.
Si vous voulez faire grant sens,
Laissez nous entrer ceans ;
Et je vous prometz loyaulment
Que vous douvray d'or et d'argent
A si très grande quantité
Que jamais n'aurez pouvreté.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi que :

Lors commença Dangier à escouter Promesse et se rapaisa ung petit, mais jamais ne se vouloit accorder avecques lui, car il n'estoit pas bien seur des promesses qu'il lui faisoit. Et aussi qu'ilz parlementoient ensemble, arriva Largesse sur eulx, et, de prime face, gecta si roidement une bourse plaine de deniers à l'oreille de Dangier, qu'il en fut estourdy et perdit incontinant la grosse et rebelle parolle qu'il avoit par avant. Et en gec- tant que Largesse faisoit la bourse, parla deux motz en disant à Dangier ainsi :

Comment Largesse parle à Dangier ainsi disant :

Dangier, laisse nous, je te pry,
Allez veoir la Doulce-Mercy.
Nous ne demourrons tant ne quant,
Et t'en auras encores autant.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Et à ce mot, prist Largesse une autre bourse plaine de deniers et la gecta à Dangier, par grant despit, contre l'autre oreille, tellement qu'il fut tout estourdis. Mais il ne fut pas si foul ni si esbahy qu'il ne fist comme le chien à qui on gecte ung pain à la teste, qui le recueille vistement. Et s'assist à terre faisant semblant qu'il estoit blecé, mais le vilain n'avoit mal. Si prist tost les deux bourses et laissa entrer le Cuer et ses compaignons en son manoir, qui s'en allerent incontinent en la chambre de Doulce-Mercy, et là trouverent avecques elle dame Pitié, qui la preschoit et l'enhortoit d'amer le gentil Cuer d'amours espris. Et quant le Cuer la vit, il fut comme tout ravis, car elle estoit tant belle et tant doulce que c'estoit une droicte chose angelique. De la vous deviser m'en fault passer, car mon engin[1] ne le sauroit faire, ne ma bouche dire; et aussi qui bien vouldroit comprendre la très grande beaulté et doulceur d'elle, on en feroit ung livre plus gros que cestuy cy n'est. Mais de tant vous say-je à dire qu'elle estoit vestue de poupre, robe et mantel, et avoit ses cheveulx crespés par dessus ses espaules, et dessus son chief, ung cercle d'or et de pierres précieuses moult richement aorné. Que vous diroi-ge, c'estoit la très plus belle creature que oncques hommes vist. Et quant le Cuer et ses compaignons l'eurent moult ententivement regardée, ilz regarderent autour d'elle et la virent acompaignée d'une très orde truandaille de mesgnie. Et le Cuer demanda à Bel-Acueil quelz gens s'estoient; et Bel-Acueil lui dist en telle maniere :

Icy dit Bel-Acueil au Cuer le nom des gens qui tenoient Doulce-Mercy enfermée et dit ainsi :

Cuer amis, se sont Mesdisans
Qu'onques ne furent vraiz disans.

[1] *Engin*, esprit, *ingenium*.

Et aussi voy la Jalouzie,
Honte et Cremeur, que Dieu mauldie!
Telz gens ont de Mercy la garde.
Que feu saint Anthoine les arde!
Mais ja pour ce ne plus ne mains,
Puis que cy sommes c'est du mains.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Lors s'approucha le Cuer de Doulce-Mercy; mais quant il fut près d'elle il fut si esperdu que ne savoit mot dire, et Desir s'avança qui vouloit parler pour luy. Mays le Cuer lui pria qu'il laissast parler Humble-Requeste; car bien estoit en langaige et bien savoit la maniere de parler pour tous vraiz amoureux. Si prist le Cuer Humble-Requeste par la main et Desir de l'autre cousté, et s'approucherent au plus près de Doulce-Mercy et de dame Pitié qui estoit auprès d'elle. Et en la saluant, Humble-Requeste lui dist ainsi :

Comment Humble-Requeste parle à Doulce-Mercy pour le Cuer et lui dit ainsi :

Madame, Dieu vous envoye
Honneur, santé et toute joye.
Vescy le Cuer qui a souffert
De maulx tant que bien il y pert,
Pour la vostre amour conquerir,
Qui se vient cy à vous offrir,
Pour vous servir doresnavant,
A son povoir bien loyaument.
Si aiez donc de lui pitié,
Par doulceur et par amictié,
Car vous n'avez garde qu'il pense
Riens qui vous viengne en desplaisance.

De malle mort mourir vouldroit,
Lors qu'en vo grace ne seroit.
Or doneques plus n'y attendez,
Pour serviteur le retenez.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant Humble-Requeste eut finée sa raison, Doulee-Mercy regarda dame Pitié qui se prist à sourrire, et, des celle heure, eust voulentiers retenu le Cuer pour son serviteur et amy; car moult le veoit bel jouvencel, doulx et humble; mais elle n'en osoit faire semblant pour Honte et Crainte qui la regardoient. Touteffoiz ne se peut tenir que, par le conseil de Pitié, ne respondit ainsi :

Comment Doulce-Mercy respont à Humble-Requeste et dit ainsi :

Humble-Requeste, vous savez
Très bien parler quant vous voulez;
Mais très voulentiers je sauroye
Si vous en paierez la lemproye [1].
Si le Cuer ne vous advovoit,
Vous la payerez, raison seroit.
Car je pense que au par aler,
Ne faulra point pour lui parler.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant le Cuer oyt ainsi parler Doulee-Mercy à Humble-Requeste, si lui fut advis qu'elle le vouloit oyr parler. Si s'assist auprès d'elle, et,

[1] *Payer la lamproie*, proverbe du temps.

comme homme fort espris d'amours, lui conta sa raison en telle maniere.

Comment le Cuer parla à Doulce-Mercy et dit :

Madame, je ne ne vous scay dire
Le très grant mal et le martire,
La grief paine et le tourment
Que j'ay pour vous incessanment.
Car tant me suys à vous submis
Que jusqu'à la mort suys remis,
Pour la votre très grant beaulté,
Que servir vueil en leaulté.
Si aiez ung peu de regart,
Non pas du tout, mais d'une part,
De la paine que j'ay soufferte.
Pour la votre amour, sans desserte [1].
La desserte en est a venir.
Dont vous suys venu requerir
Que me preignez pour serviteur,
Belle, et j'auray assez honneur.
Je scay que pas j'en suys digne;
Mais de votre douceur bénigne,
S'il vous plaist, belle, le ferez,
Car en la fin, vous en loerez.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Et à ces parolles dame Pitié regarde Doulce-Mercy et la prist par la main, et, à basse voix, ung petit en sourriant lui dit ainsi :

[1] *Desserte*, recompense.

Comment Pitié parle à Doulce-Mercy et dit ainsi :

Doulce-Mercy, que vous en samble?
Trestout[1] le pouvre Cuer si tremble,
Quant il vous conte sa raison.
N'auroit bien faulce oppinion
Celle qui le reffuseroit,
Et par Dieu, belle si auroit,
Car il est bel, courtois et doulx.
Et puis qu'il s'est donné à vous,
Et qu'il est bien pris en voz las,
Vous ne le reffuserez pas.
Retenez le pour serviteur.
En ce ne povez faire erreur.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant Doulce-Mercy eut bien entendues les parolles que dame Pitié lui disoit, si lui cheurent incontinant jusques au cuer, et se pensa que trop avoit attendu et trop estrivoit[2] au Cuer qui tant estoit bel et courtois à son semblant, et en se tournant devers lui, lui commencza à dire ainsi :

Comment Doulce-Mercy parle au Cuer et lui dit :

Cuer, decepvans estes et faulx,
Ou très parfaictement loyaulx;
Car il semble à vostre parler,
Que vous n'y voulez mal penser.

[1] *Trestout*, entièrement, tout-à-fait. — [2] *Estrivoit*, luttait.

Si c'est pour ma decepcion,
Dieu vous en doint pugnicion.
Quant à moy plus n'estriveray
Et de bon cuer vous retiendray
Pour amy et pour serviteur;
Mais que ce soit en tout honneur.
Maintenant vous me promectez
Que loyaument me servirez,
Et que, tant que vivrez, journée
Par vous ne seray oubliée.
Car oublie est faulce viande;
Ce n'est pas ce que je demande.

Icy parle l'Acteur et dit que :

Quant le Cuer oyt ainsi parler Doulce-Mercy, si tressaillit de joye, et mua couleur et, en rougissant, respondit à Doulce-Mercy ainsi :

Comment le Cuer mercye Doulce-mercy et lui dit :

Madame la vostre mercy,
Et je vous jure sans nul sy
Que loyaument vous serviray
Et du tout bien vous obéiray.

Icy parle l'Acteur et dit :

Et à ces parolles, Desir bouta le Cuer et lui signa qu'il estoit trop long en ses besongnes, et que trop avoit attendu qu'il ne prenoit ung baisier de la Doulce-Mercy. Lors se voulut le Cuer avancier pour la baisier, mais Honte et Crainte se misdrent incontinant entre deux, et les Mesdisans commencerent tellement à crier hault que Reffus y vint tout espris de

Page 126. N° 24



Comment le Cuer mercye Doulce-Mercy et lui dit :

Page 175 N° 23



Comment Pitié et Bel-Acueil vindrent à la porte du manoir de Rébellion, ouquel estoit Doulce Mercy enfermée, et trouverent Dangier, lequel leur dit en ceste maniere :

Le roi René Pinx P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse Angers

ire et de maltalent, et Dangier le suivoit de près, qui n'estoit pas moins espris de courroux, et tenoient chascun un gros baston de meslier. Et incontinant qu'ilz entrerent en la chambre et qu'ilz virent le Cuer auprès de Doulce-Mercy, qui la vouloit baisier, Reffus haulsa le baston et en donna au Cuer ung si grant coup parmy la teste, que se ne fust sa coiffe de fer qu'il avoit sous une aumuce, il l'eust assommé tout mort; et avant qu'il peust la main mectre à son espée, Dangier lui en donna encores ung autre si grant qu'il en fut tout estourdy; et ilz firent à dextre et à senestre tellement que en peu d'eure se firent bien faire place. Mais ne demoura pas grandement que le Cuer revint d'estourdison, et de despit qu'il eut de soy ainsi s'entre ferir par deux villains, mist la main à l'espée et ferit tellement Dangier qu'il rencontra le premier, qu'il lui emporta une estelle[1] de la teste du large de trois doiz, et il recouvre et fiert Reffus si grant coup qu'il lui abatit une piece de la joue dextre. Le coup fut grant et pesant et l'espée lui tourna ou poign, si dévala par sus l'espaule et lui emporta une telle piece, que qui lui eust donné cent marcs d'or pour celle heure, n'eust sceu ferir ung coup de celui braz. Et lors les Mesdisans, Jalouzie, Crainte et Honte s'en commencerent à mesler avec le Cuer et ses compaignons. Si fut la bataille pesante, dure et cruelle. Et Desir, Largesse, Bel-Acueil et Promesse se y porterent moult bien, mais Humble-Requeste ne se mesloit fors que d'eulx regarder pour ce que poursuivant estoit. Que vous diray-je, tant dura la bataille que le Cuer par sa prouesse les desconfist et chassa tout dehors, Dangier, Reffus et toute leur mesgnie. Et il commença à querir par le manoir hault et bas pour savoir se nul se y estoit mussié[2] et s'il pourroit trouver Jalouzie et les Mesdisans pour les mectre à mort, s'il les eut tenuz; car bien lui souvenoit de ce qu'il avoit oy dire qu'ilz estoient ennemis à son maistre et seigneur, le noble dieu d'Amours. Mais c'est pour néant, car ilz s'en estoient fouiz des premiers. Si revint à la chambre de Doulce-Mercy, et la trouva auprès de Pitié, qu'elle estoit toute effrayée de la paour qu'elle avoit eue de les veoir ainsi combatre, et en estoit ung petit devenue pale, qui bien et doul-

[1] *Estelle*, éclat. — [2] *Mussié*, caché.

cement lui seoit sur sa couleur qui estoit vermeille et fresche comme la belle rose de may. Et le Cuer s'assist auprès d'elle, et en l'asseurant le plus doulcement qu'il povoit, prist d'elle un gracieux baisier; mais atant s'en taist ly contes. Et retourne à parler ung petit de Dangier et Reffus et leur mesgnie, qui fouy s'en estoient, pour conter une partie de leurs affaires.

Cy endroit, dit ly contes, que quant Dangier, Reffus et leur gens furent loigns du manoir de Rebellion, environ ung mille, Dangier qui des premiers estoit au fouyr, comme grant villain qu'il estoit, se retourna et vit venir Reffus après lui bien fort blecié. Si l'actendit, et quant ilz furent ensemble, ilz s'arresterent ung petit en regardant tousjours devers le chemin dont ilz estoient venuz à savoir se personne les suivoit. Mais il ne demoura gueres qu'ilz virent venir après eulx toute leur mesgnie, les ungs après les autres, tenans leurs testes et leurs braz ainsi comme estoient bleciez. Si les rassemblerent au mieulx qu'ilz peurent et prirent conseil ensemble qu'ilz pourroient faire. Mais l'un des Mesdisans dist qu'il avoit oy dire et le savoit certainement que les gens Mallebouche, son maistre, estoient en celle ysle du dieu d'Amours, et que tandis que Honneur estoit venuz querir conseil et confort à Amours pour les combatre, ilz estoient entrez en ladicte isle; mais bien avoit depuis oy dire, qui estoit une chose qui moult le desconfortoit, que Honneur les avoit combatuz et en avoit desconfit grant quantité. Et ainsi estoit il ja advenu; car quant Honneur fut arivé au chastel de Plaisance, comme le conte vous a devisé, il fist tant devers Amours son maistre qu'il lui bailla renfort de gens, et alla combattre ces Mesdisans et en desconfit une grande quantité. Mais tant n'en peut desconfire qu'il n'en demourast encores trop. Pourquoy Dangier, Reffus et leur mesgnie se retrayrent avecques eulx par le conseil du Mesdisant. Et trouverent Mallebouche qui, après ce qu'ilz lui eurent conté leur affaire, leur bailla de ses gens ce qu'ilz en voulurent prendre, car ilz lui disdrent qu'ilz se vengeroient bien de l'oultraige que le Cuer et les siens lui avoient fait. Si prirent jusques à quarante des plus fors Mesdisans qui fussent en la compaignie de Mallebouche et se vindrent embuschier en une petite tousche de boys qui estoit devant le manoir de

Rebellion, et à tout cela faire ne misrent pas plus de trois heures. Car Mallebouche et ses Mesdisans estoient assez près de là. Mais atant se taist ores ly contes à parler de Dangier et des Mesdisans, et retourne à parler du Cuer et de ses gens qui se desduisoient et devisoient avecques la Doulce-Mercy, et ne pensoient gueres à la guerre que Dangier et les Mesdisans leur avoient basti.

En continuant dit l'Acteur ainsi :

En ceste d'arraine[1] partie, dit ly contes, que quant le Cuer et les siens eurent ainsi déchaciez Dangier, Reffus et toute leur mesgnie, comme vous avez oy, et après ce le Cuer eut pris ung franc baisier de la Doulce-Mercy, que ilz se deviserent et deporterent grant piece ensemble par amour, comme vraiz amoureux seulent[2] deviser avec dames. Et achief de piece, Desir, qui souvent embrasse plus qu'il ne peut estraindre, bouta et enflamba le Cuer par ses parolles, en lui disant ainsi :

Comment Desir parle au Cuer et lui dit :

Cuer, vous estes bon conquérant.
Vous voulez vous souffrir atant.
Aisié estes à apaisier
De vous contentez d'un baisier.
N'avez vous veu dire souvent
Qu'autant en emporte le vent.
Recommancer com de plus belle,
Et lui conseilliez en l'oreille
Que vous la mainrez sans doubtance
Au noble chastel de Plaisance ,
Et là vous userez voz jours
Avec le noble dieu d'Amours.

[1] *Arraine*, dernière. — [2] *Seulent*, ont coutume de.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Et, à ces parolles, le Cuer s'avança et voulut baisier la Doulce-Mercy encores une fois comme Desir lui avoit conseillié; mais elle se tira arriere, car tousjours lui souvenoit des parolles que Crainte et Honte lui avoient autreffois dictés. Si lui conseilla le Cuer en l'oreille que il l'en vouloit mener au chastel de Plaisance et là useroient leurs jours en la compaignie d'Amours et de dame Venus sa mère. Mais elle ne si vouloit accorder, car bien pensoit que quant l'atendroit à Plaisance, qu'il vouldroit avoir d'elle plus d'un baisier. Mais à la fin dame Pitié voulut savoir leur débat, et quant elle le sceut, si dist à la Doulce-Mercy ainsi :

Comment dame Pitié parle à la Doulce-Mercy, et lui dit en telle maniere :

Ne prenez pas en desplaisance
D'aller au chastel de Plaisance,
Ma belle fille, avec le Cueur;
Car là vous trouverez Honneur
Que je y laissay avec Amours.
Et puis que Honneur y est toujours,
Vous y povez très bien aller.
Nul ne peut de ce mal parler.

Icy parle l'Acteur et dit ainsi :

Si fist dame Pitié tant que à la fin Doulce-Mercy s'accorda d'aller au bel chastel de Plaisance. Mais ce fut à grant regret, car tousjours doubtoit qu'ilz ne trouvassent les Mesdisans au chemin, comme ilz firent, ne n'avoit membre sur la très doulce pucelle qui ne tremblast, et ne se peut tenir que en tremblant ne deist deux motz en telle maniere :

Comment Doulce-Mercy parle, et dit en soy complaignant ainsi :

Je pry à Dieu qu'il nous convoye,
Et de mes amours m'octroit joye,
A mon premier commancement.
Mais il m'est advis que je voye,
Tousjours en chemin ou en voye,
Mallebouche le mesdisant.
Maudit soit-il, lui et sa gent!
Jamais amer ne les pourroye,
Car ilz dient du mal souvent
Sur ceulx qui n'en ont pencement [1]
La malle mort Dieu leur envoye !

Icy parle l'Acteur et dit que :

Lors n'y actendit plus le Cuer qu'il ne la prist par les bras, et dame Pitié se mist de l'autre cousté, et Desir et Humble-Requeste se misrent d'avant et les autres derriere et se misrent au chemin en telle maniere pour aller droit au bel chastel de Plaisance. Mais ilz n'eurent pas allé plus d'un trait d'arbaleste arriere du manoir de Rebellion, que Dangier, Reffus et sa Mesgnie et les quarante Mesdisans qui s'estoient embuschez d'avant la porte comme le conte vous a devisé, saillirent sur eulx bien armez et embastonnez, et espris d'yre et de maltalent, et commencerent à ferir et à maillier [2] sur le Cuer et ses gens de toutes leurs forces. Et le Cuer et ses gens qui ainsi se virent sourpris, les misrent en deffense le mieulx qu'ilz sceurent. Mais leur deffense peu leur valut, car les autres furent six pour ung. Touteffois Desir, qui vaillant et chaultz estoit, tira l'espée et se mist en deffense moult vaillamment et en blecza deux de la premiere encontre.

[1] *Pencement*, pensée. — [2] *Mailler*, frapper avec le maillet.

Mais Dangier advisa qu'il faisoit merveille et pensa à soy meismes que si cestui dure longuement, qu'il pourra bien faire nuysance à leurs gens. Si s'adrecza à lui et lui donna sur la teste de son gros baston, tandis qu'il entennoit[1] à combatre aux autres, ung tel coup qu'il lui fendit la teste jucques à la cervelle, et Desir cheut comme mort de celui coup. Lors s'escria Dangier aux autres : — Cestuy cy est despechié. Si firent tant en peu d'eure Dangier et les Mesdisans, qu'ilz blecerent à mort tous les gens du Cuer. Et le Cuer qui vit ainsi ses gens decopper et mal mectre, commencza à deppartir coups à dextre et à senestre et coupper bras et jambes et mectre gens à mort, tellement que qui le veist il deist bien que voirement est le Cuer le plus vaillant que jamais homme veist. Si l'avisa lorde vielle Jalouzie qu'il découppoit ainsi leurs gens et commencza à crier incontinant · — Or à cestui cy ; car s'il dure longuement nous n'avons povoir de durer. Et incontinant Dangier, Reffus et tout l'effort de leurs gens vindrent sur lui, car ilz n'avoient plus à faire que à lui. Lors le Cuer s'acula contre ung gros arbre qui estoit en la place. Et commencza à deppartir coups en telle maniere que nul ne le veist qui à preudomme ne le teinst. Mais c'est pour néant, car il n'eust povoir de durer contre l'effort des Mesdisans, car ilz s'assemblerent tous sur lui et bouterent tellement Dangier et Reffus qui estoient devant, qu'ilz les firent effondrer[2] sur lui, voulsissent ou non. Mais ce ne fut pas sans coup ferir, car il donna tel coup à Dangier sur un vieil bacinet qu'il avoit, qu'il le fist tout embruncher[3] d'avant. Et Dangier qui estoit gros, villain et ossu, quant il se sentit ferir, lui ramena ung coup de toute sa force sur la teste, tellement que la coiffe de fer ne le garentist qu'il ne lui abatit une des machoueres, et si cruellement l'ataindit que la cervelle de la teste paroissoit. Si cheut de celui coup comme mort, et les Mesdisans commencerent à chargier sur lui tellement, qu'il n'estoit pas filz de bonne mère qui ne lui donnoit son coup. Lors s'en passerent oultre et le laisserent là pour mort lui et ses compaignons et vindrent à Doulce-Mercy qu'ilz trouverent pleurant. Mais dame Pitié n'y estoit pas, car elle s'en estoit fouye cachier en ung buisson,

[1] *Entennoit*, s'occupait. — [2] *Affondrer*, fondre. — [3] *Embruncher*, trébucher.

quant elle vit la dure bataille. Si prist Dangier Doulce-Mercy par la main et la remist en la garde de Crainte et de Honte, qui la ramenerent au manoir de Rebellion et la garderent et emprisonnerent plus estroit que jamais n'avoit esté. Et quant dame Pitié qui tout veoit du buisson où elle estoit muciée, vit et apperceut que Dangier et ses gens s'en furent allez, elle s'en vint sur la place pour veoir si ses gens estoient tous morts. Si trouva que tous se relevoient et tiroient au chastel de Plaisance qui n'estoit que à deux milles de là, excepté seulement le Cuer, car tellement fut blecié qui sembloit estre mort et ne tiroit ne bras ne jambes à lui. Lors s'assist dame Pitié auprès de lui, mais premier l'eust tiré à l'ombre d'un buisson, affin que les Mesdisans ne la peussent veoir, et demoura tout auprès de lui que achief de piece il commencza à geeter ung soupir. Et adonc quant Pitié vit qu'il n'estoit pas mort, si elle en fut joyeuse ce ne fait mye demander. Si prist à mouillier ses mains en ung pou d'eaue qui estoit en une orniere auprès d'elle, et les lui mit autour des temples, et finalement fist tant qu'il fut tout revenu de pamoison et il commencza à geeter les yeulx autour de lui et demanda où estoit sa dame la très Doulce-Mercy et ses compaignons aussi. Et dame Pitié lui dist que à sa dame ne pensast plus, car elle restoit ès mains de Dangier. Et quant à ses compaignons, ilz estoient ja à Plaisance à l'ostel d'Amours. Lors dist et pria à dame Pitié que puisque sa dame estoit de rechief entre les mains de Dangier, que pour Dieu le menast à l'ospital d'Amours, car là vouloit finer le remenant[1] de ses jours en prieres et oraisons. Et dame Pitié le fist ainsi que le Cuer le lui requist.

Adoncques d'angoesse et de dueil,
Que mon cuer avoit, ouvris l'ueil,
Et en tressault je m'esveillay,
Et subit moult hault appellay
Ung mien chambellan qui estoit
En une couche où il dormoit,

[1] *Remenant*, reste.

Emprez moy pour celle nuyt là.
Lequel de mon cry s'esveilla,
En demandant : — Vous fault-il rien?
Je lui respondis : — Oy bien.
Lors en soupirant ainsy dys :
— Ha! Très doulx Dieu de paradis,
Je crois qu'Amours a desrobé
Mon cuer et o luy emporté.
Car à la main mon costé sens,
Mais de mon cuer je crois suis sens[1].
Sentir ne le puis nullement;
En luy n'a aulcun mouvement.
Et sy me doubte d'autre part
Qu'Amours mon costé à son dart
N'ayt percié pour prendre mon cueur.
D'angoisse en suis en tressueur.
Lors se leva et apporta
De la chandelle, et regarda
Dans ce que plus fust delaye
Mon costé s'il estoit playe,
Et vit que c'estoit tout neant.
Sy me dist tout en souzbriant
Que je dormisse seurement,
Et que n'avoye nullement
Pour ce mal garde de morir.
Lors par luy me fit recouvrir,
Et de honte plus mot ne dis.
Neantmoins encore toudis
Estoie effrayé, et sy mis
Bonne piece ains que m'endormis.

[1] Jeu de mots un peu obscur. Le bon Roi veut dire : — Je sens bien mon côté, mais je crois être sans mon cœur, car il n'a plus aucun mouvement.



..... Dont le matin, quant me levay,
le papier prins, et escript ay,. . . .

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachese Angers

Dont le matin, quant me levay,
Le papier prins, et escript ay
Mon songe, au plus prez que j'ay sceu,
En priant à tous, s'il est leu
En quelque bonne compaignie
Que l'on excuse ma follye,
Car le mal d'amer sy est telz
Qu'il n'espargne jeune ne vielz.
Lequel maintez gens fait souvent
Songer dormant et en veillant,
Quant bien à son grez on n'a pas
Allegement des estroitz las.
En quoy Amours tient maint de rire,
Sy m'en veulx taire sans mot dire,
Fors que cest livre cy fut fait
Mil quatre cens cinquante sept.

L'Acteur :

Mon très chier et très amé nepveu et cousin [1], ainsy doncques comme avez pu veoir et entendre par escript pareillement, sur ce povez comprendre mon piteux cas et ma grieve peine au long considérer. Laquelle m'est advenue par trop tost croyre, et de ligier fuyz au rapport de mes yeulx le plaisir de mon cuer plustost de assez que sa propre santé. Vous requerant que quant aurez bon loysir, veuilliez penser ainsy que bien scaurez pour m'en mander vostre très bon advis, et ce que à faire doresnavant auray pour singulier remede et convenant regime. Sicques sy fort ne sy souvent je ne puisse estre tempté ne ainsy tormenté de ce subtil esperit au vouloir impossible, nommé le dieu d'Amours, qui embrase les cuers de très importun desir. Lequel fait les gens tant amer qu'ilz en meurent ou

[1] Jean de Bourbon.

sy très fort languir qu'ilz n'ont ung seul bon jour. Et pour ce que je scay du tout certainement que esprouvé l'avez, ainsy je vous en parle, en vous pryant que s'il est riens que pour vous faire puisse, que le me faittes scavoir et vous me ferez tres souverain plaisir. Car prest suys et seray à mon loyal povoir de tousdis accomplir voz plaisir et vouloir comme celuy qui s'y rend tenu et obligé. Pryant à Dieu qui vous doint ce que vostre cuer desire, et autant de bien et en amours de joye comme pour moy vouldroye.

RENÉ D'ANJOU

ET

CHARLES D'ORLÉANS.

RENÉ D'ANJOU

ET

CHARLES D'ORLÉANS.

On a tant exalté, depuis quelques années, la supériorité de Charles d'Orléans sur tous les poètes du XV[e] siècle, que nous semblerons téméraires de placer à côté de son nom, et peut-être au-dessus, celui du Roi René. Il est vrai que notre bon prince n'a que le *Cuer d'Amour* et le poëme du *Bergier et de la Bergeronne*, à opposer aux mille *Rondels, Chansons et Ballades* du fils de Valentine. Le temps, jaloux de la gloire du royal poète, a dispersé les fleurs de sa couronne. Nous n'avons plus « ces « beaux cantiques sur les faits héroïques de Marguerite d'Anjou, et ces « distiques touchant la passion de nostre Sauveur, qui se voyoient inscripts « dedans la chapelle de Saint-Bernardin d'Angers. » (Lacroix du Maine).

Par bonheur, dans les manuscrits de son heureux rival, il s'est trouvé quelques rondels égarés, comme les roses des bois que trahit leur parfum; et nous pouvons, en rapprochant les *Envoys* des deux princes, offrir à nos lecteurs le charme piquant d'un tournoi littéraire.

Vers l'année 1450, le duc d'Orléans tenait sa cour à Blois, oubliant au sein des plaisirs sa longue captivité, et appelait autour de lui l'élite des poètes et des ménestrels, pour joûter avec eux.

Le roi de Sicile ne pouvait manquer à ce rendez-vous : voici les rondeaux que les deux rivaux échangèrent [1] :

RONDEL

de Charles d'Orléans.

Veu que j'ay tant amour servy,
Ne suy-je pas mal guerdonné
Du plaisir qu'il m'avoit donné?
Sans cause m'a tost desservy.

Mon cueur loyaument son serf vy,
Mais à tort l'a abandonné,
Veu que j'ay tant amour servy.

Plus ne lui sera asservy.
Pour Dieu! qu'il me soit pardonné !
Je croy que suis à ce donné,
D'avoir mal pour bien desservy,
Veu que j'ay tant amour servy.

René répondit par les rondeaux suivants :

1er RONDEL DE RENÉ

à Charles d'Orléans.

Pourtant, se vous plaignez d'amours,
Il n'est pas temps de vous retraire,

(1) Nous trouvons ces rondeaux dans l'édition des poésies de Charles d'Orléans, publiée par M. Aimé Champollion-Figeac.

Car encor il vous pourra faire
Tel bien, que perdrez vos doulours.

Vous congnoissez assez ses tours,
Je ne dy pas pour vous desplaire;
Pourtant se vous plaignez d'Amours....

Ayez fiance en lui toujours,
Et mettez paine de luy plaire;
Combien que mieulx me vaulsist taire,
Car vous pensez tout le rebours;
Pourtant, se vous plaignez d'Amours.

IIe RONDEL DE RENÉ

au même.

Se vous estiez comme moy,
Las! vous devriez bien vous plaindre;
Car de tous mes maulx le moindre
Est bien plus grant que vostre esmoy.

Bien vous pourriez, sur ma foy,
D'Amours alors tant vous complaindre,
Se vous estiez comme moy....

Car si très dolant je me voy,
Que plus la mort ne vueil craindre,
Jà toutesfoiz il me fault feindre;
Aussi feriez-vous, je croy,
Se vous estiez comme moy.

L'honneur de la première lance était évidemment pour René.

Charles lui répliqua ainsi :

RONDEL

au Roy de Sicile.

Chascune vieille son deuil plaint;
Vous cuidez que vostre mal passe
Tout aultre; mais jà ne parlasse
Du mien, se n'y feusse contraint.

Saichez de voir qu'il n'est pas faint
Le torment que mon cueur en lasse;
Chascune vieille son dueil plaint....

Ma paine pers, comme fait maint,
Et contre Fortune je chasse;
Desespoir de pis me menasse;
Je sens où mon pourpoint m'estraint.
Chascune vieille son dueil plaint.

A son tour, René riposta au duc d'Orléans :

RONDEL.

Bien deffendu, bien assailly,
Chascun dit qu'il a grant doulour;
Mais au fort je vueil croire amour,
Par qui le débat est sailly;

Affin que qui aura failly
N'aye jamais de luy secours.
Bien deffendu, bien assailly,

Car se j'ai un temps defailly

De compter mon mal puis deux jours,
Banny vueil estre de sa cour,
Comme un homme lasche et failly.
Bien deffendu, bien assailly.

Son illustre rival ne se tint pas pour battu, et retournant le refrain du rondel, il répondit :

RONDEL.

Bien assailly, bien deffendu;
Quant assez aurons debattu,
Il fault assembler noz raisons,
Et que les fons voler faisons.

Au débat nouvel advenu,
Très fort vous avez combattu,
Et j'ay mon billart bien tenu;
C'est beau débat que de deux bons.
Bien assailly, bien deffendu.

Vray est qu'estes d'amour feru
Et en ses fers estroit tenu :
Mais moy non ainsi l'entendons;
Il a passé maintes saisons
Que me suis aux armes rendu;
Bien assailly, bien deffendu.

Nous ignorons le vainqueur de cette joûte poétique; mais si, comme au Pas d'armes de Tarascon, le prix du tournoi eût été un *baisier* et un *annel* octroyés par Jeanne de Laval, la gentille bergère, son cœur eût sans doute incliné pour le bon roi.

Voici encore deux rondeaux de René : le premier, chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, et l'autre de naïveté.

Ils nous rappellent un charmant usage de nos pères, que nous allons raconter en peu de mots.

Chaque année, le jour de *Saint-Valentin* (11 février), les chevaliers s'assemblaient pour tirer au sort les dames dont ils devaient garder l'amoureux servage pendant l'année entière. Elles prirent, du jour de la fête, le doux nom de *Valentines*.

Ier RONDEL.

de René d'Anjou.

Après une seule exceptée,
Je vous serviray ceste année,
Ma doulce Valentine gente ;
Puisqu'Amours veult que m'i consente
Et que telle est ma destinée.

De moy, pour aultre abandonnée
Ne serez ; mais si fort amée,
Qu'en devrez bien estre contente,
Après une seule exceptée.

Or me soit par vous ordonnée,
S'il vous plaist, à ceste journée,
Va (vôtre) voulenté doulce et plaisante ;
Car à la faire me présente
Plus que pour dame qui soit née,
Après une seule exceptée.

Il arrivait souvent que le sort, trompant les vœux secrets des amou-



Les Colombes.

(Tiré du manuscrit de Poitiers)

Le Roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse Angers

reux, alliait par un caprice bizarre, les âges, les goûts, les inclinations les plus opposés; et plus d'une fois l'année de servage dut paraître un siècle aux Valentins et Valentines.

C'est ce qu'exprime René dans ce dernier rondel, avec trop de franchise peut-être.

IIe RONDEL.

Je suis desja d'amours tanné,
Ma très douce Valentinée;
Car pour moy fustes trop tost née
Et moy pour vous fu trop tar né.

Dieu lui pardoint! qui estrené
M'a de vous, pour toute l'année :
Je suis desja d'amours tanné
Ma très doulce Valentinée.

Bien m'estoye souspeçonné
Qu'auroye telle destinée;
Ains que passast ceste journée,
Combien qu'Amours l'eust ordonné :
Je suis desja d'amours tanné.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.



SCEAUX DU ROI RENÉ.

Les trois sceaux qui figurent au frontispice de ce volume, ont été récemment découverts dans les archives des ducs de Bourgogne à Dijon.

Le premier est ce qu'on appelle : *Sigillum majestatis.* Il représente René assis sur son trône, le sceptre à la main et deux lions à ses pieds ; l'écusson à la double croix de Lorraine est à sa droite ; le fond est tapissé de fleurs de lys. Le sceau se trouve brisé en plusieurs endroits ; cependant on distingue encore : *Ren... ringiæ* (Renatus... Lotharingiæ).

Dans le deuxième, on voit René à cheval, revêtu de son armure et levant son épée. Il porte un heaume couronné et surmonté d'un élégant cimier ; de sa main gauche, il se couvre la poitrine de son écu aux armes de Jérusalem, Sicile, Hongrie, Lorraine et Anjou.

Le troisième est un contre-scel, où les mêmes armes sont richement dessinées : autour de l'écusson serpentent avec grâce des guirlandes de fleurs. Ces trois sceaux, bien que peu respectés par le temps, n'en sont pas moins des œuvres d'art d'une admirable perfection. Vraiment René avait devancé le siècle de la Renaissance.

DESSINS DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Les sept premières planches de ce volume ne nous sont connues que sous ce titre. Depuis longtemps, on les voit au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale. Une tradition dont l'origine est inconnue, a toujours attribué ces dessins au roi René.

Contrairement à la direction toute matérielle donnée aux travaux artistiques dans nos temps modernes,

l'art du moyen âge se préoccupait bien plus du côté éternel de l'homme que de son existence passagère, de là, ces nombreux anachronismes que l'on rencontre à chaque pas. Ici encore, cette suite de dessins représentant des épisodes de l'histoire romaine, en est remplie. Vainement chercherait-on ce qui plaît le plus aujourd'hui : la couleur locale, le costume, les meubles, les armes, les monuments contemporains au sujet du tableau. — Ce Brutus enfonçant le poignard dans le sein de César, est tout bonnement, quant au costume, un bourgeois de l'entourage du roi René. Ce Julien relevant les murs de l'ancienne Lutèce, est un habitant de Paris au quinzième siècle, avec cette variété de monuments se groupant autour de Notre-Dame, telle qu'elle est aujourd'hui.

Cette sibylle prophétisant la religion nouvelle et ordonnant à César de lever les yeux, pour voir au sein de la lumière cette Vierge éternelle, mère de Dieu, type impérissable de toute grâce et de toute douceur; — ces batailles, ces siéges, ces harangues, ce roi remettant à son fils la couronne prête à lui échapper, tout cela représente parfaitement le sujet que René a voulu tracer, mais tout cela est moyen âge par les costumes, par les armes, par les édifices.

Les anciens avaient la nature synthétique, et imprimaient ce caractère à leurs œuvres; les modernes, dominés par l'esprit analytique, revêtissent leurs productions de ce cachet. P. Hawke.

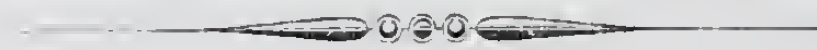
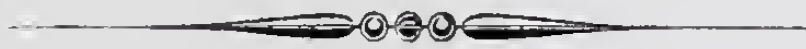


TABLE DES MATIÈRES.





ERRATA.

Pages.	Lignes.	
I	21	Supprimez la *virgule* après *rêver*.
XIII	25	Supprimez la *virgule* après *le sablon*.
XX	7	*bâiller*, lisez : bailler.
4	5	*voïr*, lisez : voir.
98	27	*suseptible*, lisez : susceptible.
143	1	*Que si court*, lisez : Que jà si court.
160	4	Tant decza *mer*, lisez : tant decza ter.
173	18	*aneolies*, lisez : ancolies.
190	16	*Que je y*, lisez : que j'y.
Id.	17	*Et puis que Honneur*, lisez : Et puisqu'Honneur.

AVIS AU RELIEUR.

1	Frontispice,		*entre le titre et le faux-titre.*	
2	Dessins de l'Histoire Romaine.	nos 1	*en regard de la page*	VIII
3	*Id.*	2		XII
4	*Id.*	3		XVI
5	*Id.*	4		XX
6	*Id.*	5		XXIV
7	*Id.*	6		XXVIII
8	Miniatures du Livre du Cuer d'Amours.	nos 1		1
9	*Id.*	2 et 3		12
10	*Id.*	4 5		18
11	*Id.*	6 7		28
12	*Id.*	8 9		36
13	*Id.*	10 11		40
14	*Id.*	12 13		54
15	*Id.*	14 15		82
16	*Id.*	16 17		126
17	*Id.*	18		146
18	*Id.*	19 20		158
19	*Id.*	21 22		168
20	*Id.*	23 24		186
21	*Id.*	25		194
22.	Les deux Colombes (Psautier de Poitiers.)			204



Œuvres Complètes du Roi René.

TOME IV.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DU ROI RENÉ,
Avec une biographie et des notices

PAR

M. LE COMTE DE QUATREBARBES,

ET

Un grand nombre de dessins et ornements, d'après les tableaux et manuscrits originaux

PAR M. HAWKE.

TOME QUATRIÈME.

ANGERS,
IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE,
RUE DE LA CHAUSSÉE SAINT-PIERRE.

M DCCC XXXXVI.

NOTICE

SUR

LE MORTIFFIEMENT

DE VAINE PLAISANCE.

L'étude et les exercices d'une tendre piété avaient remplacé, dans la vieillesse du roi de Sicile, l'amour des tournois et des fêtes. Il assistait régulièrement à l'office divin, et souvent on le voyait, dans la vieille basilique de Saint-Sauveur d'Aix, présenter lui-même l'offrande, accompagner le chant des psaumes, et occuper au chapître sa place d'honneur.

« Chantres avoit doulx et organisants,
« Tous approuvez en nouvelle musique. »
(*Octavien de Saint-Gelais.*)

L'orgue exécutait les motets qu'il avait composés lui-même, et ces vieux airs, transmis jusqu'à nous par une constante tradition, ne manquent ni d'harmonie ni de charme. Assis sur un trône enrichi de gothiques sculptures[1], il aimait sur-

[1] Un bas-relief en marbre, représentant des lions qui dévorent des enfants, en formait l'ornement principal. L'historien Mathieu croit que René avait voulu désigner sous cet emblème les princes qui devaient, après sa mort, se disputer son héritage. (Vol. Ier, pl. XII.)

tout à entendre les prédications de Pierre de Marini[1], religieux augustin, son fidèle conseiller dans la bonne et la mauvaise fortune. La brusque franchise du bon prêtre, sa simplicité naïve, les anecdotes, les légendes et les miracles mêlés à ses sermons, intéressaient vivement son nombreux auditoire. Cette liberté évangélique plaisait à René, et jamais il ne s'offensait du blâme jeté sans ménagement sur ses divertissements et ses goûts.

Dans un sermon prêché le dimanche des Rameaux, Marini avait rappelé que Robert le Bon d'Anjou et l'empereur Charlemagne lisaient chaque jour l'Écriture sainte et la *Cité de Dieu*.

« Les rois de notre temps, ajouta-t-il, ne font plus de même. Ils préfèrent les « livres remplis de paroles oiseuses, de sujets d'amour, de vanités et de mensonges, « tels que les romans de Lancelot et d'Amadis, qui portent plutôt l'esprit à la « volupté qu'à la dévotion. »

Cette leçon directe, adressée au romancier royal, qui achevait peut-être la *Conqueste de Doulce-Mercy*, ne devait pas être perdue. René nomma Marini à l'évêché de Glandevez, et, dans un moment de ferveur, composa en expiation le *Mortiffiement de vaine plaisance*.

Ce traité, dédié à Jean Bernard[2], archevêque de Tours, est un dialogue mystique entre l'*Ame*, embrasée de l'amour divin, et le *Cuer*, épris des vanités mondaines, une allégorie morale, dont le but est de prouver qu'il n'y a de repos qu'en Dieu, que les peines et les douleurs de la terre doivent nous élever à lui. La foi vive de René, sa piété douce et sincère, s'y montrent dès les premières lignes.

« Très révérend Père en Dieu, Jehan, de mon cœur ami, je vous salue en toute

[1] Dans une curieuse notice lue à l'Institut, sur les sermons manuscrits du bon évêque, le président de Saint-Vincent rapporte ainsi une anecdote, qui peint l'extrême simplicité du prédicateur et de l'auditoire :

Pour corriger les habitants d'Aix d'employer des Juifs dans la négociation des mariages, Marini leur cita d'abord l'exemple d'Abraham, qui confia ce soin au plus fidèle et au plus vertueux de ses serviteurs; puis il ajouta : « Une personne de cette ville, ayant voulu charger de cette mission un de ces Juifs qui mentent mille fois pour un florin, lui recommanda par dessus tout de calquer ses réponses sur ce qu'il apprendrait de la future. Ainsi le père de la demoiselle ayant dit à l'envoyé : « Ma fille possède une petite maison et une vigne « de peu d'étendue. — Le marié, répond le Juif, a en propriété une vigne très productive et un champ aussi « considérable que fertile. »

Après quelques exagérations du même genre : « La fiancée, reprend le père, est atteinte d'une maladie de « peau désagréable. — Qu'à cela ne tienne ! s'écrie l'habile négociateur, le jeune homme est teigneux et lé- « preux jusqu'aux oreilles. » (Le vicomte de Villeneuve. — *Notes de l'Histoire du roi René.*)

[2] Voyez la notice sur Jean Bernard. — *Pièces justificatives.*

« dilection, comme humble fils de la sainte Eglise doit faire à son Père spirituel :

« Considérant avec vous que le temps de la vie s'écoule comme l'eau des fleuves, « sans s'arrêter ni revenir, qu'il est nécessaire de l'employer en bonnes œuvres, de « fuir un lâche sommeil, une coupable négligence; je me suis mis à écrire ce livre « par amour pour notre Rédempteur, seul seigneur doux et débonnaire, qui tant « bénignement a daigné souffrir mort et passion en l'arbre de la Croix, et répandre « son précieux sang pour nous racheter de dampnement, en nous faisant partici- « pans de sa saincte gloire de paradis, en compaignie des Anges et vision de sa très « souveraine déité, perpétuellement et à jamais sans fin.

« Et pour que ce livre soit mieux entendu de tous, simples gens laïcs, et non « grands et savans clercs, je raconterai en prose et langage commun la plainte de « l'Ame au Cuer sur ses vaines plaisances; comment *Crainte* et *Contrition* se saisissent « du rebelle, le livrent à *Vraye-Espérance*, *Ferme-Foy* et *Souveraine-Amour*, pour le « clouer à la Croix; comment *Grâce-Divine* lui perce le côté du fer de sa lance; com- « ment enfin l'Ame dévote parvient à vivre en ce monde en grant contentesse et « repos avecques son Cuer. »

Une invocation de l'Ame à Dieu commence le pieux ouvrage. L'auteur la voit mal hébergée dans une pauvre maisonnette, bâtie de terre et de boue, ouverte à tous les vents du ciel. Qui lui donnera aide et conseil en tel souci et telle angoisse ? Qui versera du baume sur ses douleurs ? Qui prendra sa défense devant le souverain juge, dont l'œil découvre les pensées les plus secrètes, et l'avenir comme le présent. Elle a péché par entraînement et non par ignorance. Son cœur l'a fait glisser sur la pente, et elle savait qu'elle descendait à l'abîme. Pourquoi la terre ne l'a-t-elle pas engloutie ? Pourquoi n'est-elle pas restée dans le néant, comme chose sans nom, « qui oncques ne fut et jamais ne sera ? »

L'Ame confondait ses larmes avec ses soupirs, lorsque deux nobles dames s'avancent vers elle. L'une portait sur la tête une épée flamboyante, sur laquelle on lisait en caractères de sang : *Divine Justice*. L'autre, nue jusqu'à la ceinture, se frappait de verges en gémissant.

« Contrition, ne tardons plus, dit Crainte-de-Dieu à sa sœur. Allons remettre dans son chemin cette pauvre âme désolée. Hâtons-nous d'écouter ses plaintes et de lui porter reconfort. »

Puis, s'acheminant toutes deux en se tenant par la main, elles se dirigent sur le tertre, où l'Ame gisait à terre, la tête inclinée, en grands pleurs et lamentations.

IV

« O très noble et gentille ressemblance faite au divin *patron*, créature spirituelle créée par la volonté du très puissant *ouvrier*, lève les yeux, et veuille regarder qui nous sommes et entendre le motif de notre venue. »

« Qui êtes-vous, mes dames, qui me parlez ainsi, répond l'Ame; vous assez compatissantes pour me relever, si je veux m'aider? Ah! vous savez bien que le malade désire sur toutes choses la santé et la guérison. »

Crainte-de-Dieu

« Rien n'est plus vrai, et cependant combien de malades rebelles aux avis du médecin? Que sert le désir sans le remède? Vainement un pélerin égaré soupire après le terme de son voyage, s'il ne revient sur ses pas, s'il ne rentre dans la voie qu'il a quittée. »

L'Ame.

« Je connais ces exemples et n'ai d'autre volonté que de suivre vos conseils. Enseignez-moi donc sans tarder les moyens de corriger mon cœur. »

Contrition.

« Si la vie de l'homme était longue comme celle des patriarches, s'il connaissait l'instant de sa mort, peut-être pourrait-il sans folie faire deux parts du temps qui lui est donné, l'une pour les joies de la terre et l'autre pour le ciel. Mais en face de l'incertitude de la dernière heure, le bonheur est-il à dominer par la pensée la richesse et la victoire, à posséder plaisants manoirs, châteaux-forts, pierreries et joyaux, ou bien même à être doué de la beauté du corps, des dons de l'esprit et de l'éloquence?

« L'orgueil soulève la haine, et la richesse mène à l'oubli de Dieu; les conquêtes et les victoires ne s'obtiennent point sans verser le sang innocent; le pouvoir éveille l'envie; quant aux vertus du corps, c'est aujourd'hui fleur odorante et demain herbe corrompue et fanée. »

V

L'Ame.

« Ah ! monde, que tu es périlleux, et que peu de gens te connaissent ! Au lieu d'éclairer, ta lumière brûle. D'innombrables âmes, trompées par tes plaisirs et tes fausses délices, ne verront la face de leur Créateur qu'au seul jour du jugement. Je t'ai en horreur et te méprise, comme un faux et méchant traître, dont les paroles donnent la mort. »

« O ma sœur, dit alors Crainte-de-Dieu, en s'adressant à Contrition d'une voix doucement émue, vous avez vertueusement parlé. Il faut se hâter d'achever votre ouvrage. Vous savez « ce qu'est à Dieu l'amendement du pécheur, quelle grande « contentesse il en a, quelle consolation c'est à toute la court du Paradis, et quelle « feste en demenent les Anges. »

Contrition répond en s'inclinant :

« Madame, c'est à vous à indiquer la première le sentier et la voie. La douleur, vous le savez, obscurcit souvent mon esprit, et je saurais bien mal faire briller la vérité. »

Crainte-de-Dieu s'approche alors de l'*Ame* et la prenant par la main :

« Lève-toi, et écoute attentivement ce que j'ai à te dire : Tu te plains de l'inconstance de ton cœur ; léger de volonté et de raison, il n'aime que son plaisir et ses frivoles caprices ; il commande en tyran, et toujours tu obéis. Ah ! c'est que ta pensée est pleine encore de *Vaine-Plaisance*, qu'elle n'est point occupée de bonnes œuvres, et de l'amour *doulce et parfaicte* de Jésus-Christ, ton rédempteur : car tout autre amour est vain et passager.

« Le sourire des femmes s'efface, et l'appui des princes est fragile : quand tu aurais employé à les servir la plus belle saison de ta blonde jeunesse, une disgrâce ou la mort peuvent également anéantir tes espérances. Pour une joie d'un jour, cent douleurs et des souvenirs pleins d'angoisses. L'ennui s'emparera de ton cœur, en proie à des désirs sans cesse renaissants. Tu murmureras peut-être contre Dieu, et *tu le réputeras non juste seigneur*. Ah ! pauvre créature, quelle folie est la tienne !

tu détruis ta santé, tu troubles ton esprit, ton entendement et ton repos, et tu provoques le courroux de Dieu par ces plaintes stériles.

« En laissant ainsi reposer tes affections sur ce qui passe, tu changes une *once de joye* en *un quintal de soucys et de griefves amertumes*. Ne crois pas cependant que tu ne puisses aimer en Dieu les créatures qu'il a faites à son image et pour sa gloire. Son amour sanctifie toutes les affections de la terre, comme « un bel et « gent ruisselet, qui par les lieux où il passe rend un doulx son, et abreuve la prée « à l'entour, en telle manière que l'herbe en verdoye, drue et menue, semée de « fleurettes plaisantes. » La source claire et limpide, d'où s'échappe le ruisseau, figure les fontaines célestes de l'amour divin, où tu puiseras la vie éternelle.

Trois paraboles simples et d'un sens facile te feront comprendre ce que tu dois à Dieu :

Un seigneur puissant et généreux avait promis un riche salaire à un pauvre voiturier, à la seule condition qu'il conduirait sa dame, par le droit chemin et sans verser, jusqu'à la porte de son chastel. Le marché conclu, le brave homme prit conseil d'un de ses voisins. Il avait deux chevaux indomptés, pleins de courage et de vigueur, mais qui ne connaissaient ni le frein, ni la voix. L'un s'effrayait au moindre bruit ; l'autre, à chaque coup de fouet, s'échappait au galop et s'ébattait à plaisir.

« Ami, lui répond son compagnon, le remède est facile. Il suffit de boucher les oreilles du premier et de bander les yeux du second. Tu réduiras de moitié leur *provende*, et tu monteras toi-même sur le cheval aveugle. »

« Ainsi se teut, et son chemin passa ; et bien prit au voiturier de suivre son avis, « car sain et sauf accomplyt son voyage, et gaigna le loyer promis, dont il fut enrichy « à tousjours et à jamais. »

L'épouse qui va à l'époux est ici la figure de l'Ame, que Dieu veut conduire au ciel ; les deux chevaux sont pris pour nos sens déréglés ; le voiturier représente la raison, et le chemin le cours de la vie.

Je veux encore te conter l'histoire d'une pauvre femme, qui, après avoir travaillé toute l'année à labourer et semer son champ, à scier le blé, le mettre en gerbe, le battre et le vanner avec le crible à l'encontre du vent, le porta au moulin pour en faire de la farine, mais elle rencontra en son chemin un torrent grossi par les pluies de l'hiver. Un seul pont servait de communication entre les deux

rives ; il était en apparence tellement vieux et vermoulu, qu'elle s'arrêta sans passer outre.

Un voyageur l'aperçut, assise sur le bord opposé, vers le déclin du jour :

« Ma mie, lui cria-t-il, pourquoi pleurez-vous ? N'avez-vous assez de bon sens pour de deux maux choisir le moindre ? car si vous ne donnez votre blé à moudre, il vous faudra mourir de misère et de faim. Essayez donc de franchir le pont avec prudence, et n'appuyez le pied que sur la planche assez forte pour vous porter. »

Encouragée par ces paroles, la pauvre femme sentit se ranimer son courage. Elle parvint jusqu'au moulin ; et son blé rendit farine *à foison*, tant qu'elle en eut toute sa vie.

Le paradis, figuré par le moulin, n'est point conquis sans peine. Nous devons le mériter par la vertu, cette pure fleur du froment de Dieu. Mais sur notre chemin la colère céleste a creusé un torrent gonflé par nos crimes ; il faut traverser l'unique pont jeté de la terre au ciel. Malheur à nous si nous tombons dans l'abîme, si notre pied glisse sur ces planches fragiles, que nos passions prennent pour appui !

Une dernière parabole me reste à te faire connaître :

Un sage et vaillant capitaine, grand justicier et bon seigneur, assiégeait une cité peuplée de gens pervers. Après avoir comblé les fossés et fait brèche aux murailles avec ses fauconneaux, il fit publier à son de trompe qu'il donnerait sa fille en mariage au chevalier qui planterait le premier sa bannière au sommet des remparts. Le jour de l'assaut venu, il survint un vaillant homme, armé de toutes pièces, qu'un prix si noble avait tenté. Il portait une échelle sur l'épaule et l'appuya à une large pierre, au pied de la plus haute des tours. Puis montant résolument, son écu sur la tête, malgré les pierres, les flèches et les engins, il fut proclamé sur la brèche le mieux faisant de la journée, et comme tel mérita la glorieuse récompense du vainqueur.

Le monde est cette cité assiégée, dont la justice est bannie. Jésus-Christ, pour la sauver, veut y faire flotter son étendard. Il promet aux plus courageux sa gloire éternelle. L'Évangile est la trompette sacrée qui donne le signal de l'assaut, et le chevalier représente le courageux chrétien, marchant avec une volonté ferme dans

le sentier de la vertu. Hélas ! en notre temps, quels sont les hommes d'armes déterminés à tout souffrir et braver pour la sainte querelle de Dieu.

Crainte ici *fina* son dire, en se tournant vers Contrition :

« Ma sœur, pardonnez-moi ces longs discours, le sujet est si haut et si important, comme vous savez, que la brièveté est difficile. Or, maintenant, parlez à la pauvre pécheresse ; et puis elle avisera pour son repos et pour le mieux. »

Contrition.

« Je ne puis rien ajouter aux conseils de ma sœur; seulement je prierai l'Ame de les conserver dans sa pensée. »

Cette dernière, à ces mots, prit son cœur en ses deux mains; il tremblait comme la feuille du saule au souffle de la brise.

« Mesdames, je vous livre ce rebelle à discrétion et merci. Car mieux aime que justice soit faite en cette vie mortelle, que de souffrir de ses méfaits pendant l'éternité. »

« Lors leur bailla son cuer et doulcement le receurent en custode. » Elle se couvrit de son manteau et s'assit en silence sur la terre nue.

Crainte et Contrition prirent alors congé d'elle. L'Ame leur rendit leur salut, en les suppliant avec larmes d'achever leur sainte entreprise. Puis elle se retira dans sa maisonnette, et en ferma l'*huysselet* (*d'huys*, petite porte), pour être seule en présence de Dieu.

Les deux dames chargées de leur précieux fardeau s'étaient éloignées sans ajouter une parole. Elles arrivèrent bientôt au pied d'une haute montagne, rude, escarpée et merveilleuse à voir. Tout d'abord ses plateaux semblaient inaccessibles, et cependant un chemin doux et facile conduisait au sommet sans fatigue ni ennui. Bientôt elles arrivèrent à l'entrée d'un beau jardin planté d'arbres chargés de fruits délicieux; l'air y était azuré et cristallin comme dans un jour d'été, et un tel parfum s'échappait des fleurs, qu'il dissipait à l'instant toutes douleurs et mélancolies. On eût dit le paradis terrestre fraîchement sorti des mains du Créateur.

Sur le portail d'entrée, en caractères d'azur étaient gravés ces vers :



Manuscrit de la Bibliothèque Royale.

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier & Lachèse Angers.

« C'est cy le lieu de cestui mortel monde,
« Et le pourpris, où penser net et monde (pur),
« Repaistre puet (peut), acquérant vraye vie.
« Cy est le lieu ouquel qui a envye
« D'estre content peut venir, où abunde
« La parolle de bonté assouvye,
« Qui procède de la bouche de Dieu... »

A l'ombre de grands arbres, au milieu des fleurs, quatre dames étaient en prières autour d'une croix qui reposait sur le sol.

Les trois premières, richement vêtues d'habits brodés d'argent et d'or, tenaient chacune en main, un clou acéré et un *mail* lourd et pesant. Sur leurs couronnes à fleurons, on lisait les douze articles de notre sainte foi catholique, le nom des sept œuvres de miséricorde et les dix commandements de Dieu.

La quatrième, qui portait une tunique impériale et une couronne à trois fleurons surmontée d'une boule d'or, était entourée d'une auréole plus éclatante que le soleil. Une lance armait sa main droite. Sur son fer poli et brillant comme un rayon de lumière, le céleste ouvrier avait gravé en lettres de feu : *Congnoissence de gloire éternelle*, tandis que le *fust*, en bois faible et fragile, avait pour légende : *Considération des biens mondains*.

Contrition et Crainte de Dieu s'étaient réunies aux belles hôtesses du mystérieux jardin. Elles contèrent en doux langage comment Dieu leur avait inspiré de préserver le Cuer des périls d'une vie coupable. Elles l'avaient trouvé malade et *souffreteux*, sous le servage de ses passions et de ses frivoles *plaisances*. Vainement il avait ensemencé le champ du père de famille. A l'heure de recueillir le fruit de son labeur, les hautes tiges étaient sans épis, et la moisson restait stérile. Elles n'y voyaient d'autre remède que de le confier sans tarder entre leurs mains, pour le joindre au souvenir de la très cruelle et *angoisseuse* passion de son béni rédempteur.

Les quatre dames se consultèrent un instant ensemble, puis, au nom de toutes, Foi prit la parole :

« Dames très douces et sages, grâces vous soient rendues de votre *emprise*, et « votre venue nous est à grand plaisir. Or, après en avoir avisé ensemble, et d'un

« commun *assentement*, nous Ferme-Foy, Seure-Espérance, Souveraine-Amour et « Grace-Divine, acceptons votre don pour le clouer à la croix. »

Lors les deux dames, par une céleste inspiration, placèrent le Cuer sur le bois sacré, à l'endroit même où en façon semblable fut attaché le précieux corps de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Foi éleva la main et frappa avec force. Le clou d'acier perça le Cuer, et pénétra dans le bois. Trois gouttes de sang jaillirent, et avec elles s'échappèrent l'amour du vin et de la chair et toute criminelle *convoitise*.

Espérance suivit l'exemple de sa sœur; le clou d'argent traversa le pauvre Cuer d'outre en outre. Deux gouttes d'un sang impur coulèrent sur la croix. Elles entraînaient l'esprit de colère et de honteuse négligence.

Souveraine-Amour plaça ensuite son clou d'or sur le côté droit. Deux autres gouttes parurent. C'étaient la noire envie et la présomption gonflée de félonie et d'orgueil, qui abandonnaient leur secret asile.

Aussitôt, Grâce-Divine apprêta sa lance; elle la brandit d'une main assurée, et fit au Cuer une profonde blessure. Un torrent de sang inonda le sol purifié de toute vaine plaisance; le Cuer toujours fixé à la croix fut remis à Contrition et Crainte de Dieu, qui retournèrent vers l'Ame.

Crainte de Dieu.

Lève-toi, ouvre les yeux; tu as retrouvé l'amour perdu de ton divin créateur. Sa justice s'est voilée devant sa miséricorde. Reprends tes douces vertus, et chante un saint cantique.

Contrition.

Le temps de la douleur est passé; sèche tes larmes et ne sois plus pensive. Jette un regard sur ce Cuer que nous t'apportons; et quand tu l'auras vu, sois remplie d'allégresse.

Contrition avait tellement haussé la voix, que l'Ame se leva tout-à-coup en chancelant et glacée de crainte. Mais quand elle l'eut reconnue, quand elle eut aperçu son *fol Cuer, qui tant avoit péchié*, doux et humble comme ces petits enfants que bénissait le Sauveur, elle leva les mains au ciel :

« Quel est celui qui est ainsi en croix étendu et sanglant? est-ce mon cœur que « vous apportez? Hélas! je ne puis le croire. Il semble calme et heureux malgré « ses blessures; et le mien étoit toujours plein de trouble et agité au moindre « souffle de ses passions et de ses désirs. Cependant, je le reconnais à l'extérieur « pareil au mien. Mes dames, l'auriez-vous changé, dites-le moi, je vous en « conjure. »

Crainte répondit :

« Ame bien heureuse, Dieu t'a fait grande grâce, si bien la veux connaître. Je te certifie, par ma foi, que le Cuer ici présent est bien le même cœur, remis par toi en notre garde. Or, nous te le livrons, ma sœur et moi, émondé et purifié de toute vaine plaisance. Prends-le donc, et veille sur lui, comme veille une mère penchée sur le berceau de son fils. »

L'Ame s'agenouilla et baisa amoureusement la croix. Crainte et Contrition s'éloignèrent en silence; elle resta seule et contente sous le bon plaisir de Dieu.

« Mon doux sire et seigneur, s'écria-t-elle, comment pourrai-je te rendre grâce des bienfaits dont ta bonté m'a comblée. Quelle louange digne de ta souveraine Majesté peut sortir de la bouche de l'homme, toi dont les œuvres révèlent la grandeur et l'infinie miséricorde. Sans ta grâce, je ne puis rien, pas même te prier, ô toi, qui es ma vie, mon Rédempteur et mon Dieu! Chaque fois que je regarderai ce cœur, je me souviendrai des grands biens que tu m'as faits; car tu m'as deffendue, lorsque je t'offensais; tu m'as sauvée de l'éternelle damnation, et soustraite à la rage du dragon infernal. Or, tu m'as ressuscitée, très miséricordieux père, sans me donner d'autre commandement que celui de t'aimer de toutes les forces de mon intelligence et de ma pensée. Embrâse donc mon cœur de ta charité divine. Car je connais trop, hélas! que celui qui n'aime pas tout en toi, est éloigné de ton amour. « Mon vray amy, très doulx et très plaisant, » je t'aime parce que tu m'as le premier aimée; j'attendrai de toi toute consolation en mes douleurs, tout remède en mes maux, tout soulagement en mes misères. Mais las! pauvrette que je suis! comment chanter les merveilles de ton amour?

XII

Toi qui as montré le ciel ouvert au bienheureux Etienne, calmé l'ardeur du feu qui consumait saint Laurent, rempli de joie saint Paul et les glorieux Apôtres, transfigure-moi, comme saint Pierre, sur la montagne sacrée, lorsqu'il disait : « Seigneur, il est bon de demeurer ici : dressons-y trois tentes. »

« Qu'à l'exemple du prophète royal, je chante le cantique d'amour, en attendant que ta grâce me conduise, dégagée des liens mortels, au saint royaume des cieux, où je te verrai « lors face à face, mon Dieu, vray créateur du ciel et de la terre, tout puissant et perdurable, seul éternel, Père, Filz et Saint-Esperit ! »

Amen.

Envoi.

Très révérend Père en Dieu, et de mon cœur ami, je vous adresse ce petit livre, « fait au moins mal que j'ay sceu, » pour vous donner à connaître la singulière estime et affection que je vous ai vouées ; car ma volonté sera toujours telle, sans changer ni faillir, toute la durée de ma vie ; pour ce, je vous conjure d'adresser à Dieu, au *Memento* de la messe, humble et charitable requête. A l'exemple de la lionne, qui remplit le désert de ses rugissements lorsqu'elle a perdu ses lionceaux, tant qu'elle ne les a pas rappelés à la vie, suppliez notre Sauveur Jésus-Christ de me pardonner mes péchés et de me ressusciter à la grâce, afin que je parvienne à la joie désirée, seule et parfaite, par la vertu de Dieu, qui vit et règne à jamais sans fin, « auquel je prie qu'il vous doinst en ceste mortelle vie sainement vivre et seurement morir. »

Amen.

Ainsi finit ce traité, admirable expression de la foi de nos pères. Dégagé des longueurs et des défauts de goût du siècle du bon roi, il semble une inspiration dérobée à l'auteur inconnu de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ah! c'est qu'alors, le Christianisme prenait l'homme sur les genoux de sa mère et le conduisait par la main du berceau à la tombe. Malgré l'ignorance des temps, la confusion des coutumes féodales, la violence des caractères, le déréglement des mœurs, sa loi sainte adoucissait ce qui était barbare, corrigeait ce qui était injuste, sanctifiait ce qui était élevé, et révélait des dévouements et des vertus inconnus de nos jours. L'histoire, la poésie, l'architecture et tous les arts s'inspiraient à la grande unité catholique, qui pénétrait les intelligences et remplissait les cœurs. Dans les châteaux et les églises, dans les chaumières et presque à tous les carrefours des chemins, la sculpture prodiguait ses naïfs chefs-d'œuvre. C'était l'ange Gabriël annonçant à Marie la naissance du Sauveur, ou bien l'enfant Jésus couché dans la crèche au milieu des bergers. Le Christ dominait le siége, où le haut baron rendait la justice; près des villages, de merveilleux calvaires s'élevaient comme des phares à l'entrée du port. Partout, les fêtes de l'église étaient celles du peuple. Frémissant d'émotion et de douleur, il se pressait à la représentation du mystère de la passion de Jésus-Christ. Son cri de joie était *Noël!* et dans les combats contre les Anglais, ses archers répétaient avec Dunois et Du Guesclin : *Saint Denys* ou *Notre-Dame!*

Les princes et les seigneurs partageaient la foi commune. Fils des chevaliers croisés, compagnons de Godefroy, ils ne s'étaient point encore soulevés contre Dieu, à la voix du moine apostat de Wittemberg; et quand, parmi ces rudes guerriers élevés au bruit des armes, il se trouvait de nobles intelligences accessibles aux suaves émotions de l'âme, comme aux sentiments de l'honneur chevaleresque, on voyait apparaître des princes tels que saint Louis et René d'Anjou. A l'exemple de son illustre aïeul, le fils d'Yolande aima Dieu, ses peuples et la justice. Il fut le père de ses sujets, qu'il gouverna avec douceur. Toujours chrétien, même quand il empruntait à la fable des allusions mythologiques, il sut jeter sur ses écrits une teinte mélancolique de philosophie, de piété et de foi. On dirait que son âme s'y répand toute entière, semblable à ces sources transparentes, vainement agitées par les orages, dont rien n'altère la constante limpidité.

Cte DE QUATREBARBES.



MORTIFFIEMENT

DE

VAINE PLAISANCE.



Mortiffiement de Vaine Plaisance.

Le roi René Pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachese Angers

MORTIFFIEMENT

DE

VAINE PLAISANCE[1].

Tres reverend pere en Dieu, Jehan, par la divine grace arcevesque de Tours, tres singulier et de mon cuer collatéral amy, je René vous salue et conforte en toute tres charitable dilection, comme tres humble filz de saincte eglise doit ne peut plus faire à son pere esperituel, vous faisant familiairement sentir de mes petites et secretes occupations, et une entre aultres, laquelle si est que je, considerant le temps de l'espace de vie, dont il faut à nous tous rendre compte, lequel se passe courant inces-

[1] Il existe à la Bibliothèque Royale trois manuscrits de ce traité de morale.

1° Sous le n° 7,293. — Baluze 520. Ce manuscrit in-f°, composé de 39 feuillets de papier grossier, est écrit en mauvaise cursive; il ne renferme aucune vignette ni lettre *tournure*; il est relié en veau.

2° Sous le même n° 7,293 est un autre manuscrit sur feuilles volautes, qui n'est que la copie exacte du précédent.

3° Sous le n° 1,797, fonds de Saint-Germain, est un manuscrit in-4° contenant 285 feuillets vélin, intitulé *Chroniques de plusieurs sages philosophes*, et relié en basane. Il résulte d'une note au bas du recto du premier feuillet, que cet ouvrage était passé de la bibliothèque Seguier dans celle de M. de Coislin. Le traité de *Mortiffiement de vaine plaisance* commence au feuillet 201 et termine ce recueil. Il est enrichi de huit magnifiques miniatures, orné de lettres *tournures*, peintes azur, pourpre et or; il est écrit en belle bâtarde longue.

Ces trois manuscrits ne sont évidemment que des copies: en effet les deux premiers présentent au feuillet 38 une large lacune qui ne se trouve point dans le dernier (voir le feuillet 280 jusqu'à 282), et celui-ci porte écrit au feuillet 285 le nom de son copiste, Jehan Coppu, prêtre.

samment comme eaue de riviere sans se arrester et va sans revenir, et par négligence souvent se perd, sans le pouvoir recouvrer, voyant que point n'y a meilleur remeide à mon advis, que de l'employer tousiours en bonnes euvres, sans se endormir en paresseux sommeil de lasche negligence, à l'exemple de Sanson, lequel s'endormit au geron de Dalila, lorsque luy furent ses beaux cheveulx et longz crins rongniez, dont il perdit sa force, comme en la Bible appert, au 26e chapitre du livre des Juges.

Ce que doncques à l'exemple de Sanson, pareillement la negligence ne me rongne et retaille, par l'endormir de ma lasche paresse, les jours de la force, vertu et pouvoir de bien faire, me suis mis à faire cy apres ung traitié entre l'Ame devote et le Cuer plain de toute vanité, pour plus esmouvoir les lisans à bien faire, et parfaittement sur toutes choses amer nostre vray redempteur, seul saulveur, doulx et débonnaire seigneur, qui tant benignement et liberalment a daingnié mectre son sainct et tres benoist propre corps à souffrir mort et passion en l'arbre de la croix, et respandu son precieux sang pour nous racheter de dampnement, en nous faisant participans, se à nous ne tient, de sa saincte gloire de paradis, en la compaingnie des angeles et vision de sa tres souveraine déité, perpetuellement et à jamais sans fin.

Et affin que mieulx soit de tous entendu, et que les lisans le puissent mieulx retenir, l'ay fait en prose, en langaige commun, et sans y garder ordre exquis ou parfond parler, en alleguant la saincte escripture ou aultres obscures auctoritez, ainsi que bien il appartiendroit à si haulte matiere. Car je ne l'ay point fait en aultre intencion, lorsque pour y povoir faire fructifier les simples gens laiz, et non pas pour donner occasion aux grans clercs fondez en haulte science d'arguer en contre.

Touteffois je n'entens point, ne jà à Dieu ne plaise, tres reverent pere en Dieu, que là où vous et tous aultres clercs y verrez à reprendre, que ne le doyez et puissiez corrigier, s'il vous plaist, et de ma part chierement vous en prie.

Et pour donner à entendre la matiere, fictionnellement raconteray



Comẽnt l'Ame tiẽt son ♡ de ses 11 maĩs 9tre sa poitrine

(Mortiffiement)

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse Angers

comment l'Ame devote à seule Crainte de Dieu et à parfaicte Contrition se complaint piteusement du Cuer plain de vaine plaisance qui la tourmente fort. Et lors seule Crainte et parfaite Contrition se saisirent du Cuer, et puis le baillirent à souveraine Amour, à vraye Esperance et à ferme Foy; lesquelles pour du tout le joindre à la passion de son Sauveur, le clouent sur l'arbre de la croix, et Grace divine, pour mortifier sa vaine plaisance, luy met le fer de la lance ou costé. Et par ainsi, l'Ame devote vit en ce monde en grant contentesse et repos avecques son Cuer, dont pour commencier prandray mon teusme, l'Ame parlant ainsi :

Comment l'Ame tient son Cuer de ses deux mains contre sa poitrine.

L'Ame parle.

Aperuisti mihi oculos, lux, et excitasti me et illuminasti, et vidi quoniam temptatio est vita hominis super terram.

O tu, mon createur Dieu tout puissant, souveraine lumiere, tu m'as les yeulx ouvers en me admonnestant et me as tellement enluminée, que j'ay veu et congneu clerement, que la vie de l'homme sur terre n'est d'aultre chose plaine que de toute temptation.

Helas! mon vray redempteur, toutesfoys je scay bien que jamais tu ne veulz la perdicion de mon ame, ton humble creature, que tu as créée non pas de toy ne de nesune elementable matiere, mais de riens m'as créé voire vrayement raisonnable, intellectuelle, spirituelle et perpetuellement vivante, et m'a ta majesté souveraine faicte si capable que à toy et de toy seulement, et non de riens aultre quelconque puis je estre remplie et rasaisiée; si que ne demeure tousiours en necessité souffreteuse et mendiante, sinon lorsque je t'ay avecques moy. Car adonc est mon desir entierement rempli, et ne reste lors ne demeure au dehors de moy plus riens de ce que je quiers, veuls et desire, que je n'aye entierement en moy. Mais quoy? helas! quant je t'ay et que tu es en moy retenu, ne te

seay. Pourquoy? car tant m'en destourbe le desir abusé de ce Cuer cy avecques lequel suis couplée et faicte pelerine du voyage de son mortel cour transitoire, dont les inclinations naturelles tant frailles, tant passives et tant souffreteuses me font souvent tresbuchier et presque verser jusques du tout à terre, et sans povoir ressourdre ne relever hors la teste vers le ciel, où tu es, pour te rendre graces et louanges des tres haulx biens et parfaictz benefices que as sur moy eslargis. Et ainsi m'est ne plus ne moins comme le bœuf plain de lasche courage et remply de pesanteur tardive, qui par sa negligence ne peut haucer le pied; pourquoy fault quant il tresbuche que du tout chiée à terre, et en cheant apres lui tire l'autre, lequel est lié avec lui soubz le joug par les cornes.

Ainsi semblablement et souventes fois apres lui me tire le Cuer et trebuschier me fait en la fange et ordure de sa vaine plaisance.

Pourquoy tres piteusement en plourant je me complains disant :

Ah, Cuer perilleux en tes faictz volentaire,
Par quel desir vanité ainsi plaire
Te fait abus en troup longue abstinence,
Obfuscant la pensée débonnaire
Qu'avoir tu dois sans cesser en memoire
De la douleur, passion et souffrance,
Que mon Saulveur en doulce patience
Voulut souffrir pour me mettre en sa gloire.
Que songes-tu? requiers lui pardonnance,
Et te repens, ou mon fait en ballance
Metz si tres fort que plus ne m'en puis taire.

L'Acteur.

Du hault ton de la voix ainsi par necessiteuse contrainte forcée qu'elle faisoit soy complaingnant et disant en ce point à son Cuer, furent acop

les yeulx de ma pensée ouvers et en tressault soudainement aguillonnez d'un esveil ententif solicité de retenir, pour mieulx congnoistre des precedentes parolles la fin à quoy vouloit venir la lamentable Ame, qui ainsi se complaingnoit de son tres pecheur cuer.

Et en regardant que feiz vers celle part où la voix lamenteuse estoit, je veys que la ditte Ame estoit herbegiée et logiée en une tres povre maisonnette legierement bastie, toute faicte de terre et de ville matiere, plaine de grant ruine et de penible retention, et en conclusion de tres briefve durée, dont se puet dire de petite valeur tant disetteuse et souffreteuse, que avecques les aydes et appuies on lui avoit peu faire, si declinoit elle chascun jour, à toutes heures souvent vacillant et tremblant à tous ventz. Pourquoy par ung bien peu de désordre estoit cent fois le jour en voye de verser sans ressource acop à terre tournant en pouldre ou en cendre seullement, dont je povre acteur comme cellui qui en droit moy congnois mon cas estre tel et mon deffault pareillement, et ainsi de ce mal entachié fus trop plus ententif, comment neccessiteux d'y povoir apprendre par cas semblable et ung mesme deffault correctionnel amendement, et donnay l'oreille là, tres parfaictement de trestout mon cuer à mon povoir mon tres petit entendement tournay celle part pour aulcuns biens aprendre. Mais gueire ne tarda après les motz que l'Ame au Cuer eust dist qu'elle cheust en pamoyson, puis apres une espace de temps quant l'Ame fut de pamoyson ung bien peu en vigueur revenue, souspirant en basse voix et en tremblant, à grant paine peut dire.

L'Ame parle et dit :

Las! Qui me pourra aidier de ce besoing duquel j'ay si hastive necessité, que nul ne la pourroit estimer comme je croy? Doncques qui me pourra conforter, qui me conseillier, qui me pourra adrecier, qui? Je ne scay. J'en suis en tel soussy, en telle paine et en tel tourment, et en si parfaitement grant melencolie, que je ne scay quel part tourner pour trouver provision de mon tres piteux cas. Car pour bien donner

mon fait à entendre à tous, je n'ay seure ne certaine heure ne moment de respit d'estre appellée de devoir compte rendre de ce malheureux Cuer. Et si en ceste estat je vais en jeugement, je tiens ma cause certainement et sans nulle faulte contre moy adjugiée, et moy perpetuellement à tourment et à paine non pareille condempnée, car j'ay offendu si tres lourdement que ignorance ne me peut estre à garant, veu que devant le cop et ainçois que j'eusse failly, je congnoissois moult bien certainement que mal feroye et ne m'en sceus garder. Hellas! je veis lors moult bien et de loingz m'adonnay à la parfonde fange et tres puante ordure où le Cuer me tiroit. Et congnoissois tout pour vray que le chemin là où il me menoit ne estoit cellui que je debvoie aller. Et toutesfois je m'y laissai conduire, non pas par force, mais pour lascheté et seullement par faulte de non y resister.

Que pourray je doncques dire quant je seray accusée pour moy deffendre devant celluy qui tout voit et tout scet, et si congnoist ce que je fais, ce que je dis et tout ce que je pense? Se jusques à là et en ce point me trouve appellée devant sa saincte face tres juste et souveraine, de cy et maintenant je ameroie trop plus chier non jamais estre née, ou que la terre me engloutist devant si tres parfont que à jamais plus nouvelles de moy ne deust estre en ciel ne en terre, ne plus ne moins comme de la chose qui oncques ne fut ne jamais ne sera.

L'Acteur parle et dit :

La tres desconfortée et esgarée Ame fut lors forcée de tous pointz, pour ceste heure, d'achever sa piteuse et lamentable raison à faire fin à son doulant parlé. Car par force de souspirs et de plaintes et aussi de sanglotz qui abundoient si tres desmesureement en ung cas ensemble par grant douleur, en elle cessa son dire, si que plus à parler ne puet recommencier. Et ainsi fut contraincte de en ce point faire pose. Car oncques en tonnel si fort ne boulist moust comme faisoient dedans son corps ses griefz soupirs et tres angoisseux plains. Et je, tout voyant de ma part, plus n'attendoys

aultre chose que l'heure qu'elle deust recheoir en telle paulmoison comme ja avoit fait. Car oultre ce que ainsi briefment son tres grief deul si fort la martiroit, de ses adoulez yeulx yssoient de larmes ung ruissel si tres grant courant par sa descoulourée face, que sa gorge et sa poitrine, aussi pareillement l'abit qu'elle avoit, depuis le chief en hault, estoit aussi fort baignié comme si eust versé sur elle foyson eaue, sans cesser. Quant j'apperceu une dame de moult noble apparance hastivement le grant pas vers l'Ame venir, laquelle dame à son maintien toute esgarée me sembloit effrayée ou craintive et doubteuse; car à toute heure et souvent haulsoit les yeulx en regardant une espée, dont la lamelle estoit large, brune et clere, laquelle sur son chief reposoit, non pas du plat, mais du long du tranchant dont de ce me povoie assez esmervellier. Car neantmoins que pour l'heure la ditte espée ne lui faisoit nul mal, ne point ne la blessoit en neulle façon quelle que elle fut, si n'estoit pas pour ce qu'elle en fust aucunes fois asseurée : car sa douce voix ne tremblant toute, et son tres beau corps fremissoit et la couleur de son tres plaisant visage souvent en palissoit, et puis en rougissant muoit soudainement couleur.

Quant plus prés de moy fut, je regarday l'espée en laquelle avoit en escript en grandes lettres rouges de sang frechz respandu : *Divine Justice.* Dont en moy pensay que point n'estoit sans cause se celle dame là avoit crainte et cremeur. Lorsque la dite femme fut de l'Ame approuchée, haultement appella une aultre qui venoit apres elle, laquelle aultre estoit nued jusques aux rains et en sa main portoit une paire de verges, et de l'aultre main venoit battant sa coulpe, plourant et gemissant. Puis la premiere dame dist à l'aultre en telle maniere :

Crainte de Dieu parle :

Sus Contrition, sus ma seur, ne tardons plus, entrons tost en besoingne, car il en est temps et saison de remettre et radressier en bon chemin ceste povre et esgarée Ame, veu que je percoy d'elle, selon que puis comprandre et entendre aux parolles qu'elle dit, que de soy mesme à son

leal povoir se veult moult bien adressier et aidier, et crie à haulte voix priant piteusement que on la veulle aidier, conforter et enseingnier ce qu'elle aura à faire. Et puisque ainsi est ne veullons plus tarder, je vous en prie. Sus ma seur, sus, veillons hastivement en exploitant nos pas, nous tirer celle part. Car en nous approchant d'elle, lors elle nous pourra choisir et congnoistre; nostre approuchement lui pourra moult valoir. Alons la donc conforter, je vous en prie, en lui donnant son perilleux cas bien au long à entendre. Et puis apres sur son faict le remede qui plus promptement lui sera convenable scaurons bien enseingnier et donner à congnoistre. Et se par le conseil de nous deux est deliberée d'en du tout vouloir user, jamais si grant sens elle ne feist. Car je me fais fort de corrigier son cuer par telle forme et facon que doiresenavant ne sera plus rebelle, ne n'aura plus le povoir de ainsi regiber contre l'aguillon comme pour le temps passé a faict.

L'Acteur parle et dit :

Quant ladicte premiere dame eust achevé de dire, elle se teust, mais non pourtant sa face ferma, veillant tousiours vers la, et si l'adressa de tous poins sur la tres povre et tres desolée Ame de paour qu'elle avoit que par force de desconfort elle ne cheust d'angoisse, d'ennuy et de tristesse en despoir damnable. Neantmoins que je veoie bien que le desplaisir et tristesse que l'Ame prenoit et le courroux qu'elle avoit plaisoit moult à la dame, pour ce qu'elle esperoit pour l'advenir que l'Ame pourroit retourner à voye de saulvement se secourue estoit. Et pour ce appella la dicte dame Contrition sa seur, laquelle Contrition, en cheminant vers elle, lui respondit ainsi qu'il s'ensuit :

Contrition parle :

Je viens à vous, Crainte de Dieu, le juge souverain, je viens à vous, ma tres redoubtée seur et dame, en vous priant que fournissiez voz pas et je

N° 3.



Comment Crainte parle à l'Ame qui tient son Cuer en plourant et Contrition avec elle

(Moriffiement)

Le roi René pinx, P. Hawke del

Lith Cosnier et Lachèse Angers

iray apres sans faire contredit : car tousiours voulentiers je me treuve et suys en vostre compaignie. Aussi est ce raison, veu que mon office est tel comme vous bien le scavez que sans vous je ne puis. Or allons doncques et veons que sera de celle tres povre Ame. Allons fort vistement et à sa neccessité lui soyons secourables, et de son mal lui monstrons le remeide en lui tenant compaignie tant et si tres longuement qu'elle nous vouldra avoir et tenir avec elle.

L'Acteur parle :

A ce mot se acheminant toutes deux tenans l'une l'autre par les mains jusques là proprement où l'Ame estoit à terre plus bas que assise et ungt petit plus hault levée que du tout à la terre gisant, sa teste incliné reposant sur sa poitrine toute morne et achoumée [1], si commença Crainte à parler à l'Ame ainsi disant :

Comment Crainte parle à l'Ame qui tient son Cuer en plourant et Contrition avec elle.

O creature esperituelle faite et créée par la voulenté de cellui tres hault et tres puissant ouvrier sans lequel rien n'est fait et par lequel es en vie et vrayment immortelle, lieve tes yeulx et veulle appercevoir icy qui t'est venu veoir pour toy resconforter et radressier tes affaires en bien.

Pense à ton fait sans plus perdre de temps.
Ne songe plus; faiz ton fait: il est temps.
A aultre nul qui vive ne t'attens.
Car pour toy comte aultre nul ne rendra,
Seulle seras appellée par temps
Et bien subit pour ce soin doubtans,

[1] *Achoumée*, affligée.

Car quant par mort seras du corps partans,
Le diable lors certes t'accusera
De tes pechiez, et ton cas poursuivra
Contre toy fort tant comme il pourra,
Pour toy mener avecques les perdans
Ou puit d'enfer, là ou il te fera
Sentir tourment horrible qui n'aura
Jamais fin. Las! pensez y qui vouldra.
Je n'en dis plus si tu veulz or m'entens,
Car tard criera qui jusques là viendra.

Crainte de Dieu.

O tres noble et gentille semblance faitte au hault divin patron, lequel t'a de si tres parfaictement grande et especialleté douce que par sa grace appellée es pour participer à gloire éternelle avecques les angeles qui sont en paradis, reprens en toy vertus et veulles regarder qui nous sommes et bien au vray entendre l'occasion de nostre venue icy:

Congnois qui es, dont là ou iras,
Comment fus faicte et lors tu congnoistras
Le parfait bien sans toy ne tient que auras,
Et la grant gloire qui t'est appareillée,
Aussi le royaume que tu possideras
Es cieulx, là sus duquel tu joyras,
Et où ton Dieu face à face verras,
Lequel par grace ad ce t'a appelée.
As tu ouy, ha! ame bien marée[1]?
Entends à moy et tes faiz si arrée[2]
Par mon conseil. Sces tu que tu feras
Huy[3], tes pechiez ains que soies acoulpée

[1] *Marée*, gouvernée. — [2] *Arrée*, arranges. — [3] *Huy*, aujourd'hui.

Devant le juge duquel trainche l'espée
De mort sans fin sur chacune ame née,
Qu'en peschié fait de ce monde trespas?
Penses y doncques et n'y fayes demeurée.

L'Ame parle.

Qui estes vous, mes dames, qui ainsi me parlez disant que estes venues à moy secourir prestes pour moy ressoudre [1] si je me veulx aidier? Qui estes vous, qui telles demonstrances pourtez en vous en ce point figurées, dont moult voulentiers scauroye la signifiance, se demander l'osoie? Et d'aultre part me affermer de garison avoir sans faulte nulle voires se à moy ne tient. Hellas! vous scavez bien que c'est regle commune especialement entre les mortelz que le malade sur tous les biens mondains transitifz ne connoitte riens tant et ne vouldroit avoir nulle chose quelconque premier que avoir santé. Pourquoi me demandez vous doncques ainsi se avoir je le veuls et s'il ne tient à moy que sans faulte le aray? Hellas! sur ce vous respons que ma voulenté ne martire mon desir d'autre chose quelconque que d'une hastive constrainte qui est si neccessaire, qu'il m'en fault en ce point crier, et sans cesser, tant hault qu'il m'est possible, comme avez oy. Demandant à tous par vraye fine indigence garison de mon mal et conseil de mon cas et adresse du chemin et sentier que icy ay à tenir. Doncques debvez scavoir que l'abundance de mon desplaisant mal ne fait pas par faintise ma bouche mentereresse, et ce vous certiffie.

Crainte respons à l'Ame.

Tu dis voir et cela scay je bien que n'est riens que le malade plus desire tant que santé avoir, mais neantmoins que le desir du malade soit tel, si treuve l'en des malades foison que avec le desir qu'ilz ont d'estre saulvez et sanez [2] si n'ont ilz pas voulenté de tenir la regle que le medecin

[1] *Ressoudre*, relever. — [2] *Sanez*, guéris.

leur enseigne pour venir à santé. Car d'un costé prient d'estre aidiez et d'autre costé refusent d'eulx aidier. Et se cellui qui est cheut ou tombé ou fosse à qui on veult baillier la main pour l'en tirer dehors, ne veult haulcer le brachs ne tendre la main pour joindre à l'aultre main de cellui qui aidier le vouldroit, n'est ce pas à bon droit se on le laisse là où il est tombé puisque aidier ne se veult. Et encoires te dis je plus ad ce propos, que se toutes les meilleurs medecines qui plus puissent prouffiter à corps humains malades pour venir à santé, tant fussent elles par Ypocras, Avicenne ou Galiain, bien composées et estre vrayes trouvées par tres notables et especiaux remeides contre toutes maladies, estoient mises en la bouche d'aulcun malaide et qu'il ne les voulsist avaler ainsi les gettans dehors. Tu peuls evidamment congnoistre que point les dites medecines pour estre en la bouche du malade seulement sans entrer en l'estomac et sans s'espandre par les vaines pour conforter le cuer, ne pourroient aidier à la garison du malade, veu que pas ne les auroit avalées. Pareillement, par autre fasson d'exemplaire, est il du pelerin qui desire à estre ou lieu de l'accomplissement de son voyage, lequel cheminant se fourvoye. Et lui esgaré et mis hors de chemin qui doit faire, l'exploict de ses pas et travail de ses membres et de son corps ne le temps qu'il y met n'abregent en riens la longueur de son chemin ne de son voyage. Ains fault bien souvent qu'il retourne par le chemin qu'il est alé tant et si longuement qu'il puist retourner à l'endroit auquel premier se fourvoya en revenant au vray et seur chemin, et neantmoins qu'il ait souverain desir d'abreger son chemin tant que plus on ne pourroit dire. Et d'autre part est si mal content si tres desplaisant de l'erreur qu'il a faicte que plus ne puet estre. Riens ne lui vault à l'abregement de son chemin le desir qu'il a ne le desplaisir de la faulte passée, sinon en tant que la bonne voulenté qu'il a de soy amender le faict lors par effet retourner comme dessus au chemin qu'il doit faire. Ainsi donques, le temps de son erreur pour riens est compté, et le travail de sa personne ne l'exploit de ses pas ne sera de nul plaint pour ce que tout cecy est de nulle valeur et luy est par sa coulpe advenu, fors que en tant que la paine perdue qu'il y aura soufferte, luy fera doubter d'y jamais y rencheoir ayant tousiours à chacun bout de champ l'ueil plus ouvert, regardant

à toute heure lequel chemin est ce qu'il doit tenir pour non plus y faillir.

Hellas! je te demande desquelz voit t'on le plus souvent venir des gens du preschement, ou de ceux qu'ilz ont tres bien retenu et mis en leur cuer les bons enseignementz que le prescheur a dits, ou de ceux qui ont dormiz ou qui ont en veillant tres mal retenu ce que le prescheur a dit. Car ilz ont pensé ailleurs, tant en les esbas et plaisirs ou en leurs temporelles affaires dont moult leur ennuyoit le preschement et le prescheur qui si longuement parloit, et s'ilz eussent eu place, ilz se feussent moult voulentiers de là partis ou par redoubter plus la honte du monde que la cremeur de Dieu.

Doncques se ilz n'ont point bien retenu, le prescheur n'en peult mais. Car cil qui ne la point voulu retenir la bien oy et ainsi ne tient qu'à lui. Pour ce conclus qu'en ce deffault cy n'a nulle excusacion; car qui ne se veult aidier se rend indigne d'estre aidié. Et ung chacun scet bien dire souvent : *Aide toy et Dieu t'aidera*, et ce dit communement à tous ceulx qu'ilz se complaignent.

Et pour conclure et finir sur ce point, je te demande lequel est plus cause du malheur de cellui qui se plaint, ou lui qui par la paresse de soy aidier à ressoudre ne se veult aidier, ou celluy qui aidier le veult tres voulentiers et de bon cuer, mais que lui mesmes le veulle aidier et à qui de tout son povoir n'a pas tenu de aidier cellui qui ainsi se complaint. La cause et le mal principal ne touche il pas plus à cellui qui sent le tourment que à cellui qui le regarde?

L'Ame parle et dit :

Cela vous confesse estre ainsi que vous dittes, et congnois moult bien toutz les exemples que cy m'avez resmontrez estre vrays, et plus avant vous dis et vous certiffie que ma voulenté est du tout déterminée de faire par effect entierement ce que me vouldrez enseignier vous deux, vous priant que veulliez encommencier poinct apres aultre, sans tarder plus à

dire et declairer le chemin que je auray à tenir et le remeide que je auray à mettre pour bien corrigier mon tres mal devot et emancipé cuer.

Contrition parle :

Se les hommes mortelz fussent vrayement seurs d'aussi longuement vivre, ou plus par maniere de parler, comme le commun langaige est que Matussale vesquit longuement en ce monde mortel et transitoire et qu'ilz peussent scavoir la longueur de la durée de leur passive vie, la quantité des jours, le nombre des heures, le propre point du terme de leur mort sans en faillir une seulle minute, aulcuns folz abusez pourroient sur ce point ycy dire, parlans sans consideracion ne sans fondement de raison, mais simplement à la voulée, que on pourroit departir le temps par moitié. C'est asscavoir l'une des parties pour contenter jeunesse et pour saouler la char à employer son entendement et son effect à povoir, avoir et joyr et aisier sa tres fraille et puant charoigne des biens mondains et des plaisirs aussi. Car puisque as faictz tant des biens en ce monde et que les hommes d'icellui sont de par lui faictz pour servir l'homme, par raison Dieu ne se doit courroucier ne estre mal content se l'omme en prenoit ce qu'il en pourroit prendre; tandis qne l'omme est ou monde. Et voyez la couleur de raison qu'ilz pourroient dire, et puis lors qu'ils seroient ja en l'eage de vielesse et sur le retour et veu qu'ilz seroient seurs de si longuement vivre, ilz venroient encoires tout à temps d'avoir le loysir de prier Dieu asses et de faire des biens pour Dieu asses et de penser aussi au saulvement de leur ame par facon qu'ilz desserviroient la gloire de paradis. Et en facon telle satisferoient au corps et pourveoiroient pour l'ame. Tout cecy n'auroit à bon entendement et à la verité nul fondement de raison, supposé que la longueur de vivre que j'ay cy premierement ores ditte fust bien vraye et certaine, laquelle est la chose en ce monde plus incertaine et incongneue voires à nous que l'eure de la mort et la durée de nostre vie.

Aussi je ne dis pas ne point je n'entens que la mort ne soit tres certaine.

Car vrayement elle est tres certaine comme chacun jour devant noz yeulx le veons advenir d'ungs et d'autres qu'ilz meurent en diverses et estranges tres merveilleuses et piteuses facons. Delaquelle chose entre nous tous vivans sur la terre sommes tres certains que austant nous en est advenir. Car nous ne sommes pas d'autre mathiere et complexion que ont esté noz peres et noz meres, seurs et freres, jeunes et vieulx et de tous eaiges, faibles et fortz, paovres et riches qu'ilz tous ont passé par là. Et nous pareillement y avons à passer, mais quant? là gist le point, car nul ne scet l'heure. Et pour ce doncques cela s'il n'a point de lieu. Neantmoins pour soldre [1] sur ce point la mesmes, s'il estoit vray, si ne sommes nous pas faiz à cela ne pour cela. Car la vraye et parfaicte bieneureté [2] n'est pas à mener vie pour pensée ne estre victorieux en armes, ne à soy trouver en haultes dominations, ne à avoir preeminences royales, ne multitude de sieutes [3] et accompaignemens de gens, ne d'avoir richesses infinies, ne en assiete de fertil pays, ne en possider plaisans manoirs et sumptueux palais, ne seigneurir fors chasteaulx et puissantes cités, ne en habundance d'aultres biens communs et exquis comme pierreries, joyaulx et telles choses dont il se treuve peu. Oultre plus la vraye et parfaicte bieneureté encoires certes ne se treuve pas en belle stature de membres, en vigueur de corps, en beaulté de personnes, en subtilité d'engins ne en exquise eloquence. La cause si est pour ce que bien souvent on voit advenir que ceulx qui mainent vie pompeuse se delittent trestant en leurs pompes qu'ilz chieent ligierement en tel orgueil qu'ilz se mescongnoissent et leur createur aussi, dont leur viennent les biens qu'ilz ont, et tant se prisent qu'ilz desprisent aultruy. Et par le desprisement d'aultruy s'engendre hayne à cellui que on desprise par facon que la hayne puet tourner pour l'advenir. Quant? Las! on ne scet en peril de la personne ou de l'ame de cellui qui ainsi se mescongnoist. Et pour abregier et non tenir en prolixité de langaige, aussi vittoire d'armes ne peut estre sans aultruy foulée. Dont la foule porte ung feu de hayne mucie [4] et couverte qui couve en son cuer, lequel feu il garde pour l'exploitier en temps et en lieu contre cellui qui la foule. Et d'autre part le sang de ceulx qui ont prins mort

[1] *Soldre*, solder. — [2] *Bieneureté*, bonheur. — [3] *Sieutes*, droits. — [4] *Mucie*, cachée.

souvent à tort et sans cause par les explois du victorieux are sans fin cesser devant la divine face de nostre createur, qu'il face justice du tort tres inhumain et cruel à lui fait.

D'aultres dominations et prééminences sont merveilleusement enviées. Et neantmoins que maintz ou maintes font souvent à ceulx qui ont la preeminence grans honneurs et monstrent grans signes d'amours, si n'est ce pas que tousiours leurs cuers ne pensent qu'ilz ameroient trop plus cheoir et vouldroient plustost pour eulx la domination et auctorité, par facon que quant il eschiet ceulx la qu'ilz par devant font bonne chiere, forgent par darriere choses contraires à l'estat de l'aultre, et d'un costé l'endorment, lui donnant à entendre qu'il a beaucoup d'amis, et de l'aultre sont veillans pour regarder le point et l'eure qui sera temps de le faire tresbuchier, lequel tresbuchiment en commun parler qui oires court s'appelle es cours des seigneurs le bout. Diverses autres facons de faire sont à la court servans à ce propoz desquelles m'en passe de declairer plus avant pour le present. Et cela n'est pas encoires le pis qui y soit, car ceulx qui ont grans dominations sont ceulx qui plus s'empeschent des grans faiz, touchans et regardant à la conduitte et regime du bien publique, laquelle est plus perilleuse d'assez à le scavoir guider justement et saintement que n'est la nane[1] qui court à fortune. A laquelle fault tousiours avoir l'eil ouvert sans avoir loisir de dormir pour regarder se le voille a trop fort vent et se le tymon est tourné de bon biais ou non. Hellas, hellas! je me doubte que si peu de gens sont aujourd'hui qui aient la veue de la discretion si juste et loyale qu'ilz aiment plus chier le bien commun que leur bien particulier, et me samble estre moult grant charge et perilleuse à soy scavoir seul bien garder et guider entre les gens mondains. Doncques par raison doit estre la charge plus perilleuse d'asses sans comparaison nulle de multitude de gens plains de diverses oppinions et voulentez desquelz fauldra rendre compte devant Dieu.

Oultre plus grans suites et accompaignemens sont souvent cause de

[1] *Nane*, naine.

tres desordonnées et tres deshonnestes dissolutions et infiniz inconveniens.

Richesses infinies ne pevent sans nulles paines estre amassées sans grandes extorcions et sans inhumaines rapines. L'aise de belles assiettes de pays fertil et delittable et plans manoirs, sumptueux palais, fors chasteaulx, puissantes citez et abundance de biens font souvent oblier Dieu et l'aise advenir de la joye pardurable; et ceulx qui vivent sans le souvenir de Dieu, Dieu, à leur mort, n'a souvenance d'eulx.

Or, quant aux vertuz du corps comme belle stature, vigueur, beauté, subtilité, agilité et eloquence, cela est aujourd'uy fleur souef[1] odorant, et demain par adventure sera foin pourry et tres puant. Qui trop doncques abandonne son vouloir met son plaisir et occuppe son temps es faillis et caduques bien temporelz ci devant declairez, il se y perd piteusement. Et le cuer à telles choses enclin mande l'ame du corps ouquel il repose en pardurable paine et horrible destresse et angoisseux torment d'enfer à jamais sans mercy. Ces gens sont moult lourdement egarez et loing du droit chemin qu'ilz en ce cuident avoir bieneureté. Car neantmoins que Dieu a créé les biens dessus la terre pour la substentacion et gouvernement de l'homme, si est il à entendre que la substentacion doit estre selon la neccessité de l'omme, voire prise par raison et non pas pour degaster les biens, ne pour soy abuser et perdre temps en l'appliquant à contenter la char, comme faict le porceau qui a le museau bouté en fange jusques aux yeulx et ne sert en ce monde de chose qui soit sinon seullement de boire et de mangier et de dormir sans scavoir dire du moins grant mercy à cellui qui le pense. Et veez la belle vie de maingier et boire oultre son saoul sans cesser jusques apres estre crevé. Et puis quant il est bien plain et que le trop maingier lui eschauffe la char, il s'en va soullier et bouter en la plus puante fange qu'il peut trouver pour soy refreschir. Et advient que bien souvent le porceau s'endort en la fange si avant fichié que on n'en voit que le museau.

[1] *Souef*, doucement, agréablement.

Doncques ceulx par raison ne peuvent pas dire qu'ilz ne soient plus ors [1] et abhominables que le porceau qui en la fange tres orde et sale des delices et voluptez de ce monde se vont voitrer.

Et si tu me demande qui sont ceulx là, je te responds que ceulx qui ont plus maingié et fouré leurs museaulx es biens de ce monde, ce sont ceulx le plus souvent qui se vont gitter en la fange pour le plaisir qu'ilz y prennent, lequel plaisir accessoire passe le plaisir principal qu'ilz deussent avoir.

L'Acteur parle maintenant.

Contrition fina ainsi son dire et l'Ame qui ententivement et moult fort avoit sur elle fichié son regart en l'escoutant, tandis que Contrition ainsi parloit, lors qu'elle se teust, rabaissa le chief de rechief en bas et recommencerent ses soupirs à habunder aussi hault ou plus que onques elle avoit par avant fait. Et en tel estat une piece [2] fut toute assoulmée sans mot dire, et puis apres, en voix ung peu bassette, dist en ce point comme ycy s'en suit :

L'Ame parle ainsi :

Ha ! monde que tu es vrayment perilleux ! Hellas! et que peu de gens te congnoissent, ne les tours ne les jeux aussi de quoy tu sces jouer jeux ne sont ce pas, hellas! pour les tres doulentes creatures que si fort tu abuses, qu'ilz en acquierent le dampnement de leurs ames ou temps ouquel ilz deussent plus parfaictz, contraires à tes abuzes plaisirs, à tes faulx delices, à tes decepvables faictz, resister et à tes dampnables voulentez qui souvent leurs cuers attisent et alument, non pas de lumiere resplendissent, mais de feu plus obscur et puant que cellui de souffre, lequel feu aveugle plus d'assez pour tresbuchier qu'il ne esclaire pour aidier à conduire à se povoir garder et guider. Ha! que par toi et par tes faictz sont comme je croy

[1] *Ors*, sales. — [2] *Une pièce*, un espace de temps.

dames sans mercy condempnées à perpetuel dampnement, sans ce que jamais elles doyent veoir la face de leur createur, si ce n'est lorsque tiendra son grant jugement, laquelle face tres redoubtable, tres crainte et tres espouventable et enflammée de rigueur de justice, sera regardant par courroux et maltalent, sur tous ceulx qui en pechié seront, par leur negligence, coulpe ou hastive desordonnée coulpe ou hastiveté desordonnée d'appetit sensuel sans correctionnelle penitence ne repentance voulentaire, departis de ce monde en l'autre, et qui par plus avoir creu leur voulenté que la raison n'auroit voulu amender leur vie morans en leur pechiez. Ha ! fy doncques de toy monde, ha fy, ha fy, ha fy et plus que fy ! Car ceulx qui te ont plus assayé et qui plus te congnoissent te doivent en verité le plus dessus toy desprisier et ne tenir compte qui soit de toy en te fuyant le plus qu'ilz peuvent. Ainsi ne moins comme on doit faire quant l'air d'une contrée est infect et remply de forte impydimie. Car le plus seur remede qu'on y puist trouver si est que le plus tost qui soit aux gens possible on se doye retirer arriere et aler le plus loing de là que on puist. Ainsi ne plus ne moins est ta conversation, vrayement faulx traistre monde plain de epydimie et de mort qui fait las morir la doulante ame à jamais sans fin, et pour toy bien et loyaument blasonner,

Tu ne paye, monde, d'aultre monnaye,
Fors de promesse faillible et variable
Et de confort tres menteur et dampnable,
Et aussi voir de peu durable joye,
Et d'esperance en la fin decepvable,
Et de plaisir tost transy non vaillable,
Qui passe à cop, dont maint puis en larmoie,
De bien si peu on y treuve estable
Ne d'amistié, où trayson detestable
N'y soit parmy meslée à grant monjoye.
Ton abus est si faille et corrumpable
Et temps perdu las irrecuparable
Que tout chascun de bien faire desvoye.

L'Acteur parle :

Apres ce que l'Ame eust dist, ainsi comme cy devant avez oy, en desprisant le monde et que Crainte de Dieu apperceut que l'Ame avoit le monde si en abhomination et contre cuer que plus elle ne povoit, Crainte de Dieu se tourne vers sa seur Contrition en elle doulcement regardant et soy ung petit soubriant de la joye qu'elle avoit de ce qu'elle esperoit que leur venue pourra fructifier au saulvement de l'Ame par sa discipline correctionnelle, pour ferue et totalement volentaire sans contredis nulz comme il lui sembloit que l'Ame avoit de reduire son cuer, dist à sa seur Contrition Crainte de Dieu ainsi :

Crainte de Dieu parle

O ma seur, loué soit Dieu de ce qu'il lui a pleu nous adrecier celle part cy. Car je voys qu'il n'en fault plus que ung peu de doctrine y soit remonstrée à l'Ame encoires qu'elle ne soit du tout en bonne voye et maistresse de son cuer. Car tant et si vertueussement Contrition, ma seur, avez parlé lui remonstrant ses deffaultes qu'elle vous en a soy en elle et elle en vous, dont bon rapport et joyeulx vous en fera son bon angele qui a la garde d'elle ; ce croy je vrayement avant qu'il soit peu de temps devant Dieu et vous scavez quel plaisir c'est à Dieu de l'amendement du pecheur et quelle grande contentesse il en a, et quelle consolation c'est à toute la court de paradis, et quelle feste en demainent les angeles aussi. Et pour ce doncques n'attendons plus à lui monstrer le vray sentier et la droitte voye qu'elle a à tenir et ce que sur ce vrayement elle a promptement sans plus sejourner à faire par effect.

Contrition respondit à Crainte de Dieu en toute humilité soy enclinant disant ainsy :

Ma dame, vous parlerez s'il vous plaist, car c'est à vous à faire et lui

remonstrerez le sentier et adresse, lequel par cuer scavez qu'elle a à tenir. Et se par cy avant j'ay trop ou peu parlé, vostre parolle correctionnelle aura lieu et la mienne non. Car autrement vrayement pas je ne l'entens pour ce que comment vous scavez desplaisir occuppe bien souvent mon entendement si que je me doubte qu'il ne scauroit pas si bien declairer la verité comme on feroit de sang rassis. Neantmoins que le desplaisir que j'ay d'autre chose ne procede que de repentance de mes deffaultes passées.

Crainte respond à l'Ame a coup et sans tarder ainsi disant :

O ma seur ma mie, ce desplaisir que vous avez ne occuppe pas certes l'entendement ains voir l'esclairsist et oste bien dire que sans desplaisir n'est contrition entiere ne ne peut estre ditte vraye ne parfaitte. Hellas! les plaisirs que le cuer du pecheur prent en lordes delectacions de faire son pechié deust par raison mieulx estre dit troublement d'entendement que le desplaisir que vous avez en vraye repentance. Car vrayement ce tres faulx plaisir là abuse tellement l'entendement qu'il ne scet ou ne veult avoir la congnoissance de discerner le bien d'avec le mal ne le pechié d'avec le bien fait. Et pour ce doncques sur ce n'a que blasmer ne que reprendre, mais il y a à loer grandement car on ne peult mieulx faire. Toutesfois puisqu'il vous plaist que à ceste foy je parle, je parleray voire en brief langage à ceste Ame que cy me regarde, lui remonstrant à mon loyal advis ce qu'il me semble qu'elle a de faire.

Crainte de Dieu print l'Ame par la main et s'approucha lors d'elle et puis appres parla à elle ainsi disant comment s'ensuit :

Viens ça sus, lieve toy, ne songe plus et me veulles escouter et si ne te soussye fors seullement de faire ce que je te diray, si joyras de ton cuer à ton gré. Or m'entens bien, car icy gist le poinct de toute la mathiere et le seul fondement de la seureté de ton faict.

Tu te plains de ton cuer, de ce qu'il est trop vollage et aussi de ce qu'il

croit et aime plus tost et de legier sa volenté que la raison, et son plaisir que son prouffit. La verité est telle ainsy vrayement comment tu regehis de toy plaindre de lui as bonne occasion. Oultre plus tu demande à ma seur et à moy secours, aide et seur conseil sur ce poinct cy et ce que tu auras à faire. Car tu congnois comme tu as dit cy devant la durée de la vie mondaine estre briefve et incertaine et le pas de la mort tres horrible et dur et dampnable pour ceulx qu'ilz meurent en leur meschant pechié sans avoir aulcun bien faitz. Se tu veulx en ce monde de ton cuer joyr il te fault oster sur toute rien ce tres puant et sale rouylle de vaine plaisance qui obscursist ta pensée. Et pour icelle faire clere et nette il te est neccessaire de l'occupper du tout en bonnes euvres; car la pensée vuide ne peult point estre sans la garder de comprendre bien ou mal; et d'autre part ne peult parfaictement recepvoir que ung seul comprendre à la fois en elle. Doncques quant elle est plaine de mal nul bien n'y peult entrer. Si t'est besoing de la remplir de tout bien et bon pensement affin que plus nulle maulvaise cogitacion n'y soit layens receue et que par les bons pensemens on puist venir à faire bonnes euvres. Toutesfois affin que bien tu l'entendes, bonnes euvres sont de plusieurs qualitez et assez en y a; mais pour aberger et venir au principal poinct et au neu de ta besongne, ainsi ne plus ne moins que l'euf a plusieurs parties comme l'escaille, le blanc et le myeuf, et tout est bon, si ne s'ensuit il pas que ou myeuf ne soit la principale et milleur substance qu'en nulle des aultres qualitez de l'euf. Hellas! est il ainsy vrayement et mieulx d'assez sans comparaison nulle quelle quelle puist estre de la doulce, parfaitte, vraye et deue amour de Jhesus Christ née vray redempteur, laquelle passe tout aultre bien fait que la creature ne sache faire. Car Dieu ne se veult payer d'aultre monnoye fors que de la pareille que de sa grace il a payé pour nous. C'est asscavoir ainsy qu'il nous a jusques à vouloir morir amez, que aussi le veullons nous amer de tout l'entier povoir de nostre affection et toute la parfaicte voulenté de nostre congnoissance. Et pour toy remonstrer quelle doit estre ceste amour dont je te parle, tu dois scavoir desoresmais et congnoistre que toutes amours precedant de quelque occasion ad ce mouvable. Et premierement pour te dire et declairer que les amours sont mauvaises, tres faulces et dampnables, lesquelles en ce monde et pour

ce monde naissent et meurent, voires meurent quant au plaisir qu'on y a et qu'on y peult avoir, mais ilz ne meurent pas et jamais ne mourra la paine et le torment qui d'elles procede. De laquelle paine l'ame dampnée se scaura bien apres la mort à quoy tenir. Tu dois entendre que deux principales amours en ce monde sont dampnables, pour ce que l'occasion de l'une meut de desordonnée concupiscence charnelle, tres orde et tres deshonneste, car se on y peche, aussi fait on pechié aultruy.

Et par ainsi deux mesmes personnes à la fois y pechent lordement. Et ne souffist pas ad ce tres puant pechié ainsy que à l'ung des aultres pechiez de dampner ung pecheur à la foy, mais les fait le diable deux et deux tresbuchier ou parfont puit d'enfer. Et si est l'ung pour l'autre et chacun pour les deux pugny de ce pechié pour ce que chacun a esté cause d'y attraire son per.

L'autre second amour meut d'occasion cupidieuse ou convoiteuse remplie d'ung desir plain de volenté effrenée de raison, lequel desir convoitte sans aultre plaisir à povoir acquerir des biens mondains ca bas si largement que cellui mesme qui convoitte n'y scauroit mettre fin ne avoir suffisance en son cuer, supposé oires qu'il eust tous les biens de ce monde qu'on scauroit dire ne aussi souhaidier. Et pour ce en avoir de l'autre en a qui se met à l'amer en occupant le temps de l'amour qu'il doit à son createur à complaire et amer aultruy. Laquelle amour ne peult estre ditte bonne ne vraye, juste, belle ne raisonnable. Car celle amour va et tire tout droit aux biens d'autruy et non pas voir à la personne. Doncques clerement sur ce poinct chacun puet jugier que quant les biens de cellui qu'on aime fauldroient aulcunement, ainsy seroit aussi tost ou plus tost l'amour de cellui qu'il aime ou qui monstre l'amer. Soubz laquelle amour se nourrit bien souvent la fille de faintise. C'est asscavoir dame flaterie, laquelle est plaine de deceptive trayson qui endort maintes foys les tres folz abusez qu'ilz d'elle sont blandis [1] à l'eure plus à eulx neccessaire et qu'ilz deussent estre veillans et en agaist [2]. Si puet doncques estre ditte

[1] *Blandis*, caressés. — [2] *En agaist*, aux aguets.

traitresse et decepvable. En conclusion en ce monde miserable n'y a amour qui ne soit transitoire et tant plus aura la personne mis son estude à amer quelques biens mondains ou quelque autre creature plus que Dieu, je te dis et te certiffie que de tant plus qu'il y aura fichier son cuer, d'autant fault qu'il aye souvenance à toute heure plus de ses biens ou de celle personne que d'autre chose. Dont il advient puis et est force qu'il y ait fin et terme de depart en icelle amour. Et s'ensuit que en nulle facon par cas inoppinez et dont nullement la creature qui les a ne se donne garde comme par feu, par eaue, par cas imposez sus par les offices et officiers de la seignourie, par plais ou par larrecins des propres amis desquelz on se fie plus, telz biens sont perdus, gastez et exiliez, et transportez hors de la puissance et bail de cellui là qui les souloit possider en grant amour en les tenans plus chiers que nulle quelconque aultre chose qu'il eust en ce monde. Et puet estre qu'il les avoit acquis à tres grant paine et dangier de sa personne et les gardoit bien celéement, esperant s'en aydier ou temps de la decrepitude de son dernier eaige pour soustenir et suppourter lors son impotence. D'autre part se tu as bien amé ton pere, ta mere, tes freres et tes seurs, ta femme ou toy femme ton mary, ou tes autres parens et amis naturelz ou acquisitifz, plus que tu n'as fait Dieu, ou seigneurs ou maistres qu'ilz te auront promis de grans biens, ou par leurs grandes et larges promesses auras largement employer ton temps à les servir en la meilleur et plus vertueuse saison de ta jeunesse sans nullement penser à ton affaire ne à ton fait pour le temps advenir, et il advient que par envie on te mettra en leur male grace dont tu seras chassié de leur court ou de leur hostel, parquoy te fauldra vivre sur le labeur de tes brachz, et ne scauras où aler, et cuideront maintz que le congié que tu auras eu de ton seigneur ou de ton maistre soit advenu par ta coulpe et deffault, et à cette cause ne te vouldront recepter; ou ton seigneur et ton maistre mourra, et lors te treuveras comme tantost né et de nouveau venu au monde pour apprendre à vivre. Leur mal ou leur mort ou tel cas te feront douleur non pas partie par egale portion, car se pour les avoir bien voulentiers serviz ou bien voulu, n'avoies point plus de dueil pour ceulx, que tu as eu et receu de joie et contentesse par eulx, encoires seroit ce occasion en quelque facon de debvoir mieulx porter en gré et patience le

dueil que pour eulx tu portes et que la fortune depar à eulx et à toy Mais ainsi ne va pas, car pour une joye tu en pourras souvent souffrir cent douleurs, cent heures de pleurs, cent jours d'angoisseux souvenirs plains de regretz et de profonds soupirs, dont tu vivras ainsy comme en langueur. Tout te ennuyra et tout ce que oyras dire et ce que tu verras faire te desplaira. Tu feras mille souhais sur toy et sur aultruy sans avoir consideration se ilz sont raisonnables et justes ou non, ou plaisans ou desplaisans à Dieu. Tu murmurras contre Dieu et diras en toy mesmes ou en ta pensée penseras secretement que Dieu te tient en un grant tort pour ce cas là, et par ce le reputeras non juste seigneur. Ha! povre creature, en quelle folie tres perilleuse et dampnable te metz tu telles choses pensant. Premierement tu troubles ton entendement. Secondement tu chasses ta santé de toy. Tiercement tu guerries [1] ta paix et ton repoz, et quartement tu prochasses l'indignation de ton createur, par murmurer contre lui et vouloir plus qu'il ne veult de la chose qui est à lui seulement à ordonner et non point à toy en riens qui soit en parler ne congnoistre. Car tout a esté faict et creé de neant par lui. Et pour ce en lui est de disposer à sa volenté de toy et de toutes aultres choses qui sont. Doncques tant plus mettras ton cuer et ton amour es choses transitoires de ce monde, tant plus perdras de temps, et feras change d'une once de joye et de plaisir que tu y prendras à plus d'un quintal d'angoisse du dueil de soussy de paine et de tres griefve et dure amertume. Veez là la fin et conclusion des amours et affections vaines de ce monde. Et vrayement le payement en est tousiours tel que cy dessus est dit. Et quant au declairier toutes les facons comment le dueil qu'on a des joyes mondaines advient, il en y a trestant et en si diverses facons, et si tres souvent adviennent que on ne les scauroit dire de bouche ne mettre par escript. Neantmoins je n'entens pas que tu ne doies amer les biens et les creatures que Dieu a faittes cy bas en ce monde ainsi qu'il a commandé. Mais quoy, c'est à entendre que pour l'amour que tu as à ton createur tu veux amer ses creatures et les biens qu'il a creez pour ce qu'il les a faictz en rendant grans gloire et loenge à son

[1] *Guerries*, fais la guerre.

sainct et hault nom voire, et que cest amour te meuve de charité et depende de l'amour de Dieu. Et quant ton amour sera telle, tu n'auras ny ne pourras avoir nul courroux qui doive estre contre la volenté de Dieu ne ne murmureras contre sa souveraine majesté. Et par ainsy ceste amour sera tres juste et tres sainte, laquelle se peut comparer au tres bel et plaisant, cler et bruiant ruisselet, qui vient de la fontaine dont naist la tres saincte et parfaicte bonne eaue. Lequel gent ruisselet par les lieux où il passe rend ung doulx son estrivant [1] au gravier, et se abeuvre la prée à l'entour en telle maniere que l'erbe en verdoye toute, et si est drue, menue et poingnant [2], semée par lieux de fleurettes petites, plaisantes et belles, souef odorans qu'ilz sont, de couleurs maintes et de facons diverses qui aornent la preel [3], dont la contrée en est embellie d'asses trop plus que de nul autre lieu de là pres qui soit en nulle part pour les passans illec solacier. Tous lesquelz delices et beautez que j'ai dit cy dessuz procedent seulement de la frescheur et humidité attrempée dont est trempée la terre du beau preel. Et puiz doncques que en ce tres beaul et joly ruisselet a tant de biens et de plaisirs, par plus forte raison doit estre la fontaine dont le ruisselet procede trop plus voir delittable, doulce et delicieuse, sans comparaison nulle, que n'est l'eaue qui en habunde et s'en part alant hors coulant.

Or revenons doncques à celle tres saincte et singuliere fontaine de l'amour de Dieu qui abeuvre l'ame de souveraine contentesse, laquelle amour ne peut nullement estre ditte entiere ne vraye, par facon qu'elle puist faire verdir, florir ne porter fruit quel qu'il soit pour enbellir et aourner de vertuz le corps de où il pose se elle n'a en elle trois choses principales : La premiere si est qu'elle doit passer oultre toute aultre amour qui puist estre faitte, diste ne pensée. Et se aultre amour y a il convient qu'elle depende d'icelle seule amour comme fait le ruisseau qui part et naist entierement d'une fontaine seule, sur quoy te certiffie que tant plus l'ameras, plus le vouldras amer, et plus fort te plaira la saincte et delittable contemplacion que en toy prendras, laquelle ne donneroie pour

[1] *Estrivant*, en s'opposant. — [2] *Poingnant*, piquante. — [3] *Preel*, prairie.

nul aultre avoir alors que bien parfaictement y auras mis ton euer et entente. La seconde chose doit estre que tu craignes et doubtes de perdre sur toute rien plus que de perte que tu puisses faire par ta coulpe et par ton deffault l'amour de Dieu, laquelle tu dois vouloir acquire. Car se par ton deffault ne vient, de sa part ne viendra pas, de cela je t'assure veue sa bonté et douleeur et l'amour qu'il a et porte envers l'umain lignage, qui est si fervent et entier que plus on ne puet dire, tesmoing sa tres cruelle et piteuse passion, que si doulcement et benignement, par fine amour, voult et daingna souffrir, laquelle t'est si notoire que ne le dois ignorer.

La tierce et darreniere est que à toute heure et sans delay ne sans penser qui soit, tu mettes paine et prendes garde à toy estudier sans cesser de faire les choses que tu sces et penses qui plus doivent plaire à sa majesté pour plus accroistre l'amour qu'il te porte de sa benigne grace, car je t'advise que tousiours il remunere, pour ung, bien cent et plus, et si n'a en ce nul temps perdu car on ne puet mieux faire. Et se sur la premiere part d'amer ton ereateur plus que aultre riens qui soit, veulz scavoir la facon et maniere que tu as à tenir, vecy comment tu en pourras user.

Une similitude.

Prens qu'il fut advenu que ung charretier qui avoit une charrette atelée de deux chevaulx, de quoy il gaignoit sa vie, marchanda à un très puissant seigneur et riche, d'amener dedans sa charrette, d'un lieu à l'autre, son espouse, et lui eust promis son paiement à cent doubles plus qu'il ne desservoit. Mais ou marchie faisant avoit ung point qui estoit que se la charrette versoit ou aloit seulement eà et là hors du droit chemin, le charretier perdoit son loyer et estoit encoires en oultre tres griefment pugny. Or estoient les chevaulx dudit charretier si gras que nullement ne les povoit tenir ne ne vouloient riens faire pour leur maistre, et ja, par pluseurs foys, par leur trop gay couraige et par leur regiber, avoient fait la charrette verser à terre. Car le charretier les tenoit si tres chiers qu'il ne

les chastioit point, telle paour avoit de les gaster. Le premier desquelz chevaulx avoit une tres mauvaise coustume, car il estoit si convoitteux de regarder cà et là, que tous les cops sailloit hors du chemin pour soy aler esbatre au plaisir de son veul. Et le second n'estoit pas d'aultre part moins mal conditionné, car à tout bruit qu'il ouoyt il tiroit celle part sans regarder à sentier ne à voye. Et à cestes causes le charretier pour les moins affoller les menoit voulentiers et le plus souvent qu'il povoit par le plus plain chemin qu'il scavoit trouver. Et regardant le charretier ses chevaulx estre sy desreez [1] et d'aultre part pensant au loyer qu'il gaigneroit s'il povoit droit charrier sans tumber, puis apres considerant la paine et desespoir qu'il auroit ou cas qu'il feroit faulte, n'est pas à demander se son cuer estoit en soucy et esmay. Pour lesquelles choses moult de fois il pensoit en soy quel remeide il pourroit en ce fait cy trouver. Si advint ung jour ainsy qu'il en parloit avec un sien bon amy, que ung aultre qui bien se congnoissoit ou fait de charrier et moult en estoit duit, s'approcha de lui qui ainsy se garmentoit [2] à l'aultre lui disant : Dy, compains, qui as entreprins à sy droit charroyer que point ne dois verser, sces tu bien ton mestier et ce qui t'appartient à mener droit ta charrette, si que à la fois elle ne doive tomber, dy moy premier se tu congnois la condicion bien au vray de tes chevaulx? Craingnent ils le fouet quant ilz l'oyent sonner, sont ilz bien embronciez [3], dy moy duquel fais tu le lymonnier, respons moy, je t'en prie? Car pour tout bien je te le demande. Ausquelles questions le charretier respondit ainsy: Mon amy je scay bien que voz demandes sont fondées sur raison et que tout ce appertient à bon charretier scavoir et congnoistre. Et pour vous en dire brief la responce et verité, l'ung des dis chevaulx convoitte ce qu'il voit, et l'autre va tousiours celle part où il oyt bruit. Et bien souvent il advient quant l'un tire à gauche que l'autre va à main droite, si font la charrette à la fois verser, par facon que suis lors si empescher que je ne scays auquel courre ou aux chevaulx qui ainsi forment se effroie ou à la charrette qui est versée à terre. Vray est que du fouet jamais je ne les touche, ne mordz je ne leur mets qui leur face

[1] *Desreez*, déréglés. — [2] *Garmentoit*, se lamentoit. — [3] *Embronciez*, enharnachés.

grevance, par quoy ilz font du tout à leur vouloir, dont s'ensuit que la charrette pour les hurs qu'elle en a prins est fort affoiblie. Quant l'autre entendit le charretier qui ainsy parloit il commença à soy esmerveillier de ce qu'il lui ouoit dire, si s'approcha de lui disant : Escoute moy, je te veulx enseignier comment tu chariras droit sans doubte de verser et sans faire long sermon. Entens et retiens bien mon dire, puis que ainsi marchandé as si que mieulx ne pourroit marchander nul vivant, mais que point tu ne failles. Ton loyer est moult grand, noble et merveilleux, et affin que ne le doie perdre, croy mon conseil, car du mestier je m'entens autant que homme qui soit en vie. Et pour bien le te monstrer, vecy que tu feras. Le cheval que tu mets le premier à tirer qui si ligierement se desrée au hu, au cry et au hamnyssement[1] d'autruy, tu assourdiras du tout et qu'il n'oye desormais nullement. Et l'autre qui convoitte ce qu'il voit et regarde aussi cà et là, tu aveugleras. Et quant tu auras cecy fait, tu monteras dessus cellui qui plus ne verra et si le guideras. Et à chacun d'eulx tu mettras morz neuf plus fort d'asses qu'ilz n'ont accoustumé. Et oultre plus ne leur donneras à maingier que le tiers seulement de la prouvende accoustumée. Et ne veulles pas tant craindre de perdre deux paillardes charongnes comme sont tes chevaulx, plus que vouloir gaignier ung si noble loyer, si riche et si grant comme est cellui que on t'a promis mettant en nonchaloir se pour ce ilz sont amagris et se tout beaul vont le pas sans eulx effroyer. Car d'asses il vault mieux avecques deux chevaulx borgnes et sours, maigres et deffaictz, charroyer droit et saigement aler, que avecques cent destriers fortz, puissans, bien aisez, graz et bruiant, fort nourris et rebelles, per leur confusion verser du tout à terre charrette et voiture, et perdre son loyer et demeurer failly, lasse et recreant au plus fort du chemin, sans povoir perfournir le voyage entreprins que on a commencié à faire, dont puis apres on doibve souffrir griefve paine et blasme. Sy fay comme je t'ay dit et bien t'en viendra. Et sur ce poinct ne te veulx dire autre chose si non que tant plus tost feras ce que je t'ay dit et moins perdras temps. Ainsi se teut, et son chemin passa, laissant le

[1] *Hamnyssement*, hennissement.

charretier à qui il avoit parlé, qui avoit bien retenu ce qu'il lui avoit dit, lequel ainsy le fist et trouva que moult bien lui en print. Car sain et saulf accomply son voyage et gaigna le loyer qui lui estoit promis, dont il fut enrichy à tousiours et à jamais.

Cy est histoire comment le charretier monte sur le lymonnier, maine la Royne dedens son chariot attellé à deux chevaulx gras et gros.

Or, revenons à declairier la substance et effect de la similitude que je t'ay icy ditte. Et premierement le charretier est prins pour l'entendement raisonnable. Le premier cheval de la charrette est prins pour les oreilles, le second pour les yeulx. La charrette pour la voulenté du cuer. Et l'espouse qui va à son espoulx est prinse pour l'ame qui va à son espoulx, c'est asscavoir à Dieu duquel elle est espouse, et le chemin est prins pour le cours de la vie. Et est asscavoir que veoir et oyr sont des cinq sens de nature les deux qui plus font mouvoir la voulenté de l'homme, soit en bien ou en mal, ainsy que chacun scet et est chose commune. Doncques se tu veules bien parfaictement amer ton createur, il fault que tu y appliques purement, singulierement et du tout ta voulenté, car aultrement tu n'ameroyes pas du tout ton Cuer se la voulenté n'y est entiere pour ce que la voulenté est le principal sensitif du cuer, et les principaux organes de la voulenté sont les yeux et les oreilles comme j'ay dit. Ainsi ne plus ne moins comme s'il y avoit deux huys en une chambre grande et spacieuse, sans lesquels on ne pourroit entrer dedans icelle pour la resistanse matherielle de l'espesseur du mur. Et quant on seroit dedans la ditte chambre, laquelle est prinse pour la voulenté, est asscavoir que le vray repos est plus ou lict que en nulle des autres pars de la chambre. Ainsi doncques fault à cellui qui entre en la chambre de la voulenté qu'il y entre par l'huys des yeux ou des oreilles. Et quant il y est entré fault qu'il repose sur le lict du cuer. Et là gist le bien ou le mal. Et pour revenir à declairer la facon d'assourdir tes oreilles et d'avugler tes yeux qu'ilz sont prins pour les chevaulx qu'ilz tirent la charrette, il se peut faire ainsi et brief: Tu dois fuir les lieux ou vrayement tu doubtes treuver compaignies,



Cy est histoire comment le charretier monte sur le lymonnier, maine la Royne dedens son chariot attellé à deux chevaulx gras et gros.

(Mortiffiement)

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cosnier et Lachèse Angers.

lesquelles pourroient donner occasion à tes oreilles de faire incliner ta voulenté à pechier. Et se tu penses en toy mesmes que tu feras la raison dominer sur ta voulenté tellement et par telle facon que tu n'auras garde de devoir peschier en choses que tu oyes ne en riens que tu doies veoir, je te respons sur ce que c'est plus fort chose de estre en lieu où on puet veoir et oyr faictz mondains et plains de vanitez qu'ilz tirent à pechié sans ce que la voulenté de cellui qui les voit et oyt ne si doibve encliner, que ce n'est de mettre la main en l'eaue et la povoir retirer hors sans estre moulliée. Car dez aussitost que l'œil veoit ou l'oreille oyt quelque chose qui appelle au corps, je te dis que naturellement l'appetit sensuel y fait encliner la voulenté par facon que le cuer le convoitte. Et celle convoittise met une empreinte ou souvenir de la personne, laquelle y demeure ainsy ne plus ne moins que la figure du scel faict en la cyre. Laquelle empreinte ne puet pas si ligierement effacié et sans grant paine. Et neantmoins qu'elle ait esté de ligier empreinte, à un cop et sans violence fault que par force d'autre nouvelle empreinte plus forte qui surmonte celle là elle soit amentie et effacié. Ainsy l'assay en est tres perilleux et dampnable. Et vault mieulx y remedier par non le vouloir scavoir que par le vouloir oublier. Et les lieux qu'ilz par ce sont à eschever et fuir sont bien aisez à congnoistre, car l'experience du temps passé en reccordant par desplaisance les pechiez l'ung apres l'autre te feront saige pour l'advenir. Et quant il te souviendra du pechié, aussi il te souviendra du lieu et de la facon et de l'occasion pour quoy il fut fait. Duquel lieu de la facon et aussi de l'occasion te prendras garde quant bien y penseras par maniere que plus n'y puisses ne doives rencheoir et les fuyras devant la main en querant occupation telle et si bonne que tes yeulx ne tes oreilles n'auront vouloir ne povoir de rapporté à ta voulenté aultre souvenir que de faire bonnes euvres et agreables à Dieu, par facon qu'elles soient et puissent estre vaillables au sauvement de ton ame. Et chacun qui vrayement et entierement veult mettre son amour toute à amer son createur, doit ainsi aveugler et assourdir ses yeulx et ses oreilles que cy dessus ay dit. Et doit le charretier de son entendement restraindre la prouvende de son appetit desireux tellement qui joysse ligierement de ses chevaulx toutesfois que il verra estre de besoing. Et qu'ilz ne doyent jamais oultre passer jusques ad ce que l'entendement n'ait comprins pre-

mier que ce soit tres bien fait. Et le son du fouet doit estre prins pour les sainctes doctrines dittes et pronunciées par les prescheurs, lequel son doit estre tres souvent recordé et sonné, si que bien ilz entendent les commendementz de Dieu par le son du fouet de sainte predication. A celle fin qu'ilz aillent quant temps sera et lieu. Car qui fera ainsi ne occupera plus ses yeulx ne ses oreilles à aultre chose nulle fors à conduire et charrier la voulenté du cuer en la droitte voye de l'amour tres parfaicte, tres doulce et savoureuse de son benoist createur et sans poinct penser aillieurs plus que en cela ne avoir desirier que autre amour doibve passer celle vraye seule amour.

Et se sur la seconde part de craindre perdre l'amour de Dieu ton createur plus que de perte que jamais puisses faire, veulx scavoir la facon et maniere que tu as à tenir, vecy comment tu en pourras user:

Prens qu'il advint qu'une povre femme eut labouré et travaillié tout au long de l'année à faire arer son champ, puis à le semer, puis à le sareler et nettoyer le mieulx que faire le puet et getter hors les pierres et herbes qui sont de nulles valeurs comme chardons, ronses, espines, orties et autres herbes portant graines qui gastent le bon blé. Puis en apres ou temps de recueillir eut travaillié de tout le povoir de son corps en grant sueur et par grant labeur au soleil à soyer son blé, à le mettre en gerbes, le pourter en la grange et finablement à le faire battre, en quoy faisant, comme ung chacun bien le scet, fault employer maintz jours l'ung apres l'autre sans aultre chose faire. Et fut ainsy que depuis le bled bien battu, vanné et nettoyé à l'encontre du vent et par le crible, puis passé si tres à poinct qu'il n'y eut plus que le grain demeuré, la povre femme le mist en ung sac pour en debvoir faire fine farine. Et ainsy qu'elle portoit sur ses espaules au molin son sac où peu de blé avoit, trouva une riviere que nullement ne puet à gré passer. Sy chercha tant hault et bas le long de l'eaue, qu'elle trouva ung pont non pas trop bon ne seur à son advis, car pieça avoit esté fait et basty et de si tres longtemps que la pluspart des bois qui traversoient estoient pres du tout pourris et peril eut esté à ceulx qui passer eussent voulu d'asseurer leur pied fort sur l'ung des bois qu'ilz

pourris estoient, comme dit est, pour doubte de tumber en l'eaue ou se affoler les membres ou le corps. Et se voyant la povre femme regardant le pont estre tres dangereux et perilleux et tres mauvais à passer, se elle fut bien esbaye n'est mie à demander, et bonne cause avoit de s'en soussier. Si se arresta pensant qu'elle pourroit faire, et tant sejourna en cest endroit qu'il fut tart, tellement que ja le jour declinoit tirant vers le vespré, et le soleil se abaissoit forment en s'en alant couchier. Lors elle, pensant à son fait, considerant et voyant la nuit estre prouchaine et que encoires n'avoit riens faict de ce qu'elle vouloit faire, en souspirant se lamenta si tres hault que ung homme, qui pres d'elle passoit, l'entreoyt, par quoy il ala là et lui demanda qu'elle fasoit et qu'elle avoit entencion de faire. A qui la povre femme en plourant respondit : Hellas! beau sire, je suis moult empeschiée, voire et si tres fort que je ne scay que faire. Car il me fault par force passer par sur ce pont, se je veul de mon bled que cy je porte en ce sac sur mon col farine faire. Toutesfois se je me mets à passer ce pont, pour vray je congnois bien que en ce peril je suis de verser en l'eaue, et par ainsy perdre la personne et le labeur de toute mon année. Quant l'autre l'entendit, promptement il lui respondit ainsi : Et comment n'oseroye tu en ce cas perilleux eslire des deux maulx le moins pire pour povoir eschever le plus mal advenir. Ne t'a donné Dieu asses sens pour guyder tes faiz et ta personne semblablement. Si croys que oyl, veu que desia tu crains le peril du pont pour doubte de morir ou de perdre la charge que sur ton col tu portes. Mais ce pas ne souffit sy te veulx dire ce que auras à faire pour seurement passer le pont qui est tres perilleux comme tu voys: puis que ainsi est qu'il t'est force de le faire, ne marche pas oultre si avant que premier tu n'essayes se en cellui endroit où tu marches le bois est assez fort. Et quant tu y mettras le pied se tu sentz que le pont crie, retire le à toy et ne veulles pour celle foys marchier si avant que tu vouldroies bien faire. Car il te doit souffire de tout bellement passer oultre à saulveté, sans tant te hastier que tu doibves avoir peur. Laquelle chose oye de la povre femme, elle ne vouloit plus tarder, et à l'adventure son sac sur ses espaules se mist à passer oultre. Et pour non perdre sa labeur de l'année à une foys et soy mettre en peril, delibera de ne ung pas faire, que premier à bon loisir de l'un des piedz n'eust bien

assayé bois apres aultre se le dit pont le pourroit pourter. Et quant le bois ne eryoit point pour marchier qu'elle feist, de l'autre pied dessus le bois marchoit y reposant son corps. Et neantmoins que longtemps y meist jusques au molin où elle desiroit estre, vint en passant le pont ainsi bellement marchant comme avez oy ey devant, pour doubte de verser, et tant feist que de son bled eut farine foison, tant que repeue et bien rassaisnée en fut toute sa vie.

Comment la femme monte sur le pont chargée de son bled sur son col.

Or, revenons à declairer la vraye substance et effect de la similitude que je t'ay dicte. Et premierement la povre femme, qui par tant de temps avoit et si longuement travaillié sans avoir à aultre riens employé son année, fors à povoir gaignier se paeu de bled qu'elle apporta sur son col à si grant paine et travail et peril au molin, est prinse pour l'euvre de la personne, et le sae de bled est prins pour le merite. Le pont est prins pour la conscienee. Les bois qui traversent sont prins pour les pensées de l'homme. Le pied de la povre femme est prins pour le propoz de la personne. La riviere pour l'ire de Dieu, et le molin est prins pour la gloire de paradis.

Et pour cellui ou eelle qui aime et a vouloir de faire de son bled bonne farine, e'est asscavoir le mérite de ses faiz faire venir à bonne perfection envers Dieu, doit doubter et eraindre par dessus toutes aultres choses, et avoir plus que de la mort de desplaire à Dieu nostre benoist createur, en eheant en la riviere de son ire, par facon qu'il en perde sa sainete et doulce amour. Et se tu me dis que naturellement c'est forte chose de eonstraindre le fraile vouloir de la personne à craindre et doubter nulle autre riens plus que la mort, je te respons sur ce en brief que l'angoisse de la mort a tres peu de durée, et de tant plus en est la doulenr forte et aspre, de tant plus est eourte et plus tost passée. Mais ainsi n'est pas de la mort d'enfer, laquelle on aequiert par enchoir en l'ire de Dieu. Car l'angoisse en est perdurablement sentie, et tant plus dure et tant est plus



Commēt la femme mōte sur le pont chargée de son bled sur son col.

(Mortiffiement)

Le roi René pinx P. Hawke del. Lith Cornier et Lachèse Angers

douloureuse et desesperée, et ce mal là est à jamais et sans fin, duquel mal et angoisse la crainte doit preceder la doubte de la mort naturelle que point ne pouvons eviter ne fuyr. Ainsi ne plus ne moins que la discretion, sens et entendement raisonnable que Dieu nous a donné, precede ou doit preceder l'appetit brutal du desir voulentaire que souvent nous avons. Et pour ce doncques la facon de non lui desplaire est telle à tenir.

Premier, l'euvre qui est prinse pour la povre femme qui a doubte de cheoir de dessus le pont en la riviere, c'est asscavoir en l'ire de Dieu doit en marchant sur le pont de la conscience taster et essayer les bois de sa pensée, qu'ilz souvent sont frailes et povres, en facon que se le pont en crie, elle puisse retirer le pied à soy. C'est asscavoir son propos arriere ains qu'elle s'y asseure pour vouloir oultre passer. Car s'il y a nul scrupule, la conscience le remordra en repugnant et contrairiant à l'euvre. Et pour faire finale conclusion, il vault trop mieux ne soy pas tant haster d'accomplir son desir pour saouler l'affection de ses vains appetitz que tant s'avancier que tous les merites et bienfaictz soyent par pechiez perilz. Et cellui qui accouplera avec les pensées le souvenir de son offendre Dieu ayant la crainte de son amour perdu et prudence tousiours devant ses yeulx, ne pourra perillier. Ainçois passera seurement et arrivera au molin de paradis, ouquel il treuvera que de ses merites lui sera farine perdurable, de laquelle aura pain rassasiant d'entiere et souveraine contentesse en maniere que jamais plus ne sera son ame familleuse ne souffraiteuse de riens que veulle ne desire avoir. Et ainsi sur ce second point de la crainte de Dieu, me passe ligierement sans autrement declairer pour non attedier de prolixité de longues parolles. Car à gens de bon entendement doit ce peu d'exemple souffire à retenir en leur cuer pour s'en debvoir aidier tousiours quant temps et lieu seroit et qu'il en sera besoing, pensant lors qu'ilz vouldront faire quelque chose, ains qu'ilz commencent à la faire, se elle se puet faire sans pechié et par facon qu'ilz n'en cheent en l'ire de Dieu et indignation de nostre createur.

Et se seur la tierce et darniere part de mettre paine et prendre garde à toute heure sans delay à soy estudier et sans cesser de faire les choses que

tu sces et penses qui plus doibve plaire à la majesté de ton createur, pour plus accroistre l'amour qu'il te porte de sa benigne grace, veulz scavoir que as à faire, vecy comment tu te y auras à conduire :

Prens qu'il fust advenu que un tres grant justicier, saige et puissant capitaine d'armes teinst assiégée une cité, en laquelle auroit gens, habitans iniques et pervers, plains de voulenté sans foy, sans loy et sans justice. Lesquelz icellui grant capitaine desireroit constraindre de venir à raison et, pour ce faire, chacun jour, fort les aloit approchant et aussi pressant en facon que plus ilz ne povoient souffrir ne endurer la paine et travail que par ceulx de dehors leur estoit donnée. Car si rompuz estoient ja les murs, et si fortement froissez de grans coups de bombardes qu'ilz avoient receuz, que de jour en jour versoient souvent à terre cà et là en plusieurs et divers lieux, et tant desia de bleciez là dedens avoit que plus ou peu de deffenses y estoient en lieu propice où on les eust peu faire, et tellement que ceulx de dedans ne scavoient pour seurement combatre ou eulx tenir. Et d'aultre part, de pierres estoient comblez tous les fossez ou voirement la plus part par la grande quantité des murailles estoient versées. Si advisa le saige capitaine que temps estoit lors de donner l'assault, dont fist crier par l'ost à son de trompes, trois jours continuelz, qu'il vouloit assaillir la cité pour la prendre. Pourquoy cellui qui lors plus hardiment et mieulx feroit et qui par sa vaillance le premier entreroit en la cité, sa fille en mariage lui donneroit. Et lors chacun qui, ouy le cry du capitainee, comme mieulx puet, au jour nommé, s'arma, pensant gaingnier ung si noble pris comme dessus est dist. Si advint que ung vaillant homme d'armes entre les autres proposa et mist en sa teste que pour mourir point il ne laisseroit qu'il ne deust entreprendre povoir entrer trestout le premier. Et le jour de l'assault venu pas ne failly à soy tres bien armer et sur son col troussa lors une eschielle tyrant vers là où l'assault se donnoit. Ainsi en cheminant trouva le capitaine, lequel lui demanda où il vouloit aler. Et il respondit que à l'assault aloit ainsy que l'un des autres. Alors le capitaine lui dit : Holà! attens et me escoute ains que ailles plus avant, car enseignier te veulz, se à toy ne tient, comment tu gaigneras le pris de tout l'assault comme le plus vaillant. Adoncques devant son capi-

taine s'arresta l'homme d'armes en escoutant ce que dire vouloit, lequel commença à dire ainsy : Se desir as en cest assault de povoir gaignier le pris que fay donner, il te fauldra tout premierement que regardes l'endroit le plus propice et aussy convenable à dresçier ton eschielle et lui donner tel pied en l'asseurant, tellement que pour combatre que tu doibves faire dessus elle ne ploye ne ne gamchisse [1] çà ne là, en regardant bien lors que dresçier l'auras et ainçois que tu y montes, que juste soit et que le pié se repose en lieu qui soit ferme et estable, pour mieulx veoir soustenir l'eschielle et le faiz de ta personne armée. Et pour le plus seur te vouldroie conseillier que le pied de l'eschielle fut assis et posé sur pierre dure, si qu'elle n'entrast en terre, et lors les eschielons, sans toy haster, voire l'un apres l'autre, pourras monter ayans tousiours l'une des mains à l'eschielle et le regart en hault pour deux raisons : L'une pour veoir comme tes ennemis te vouldront offenser et de quoy, et l'aultre aussi affin que mieulx tu soustiengnes et puisses endurer les cops qu'ilz te donneront et le trait et les pierres qu'ilz te getteront. Et ne veulles pas plus t'avancer d'enjamber que ung eschielon à la foy, car autrement tu pourroies cheoir en bas non pas par aventure au pié de l'eschielle, mais aux fossez jusques au fond. Et se tant pues faire que jusques sur les murs tu puisses venir, tes ennemis lors ne te oseront attendre ains, s'en fuyront grant erre devant toy, ne plus ne te feront travail ne nuysance, et en quelque estat ne lieu que doibves estre ayes sur toutes riens hardy courage et ferme voulenté sans estre recreant pour ennuy de destresse ou de paine que portes ne doibves endurer. Sur ses motz l'homme d'armes de là se party et print congié de son bon capitaine en le remerciant et promettant que ainsy le feroit. A quoy le capitaine respondit : Je verray moult bien se ainsy le feras, car tous ceulx qui en l'eschielle seront pour ma querelle aujourd'huys combatans regarderay et tous leurs faiz aussi. Et pour ce veuilliez si bien et si vaillamment faire que clerement je congnoisse que tu ayes mieulx fait que nul des aultres qu'ilz à la cité donneront ainsi que toy l'assault. Lesquelles choses dittes, l'homme d'armes s'en ala droit aux fossez d'icelle cité, esquelz

[1] *Gamchisse*, gauchisse, remue.

il descendit, puis jusques au pié du mur monta isnelement[1]. Et lors qu'il y fust là, se reposa ung bien peu. Adonc dressa l'eschielle hault contre le mur. Et ce fait lui donna pied sur dure pierre et fine, si que nullement decliner ne povoit d'une part ne d'autre. Puis commença à empoignier l'eschielle à une main et l'un des pieds mist sur le premier eschiellon. Alors, quant ceulx de la cité qu'ilz gardoient la muraille le apperceurent, ilz coururent celle part et soudainement commencerent à getter grans cailloux et dures pierres dessus sa teste et dessus ses espaules, tellement que fort le grevcrent, mais pour ce ne plus ne moins, car fermement se tint à tous les eschiellons, monta l'un apres l'autre, ne pour les durs cops des pierres, ne du trait point ne perdit couraige, ains tant fit en combattant que jusques au hault monta de la muraille et vint à estre main à main avec les ennemys, lesquels lors plus ne l'oserent attendre, mais à une foy deguerpirent la place, et demeura seul triomphant et vray vittorieux sur tous autres, ce jour dont s'ensuit que le capitaine comme au plus vaillant luy donna sa fille à femme espousé, ainsi que promis le avoit, si en fut à honneur à jamais et sans fin.

Comment l'homme d'armes estant sur l'eschielle monté, combat contre ceulx de la cité.

Or veulx je revenir à declairer la substance et vray effect de la fiction et similitude que cy devant je t'ay ditte. Et premierement la cité assiégée est prinse pour le monde, et les murailles sont prinses pour les vanitez dont le monde est si fort circui et environné, et les fossez pour la paresse de bien faire; les bourgeois, manans et habitans dedans la ditte cité sont prins pour les vins et delices du monde. Et vrayement bien s'en pevent dire et appeler les delices bourgeois et citadins, car les citadins et bourgeois d'une cité sont les principaux qui gouvernent les faiz de la cité. Ainsy sont les delices de cestui monde gouvernement des mondains non

[1] *Isnelement*, promptement.



Commēt l'hōme d'armes estant sur l'eschielle monté, combat cōtre ceulx de la cité.

(Mortiffiement).

Le roi René pinx P. Hawke del   Lith Cosnier et Lachèse. Angers

pas par regle ne justice, mais par confus et detestable desordre injuste et dampnable. Et d'autre part le saige capitaine qui tint la cité assiégée et veult faire donner l'assault est prins pour nostre createur doulx sauveur, clement et debonnaire redempteur, et sa fille est prinse pour la gloire de paradis. La trompette qui sonne l'assault et fait la cryée du noble pris donné au plus vaillant homme qui veult aler à l'assault est prins pour la parolle de l'evangille. Et l'homme qui veult aler pour combatre est prins pour le desir du cuer. Son harnois est prins pour vraye congnoissence. Et l'eschielle qui porte à l'assault est prinse pour parfaicte vertu, en laquelle eschielle a treize eschiellons, dont le premier est amere compunction, le second est vraye confession, le tierce deue satisfaction, le quarte mondaine repudiacon, le quinte corporelle maceration, le sexte de la divine parolle audition, le septieme charitable eslargition, l'octave liberale remission, le neuvieme fraternelle dilection, le dixieme des commandemens impletion[1], le onzieme des bienfaitz exercitation, le douzieme à Dieu recognition; le treizieme et derrenier est spirituelle elevacion. Et la dure pierre sur quoy est posée et affermée l'eschielle est prinse pour ferme et durable propos; aussi la main de l'homme d'armes, vray desir du cuer, dont il se doit tenir à l'eschielle est prinse pour la pensée, laquelle il doit tousiours avoir sans ailleurs la mettre à l'eschielle de parfaitte vertu ayant le regart de l'ueil de son principal et singulier souvenir en hault vers le ciel, affin que les cops des pierres de vaine plaisance que les vices gardans la cité de ce monde jettent en bas à si grant abundance ne facent tresbuchier de l'eschielle à terre l'homme d'armes ou fond du fossé de negligence et paresse de bien faire, par facon que plus il ne puist resmonter sus l'eschielle. Car ainsi comme ung grant cop fait d'une pesante pierre venant de hault estourdit l'homme qu'elle ataint sur la teste, et le fait cheoir en bas, pareillement ne plus ne moins ung vain plaisir desordonné selon qu'il est pesant et grevable fait estourdir et comme anichiler le bon desir que la personne a de vouloir faire quelque bien pour la salvation de son ame, dont maintesfoys quant ainsi attaint et astourdist le bon desir, il fault

[1] *Impletion*, accomplissement.

qu'il laisse la main de sa pensée qu'il tient à l'eschielle de vertus et qui tumbe ou fons du fossé de negligence comme dist est, duquel fossé il ne se puet pas relever si à cop comme besoing lui fust. Car mesmement depuis qu'il est roollé ou fossé et gisant là à terre du tout à dens, c'est à entendre le visage contre terre, et à penser que maintes pierres lui cheent lors sans cesser de plus fort en plus fort sur son tres meschant corps.

Mais revenons à parler comment contre les vins et delices de cestui monde et pour les destruire en vainquant le monde et le supeditant fait Dieu nostre createur sonner l'assault par chacun jour et sans cesser, segnifiant au vaillant hommes d'armes c'est asscavoir au bon desir du cuer que qui aura bon vouloir de gaignier ung si tres noble pris et si tres riche, comme avoir à espouse la fille du capitaine qui est prinse pour la gloire de paradis, si aille à l'assault et esprouve son corps et monstre sa voulenté par bonnes euvres en montant les eschiellons dessus, car chacun scet que des lors il fu temps, a esté, et tousiours est encoires d'aler à l'assault depuis que les trois grosses bombardes qui abatirent les murailles et les cloustures du vain aveuglement de cestui mortel monde, dont les cops furent si grantz que les esclas en voulerent par toutes pars. C'est à entendre la bombarde de la nativité de nostre seigneur, la bombarde de sa passion et la bombarde de sa resurrection. Pour laquelle chose la trompette de la parolle de l'euvangille commença à sonner, et depuis tousiours sonne et encoires sonnera, signifiant l'assault, pour quoy qui aura vouloir et desir d'acquerir la gloire de paradis et prendre la cité du monde, de bel assault il fault monter l'eschielle à treize eschiellons, dont devant t'ay parlé ainsy que tu veuls ycy dire. Et premierement quant on aura ainsy dressié l'eschielle de vertus et bien affermée sur la pierre de ferme propos que cy devant t'ay ditte sans cliner ne cà ne là, affin qu'elle ne chee en la bourbe plaine de toute ordure, car autrement ne pourroit soustenir ung grant fais. Et aussi affin que la ditte eschielle soit assez longue pour joindre sur le mur, l'ordre et maniere de devoir monter les eschiellons est à entendre l'ung apres l'autre, c'est asscavoir le premier eschiellon qui est d'amere compunction se doit enjamber par grace de Dieu. Le second eschiellon de vraye confession, aussi se doit enjamber par repentance. Le tierce, de

deue satiffaction se doit enjamber par reintegration. Le quarte eschiellon de mondaine repudiacion se doit enjamber par desplaisance. Le quinte eschiellon de corporelle maceration se doit enjamber par penitence. Le sexte eschiellon, qui est de la divine parolle audition, fault enjamber par aumonsnes. Le octave eschiellon, de liberalle remission, fault enjamber par pardon. Le neuvieme eschiellon, qui est de fraternelle dilection, te fault enjamber par charité. Le dixieme eschiellon, qui est des commandementz de Dieu, fault enjamber par obedience. Le onzieme eschiellon, qui est de bien faiz exercitation, doit estre enjambé par continuacion. Le douzieme eschiellon, de Dieu recognicion, doit estre enjambé par humilité. Le treizieme et darrenier eschiellon, qui est de spirituelle elevacion, doit estre enjambé par pensée. Par quoy ainsy faisant on sault sur la muraille et gaingne l'en le pris, dont la gloire de paradis, fille legitime du tres saige et souverain capitaine est donnée à femme et vraye espouse au bon vaillant homme d'armes, qui par sa prouesse l'a deuement et vrayement gaingnié et conquise. Hellas! neantmoins je me doubte que à tel assault on treuveroit aujourdhuy sans comparaison trop plus d'hommes d'armes de bon desir veoir estourdis ou fossé et gisans lasches et recreans, que on ne feroit de ceulx qui combatent pour la querelle de Dieu contre les vices dessus l'eschielle de parfaittes vertus. Si veult l'ent chacun en droit soy en ce fait penser. Car à moins voir il touche ou pourra bien touchier. Et à tant je m'en passe.

Or, considerez doncques et pensez bien à vous et parfondement à toutes heures, la maniere de que tu as à tenir pour avoir parfaitte amour envers ton benoist createur, ainsi qui je t'ai donné à entendre en brief par les trois exemples que cy devant ay mis. C'est asscavoir d'amer sur toute riens ton createur, de craindre plus que aultre chose de lui desplaire et de faire incessamment ce que tu congnoistras estre son plaisir pour accroistre son amour à celle fin que l'amour que tu lui porteras soit entiere, parfaitte et accomplye. Laquelle en brief t'ay declairée esperant en Dieu que mieulx scauras congnoistre et d'asses plus au long les particularitez, branches et racines qui en dependent que ne t'ay cy dit. Car consideracion de la mort advenir où il fault rendre compte aussi la desplaisance des pechiez passés

te donneront à congnoistre la verité plus au long que ne dis quant bien y penseras, pour ce m'en passe a tant.

Cy parle maintenant l'Acteur :

Crainte fina son dire et souspirant se teut. Car ja tres longuement avoit duré son parlé et plus d'asses que encoires n'avoit faict par avant. Lors une espace apres se tourna comme à moittié vers la part où Contrition estoit qui l'escoutoit pres au joignant de l'Ame. Et commença ainsi à dire à Contrition.

Crainte parle :

Ha! seur, pardonnez moy, se mon sermon a ung peu ennuyé par trop longues parolles, car à mon loyal advis, la mathiere qui est si hault ne peut pas estre en briefz motz declairée comme bien le scavez. Or maintenant, parlez à l'Ame et luy dittes ce que bon vous semblera à dire. Et puis apres l'Ame advisera ce qu'elle aura à faire en son fait pour le mieulx.

Contrition parle :

Ha! seur, dist Contrition, le plus parler à mon semblant ne viendroit à prouffit à l'Ame en riens qui soit. Car en tous cas c'est chose certaine que abundance, puis qu'elle passe souffisance nuyt plus qu'elle ne prouffitte. Et pour ce moult bien à mon advis, doit souffire tout ce que cy devant a esté par vous et par moy dit. Et ne reste plus que ung point, c'est à dire que à l'Ame souviengne de faire bon fruit de noz parolles et les mettre à effect. Si me veuls maintenant ainsi taire ne plus ne moins que vous.

L'Acteur parle :

Quant l'Ame vey que toutes se taisoient, les deux dames ne plus ne



Comment l'Ame baille son cuer à Crainte de Dieu et à Contrition

(Mortiffiement)

Leroi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse. Angers

parloient, en estant se leva et les brachz alonga si loingz, qu'elle eust puissance de plus les alongier entre ses mains tenans son cuer, lequel trambloit et aux deux dames dist haultement ainsi :

Comment l'Ame baille son cuer à Crainte de Dieu et à Contrition.

L'Ame parle :

Tenez, mes Dames, le larron que je vous livre, lequel si fort a meffet, chastiez le si bien et si deuement que plus je n'aye nouvelles qu'il puist ou doye estre rebelle. Car j'aime trop mieulx et plus chier que la justice soit de lui voires faicte en ceste vie mortelle, que apres, par le deffault d'en avoir fait justice, j'en doye porter en eternité de ses meffaiz la paine, en vous priant que ne l'espargniez pas.

L'Ame parle:

Lors bailla l'Ame son cuer aux deux Dames, lesquelles doulcement le receurent en y mettant la main chacune de sa part, puist dist Crainte à l'Ame tout ainsy :

Crainte parle :

De ma part je l'accepte et le prens en baillie et garde aussi.

Contrition :

Et moy pareillement le prens ainsi que vous en custode et en gouvernement.

L'Acteur parle :

L'Ame ses bras à elle retira et les ploya ensemble en les couvrant

bientost de son manteau et plus mot ne sonna, et se rassist à terre, et adoncques sans plus faire de delay, Crainte, en embrassant le Cuer, dist ainsy à vraye Contrition :

Crainte parle :

Ma seur, aidez moy à tenir ce Cuer qui est tant pecheur, car si fort est legier et muable, que à bien peu d'occasion tost il me eschapperoit pour ce que pas aprins il n'a d'estre entre noz mains tenu du tout comme nous le tenons à present, pour tant vous prie que y prendez bien garde.

Contrition luy dist :

Ma seur, ne vous en doubtez, car la veue de mes yeulx ja ne partira de dessus lui jusques à tant que l'aurons porté au lieu où mener le debvons, n'en ayez nul soussy. Si veullez congié prendre pour exploittier chemin et non plus perdre temps.

Crainte parle :

Vous dittes bien : il est moult grant neccessité de non plus perdre temps en ce lieu cy. Pour ce nous deux ensemble à une fois veullons prendre congié et à Dieu commander l'Ame devote qui la veulle en son tres bon propos maintenir et garder.

L'Acteur parle :

Ad ce mot les deux Dames, d'un commun accord, enclinerent les testes vers l'Ame. L'Ame pareillement enclina ses genoulx aussi plus que à moittié vers les Dames, que partir se vouloient, et en prenant congié leur dist l'Ame sans point plourer ainsy :

L'Ame parle :

Abergiez vous[1] Dames, je vous en requiers, abregiez vous hastivement et meetez à exploict l'effet de vostre bonne entreprinse, si que je puisse estre en repos avec le Cuer, et le Cuer avec moy, vivans en contentesse, en vraye seureté et en pareil vouloir et commun assentement, et seuf et entier plaisir, soubz la tres savoureuse et liberale subjection de la tres crestienne et parfaitte foy de nostre benoist redempteur, qui tant est franche, nette, delivrée de tout mal.

L'Acteur dist :

Lors les deux Dames, sans plus aucun mot dire, commencerent leurs pas menuz poseement à marchier virant le dos vers l'Ame, à laquelle parlé avoient, et en ce poinct la laisserent seulette, laquelle sans tarder se retira en sa maison tyrans son huysselet à soy pour le fermer. Et les Dames qui le Cuer emporterent, aloient tousdis leur chemin exploittant, et ja de loing sans la veue d'elles perdre aloie apres en suivant leur train. Si advint que les Dames et moy achief de piece nous trouvasmes joing au pied d'une montaigne, laquelle estoit haulte et merveilleuse, tres aspre et rude voire à veue d'euil et plus d'asses que à la monter. Car chemin y avoit, qui point n'estoit perilleux divers fors ne aucunement desraisonnable ains à ceulx qu'ilz bon vouloir avoient de jusques au bout aler estoit vrayement la voye delittable, agreable et plaine de tout confort. Ainsi doncques comme j'ay dit cy dessus, tousiours montans, feismes tant de pas, que pas à pas arrivasmes à la porte d'un lieu fait à facon d'un tres beaul et large pourpris, ouquel foison arbres avoit chargiés de fruict rassaieians et de fleurs odorans, trop plus d'asses que roses ne violettes, dont moy de premier face quant ceans fus entré ne me povoie asses esmer-

[1] *Abergiez vous*, Abrégez.

veillier pensant quel lieu cellui là povoit estre. Car l'air y estoit tres cristalin, net, pur et asuré par raison et proprement faict comme le ciel doit estre, lors que le temps en juing ou en juillet est sans nue et sans signal ne de pluie ne de fort froit desattempre [1] qui puist ou doibve nuyre au corps humain. Et d'autre part, la grant oudeur des fleurs se faisoit ceans sentir en telle doulceur, en telle contentesse, en tel confort et en tel resioyssement qu'il n'est cuer d'homme tant fust il douloureux, lasche, failly, pesant ou melencolieux, qui en soy ne reprist vertu, force et vigueur. Aussi les fruictz d'asses plus que les fleurs, ne que les feuilles, rendoient à veoir ung si tres fort et contente plaisir qu'ilz saouloient la personne plus d'asses que aultres fruictz croissantz ailleurs que l'en pourroit maingier avec grant appetit. Lesquelz fruictz tant savoureux à gouster se peuvent assez comparer à la saincte escripture. Car comme dist Ysaye le prophete et sainct aussi Pol l'apostre : Oncques œil humain ne veit, oreilles ne ouyrent ne entendement d'homme n'est point entré, tel bien fructueux ne si tres plaisant et delicieux que Dieu a preparé à ses amis. Et Jhesus Crist en l'euvangelicque doctrine dist que l'homme ne vit pas seulement en pain, mais en toute parolle qui procede et vient de la bouche de Dieu, et le plaisir que on y prent saoule le cuer sy à point et à juste, que on ne vouldroit autre riens plus souhaidier fors seulement que d'advenir audit fruict tant plain de toute entiere perfection. Et ainsi doncques que forement ycy pensoye il me souvient de ce qui est dit en Genesis ou second chappitre, du paradis terrestre, ouquel estoient tous les plaisans et agreables fruictz à la vue et au goust que on scauroit souhaidier. Et aultre plus y estoient ce fruit de vie par l'usage duquel l'omme povoit sa vie entretenir. Toutesfois les fruictz dudit pourpris ouquel lors j'entray, je ne vis deffendre ne desvier à nulz qu'ilz parfait vouloir eussent d'en gouster comme oudit paradis fut l'usage du fruit de science, qui par occasion donnoit congnoissence de bien et de mal. Si m'advint ainsi que le pourpris à l'entour ententivement regardoie sur le portal d'icellui en grandes lettres d'escripture romaine, faittes de fin azur, veys en escript ce que cy s'ensuit :

[1] *Desattempre*, immondéré.

C'est cy le lieu de cestui mortel monde
Et le pourpris ou penser net et monde,
Repaistre puet acquerant vraye vie.
Cy est le lieu ouquel qui a envye
D'estre content peut venir où abunde
La parolle de bonté assouvye,
Qui procede de la bouche de Dieu.
Parquoy si est voir appellé ce lieu
Vray, eternel, secret, consolatif,
Qui cesser fait fol, maintient ris et jeu,
Dampnable abus et vain plaisir passif.

An l'umbre, dessoubz les haulx arbres qu'ilz si bon fruit et si tres belles fleurs pourtoient et dont le plaisant veoir et tres doulce oudeur estoient si savoureux comme cy devent j'ay dit, apperceus quatre dames à l'entour d'une croix, qui là gisoit de plat à terre; lors m'approuchay et sur la croix veys escript en grosses lettres :

Punctive meditacion,
Faict par representacion
De cette croix avoir au cueur,
En tres savoureuse douleur,
Esplourée compassion
De la piteuse passion
De nostre benoist redempteur.

La premiere des dames à laquelle mon œil manda plustost sa veue comme à la plus prouchaine avoit vestement d'aulbe, d'amict, d'estole et de chappe faitte d'un blanc samit [1] figuré richement, dont les orfraiz et aussi le capulaire estoit broudé de personnaiges representant l'anunciation, nativité, mort, resurrection avecques l'ascension de Nostre Seigneur

[1] *Samit*, broché d'argent.

Jhesu Crist. Et celle dame sur son chief avoit une coronne de merveilleuse richesse plaine, faitte à douze fleurons, esquelz au vray estoient au long contenuz les douze articles de nostre saincte et vraye foy catholique. Oultre plus ung clou gros et agus, quarré, rude et fort tenoit en sa main dextre, lequel estoit d'acier dur et trempé qui peut segnifier durée; en l'autre main avoit ung pesant mail ouquel estoit escript: *Parfaicte congnoissence.*

Apres elle, plus loing estoit l'autre dame vestue d'un surcot royal et dessus ses espaules un manteau affublé avoit, qui d'un bleu satin estoit bordé à ancres d'or, desquelles le bec d'un des lez[1] attachoit dedans le drap qui asuré estoit plus que ne sont les cieulx, lesquelles ancres à mon advis pevent segnifier arrest et fermeté en fait celestial. Car le bleu represente les cieulx pour la couleur pareille. Et l'ancre aussi est faitte pour arrester et tenir ferme la nave qui est sur l'unde de la mer comme ung chacun scet. La ditte dame, sur son chief, avoit une belle coronne à sept fleurons moult apparans, esquelz estoient evidemment veuz, et tout au long sans faillyr comprins les septz euvres de misericorde tres saintes et piteuses. Et en sa main senestre avoit ung grant clou de pareille facon comme l'autre premier, que par la poincte elle tenoit, fait et forgié trestout de fin argent qui peult segnifier valeur, et ung mail tenoit en l'autre main, ouquel estoit escript: *Charitable compassion.*

Impres elle, ung peu plus loingz estoit en son estant une autre dame, vestue pareillement d'un riche et gent surcot royal, et par dessus avoit ung beau manteau, d'un tres bel cramoisy figuré de flambes flamboyans, sur quoy estoient broudés coulons blans voletans, qu'ilz selon mon advis pevent segnifier euvre du Saint Esperit. Et sur son chief avoit une moult riche coronne, faitte à dix fleurons, esquelz estoient tout au long sculpez et escriptz les dix commandemens de saincte loy de Dieu. Et ainsi comme les deux dames precedentes avoit semblablement dedans l'une des mains

[1] *Lez*, coté.

ung grant et hault mail, ouquel avoit escript : *Entiere obedience*, et en l'autre main, un trestout tel et pareil clou tenoit du gros, de forme et facon de l'un des autres, fors que tant seullement y avoit de difference que le clou estoit d'or pur, net et fin, sans nul aloy, quel qui fut d'autre plus vil metal qui peut signifier perfection en souveraine charité.

Et au plus apparant bout estoit au dessus des autres trop plus que nulles des precedentes, une dame qui empereys [1] sembloit et telle estoit elle sans faillir et ses abitz n'en povoient mentir, car sur son surcot portoit tunique imperial et sur son chief avoit une tres riche coronne à trois moult riches et larges fleurons, dont le pris ne seroit à estimer possible, qui d'un seul cercle partoyent et se espandoyent en croissant par dessus et puis se rejoingnoyent et retournoyent ensemble par les boutz, et ensemble soustenoient une pomme d'or fin non pas faitte, mais de soy et en soy parfaitte estoit en tres juste rondeur sans y povoir treuver commencement ne fin. En chacun desquelz trois fleurons y avoit escripture bien evidente à lire. Du premier estoit escript : *Souveraine puissance*, ou second : *Tres haulte sapience*, et au tiers : *Bonté innumérable*. Laditte dame avoit ses espaules et son chief environnez de rayes de soleil, voires plus clers et plus resplendissans d'assez sans nulle comparaison que n'est la lumiere du soleil au regart de celle qui de la lune part. Et en sa dextre main tenoit ung fust [2] de lance povre et meschant, de petite value, fraile, foible et presque pourry et trestout vermolu, lequel fust, à mon advis, estoit tout prest pour joindre au fer tant poly et tant net. Lors je me approuchay d'elle asses pres et veis que ou meillieu du fer avoit escript : *Congnoissence de gloire eternelle*. Et ou fust avoit escript : *Considération des biens mondains caducques*.

Et quant je eus bien à mon aise veu des quatre dames la facon, leur estre et leurs significations de leurs abitz qu'ilz moult me plaisoient, je mis du tout mon advis et mon entente à fort y penser. Et tantost apres ne

[1] *Empereys*, impératrice. — [2] *Fust*, manche.

tarda guaires que des deux dames qui le pecheur Cuer entre leurs bras portoient, et ja jointes estoient avecques les autres quatre dames, Contrition ne parlast ainsi :

Contrition parle :

Cà, mes dames, entendez à moy, venez veoir ce que Crainte de Dieu et moy vous apportons. Regardez ce que nous avons conquesté, appercevez ce que avons retrouvé qui perdu estoit, et considerez quelle contentesse en aura l'ouvrier qui le fist et mist si fort son estude à le faire, et puis l'advoit se voulez à dire par ung senestre devoiement perilleux, honteux, deshonneste et dampnable, dont quant j'en parle et que pancer m'y fault à grant paine me puis tenir que fremir ne me faille de la paour que j'en ay, en souspirant des foys plus de cinquante, quant du peril me souvient qu'il a passé, lequel est de tous les aultres perilz le plus grant, horrible et dangereux. Pour ce vous prie et humblement requier que sans tarder le veulliez de tout joindre avec le piteux souvenir tres doulx et savoreux, et fervente ardeur, de la cruelle et angoisseuse passion de son vray redempteur, sans jamais en departir ainsi que plus au long et mieulx d'asses que je ne scauroye faire, le vous dira ma dame Crainte de Dieu cy presente, laquelle, s'il lui plaist, le fait du Cuer bien au long vous racomptera.

L'Acteur parle :

Lors plus nul mot Contrition ne sonna, et Crainte adonc entreprist la parolle ainsy disant :

Crainte parle :

Mes dames, escoutez s'il vous plaist à moy entendre en briefz motz le cas. Je vous diray et comment la chose va à quoy nous tendons et ce que desirons qu'il plaise à une chacune d'entre vous toutes faire à part et aussi ensamble. Et premier comme ma seur vous a dit, maintenant le Cuer cy

avons vrayement rescoux de la geule du dragon qui sans remeide devourer le vouloit. Mais la bonté de cellui qui l'a fait et dont la misericorde veille toudis sans point dormyr sur ceulx qui requierent avoir sa grace, nous a esmeues d'aler celle part où il estoit, à celle heure que le tarder de nostre venue luy eust esté entiere perdition perpetuelle et sans nulle rescousse[1], si le nous a baillié et delivré entre noz mains et entre nostre baillie la dame qui en garde l'avoit, laquelle plus de lui, las! ne povoit joyr pour s'en povoir servir. Ainsi doncques va le cas. Et pour abregier veue et congneue sa tres griefve maladie remeide n'y scavons en ce monde meilleur, fors que d'oster et de tous poins chasser le vain plaisir avec ses tres abusées et deceptives cogitacions, frustrations et de nulles values qui le tiennent en servage, occuppent et degastent le temps de la semoison de bien fait pour son ame, en telle facon que quant viendra l'eure qu'il debvra recueillir le fruict de sa povre labeur, son ame trouvera blé hault et droit et de belle apparence, mais es espis d'icellui bled aura faulte et sterilité de grain, se Dieu n'y pourvoit. Doncques, mes dames, vous serez se ainsi il vous plaist, de ses maulx medicine et, sans plus delayer, prendrez son fait en cure.

L'Acteur parle :

Adoncques les quatre dames que ou pourpris trouvay, se joingnirent ensemble, et apres ce qu'elles eurent ung peu parlé ensemblement, Foy pour toutes porta la parolle de la responce que les quatre feirent aux deux dames, courtoisement, en parlé asseuré et maintieng reposé, disant ainsy :

Foy parle ainsy :

Dames tres doulces, saiges et debonnaires, vostre venue nous est plaisir moult grant singulier et consolable, et vostre exploit nous est contentesse,

[1] *Rescousse*, résistance.

voire innumerable plus que on ne pourroit croyre. Pour ce avons advisé de commun assentement toutes ensemble vous faire responce telle que cy apres oyrez. Et tout premierement je, ferme Foy triumphante, vraye et seure Esperance, singuliere tres souveraine Amour, avec Grace divine, nostre suppellative dame, guyde et maistresse, laquelle est aulmoniere des effectz secourables par grant largesse et dons innumerables qui abundent plus fort d'asses que ne fait sourse de tres vive fontaine, qui nulle foys ne diminue ne appetisse aussi, ne descroist, ne jamais ne amoindrist, ains est Grace divine si abundante de biens, qu'il n'est riens qui ne vaille de mieulx comme par tout le congnoist chacun et le scet moult bien dire. Neantmoins que bien pou se treuvent qui veullent riens faire ne exploittier, selon leur congnoissence, les biens en mieulx qu'ilz pourroient bien faire. Lesquelz viennent et vrayement partent de seule Grace divine et Bonté souveraine. Avons doncques advisé ensemblement que pour donner à cestui Cuer recouvré, que cy nous apportez, vraye medicine, est besoing et necessité que sur l'arbre de ceste croix que cy voyez, humblement le posez, à ce que mieulx le puissions joindre à la tres benoiste et saincte passion de son tres bon Saulveur. Si le faittes, et chacune d'entre nous troys, par ordre, y mectera et fichera son sainct clou. Et puis apres, Grace divine, avecques sa lance, si Dieu plaist, fera saine playe, de laquelle yssera lors sang abhominable, puant et detestable, de vaine Plaisance, qui si fort et tant luy est pour vray grevable. Or, le mectez, s'il vous plaist, mes dames, sur la croix, toutes d'accort ensemble, pour veoir ce que en vos presences en ferons.

Hystoire.

Lors, les deux dames, de par Jhesus, sur le fust de la croix mirent le Cuer en l'endroit proprement que le tres benoist et precieux corps de Jhesus Crist y fut posé en facon semblable. Adoncques Foy, la premiere, y mist son clou d'acier en bas, et son mail hault de congnoissence haulsa et ramena de toute sa force dessus le clou poinctu. Lequel entra au Cuer presques à moictié, et que oultre le perca et beaucop de la pointe du clou

ou bois ficha. Ainsi fust attachié le Cuer celle part vers le bas dessus la croix et du pertruys que le clou feist au Cuer yssirent à une foy trois grosses gouttes de sang, dont la premiere fut de superflue replesion, en laquelle avoit plus de vin que de sang. La seconde goutte estoit de dissolution charnelle, orde et paillarde, qui plus puoit que charongne pourrye. La tierce fut de convoiteuse deception, laide et obscure, à Dieu haynneuse et au monde aussy.

Quant Foy eut fait, à part se retira, et Esperance vers le costé senestre mist debout sur le Cuer son clou d'argent, et haulsa son grant mail qui estoit de compassion, et puis de toute sa vertu le ramena sur la teste du clou, et par telle facon que le clou tresperca le Cuer tout oultre et en la croix entra, et du pertruys que le clou feist ou Cuer saillirent deux gouttes de sang espoventables. Car la premiere estoit d'impatience, composée d'un sang noir, coloricque, chault et boulant, lait et d'espit. Et l'autre goutte estoit de negligence, plaine d'ung sang mortiffié, qui plus ne prouffitoit à soy ne à aultruy. Adonc vraye Amour, vers le costé droit si adjousta la poincte de son clou d'or dessus le Cuer et haulsa le mail d'obeyssance, frappant sur son clou si tres fort, qu'il tresperca le Cuer de part en part et ou bois de la croix se ficha demy pied. Lors du pertruys que le clou avoit fait au Cuer subit yssirent deux gouttes de sang tres laides et hydeuses, dont l'une estoit d'envye malheureuse, povre et meschante, de couleur pale, presque seiche et ardante, et l'autre goutte fut de presumption, grosse et enflée, et toute envenimée d'orgueil et felonie, desquelles gouttes du mauvais sang, qui par les cloux du Cuer yssirent, ne me povoie assez esmerveillier, pensant comme il avoit tant et si longuement peu endurer ne porter telles apostumes et ordures, ne si detestables, sans estre mort, comme porté avoit jusques alors que le clouerent les trois benoittes dames, ainsi que j'ay dit cy dessus.

Encoires l'Acteur :

Quant vraye Amour eust fait ainsi que les deux autres dames, elle se

retourna à part, et lors Grace divine mist le fer en la lance et l'abaissa contre le Cuer, la brandissant, et puis la lui lança sans point faillir par le destre costé, si tres parfont que sang en grant abundance en sailly, lequel estoit tout de vaine plaisance, tres divers et estrange, et de sauvaiges et diverses couleurs, et point nullement ne s'entretenoit ains se aloit çà et là respandant, et variable estoit sans repoz remply de innumerables voulentez tres differentes et inconstantes.

L'Acteur parle :

Grace divine à soy retira la lance, lorsqu'elle veys que le sang tres inutile, qui au Cuer faisoit grevance, estoit tout vuidié. Puis Foy les deux dames appella, leur disant qu'il estoit heure de remporter leur Cuer, qui sur la croix estoit joint et uny à la passion de son createur, et que mondifié elles l'avoient moult bien et seurement; si prindrent congié les deux dames et le Cuer avec elles et la croix ensemble, et l'emporterent à l'Ame, disant Crainte ainsy :

Crainte parle :

Lieve toy, lieve toy en estant et euvre tes yeulx, appliequant le regart à veoir ce que yey nous apportons. Ne songe plus en endormy penser, ne songe plus en sommeilleuse paresse, ne songe plus en lasche pesenteur. Aime tes esperiz et preng tes vertuz en toy, esjoys toy, ceste foys plus que autre, soies la plus contente que tu fus oncques, soyes asseurée à jamais se tu veulz. Car se à toy seurement ne tient et que par ta deffaute et ta coulpe ne soit, tu es certaine d'avoir retrouvé l'amour de ton createur par sa tres saincte grace, douce et debonnaire, et innumerable misericorde.

Contrition parle :

Sus, il est temps que tu lieves la teste et haulce le menton sans estre

accrouppye, songeuse et pensive; essuye tes yeulx et ton regart, nettoye et appercoye ce que nous t'apportons. Et quant tu le verras, je te dis bien que pour certain seras la plus contente qui soit en cestui monde. Hau! voys tu mie ne veulles plus songer.

L'Acteur parle :

Contrition si tres hault s'escria à l'oreille de l'Ame, que à cop se leva voire en cancellant ne plus ne moins comme d'effroi, et lors qu'elle vey en estant les deux dames, que autresfoys avoit veues devant elle, tenant la croix par le bois qui traverse, et en la croix apperceut son fol Cuer, qui tant avoit pechié, lequel estoit estroit, joinct et cloué dessus la croix et qui de toutes partz estoit sanglant pour les playes qu'il avoit, et qu'il estoit doulx, humble et tout meur devenu, sa bouche ouvry et les mains en sus vers le ciel tendy, disant à haulte voix :

L'Ame parle :

Qui est cellui qui en croix estandu est ainsi sanglant, morne et batu simple, et quoy que vous me apportez, est ce mon Cuer, mais peut il estre vray que ce soit il? has! je ne le puis croyre, car ce nullement ne s'esmeut, et le mien pour riens ne se povoit tenir ne ne souffroit que l'on le corrigeast pour chose que l'on peust faire. Certes jamais aultre ne vey; le me ariez vous, mes dames, changié, et, en lieu de lui, mist ung aultre pareil cuer, dittes le moy, humblement je vous en prie.

L'Acteur parle :

Quant les deux dames veirent l'Ame troublée, non pas troublée à proprement parler, mais ung tres pou esbahie et comme merveilliée de ce qu'elle veoit et qu'elle n'avoit pas avant veu, car jamais n'eust cuidre que ung tel Cuer si felon, si despiteux, mauvais, pervers et inique comme

le sien estoit, deust en ce point estre si tost reduit, lors Crainte parla et à l'Ame ainsi doulcement dist :

Crainte parle :

Ame tres bieneurée, Dieu t'a fait belle grace, si bien la veulx congnoistre; je te certiffie que le Cuer que tu voys est vrayement cellui qu'en garde nous baillas, lequel te certiffions estre mondifié et purgié en telle facon que la vaine Plaisance, qui en lui abundoit, est du tout evacuée et vuidée, hors ne plus ne moins n'y rentrera, si ce n'est par ton deffault. Si le prens doncques et songneusement le veulles garder en telle facon et maniere, que plus il ne doye rencheoir es griefz deffaulx, esquelz par espace a presques esté abismé et perdu. Or te tiens bien, car icy le te livrons, ma seur et moy, et du tout t'en chargons.

L'Acteur parle :

L'Ame à genoulx se mist devant les dames et enclina le chief, leur faisant reverence jusques à baisier les piedz, et la croix où pendoit le Cuer embrassa, et du tout la soustint et les dites deux dames la lui laisserent aler, puis s'en retournerent, laissans le Cuer avec l'Ame seule et contente, attendant toutesfois pour l'advenir le bon plaisir de Dieu et sa benigne grace pour parvenir au royaume de son pere, de son seigneur et de son redempteur, et seul vray Dieu createur, auquel en rendant graces, liement et à voix serie dist ainsi que cy apres s'ensuit :

Comment Crainte et Contrition baillent à l'Ame son Cuer, laquelle dist :

Sire Dieu, sire et seigneur, seul souverain tres doulx, tres humain et tres debonnaire, comment te pourroy je rendre graces si grandes, comme à ta majisté vrayement il appartient, ou encoires si grandes qu'elles puissent et doient estre souffisantes selon les tres grandes et innumerables



Comment Crainte et Contrition baillēt á l'Ame son cuer, laquelle dist

(Mortiffiement)

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse Angers

graces que par ta benignité il a pleu à ta bonté me faire. Hellas! Sire, je ne scauroye, ne point ne me seroit possible certainement, dont me viendront loenge pour toy souffisamment loer, se de ta souveraine et parfaicte souffisance ne vient, car ainsi comme il t'a pleu me faire, aussi as tu lœnges sans moy Sire, ta lœnge est ainsi comme il te plaist. Tu es mesmes ta lœnge, tes euvres te louent selon la multitude de ta grandeur, car ta lœnge ne peut estre comprinse. Cellui te loue qui vrayement croyt qu'il ne peut comprendre ne atteindre à ta lœnge, car ta lœnge est perpetuelle, laquelle nulle ne passe. Hellas! Sire Dieu, lœnge perdurable, je ne te puis loer sans toy, Sire Dieu, ta puissance, qui tout puet, loera ta sapience et ta bonté, qui ne peut estre ditte; aussi ta debonnaireté qui tout surmonte et ta misericorde sur toutes abundante, ta vertu et ta divinité qui est sans fin, ta bonté, ta force avec ta puissance te loeront, et ta souveraine charité, par laquelle tu m'as créé. Aultre chose ne scauroye que dire pour ce, fors seulement que tu es mon Dieu, ma vie et ma lœnge. O tu, qui es mon redempteur, chacune foys que je regarderay ce Cuer, il me remembrera en ma pensée des biens que tu m'as fais. Et se je ne te rendoye graces, je seroys moult ingrate. Or, te rendray je doncques graces, et bien faire le doys affin que je ne soye ingrate. Sire, qui es mon redempteur, car tu m'as racheté, voire las! et par quante foys que m'avoit je englouty l'orrible dragon infernal cerchant me devourer et tousiours mais tyré de sa gule pour ce que toutesfoys que ce Cuer pechoit, le dragon estoit prest et appareillié de m'engloutir et mener à perdicion. Mais toy mesmes, m'as deffendu lors que je te offensoye et fasoye mal contre toy, dont j'eusse esté dampné eternellement. Et ce bien m'est advenu par tes grans benefices, ainsi comme de mes yeulx je le voy quant je regarde ce Cuer que as joint et uny à sa tres saincte et devote passion, si tres parfaittement que ta passion en a chassié vain plaisir et abus qui le faisoient contre toy folier à mon tres grant dommaige et singuliere perte. Or là ta singuliere grace gary et delivré et m'a osté de la crainte et paour que j'avoye du martire qu'il me fasoit souffrir. Pour ce, las! quant je le voy ainsi purgié et mondifié, et que je scay que de toy seul tres grant bien me vient, je congnois et confesse que trop je suis tenu de toy amer. Et vrayement bien amer je te doy, pour ce je desire que je te aime mon Dieu, toy qui

es ma vertu. Hellas! que je t'aime, toy qui es ma lumiere leesse[1] si grande que on ne le puet dire. Pourquoy je desire, mon doulx sauveur, que ma vie vive en toy et non de riens en moy. Car j'estoye perdue et de tous poins perie à ma misere. Or, suis resuscitée en ta misericorde, toy qui es Dieu, mon misericordieux pere, faisant tousiours et sans cesser misericorde tant et si tres largement à ceulx qu'ilz voir te aiment. Et pour ce, Sire, mon Dieu tres debonnaire et mon satisfiez tu m'as commandé en ta loy que je te aime de toute ma pensée, de toute ma puissance, de toute ma force et de toutes mes vertus, aussy à toutes heures. De feu qui tousiours urt[2] et ne fus oncques estaint, d'amour qui est tousiours sans cesser tres boulante et ne devins oncques froide ne tiede, embrase moy bien fort de charité qui es mon Dieu, embrase moy, Sire, je desire estre toute embrasée de toy si que je t'aime tant seulement. Car je congnois bien que cellui t'aime de tant moins qui aime aultre chose avec toy, laquelle il n'aime pas pour toy, hellas! Je t'aime, car trop y suis tenue, pour ce que tu m'as premier amée, dont me pourra doncques parolle sourdre pour explicquer et souffisamment racompter les grans signes de ton amour parfaicte, je ne scauroye, las! moi povrette, pas ne seroit, certes, en ma puissance, moult bien voir le congnois, mais quoy je mettray toute ma consolation en toy seulement, mon vray amy, tres doulx et tres plaisant, mon souverain seigneur, piteux et debonnaire, en deboutant ariere toutes aultres consolations mondaines et plaines de vanitez, affin que mieulx je sente en moy ta parfaicte doulceur, laquelle doulceur vrayement adoulcist à saint Estienne les durs cops de pierre des tyrans qu'ilz lors le lapidoient, et ta douceur aussy adoucist au benoist sainct Laurent la tres cuisante ardeur du feu qui sous la greille flamboit son tres precieux corps et la lui feist resambler tres douce et debonnaire. Aussi par ta doulceur aloient les apostres tres joyeulx et liez hors le conseil des Juifz pretz et appareilliez de souffrir honte et tres vilaine mort pour manifester ton saint nom, et saint Adrien aloit à la croix tout seur et joyeulx pour ce qu'il scavoit qu'il aloit gouster ta tres sainte doulceur. Hellas! saint Estienne,

[1] *Leesse*, joyeuse. — [2] *Urt*, brûle.

tres douce douceur aussi remplist tellement les glorieux princes des apostres que pour elle gouster, saint Pierre eslut le gibet de la croix, et saint Pol ne doubtoit mie à mettre la teste soubz l'espée tranchant, à celle fin qu'il peust acheter ceste douceur tres sainte, et saint Bartholemieu ne donna il pas sa propre peaul pour gouster ta doulceur. Lors que tu te transfiguras, saint Pierre gousta bien fort ceste douceur, car il oublia toutes les choses de cà bas et s'escrya, si comme il fut yvre disans : Sire, c'est bon que nous demeurons cy, se tu veulx, et y faisons trois tabernacles pour demourer et te regardons seulement, car nous n'avons besoing de nulle autre chose, toy advisant, Sire, qu'il nous souffit de toy veoir pour ta tres grande douceur, de quoy nous a saoulez. Hellas! Dieu tres doulx et debonnaire, mon vray sauveur et redempteur, je congnois que ton benoist apostre avoit gousté moult grandement celle tienne doulceur, que tant parfaittement est douce et savoureuse, car il avoit lors toute autre douceur en vain et contre cuer. Ceste doulceur aussi avoit goustée comme je croy, le prophette royal, soy esmerveillant, disant : Ha! Dieu, comme est grande la multitude de ta douleeur que tu as monstrée à ceulx qui te doubtent, et pour ce admonestoit il ung chacun en disant : Goustez et voyez comment nostre Seigneur est souef. Hellas! Sire Dieu, ceste bieneurée doulceur, vraye et parfaitte, est celle que j'attens, que tu me donnes entierement lors que je seray desliée du bien mortel, duquel suis coulpée avec ce Cuer que ta grace reduit de mal faire à bien, et que me appelleras pour estre participante de ta gloire au saint royaume des cieulx, ouquel te verray lors face à face, mon Dieu, vray et vif createur du ciel et de la terre, tout puissant et perdurable, seul eternel, Pere, Filz et Saint Esperit, Trinité souveraine. Amen.

Tres reverend pere en Dieu, tres singulier et de mon cuer collateral amy, ce petit mien dittié et ainsy que avez peu veoir ay fait et composé au moins mal que j'ay sceu, pour vous monstrer par vraye apparence effectuellement formée, le vouloir qui mon plaisir ravist et guyde celle part à tousiours vous complaire en facon telle que vous appercevez et puissiez bien congnoistre que l'amour que vous porte est seule à part, singuliere et eslevée entre les autres toutes pour dame et principale, car telle est et tousiours sera ma voulenté feale et si longue sans point faillir ne plus ne moins que la longueur de ma vie transitoire, humblement requerant vostre tres reverande paternité douce, benigne, fervente et charitable, que alors que serez olarmes, Dieu priant en vostre memento, il vous plaise me mettre ou nombre de ceulx pour lesquelz vous ferez à Dieu humble requeste de vray pardon donner à l'exemple de la lyonnesse qui, entre les autres bestes, ainsy que dit et raconte le proprietaire, fait quant elle voy qu'elle a faonné ses petis lyonceaulx tous mors nez sans vie, sa voix efforce sur eulx et si hault crye et brait, que le ton de sa voix au bout de certains jours aide à avoir vie à ses petits lyons. Semblablement vostre plaisir soit de tres bon cuer requerir nostre doulx sauveur Jesu Crist qu'il lui plaise me reeimifier. Car je congnois les faiz de mes labeurs estre mors parturis par mon tres grief pechié, mais j'ay esperance que vostre voix pourra prouffiter, laquelle à ung chacun sans cesser se eslargist, chacun jour tant et si fort que estimer ne se puet sur les pecheurs qui y viennent pour boire, ayans grant soif et desir d'avoir d'icelle douce et rassasiante eaue, alors qu'ilz y plongent le cueu hanap d'amere repentance, lequel retourne remply de ample remission sans jamais y faillir à telle souffisance que ce leur est entier et vray contentement. Or doncques vous plaise faire que voz euvres et bonnes prieres puissent estre moyenneresses pour moy, pour parvenir à la joye desirée,

tres sainte et bieneurée, seule et parfaitte par la vertu de Dieu omnipotent, qui vit et regne à jamais et sans fin, auquel je prie qu'il vous doinst en ceste mortele vie sainement vivre et seurement morir, si que puissiez lors à Dieu rendre l'ame nette et pure ainsy que desirez. Amen.

CY FINE LE MORTIFFIEMENT DE VAINE PLAISANCE, ESCRIPT ET FINE PAR LA MAIN DE JEHAN COPPRE, PRETRE DE VARRONSGNES, AU COMMANDEMENT DE MONSIEUR DE FEATTY, EN HIMIARE, L'AN XV^c ET XIIII.



L'ABUZÉ EN COURT.

L'année même où René, chassé de l'Anjou par l'ambitieux Louis XI, venait se réfugier dans la fidèle Provence, les longues épreuves de sa vie et les malheurs de sa vieillesse lui inspiraient son dernier ouvrage. Il l'intitulait *l'Abuzé en Court*, comme pour rappeler les trahisons dont il était victime. Odieusement trompé par le fils de sa sœur, le bon roi avait appris à connaître la valeur des mensongères protestations et des respects hypocrites qu'il lui prodiguait sans cesse. Une douce résignation chrétienne avait remplacé les premiers mouvements d'émotion et de colère. Cédant à une impérieuse nécessité, il calma lui-même l'indignation de ses sujets, et ne voulut point que leurs épées fussent tirées pour sa cause, dans une lutte inutile et sanglante.

Nous avons raconté ailleurs les regrets qui accompagnèrent le noble vieillard, lorsqu'il s'achemina vers la Provence, suivi de Jeanne de Laval. Son âge ne s'adonnait plus aux armes; il était déterminé à couler le reste de sa vie en paix et repos d'esprit. Dans cette tranquille disposition de l'âme, pour le bien et le salut de ses lecteurs, il se proposa d'écrire le livre, dont nous donnons ici une analyse rapide.

Sous le portique d'une vieille église, au milieu de pauvres en haillons couchés sur le parvis, le royal auteur rencontre un jour un vieillard, dont les habits de soie annonçaient son ancienne opulence. Son pourpoint troué, sa longue dague brisée, ses cheveux blancs et clair-semés, son escarcelle mal garnie attirent l'attention du bon roi.

« Mon gentil homme, Dieu vous garde,
« Et vous doint ce que désirez !...
« Pardonnez-moi, je vous en prie,
« Et me dictez par courtoisie
« De vostre vie le renom,
« Qui vous estez et vostre nom ?

L'Abuzé.

« Sire, puisque le demandez,
« C'est raison que je vous le dye...
« J'ay nom, sans que riens en mesdye,
« *Le pouvre homme abuzé en court.*

« Pauvre Abuzé
« En promesse faintive,
« Viel et usé,
« Que pouvreté estrive... (éprouve.)
« Fol illusé !
« Et ne say de quoy vive. »

« *Faute de sens* et *Folie* m'ont réduit à l'état que vous voyez. Mais avant de vous conter mon histoire, mon très gracieux seigneur, pourrai-je savoir qui vous êtes, d'où vous venez et où allez. »

« Ami, comme vous, j'ai passé à la cour une partie de ma vie. J'y ai perdu plus que gagné, cela doit vous suffire pour l'instant; veuillez donc achever le récit de vos aventures. »

L'Abuzé.

« Soyez le bien venu, mon gentil compagnon, si vous voulez augmenter notre *colleige*. Car gens de votre état sont ici très nombreux. Par ma foi, je ferai donc à votre plaisir. »

Il raconte alors sa première jeunesse et les sages leçons que lui donna un sien parent et bon ami, grand clerc, déjà sur l'âge, qui l'instruisit des devoirs de l'homme envers Dieu, de sa création et de ses destinées.

« Je le remerciai très humblement, ajouta l'Abuzé; mais comme parmi les diverses manières de bien vivre, il avait oublié la vie de cour, je lui en demandai la raison. »

« Mon enfant, me répondit-il, tu m'as promptement interrompu pour me parler de vanités mondaines. Fasse le ciel que tu ne brules pas tes ailes à leur éclat trompeur! Sans doute des hommes graves, réglés en leurs mœurs, qui serviraient leur seigneur en toute loyauté, sans crainte de lui dire la vérité, de l'admonester à bien faire, et à maintenir ses peuples en toute paix, tranquillité et amour, rempliraient parfaitement le bon vouloir de Dieu. Mais sur mon âme, je n'en connais guère. »

« Après plusieurs sages propos sur le même sujet, le bon vieillard s'éloigna les larmes aux yeux, en pensant que bientôt j'oublierais ses leçons. Je l'apercevais encore, lorsque je fus accosté par deux jeunes et brillants damoisels, *Abuz* et *Folcuider*, le frivole époux de *Follebonbance*. Ce dernier avait des oreilles d'une longueur merveilleuse, ce qui ne laissa pas que de m'étonner grandement, car il me semblait, du reste, gracieux et gentil seigneur. Bientôt la conversation s'engagea entre nous; ils me peignirent la cour sous des traits si séduisants, que déjà j'étais ébranlé pas leurs instances, lorsqu'un nouveau jouvencel nous salua courtoisement. Abuz m'en fit ainsi le portrait :

« ...C'est le plus doux,
« C'est le Temps désiré de tous....
« C'est le Temps de court gracieulx,
« Qui entretient les amoureux...
« Il est à l'un plein de promesses,
« De paroles et de largesses,
« De dons, de lectres et de papiers,

« De chaynes, d'abitz et courciers.
« Il faict les grands offices mectre
« Es petites capacités....
« Il fait les saiges debouter
« Et les folz en conseil bouter...

« Or, ajouta-t-il, sois notre compagnon et prends le Temps comme il vient. Ne t'effraie pas des longues oreilles de Folcuider; c'est une mode agréable, très en usage à la cour; car notre dame et souveraine la trouve fort à son gré. Dans ce pays, *il faut tout regarder, et feindre ne rien veoir, tout escouter, monstrant riens ne sçavoir, mot ne sonner des cas qu'on sçait et voit.* »

« Si mon histoire, mon bon seigneur, peut vous empêcher de faire les mêmes folies, reprit le pauvre Abuzé, en se tournant vers René, je l'achèverai sans rien omettre :

« Depuis quatre mois j'étais à la cour, et j'avais complétement vidé mon escarcelle, lorsqu'à force de promener avec mes deux amis, j'attirai les regards d'une noble dame. Elle me demanda doucement si je voulais être à son service, et me donna un petit cheval, deux chiens et un faucon à soigner.

« Le Temps me faisait de fréquentes visites; il était mon gouverneur, et je me conduisais toujours sur ses avis. Par son conseil, je raccourcis mes robes et mes pourpoints. Mes hauts de chausses me couvraient à peine, et c'était chose étrange à voir.

« Un jour que nous chassions au vol ensemble, je pris des perdrix, que j'eus soin d'offrir à madame *la Court*, notre gracieuse souveraine. Elle les reçut avec bonté, et appela son argentier, pour lui donner l'ordre de me délivrer par mois une certaine somme de deniers. Il me sembla alors que toutes les damoiselles d'honneur m'avaient en leurs bonnes grâces. Je me pris à composer pour elles chansons et ballades. Abuz les leur présentait de ma part; et bien qu'elles fussent reçues en grands rires et moqueries, il me disait que mes vers étaient admirés à l'égal de ceux d'Allain[1], et que les plus jeunes damoiselles cachaient dans leur ceinture mes billets amoureux.

« Madame la Court m'avait adressé ses plus douces paroles : je devais sous peu de jours obtenir quelque grand office, aux appointements d'un millier d'escus comptant. Hors de moi et plein de joie, je vins faire part au Temps de ces promesses dorées.

« Mon enfant, me répondit-il, s'il fallait semer toutes ces belles paroles, elles pousseraient en herbe plutôt que de t'enrichir d'un florin. Crois à ma vieille expérience. Dans la bonne ville de Paris, la plus grande et la meilleure cité de France, il n'est pas un marchand qui, sur un *plein panier* de semblables promesses, te

[1] Allain Charlier. Voyez la note du IIIe volume, page XV.

prêtât quatre aunes de drap ; d'hôtelier qui t'hébergeât douze nuits ; de tavernier qui te donnât à crédit la dépense d'une semaine. »

« Folcuider, Abuz et Follebonbance survinrent à ces derniers mots : « Cher maître, me dit Abuz, quel fondement a votre plainte, vous le dernier venu dans cet hôtel ? Il me semble que vous avez reçu vos gages, et que vous êtes nourri et logé sans débourser un denier. N'avez-vous pas encore pour joyeusement passer le temps un cheval, des chiens et un oiseau ; et le soir, en compagnie des dames, ne pouvez-vous pas jouer à la paume, aux cartes, aux échecs, aux quilles, ou aux dés ? »

Follebonbance ajouta :

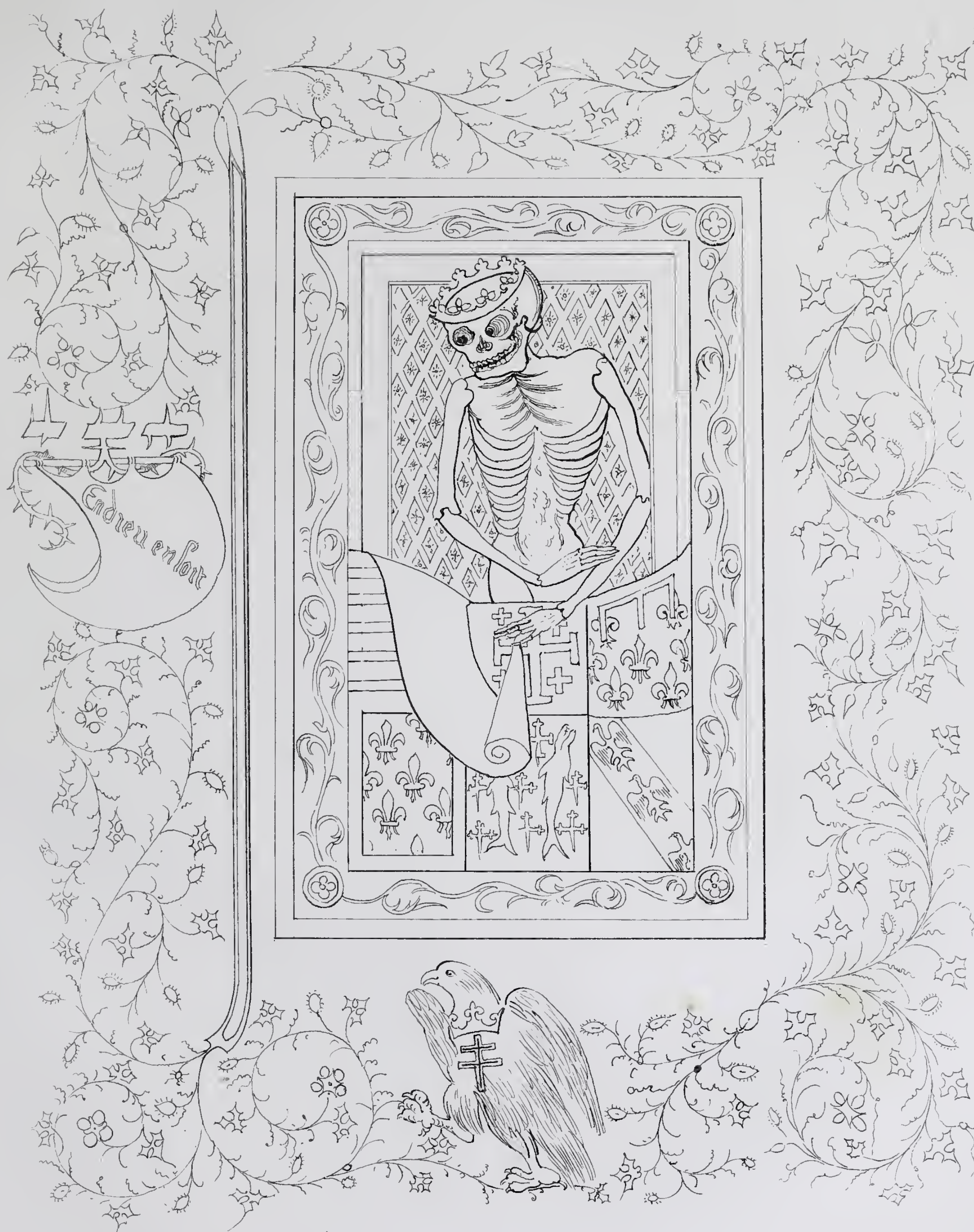
« Sans faute, mon très doux enfant, ces paroles sont véritables ; mais mon bon frère a oublié de te parler des modes de cour. Achète un bonnet fendu au dessus de l'oreille, avec une petite chaîne d'or pendant sur le côté. Si l'on te demande pourquoi cette nouvelle manière, tu répondras que sur ton âme, *toy ne aultre ne savez à quoy ce peult estre bon, si non pour gaster le bonnet, contrefaisant le loricart.* Tu dois porter encore la cornette de velours sur l'épaule, des chausses et des pourpoints tailladés, des souliers à longue pointe. Ainsi gentiment *accoutré,* tu pourras deviser avec les dames, monter à cheval, le faucon sur le poing, te pavaner de rue en rue tout bellement, et faire maintes autres amoureuses folies. »

« Ces paroles flattaient trop mes goûts, pour n'y pas croire. Je devins inséparable de mes nouveaux amis. Bientôt il ne se passa plus de jours, que je ne fusse aux champs faire voler mon oiseau. J'y rencontrai par aventure un pauvre insensé, coiffé d'un chaperon à deux oreilles, qui me demanda, en riant, qui j'étais, et où j'allais. Puis, sur ma réponse, il se prit à rire, en disant qu'il venait d'assister à la fête des fous, et que bien certainement j'aurais eu le prix, s'il m'avait connu. »

« A mon retour de la chasse, je passais mes soirées dans la chambre des dames. Une jeune damoiselle, nommée Folle-Amour, me prit dans ses lacets. J'oubliai bientôt pour elle mon cheval, mon faucon et mes chiens, et ne pensai qu'à ses beaux yeux. »

« Ainsi me tenoit Folle Amour,
« Et me pourmenoit nuyt et jour.
« Huy content, demain despiteux,
« Ung jour marry, l'aultre joyeulx,
« Une heure en pleur, l'aultre en soucy...
« Faisant d'une ombre une figure...
« Demy fol, saige peu souvent. »

« Je dépensais ainsi mes jours, à l'ombre de vaines promesses. Ma bourse se vidait, et je fus forcé d'emprunter sur mes gages. Par ma foi, je puis bien me vanter d'avoir alors connu la patience. Force m'était de mettre à toutes paroles le bonnet à la main ; et pour un seul dîner, j'eusse bien ôté quatre fois mon chaperon.



Manuscrit de la Bibliothèque Royale

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse

Je commençai à faire connaissance avec *les relaveux et regratteux de robes et les radoubeux* de pourpoints. Quand j'allais dans une boutique, si je demandais du drap gris de Rouen, il n'y avait que du vert de Montiviliers ; si je voulais du noir, il n'y avait que du violet; et toujours était hors de l'hôtel celui qui avait les clefs de l'armoire. Pour comble de malheur, madame la Court se plaignit de mes folles dépenses : « s'il n'a pas un denier, qu'il ne s'en prenne qu'à lui, dit-elle un jour avec humeur. »

« Il me semblait cependant impossible que ma gracieuse maîtresse me laissât dans un tel abandon. Je m'adressai timidement à elle :

« Madame, je viens devers vous...
« Et vous supplie à deux genoulz,
« Que par vostre noble largesse,
« Acquitez vers moy vo promesse.

« Hellas! madame, sur mon âme,
« Plus n'ay maille ne denier...
« Pour avoir à boire et mengier,
« Ne nulle chose qui me faille.
« Si vous plaise remédier
« A la requeste que vous baille.

« Puisque vous avez actendu,
« Actendez jusques à demain. »

« Telle fut la réponse de la Court à mes plaintes amères. Je m'adressai à mes amis : le premier avait envoyé son varlet en message, et lui avait remis au départ la clef de l'escarcelle; le page de l'autre courait les champs; le dernier était au désespoir de refuser son plus cher compagnon ; mais il avait engagé sa foi sur la demande de sa dame, de ne jamais prêter un maravédi ; et il ne pouvait manquer à sa parole.

« Je m'en allai ainsi tristement, rongeant mon frein, et maudissant mes faux amis. Sur le conseil d'Abus, je présentai à la Court une nouvelle requête. Elle la reçut avec bonté, et la remit à un des seigneurs de son conseil, en me recommandant la patience.

« J'avais attendu en vain la réponse jusqu'au soir, lorsque j'aperçus le seigneur chargé d'examiner ma requête. Je mis un genou en terre, le bonnet à la main.

« Plus l'approuchoie, et plus aloit,
« Plus parloye, moins m'escoutoit,
« Plus l'appeloye : Monseigneur,
« Moins escoutoit le serviteur. »

« Voyant enfin qu'il ne pouvait m'éviter, haussant la voix d'un ton de colère et de dédain, il me dit que ma lettre était égarée, et qu'il était fort inutile de l'importuner davantage. »

Ici le royal auteur demande à l'Abuzé comment il n'a pas pris plutôt une résolution courageuse.

« Quant voyez que riens ne tenoit
» Vers vous de chascune promesse,
« Et que ce qu'elle promectoit
« Tournoit en follie et simplesse,
« Pourquoi ne prenniez vous l'adresse
« De vous despartir vistement,
« Sans perdre ainsi vostre jeunesse,
« Sans savoir pourquoi ne comment... »

L'Abuzé.

« De petiz dons m'entretenoit :
« Par ce point m'estoit amusant.
« L'ung jour, ung pourpoint me donnoit,
« Ou quelque drap à l'avenant.
« Ainsi m'estoie entretenant,
« Sans penser à nulle rapine,
« Et ma personne soustenant
« Près du brouet de la cuisine.

« Mais ne parlons plus de ceci, je vous prie, et continuons le récit de mes aventures.

« J'avais tristement repris le chemin de mon logis, lorsque je trouvai sur ma route l'hôtel du Temps, mon vieil ami. Je frappai à sa porte : il ne me répondit pas; Mais Abuz, qui passait, me demanda pourquoi je sonnais si fort.

« Demandes-tu où est le Temps
« Que tu soulois avoir en court?...
« Il est bien loing, si tousjours court...

Il m'engagea ensuite à demander à la Court une dernière audience. Je suivis son conseil, et me rendis le cœur brisé auprès de la belle maîtresse, que si longtemps j'avais servie,

« Madame.........
« Où sont les biens et les largesses
« Qu'en moy devaient estre assises;
« Où sont les dons et les promesses,
« Que tant de fois m'avez promises...
« Pouvreté a sur moi tendu
« Son filet pour prendre et deffaire
« Le servant qui s'est actendu
« Aux biens que vous lui debvez faire.

La Court.

« Pauvre Abuzé et descongneu,
« A quoi veulx tu que remédie?...
« Croyz tu que puisse à tous entendre
« De ceulx qui ont nécessité!...
« En moins d'un *benedicite*
« Ce que j'auray promis oublie.

L'Abuzé.

« Eh! madame, que deviendra
« Le pouvre qui vous a servie!

La Court.

« Ne me charge de ta follye...

L'Abuzé.

« Las! madame, avous oublié
« Les services que vous ay faiz,
« Les voyages que j'ay parfaiz,
« Les paines que pour vous ay prinses... »

« Rebuté de ma dame et de tous mes amis, je demeuray comme un pauvre abandonné. Personne ne me venait plus en aide; mes compagnons me fuyaient. Vainement je cherchai à émouvoir la pitié des grands seigneurs et des princes :

« Vielz anges et vielz braconniers,
« Vielz héraulx et vielz menestriers,
« Vielz chevaux et congneux lévriers,
« Vielz sergens, pouvres serviteurs,
« N'ont guères l'amour des seigneurs. »

« La cour avait changé de résidence; et je n'avais même plus le misérable morceau de pain, qu'elle ne m'avait pas encore refusé. Je partis un bâton à la main, sans argent, sans cheval et sans page. Je cheminai tout le jour, et vins à nuit close, harassé et souffrant, demander l'hospitalité à un pauvre villageois. J'étais assis à son foyer, lorsqu'une dame âgée, nommée *Congnoissance*, entra dans la maison. Je lui dis en quelques mots comment, séduit par de vaines promesses, j'avais oublié les leçons de mes parents et la doctrine de mon vieux maître, passé à la cour mes plus belles années, et perdu ma santé, mon repos et mon avoir.

« Quand elle m'eut écouté tout au long : « Je viens trop tard, me dit-elle, et je « ne pourrais qu'augmenter tes chagrins et tes ennuis. Mais j'ai une mienne parente « pleine de sagesse et d'un grand sens, qui restera volontiers en ta compagnie. « Son nom est *Patience*, je te la présente, et j'espère que tu lui feras bon accueil. »

« Lors elle nous laissa tous les deux deviser ensemble. Abuz, qui m'avait suivi, revint encore s'asseoir auprès de moi.

Abuz.

« Nostre maistre, où est Folle Amour,
« Vostre mignaulde, gente et belle,
« Qu'avez ensuivy nuyt et jour
« Par vostre serment, où est-elle?...

Abuzé.

« Las! Abuz, me demandez-vous
« De Folle Amour aulcune chose;...

— « Avec Patience repose :
« De Folle Amour ne me souvient. »

— « Et Folcuider vostre mignon ?... »

— « De Folcuider n'ay souvenance... »

— « Et Follebonbance sa femme,
« L'avons tousiours entretenue?
« Où est-elle?

— « Par mon baptême,
« Je ne scay qu'elle est devenue. »

— « Quant au Temps ne povez venir,
« Qu'avez perdu par négligence,
« Qu'avez-vous pour vous soustenir
« Avecques vous? »

— « J'ay pascience. »

— « Touchant les promesses de court
« En guerdon et récompense,
« Qu'avez-vous qui vous secourt
« Pouvre Abuzé? »

— « J'ay pascience. »

— « Et pour vostre painne et salaire,
« Y a-t-il aulcun qui y pense?
« Pour à voz loyers satisfaire,
« Qui avez-vous? »

— « J'ay pascience. »

« Puisque vous n'avez d'autre réponse, je veux, avant de vous quitter, vous donner « cette livrée, pour le paiement des plaisirs que dans un autre temps vous m'avez « faits. »

« Puis il me bailla une robe d'étoffe légère, semi-blanche, semi-violette; et me quitta sans autre adieu.

« Au point du jour frappèrent à la porte du logis, deux vieilles femmes édentées et décrépites. C'étaient *Pouvreté* et *Maladie* sa sœur, qui venaient me conduire à l'hospital. Je m'acheminai appuyé sur leur bras, la tête soutenue par Maladie, et tenant en main une béquille. Abuz me suivait par derrière, et me montrait du doigt aux passants.

« C'est ainsi, mon bon seigneur, que tout doucement j'arrivai au lieu où vous m'avez vu au commencement de ce récit. Si mon histoire peut servir à vous et à d'autres, je ne regretterai point le temps perdu à vous la raconter. »

CY FINE LE LIVRE DE L'ABUZÉ EN COURT,
FAIT LE XII JUILLET,
L'AN DE GRACE
MIVL,XXIII.

Cte DE QUATREBARBES.



L'Abuzé en court.

Rene pinx. P. Hauke del.   Lith. Cosnier et Lachese Angers

L'ABUZÉ EN COURT [1].

Aristote, le tres saige et tres prudent philosophe, nous a pour doctrine laissé que main bon commencement ou bon moyen est œuvre reprouvée et non digne d'aulcune louenge, si par semblable continuacion n'est la fin d'icelle labeur ad ce correspondant. Car supposé que le commencement d'aucune œuvre soit bon et raisonnable, et la fin en est mauvaise et desordonnée, et à payne pourra estre de nulle valeur.

Et peult ainsi estre entendu entre toutes les entreprinses des creatures de quelque estat qu'ilz soyent, du plus grant jusques au moindre. Comme

[1] La Bibliothèque royale possède quatre manuscrits de cet ouvrage :

1° N° 7,674, manuscrit composé de 55 feuillets vélin, in-f°, relié en veau. M. de Villeneuve croit que c'est l'original : ce qui nous fait pencher vers une opinion contraire, c'est que ce manuscrit ne renferme aucune vignette, aucune enluminure. On remarque à la fin du 55e feuillet : « Cy finit le livre de l'Abuzé en court, » fait le douzième jour de juillet l'an de grâce 1473. »

2° N° 1,967, manuscrit in-f°, papier ordinaire, écriture cursive, relié en parchemin, composé de 68 feuillets sans aucune ornementation. L'Abuzé en court comprend les 62 premiers feuillets, puis vient un petit poëme intitulé : *Le débat du vin et de l'eaue.*

3° N° 7,912, manuscrit in-8°, vélin, relié maroquin rouge aux armes de France, intitulé : *La Danse des aveugles*, poëme de Pierre Michaut, secrétaire de Charles-le-Hardy. Ce manuscrit contient une riche copie de l'Abuzé en court qui termine le volume : 99 feuillets écrits en assez belle bâtarde avec des lettres tournures en très grand nombre, peintes or, pourpre et azur. 19 miniatures mettent en scène les personnages du poëme ; chaque vignette est encadrée d'arabesques gracieuses, d'une fraicheur de coloris surprenante. Chose remarquable, les lignes, qui suivent immédiatement chaque miniature, sont renfermées dans l'encadrement et peintes alternativement or, azur et pourpre.

4° N° 58, fonds Gaignières, manuscrit in-4°, couverture en bois revêtue de velours cramoisi, très beau vélin, belle bâtarde enrichie d'innombrables lettres tournures nuancées de diverses couleurs rehaussées d'or. Les 49 premiers feuillets renferment l'Abuzé en court, avec 12 miniatures ou tableaux tirés du poëme,

ainsi soit que souvent verrez aucune jeune personne, laquelle estant en icelluy aage, sera assez meurement, saigement, honnestement et bien moriginée. Laquelle en ceste maniere, en bonnes et raisonnables operacions durera la continuacion de sa vie; voire aucune partie de temps. Puis au chief de certaine espace par aucun mauvais conseil ou par la suite et acointance de quelque meschante et dissolue compaignie; ou s'il eschet, par lascheté de couraige, fera les œuvres contraires à icelles bonnes et honnestes conditions.

Comme s'il est homme qui ait esté soubre en boire et en mengier, il deviendra gourment, gasteur et despenseur de biens et sera en desrision et desprisement de chescun. Par laquelle desrision, et par souvent et yraisonnablement en ceste vie continuer, se trouveroit yvroing, nonchalant et descongneu. Et s'il a esté homme diligent et actif en choses assez prouffitables, il se trouvera lasche et paresseux; et pour la bonne et vive memoire, en laquelle il conduisoit ses affaires, sera estourdy et oublieux, dont ne se pourvoint nulz de ses affaires bien ny honnestement porter; car à nul ne tiendra foy, promesse ne loyauté, et ne aura aucun regard à choses qui à luy soient prouffitables et honorables ne raisonnables. Parquoi le fuiront toutes bonnes, honnestes et veritables personnes; et luy

encadrés d'arabesques magnifiques. Ce manuscrit est sans contredit plus riche que le précédent, d'une exécution plus parfaite, et bien que d'une dimension moindre, les miniatures nous semblent plus précieuses que celles du manuscrit n° 7,912. On remarque sur le verso de la couverture, en ouvrant le livre, les vers suivants :

Homme de court icy entens:
Quant trouble en court verras le temps,
De pacience ton mantean
Vire vers là, et si par temps
Que affublé soyez tant bien et beau,
Que tempeste qui faict maint mau
D'enuye puisses par ce point
Endurer jusqu'au renouveau
Du temps meilleur et ne faulx point
Flaire comme moy bien à point.
Bien doibt avoir le cuer dollant
Qui doibt mourir et ne scet quant.

On remarque encore à la fin du volume, sur le verso de la couverture, au dessous de la signature de René Despinay, ces deux vers:

O createur regnant sur tous humains,
Mon esprit recommende en tes mains.

VERITAS ODIUM PARIT.

A la suite de l'Abuzé en court, on trouve dans le même volume : 1° Un lay contre la mort; 2° Une légende du comte d'Artois; 3° Un lay de paix.

sera force que le surplus de sa vie ait continuelle compaignie ou semblables gens, ou de telles ou pareilles condicions, dont par ceste conversacion pourra cheoir en mendicité et tirer à tres meschante et malheureuse fin. Et des choses pareilles se pevent veoir les exemples assez et souvent.

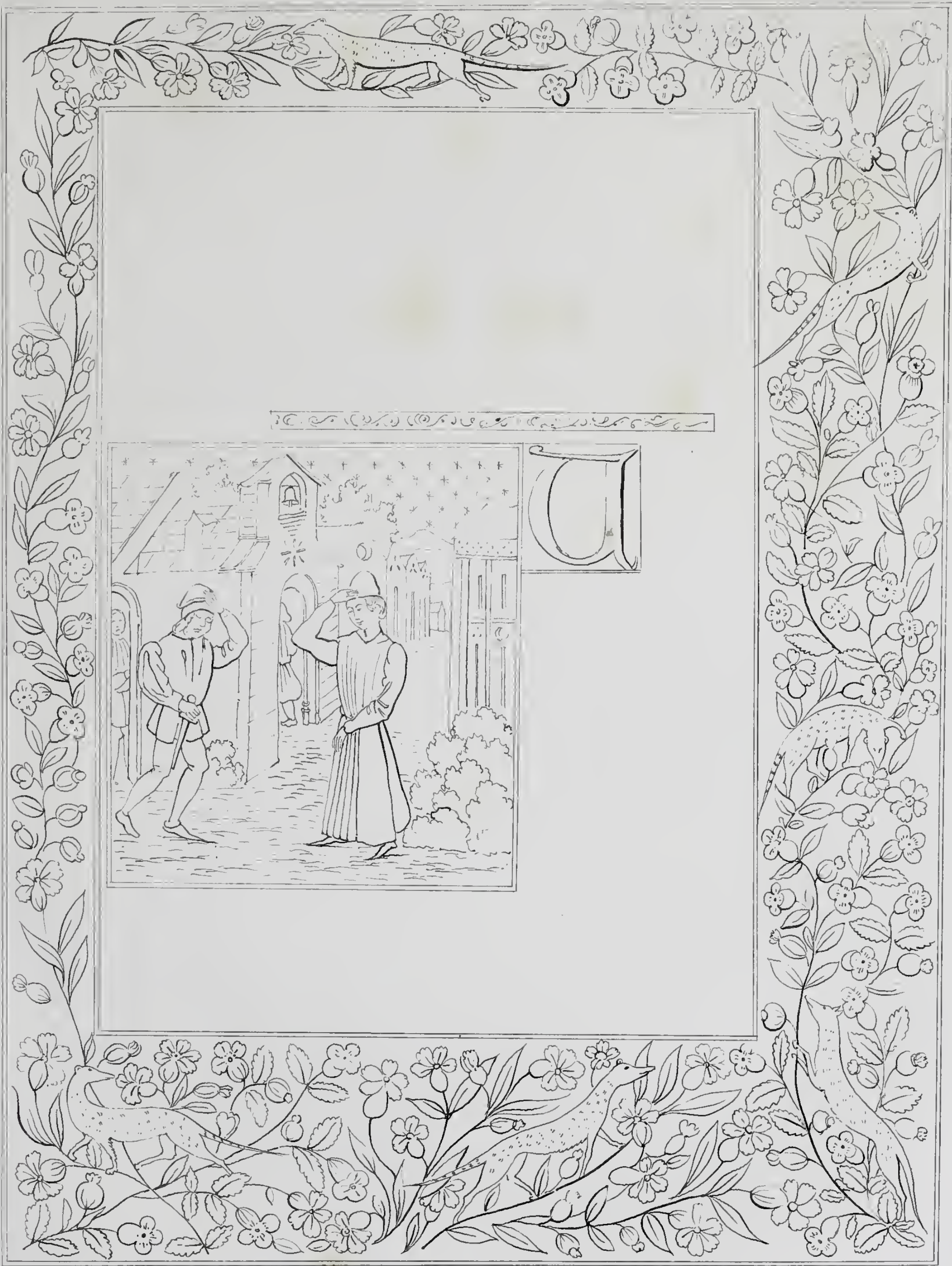
Si me suis pensé, ouvrant ceste inventive, que assez estoit convenable et consonante à la matiere, dont à ce present livre vueil traictier combien que le commancement, le moyen et la fin d'icelluy soient touchant au gouvernement et ordre à la personne vivant en court, tant pour la purificacion de l'ame, comme à povoir avoir en ce monde provision honneste et seure. C'est asscavoir pasture licite et sans reprouche, hostel sans dangier, habit sans emprunt, chauffer de saison, fournir sans reprouche et sans accroire, prendre sans demander, et comme maistre et seigneur chez luy soy povoir servir du sien.

Et en ceste contente seuffisance et repoux de la personne, mener et conduire son ame à gloire perdurable, pour lequel tresor acquerir a esté une chascune creature créée et mise sur terre, affin de en ce monde miserable cheminer et nager en la mer de toutes temptacions et tribulacions, eschevant les perilleuses et mauvaises operacions, et suivant les tres bonnes, vertueuses et prouffitables doctrines, eslongnant le chemin le pechié et tenant la voye et vrai sentier du bien, eure et delictable part de salut, auquel à cause de son bon commencement et moyen licite, soit chacée sa tres heureuse vie à une fin juste, vraye, pure, necte et à Dieu agreable, à laquelle nous doint Dieu pervenir par sa grace et misericorde. Amen.

Ung jour passé, puis peu de temps en ça, estant à cheminer pour aulcune de mes affaires, et passant assez pres d'une esglise, en laquelle par coustume sont plusieurs povres accueilliz et logiez, comme la fondacion d'icelle place ait esté à ce faire establie, ayans en icelle logées pour certrains pouvres impourveus, passant ainsi par devant icelle place, parceu

ung ancien veillart, qui assez d'onneste stature estoit, neantmoins que moult soubrement et pouvrement estoit de vestures pourveu, car le pourpoint qu'il portoit estoit si usé et si pelé, que pas ne se povoit congnoistre bonnement de quoy il estoit, combien que mieulx sembloit avoir premier esté taillé de drap de soye que aultrement; lequel estoit lors tant plain d'usure et de gresse, que avec le nombre des pieces de diverses couleurs dont il estoit garny, ne se povoit gueires de celle soye parcevoir. Et par dessus celuy pourpoint, avoit une robbe moult courte; et combien qu'elle feust en plusieurs lieux pertuisée, si estoit elle encores rompue au long des plez devant et darriere, et par dessus les espaulles, et encores pis, passoit la pouvre lisiere et doubleure dessirée par icelles fentes, et estoit la robbe, d'une partie, blanche, et de l'autre part, tirant sur la vermeille couleur. Si avoit il par le faulx du corps, ung petit ruben renoué, auquel pendoit une longue dague rompue, dont la gaingne estoit seiche et rettraite avec une petite bource fort grasse, d'argent mal garnie. Puis estoit paré d'unes chausses, dont le fond estoit d'une aiguillette recousu et estoient fendues au travers des genoilz; et estoient les estrivieres ouvertes au dessus des souliers tant derriere que devant. Desquelz souliers, estoit l'ung tout ront et fermé à une bouclette, et l'autre avoit la pointe fort longue et estoit lacé au costé et demy hors du tallon. Dont est à noter, que en ceste maniere ne les avoit commandés faire, que plus tost les povoit avoir prins telz, qne donnés lui avoient esté. Or avoit le gentil souldart ung petit chapellet ung peu plus long par le derriere que par le devant, et par dessoubz ung bonnet fendu au dessoubz de l'oreille et lacé au long de la fente d'une petite cordelete. Et en ceste maniere portoit assez des enseignes des loricars, qui en la court suivent le chemin, par lequel est en icelluy lieu le gentil viellart arrivé, lequel portoit ses povres et tres clers semez cheveulz pendans contre le collet du pourpoint par derriere, desquelz tenoient les ungs à la gresse d'icelluy collet, et des aultres une partie à la chassie de ses yeulx. Lors le voyant en celuy estat, m'approuchai de luy, et luy dist en ceste maniere:

Mon gentil homme, Dieu vous gard
Et vous doint ce que desirez;



L'Abuzé en court.

Le roi René pinx. F. Hawke del. *Lith. Cosnier et Lachese. Angers*

Lors me dist : autant en aurez,
Car je vous responds de ma part,
Mon gentil homme, Dieu vous gard.
Si je vous gette mon regart,
Comme l'ueil sa lueur espart.
Pardonnez moy, je vous en prie,
Et me dictez par courtoisie,
De vostre vie le renom,
Qui vous estez, et vostre nom,
Et qui vous a en ce lieu mis,
Et les noms d'aulcuns voz amis,
Et pourquoi ceans vous tenez,
Et de quoy vous y maintenez?

L'Abuzé.

Sire, puis que le demandez,
C'est raison que je le vous dye,
Veu que en amour le commandez,
Garde n'ay que vous esconduye,
Quant voy que nul ne remedie
Au grant malheur qui vers moy court.
J'ay a nom, sans qu'en riens mesdie,
Le pouvre homme abuzé en court.
Pouvre abuzé,
En promesse faintive,
Viel et usé,
Qu'a pouvreté estrive.
Trop amusé
Ou sceureté n'attens.
Soubz plus rusé
J'ai esgaré mon temps,
Fol illusé!
Et ne say de quoy vive.

O pouvreté fault que je estrive,
A richesse ne sonne mot,
A famine comment que estrive
A plusieurs crie et nul ne mot,
Aux saiges, voys, j'en reviens sot,
Lieu riche quiers le pouvre sens.
Ainsi a le fol indiot
Perdu en court le pouvre sens.

L'Acteur :

Lors que l'omme abuzé, comme se nommoit, eust achevé sa parolle, me prins à lui demander de quoy ne à qui il se complaingnoit, et en oultre pourquoy et comment il estoit venu ceste mendicité. A quoy me respondit et dist ·

L'Abuzé.

Vous qui voulez scavoir qui cy a mis
L'omme abuzé, et le nom des amis
Que jadis euz ou que je puis avoir;
Considerez que cil qui n'a avoir
En son besoing peu ou nulz amis n'a,
Si vous respons que depuis que mina
Reffuz m'ont fait, et pouvre cheminay,
Et chemine, que plus nulz amis n'ay.
Oultre comme l'omme folié,
Faulte de sens, et ma folie
M'ont admené tout droit noyer,
Et du bon chemin desvoyer,
Car comme commencay la voye,
Follement m'ont monstré la voye
Et le sentiėr, lequel a court.

A misere et pouvreté court.
De court cy et d'icy a court.
En service me suys ployé
De court, qu'à plusieurs ainsi touche,
Et pour y complaire employé
Cuer, corps, sens, langue, plume et bouche;
Puis pouvreté au dos m'a touché,
Moy signiffiant en desray,
Que m'envois en crainte et reprouche
A l'ospital de par le roy.
Veez là mon estat en partie,
Veez là comment je suis party,
Veez là dont est ma char partye;
Pour tenir de court le party,
Veez la part dont je suis party.
Veez là comment fault que me porte,
Veez là l'Abuzé assoty,
Qui ne trouve qui bien lui porte.

Mais avant que plus vous en die, mon tres gracieulx gentil homme, je vous prie que par vous saiche qui vous estes, dont vous venez, et où vous alez, et vous me ferez grant plaisir, et ainsi ne vous sera ja par moy aulcune chose celée, que demander me vueillez, touchant les matieres dont par vous suis adverti.

L'Acteur.

Avant que touche ceste demande, ne vous vouldroie reffuser combien que desia m'avez assez donné de pensement, seulement oyant vostre nom : car je me suis tenu en court, ja peut avoir l'espace de quinze ou vingt ans, en laquelle j'ay assez peu ou riens prouffité. Et quant je vous ay oy de vous mesmes, nommer le pouvre homme abuzé en court, ung doute m'est entré soubitement ou cuer, comme si ce cas me touchoit en partie cestuy nom. Si vous prie que de surplus il vous plaise à moy ad-

vertir, selon le cas dont je vous avoye parlé, sans moy ja plus avant interroger ne vous enquerre de mon fait ne de mon nom; car assez tost pourvoye à vostre repondre, si d'aucun y estoye appellé, voire tant que touche le commencement de ma vie. Si vueillez vostre parolle achever et je vous en prie.

L'Abuzé.

En bonne foy, mon gentil compaignon et amy, vous soyez le bien venu en cestuy nostre colleige; car de gens semblables et de pareil estat est par coustume plus peuplé que de nulz aultres.

Et pour au vray vous advertir es matieres, desquelles m'avez demandé, scavoir debvez que en ma jeunesse estoye assez bien moriginé et aussi clerc seuffisamment. Si avoye autant bien la subtilité consonante à ce, et estoie pour parvenir à assez bien avoir en quelque occupacion que je me feusse voulu mettre, feust en marchandise ou en aultre praticque, ou en aulcun service de seigneur; car assez avoye engin, habileté, prompt et ouvert entendement à toutes choses plaisantes, et si avoye assez bon corps, et estoye de moyenne force et grandeur. Or est, il est vray, que assez raisonnablement je me feusse peu cher moy entretenir, voire en ordre et reigle, ainsi que le povoient mes predecesseurs avoir acoustumé, quant en celluy estat me feusse voulu tenir.

Or, fut ainsi et pour le premier point que ung mien parent et bon amy m'avoit tenu et tenoit encores à l'estude, en laquelle j'avoye desja incorporé en moy plusieurs belles conclusions selon l'art de philosophie, qui est une science qui aguise et contraint les entendemens à enquerir de plusieurs choses, entre lesquelles j'ay en conclusion de faire ouverture à aulcunes inventives et matieres theologalles, et d'icelles vouloir user aulcunement avant que toute la congnoissance en avoir; pourtant, que la profondite d'icelle science est assez longue et forte à concepvoir, et au vray comprendre; car à la foys celluy qui plus avant y aura estudié, est le plus prest à demander conseil, quant en aulcunes des branches d'icelle



L'Abuzé en court.

le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse. Angers

science se boute, senon par forme et coustume raisonnable. Si m'est paine de povoir comprendre troys poins hors d'icelle science, et non plus. Lesquelz j'ay tres mal retenuz et mis en mon entendement aux heures que affaire en avoie, et sont les trois poins devant ditz itelz :

Et pour le premier point, comment, de quoy et pourquoy nous sommes créés et mis sur terre, en ceste miserable et perilleuse vie; secondement, la maniere et pratique de soy pourveoir et eslever en ce monde aux depens d'autruy; tiercement, où, quant, comment, ne à qui il fault rendre compte des biens mondains et des richesses et bonbances terriennes et non durables; et de ceste maniere prins conseil à mon bon maistre d'escolle, comme tout las de plus avant estudier, et luy demanday de troys poins les solucions; sur quoy me respondit et dit :

Le Maistre d'escolle parle à l'Abuzé et lui dist :

Mon enfant, je commence à voir que le plus avant estudier te pourroit assez tost desplaire, car posé que tu ayes assez bel et bon commancement, si tu n'entens le moyen de ton entreprinse et en toy n'ayes la capacité de conduire ce labeur à fin, laquelle chose est et doibt estre correspondant à ces poins à la premiere ouverture, petit y pourras prouffiter. Mais puisque ainsi est, je vueil, et sans toy reffuser, toy advertir tout le moins mal que je pourray de ce que à present m'as demandé. Congneu que tu enquiers pourquoy et comment tu es, et une chascune creature créée et mise au monde, miserable et plain de vices et de pechiés, en tant que tu demandes comment, je te respons que la deité paternelle, par sa grant puissance et vertu, t'a créé et donné ceste forme d'omme, pour et afin de justement et devotement fournir à troys poins.

Pour le premier, tu as assavoir et retenir en ta pensée, et chascun jour et chascune nuyt, memorablement estre de ce memoratif, que l'espece et matiere dont tu es fait et formé homme, quant à l'umanité, c'est terre, pouldre et cendre, laquelle doit estre en la fin reduite en terre ferme

apres ton corps humain finy. Et à ceste matiere es tenu de penser, affin que aulcune vanité mondaine ne surmonte ta pouvre, tendre et tres frelle charoigne, laquelle n'est seullement, fors le repas et substantacion, du nombre infini de vermine concréée et nourrie, en la plus riche et delicieuse substance de ton corps. Secondement, tu dois avoir regard et estre seur que la divine majesté t'a donné la vertu et puissance de joindre à toy et toy à elle, la subtilité et effect de nature, pour ensemble continuer es choses à toy neccessaires, entre lesquelles dois avoir en toy incorporé la grace, l'onneur, l'amour et les grans biens incomparables que Dieu t'a prestez et le digne et precieux loyer que tu povoies desservir pour justement avoir congnoissance de ce que tres benignement a fait et souffert et enduré pour toy. Tiercement, tu dois incessamment penser que en ceste vie mondaine n'y a aulcune seurté, ne nulle chose durable, et que une foiz te convient payer les tribuz que toute humaine creature doibt à la terre, c'est que le corps, lequel est party de la propre substance et lymon d'icelle, doibt estre enfin de son mortel cours tourné en cendre et en pouldre en elle mesme. Si dois assiduellement à ceste matiere penser.

Et pour ce que tu demandes, en ceste premiere matiere, pourquoy ceste creacion de l'omme est faicte, je te fais saiger que l'ardeur, desir et voulenté que la deité souveraine a de povoir veoir la bonne creature par vertu de ses bonnes et devotes operacions parvenir à la beatitude, en est la principale cause. Pour le second point, tu desires scavoir comment la creature peut estre en ce monde eslevée, voire, et soubz despance d'aultruy; laquelle question me semble assez follement entreprinse, car en ce siecle miserable, ne peult nulle personne estre eslevée en quelque bonbance, ou grandeur, ou beaulté, ou richesse, ou de force, en quoy elle peut estre, si non peu, à Dieu agreable, si par elle n'estoit icelle richesse distribuée en tres perfaicte charité, et la force tournée et reduite en simplesse et toute doulceur et la grandeur comparée à la moindre chose des moindres, la bonbance condescendue en pure et nette humilité, et la beaulté toute oubliée, pensant seulement à garder la beaulté et pureté de l'ame et mettre paine de la povoir en cest estat rendre devant son benoist createur, et dois sur ce considerer que troys manieres de vivre sont au monde,

dont l'une et la premiere si est : vivre soubrement et justement et de ce qui est rien, justement ou aquesté ou gaingné par le labeur des membres, que Dieu pour ceste cause a prestez à la creature, et par ceste vie bien considerer et continuer peult le corps de la creature vivre au monde, au plaisir de Dieu. Et ainsi vivant à acquerir le sejour infiny à l'ame, en laquelle gloire celestialle peult avoir vie pardurable.

Une aultre maniere de bien vivre peut estre dicte, quant l'enfant treuve les grans tresors et les richesses qui par les successions de ses pere et mere luy sont demourez, et scet que son pere a esté de bonne et honneste conversacion, et que par sa preudommie en sa bonne et loyalle marchandise, ou par juste et loyal acquest, a en ceste maniere ses biens multipliez. Cestuy enfant peult de ce vivre honnestement et bien, et sans grant paine ne travail, en despartant du sien es lieux licites et aux personnes souffreteuses, tant aux pouvres veufes que aux pouvres orphelins, visitant les pouvres, aidant les impotens, et sur tout continuellement servir, amer et craindre Dieu, visiter et secourir ses pouvres parens en chascune neccessité. Et doit estre aussi en ceste largesse de biens sobre et les despancer par raison, et non se troubler, ne charger d'orgueil à cause de sa grant richesse, et en ceste maniere continuer sa vie.

Encores y a il une aultre maniere de vivre, c'est assavoir que ceulx qui par continuacion d'estude sont parvenuz à l'ordre de prestrise, et ont par moyen de leurs benefices les biens et tresors terriens, esquelz ne doibvent seulement prendre, sinon leur vie honnestement, et en ce comprinses leurs honnestes neccessités, et du surplus eslever les grandes et nouvelles fondacions, si comme ospitaux et chapelles, esquelles places sont plusieurs pouvres secoureuz en leurs grandes neccessités et Dieu servir bien devotement et tres soingneusement ou par aultre maniere en font les reparacions par les lieux et places, dont viennent et sourdent iceulx biens. Ceulx qui à ainsi vivre s'aplicquent sont attendans, par ceste bonne et juste vie corporelle, la vie espirituelle à l'ame, à laquelle nous vueille tous Dieu garder et conduire.

Mais plusieurs sont qui en ceste maniere ne distribuent les biens par

aultruy aquestez, dont de blasmer les vices me desporte et en laisse à Dieu le chastiement, pensant que aulcuns en y a, qui pourront ressembler à ung prestre qui jadiz avoit un paroissien, lequel à sa mort lui laissa une partie de sa chevance et luy fist promectre de chanter chascune sepmaine une foys, et ne nomma mie messe, ne aultre service en ses lectres. Or, advint que nostre curé devint ivroing et homme de si maulvaise vie et gouvernement, que dire messe luy fut deffendu. Si vouldrent les amys du trespassé mectre les biens en aultres mains, à quoy respondit le curé, que se plus de messe ne chantoit, chascune sepmaine, en souvenance de son paroissien, chantoit quelques chansons ou motet et que se ainsi en estoit acquicté selon le contenu des lectres. Et en semblables bonnes cheres se povoient plusieurs bien despendre.

Or retournons à nostre matiere et venons au tiers point, où tu demandes à qui, ou quant, ou comment il fault rendre compte des biens de cestuy monde mortel. Ad ce que tu demandes je te respons, que icelluy tres perilleux et espouvantable compte sera d'une chascune personne rendu de soy en soy mesmes, en la presence du createur de toute humaine creature, auquel compte ne se peult aulcune chose adjouster ne semblablement effacier de toutes les euvres bonnes et maulvaises, en quoy une chascune creature se sera en ce monde occupée. Car tu dois scavoir et fermement croire sans nulle doubte ne erreur, que si la continuacion de ta vie a esté telle que à la fin d'icelle, ayes deservy des cieulx la remuneracion, la tres benoiste et digne et precieuse compaignie celestialle, dont tu seras accompaigné, sera es joie d'une chascune bonne et juste euvre, en quoy tu pourras avoir fait chose à Dieu agreable, et d'icelles ne s'en peult aulcunes oublier. Ainsi seras de toy mesmes purifié, et en toy se espandra le merite que desservy auras, et à toy sera donné bonne louenge et gloire perpetuelle.

Et autant bien par une aultre maniere, si ta pouvre, meschante et desordonnée personne, pour avoir injustement vescu, a offensé envers son benoist createur, par quoy soit et doibt estre exempté de cestuy guerdon et perdue la separacion de la tres precieuse face de son benoist createur,

laquelle, selon la doctrine des saiges, est la plus grant et principalle paine que la pouvre ame condampnée recoive en icelle condampnacion, saiches que en ceste doullouresc sentence sera de toy adverty clerement de toutes les faultes en quoy tu auras offencé. Car en la presence de ta face, sera ta tres dolente vie demonstrée, en laquelle ne te pourra excuser nulles des choses de ce monde. Et à ceste heure sentiras en toy ta desserte en tres griefve paine infernalle, conjointe en toy et toy en elle, pour toy ordonnée et pour en elle vivre en mourant, mort quant à la beatitude, vif en toute langueur perpetuelle, en laquelle ne pourras nul jour mourir ne guerir, car de toy n'auras aulcune esperance de remission, ny en toy nulle actente de jamais de ce mal partir, ny à toy ne sera de ceste heure en avant monstrée nulle voye d'allegement. Et est le lieu où ceste tres doubtable monstre doibt estre faicte de plusieurs nommé Josaphat; en laquelle place nous veille Dieu en tel estat conduire, que puissons estre dignes de recepvoir le loyer et merite de gloire pardurable. Amen.

Or, m'as tu oultre demandé comment cestuy compte se rend et à qui : saiches que c'est au benoist createur du ciel et de la terre, inventeur de la vraye et perffaicte lumiere, dont la lueur et resplendissement est dignement espandu par l'universel monde et es parties convenables, tant au digne, vertueux et incomparable soullail, comme en la lune et les estoilles. Si est il la vraye et seure conduitte de tous les parfaictz et accompliz mouvemens celestiaulx, et est le ferme et juste pilier, par lequel sont dignement soustenus les ellemens es parties, es lieux raisonnables, comme la mer et toute l'eaue est pour donner aux poissons substantacion, et pour servir à toutes les aultres choses qui de ceste vertu ont et peuvent avoir vraye neccessité tant aux biens de terre comme au propre corps des hommes et femmes et de toutes aultres choses mortelles, si a il estably la terre, en laquelle sont les habitacions et ressors des creatures, esquelles se pevent tenir et guarantir contre les fouldres, tempestes, et ires furieuses qui d'en hault se pevent espandre.

Et en cas semblable du feu, lequel est necessaire par tout l'universel monde, comme à povoir par lui resister aux durs, aspres et merveilleux

conjointemens, qui en plusieurs tres haultaines parties chaudes, moittes, sechsses et froides s'assemblent, à l'occasion desquelles se concreent en mainte contrée gresle, nege, pierres tempestables, et pour chose commune, terrible, grande, aspre et diverses froidures en descendent.

Et par maniere pareille, le vent, lequel sert raisonnablement tant aux bateaux et navires, comme à purifier plusieurs infections, qui au circuit du trosne majoral se pevent treuver et sentir. Par lequel vent et aer, sont les dittes infections corrumpues, separées et esloignées de l'instrument, dont la personne les pourroit aulcunement assavourer et soy emplir d'icelles; lesquelles pourroient estre cause de chatier la ditte personne à sa fin et jour dernier, plus tost que l'ordonnance premiere de sa nature ne requerroit. Et neantmoins que cellui vent soit aucunes foys comme alié ou surmonté d'aucunes influances infectes et corrumpues, par lesquelles avecques partie de la pugnicion de Dieu, tant les personnes comme les bestes mues, tant bien les poissons et oyseaulx, soient aucunes fois et souvent chastiez et mis à persecution, à cause de l'infection devant ditte; si est le dit aer neccessaire et convenable. Sy sont les aultres merveilleuses, parfaittes et accomplies euvres du digne et vray createur, lequel, comme j'ay commencé à dire, a la vertu et la puissance de ce faire à son bon voulloir, dont ne te doit nulle doubte surprendre, si par sa voulenté et desir veult avoir la congnoissance de ses faictz, de ses dignes ouvraiges; lesquelles choses sont contraintes par son commandement à toute sa benoiste voulenté, car à l'eure que cestuy compte se rendra, la terre de laquelle yst la substance des creatures, et qui esvertue les herbes et fleurs, sera lors en plusieurs lieux ouverte. Et en lieu des fleurs delicieuses, qui d'elles soulloient issir, sortiront les pouvres creatures, voire en corps et en esperit, car la deité unie par sa puissance, joindra lors ung chascun corps à son ame, et ce affin comme ceulx que tu as ouy, lesquelz auront desservy sa gloire, soient ensemble gloriffiez, ainsi à l'ame comme au corps, et par semblable tauxacion, les aultres pouvres condempnez pugniz, le corps et l'esperit de toutes joyes separées. Et lors aura monstré le feu comment par la puissance de son seigneur aura surmonté toutes les parties du monde. Si sera la mer de sa substance seiche et l'aer changé

en tonnaire, escler et vapeurs merveilleuses, et le ciel ouvert et apresté pour les personnes bien eureuses, qui au monde auront bien vescu et saintement. — Le soleil, la lune et les estoilles, et toute la lueur de la court celesticlle espandront sur icelles sainctes et amées de Dieu creatures, leur radiacion, dont la reverberacion redondera jusques à la resplendissant face du Createur, et sur les pouvres condempnés, maleureuse sera ceste clarté obfusquée et changée en une obscurté tenebreuse, en laquelle seront les condempnez esperiz en paine et tout tourment conduitz en la flambe et feu infernal, de laquelle nous veille le Dieu tous garder et deffendre.

Le Maistre d'escolle :

Or, m'as tu plus avant demandé quant cestuy compte doibt estre rendu : à quoy te respons, que par aucune science ne se peult en ce monde de vray scavoir la determinacion du Createur, combien que par certains signes se doibt icelluy temps congnoistre, à la certaincté desquelz ne me arreste pour le present, et te dis que sur ceste maniere a ung chascun de attendre la voulenté de celluy qui, par son pouvoir, peult ce cas abregier à son plaisir, ou y donner telle provision que sa benoiste voulenté sera, et de ce te doit sur ce point seuffire et entendre que ainsi sera, et te dy oultre que à son grant et merveilleux jugement sera une chascune personne si justement et purement jugée, que ceulx qui seront condempnez auront congnoissance plenniere que leur paine et pugnicion est licite et raisonnable, selon l'offence de leurs pechiez, et la remuneracion des bons sy plainement et plantureusement donnée, que pour paine, famine ou maladie, pouvreté et souffreté qu'ilz peussent avoir au monde enduré ne souffert, n'en scaroient ne vouldroient plus demander. Ainsi et à ceste heure seront les deux parties remunerées, c'est asscavoir : la partie infernale, et celle qui au ciel habite. Car ceulx qui en ce lieu infernal sont, le jugement actendent et le desirent, et non pas en esperance d'estre de leur mal allegiez, mais affin de povoir veoir tous ceulx qui desservy l'auront, et dont desia, s'il eschiet, travaillent les esperiz d'aulcuns condempnez en corps et en ame. Veez là ce que desirent

les mauldis dyables et ennemiz de nature; et aussi attendent et desirent les benoistes compagnies et legions de paradis, à povoir veoir les corps des ames bienheurées, joinctes ensemble et glorifiées. Si veille Dieu que de ceulx puissons estre, lesquelz pourront à ce tresor pardurable participer. Amen.

Or, as tu ouy les trois manieres de vivre, et les solucions des demandes que faictes m'avoies, si peulz prendre laquelle voye que tu veulx, car à toy en est. Si veilles parensuir es choses consonantes à ton tres beau et nouveau commencement, et emploier le temps que Dieu t'a presté en telle maniere, que en la fin de ceste vie en puisses rendre compte à Dieu agreable.

L'Abuzé.

Mon maistre et amy, de la doctrine tres prouffitable que cy endroit m'avez donnée, vous veille Dieu le louier rendre et croiez que je l'ay fort agreable. Mais encoires, s'il vous plaist, vous veil requerir d'une chose, c'est assavoir qu'il vous semble de la vie de court, et sy aucune personne y pourroit faire son sauvement, et quelle seureté il y a, en vous suppliant que tousjours ayez regard à mon povre cas, et me conseiller en tout et partout ce que vous verrez estre prouffitable, ainsi que croy que desire le prouffit de mon ame.

Le Maistre d'escolle :

Mon enfant, tu me metz en une doute et pensement de assez tost te povoir veoir destourné dehors du bon et prouffitable commancement, ouquel commencoys à continuer, quant je te voy estre aresté es mondaines variabletés de la court, et demander se aucun y peult faire son saulvement. Ja Dieu ne veulle que ung chascun corps vivant en court perde beatitude.

Mon enfant, en l'ordre et reigle de la court, y peult y avoir à foueson

gens saiges et bien moriginez, et qui à leur saulvement ont beau commancement d'entendre. Mais touteffoiz, ceulx qui en la court sont en servitude et subjection, et fault par contraincte que d'icelle se vivent, et veullent soubz elle eslever et acueillir aucune bonbance inraisonnable et par eulx forte à soustenir, sont en ung dangier merveilleux. Car en tant que touche la bonbance, tu dois scavoir que c'est une chose moult desplaisante à Dieu, et à gens de court agreable, combien que en celle y ait aucune seurté, car sy la personne servant en court est en grace de son seigneur, par neccessité luy est force de souvent et en plusieurs lieux estre pres de luy et luy complaire, et ainsi sera contraint de soy tenir plus pompeusement et de plus chiers abitz vestu, que sy moyns souvent le veoit. Or, est la maniere de ceste triumphe entretenir fort dangereuse, car premierement, les gaiges ne pensions ne pourroient ad ce fournir, si par adventure n'estoyent plus grans que icelle en semblable personne ne appartient, et que elle ne dessert. Si doit avoir à ce regard et penser, quantes personnes sont ou pevent estre ou taillées ou amendrées de leurs biens, pour l'entretenement de celluy fol, dont les faiz ne seront, s'il eschiet, de nulle utilité. Et sy tu voullois dire des rentes et revenues du prince peult enrichir qui que bon luy semblera, assez me sembleroit bien respondre, de dire que bien le peult faire, car il peult donner le sien à son gré, et telle charge à son amé que bon luy semblera. Mais touteffois tu es tenu de faire conscience de plus grans dons accepter que tu ne dessers, combien que les seigneurs de maintenant y ont bien pourveu de remede, en tant que leurs promesses passent souvent leurs dons.

Or, soit ainsi, que pour aucune legierete paine que tu prendras en aucun plaisir faisant à ton seigneur et en chose par adventure assez deshordonnée, tu aies eu quelque grant don, et dont ung autre qui bien et justement aura servy, est ou en sera apouvry, te semble il que tu vis justement de ceste chevance? Pense bien quel compte tu en rendras! En oultre, prenons que tu desserves bien tous les gaiges, dons et pensions qui données te seront et desquelz tu entretiens icelle bonbance, comment te semble il que tu puisses licitement fournir à trois choses. Fournir premie-

rement à bien servir ton seigneur, et estre actif et diligent en ses affaires, ou à ceulx qui te commandent, et estre chascun jour à son lever et à son couchier, aux triumphes de ses tres grans et longz repas. Et secondement, entendre à ta pratique et à tes affaires, et à toy parer et vestir, et à toy monstrer comme de court est la coustume, et solliciter tes besoignes et complaire à ung chascun ou à aucuns, et monstrer semblant d'amer tel que ja vouldrois pourry en terre, et, s'il eschiet, recepvoir aucune quantité d'argent de tel que tu penseras faire tes besongnes, et de luy ne te souviendra fors à le veoir, et pareillement en hantant par adventure celuy duquel vers ton seigneur pratiqueras l'office ou le bien. Comment pourroies tu faire toutes les choses ja nommées, qui ne sont que les menues negoces de court? Et pour le tiers point, servir, amer et craindre Dieu, et touteffois telz sont les entremetz de court.

Se l'ung a du bien, dix en auront envie; se l'ung est en aucune neccessité, chascun le fuira; se l'ung est en grace du prince, aucun mectra paine de luy nuire et debouter s'il peult; et ainsi que la court est servie de plusieurs gens, qui d'assez estranges condicions sont plains, ainsi scet elle servir d'asses etranges et divers metz.

Plus est l'omme en court monté,
Moins a son fait de seureté.

Plus est l'omme à la foys en grace,
Moins y a terme ny espace.

Plus y a d'avantage l'omme,
Moins de seureté y a somme.

Plus a l'omme importunité,
Moins est à la foys refusé.

Plus a capacité qui sert,
Moins a du loyer qu'il dessert.

Plus demande l'omme en raison,
Moins a enfin en sa maison.

Plus se fie l'omme en la court,
Moins en amende au temps qui court.

Plus prent l'omme paine à servir,
Moins est content au remerir.

Plus atent l'omme de guerdon,
Moins emporte en la fin du don.

Si reputé l'omme heureux estre,
Qui ne se rent serf en tel estre.

Mais, mon enfant, je ne te dis pas que toy et ung chascun, qui en la court fait son devoir, et use sa vie en service par prod'ommie, servant loyaument son seigneur et soy reiglant selon raison et selon son estat; et aussi ceulx qui en court du prince sont pour le admonester à bien dire et faire, et à recongnoistre les services des serviteurs, et à satisfaire à leurs paines et à tenir son peuple en paix, en amour et en transquilité, et se contentent de raison, et blasment les vices et augmentent et louent les vertus, et qui recoivent les supplicacions des pouvres et en ce leur aident et ne se troublent es follies, bonbances et grans abusions de court; ceulx là pevent en leurs euvres estre à Dieu assez agreables, et d'iceulx eusse nommé les noms, mais, sur mon ame, je ne les congnoys guaires, si m'en puis à tant deporter. Or, te ay monstré à mon povoir, et adverty des matieres, dont par toy ay esté requiz, si veil prendre congié de toy, en toy recommandant à Dieu, qui te veille adrecier et à ton bien conduire.

L'Abuzé.

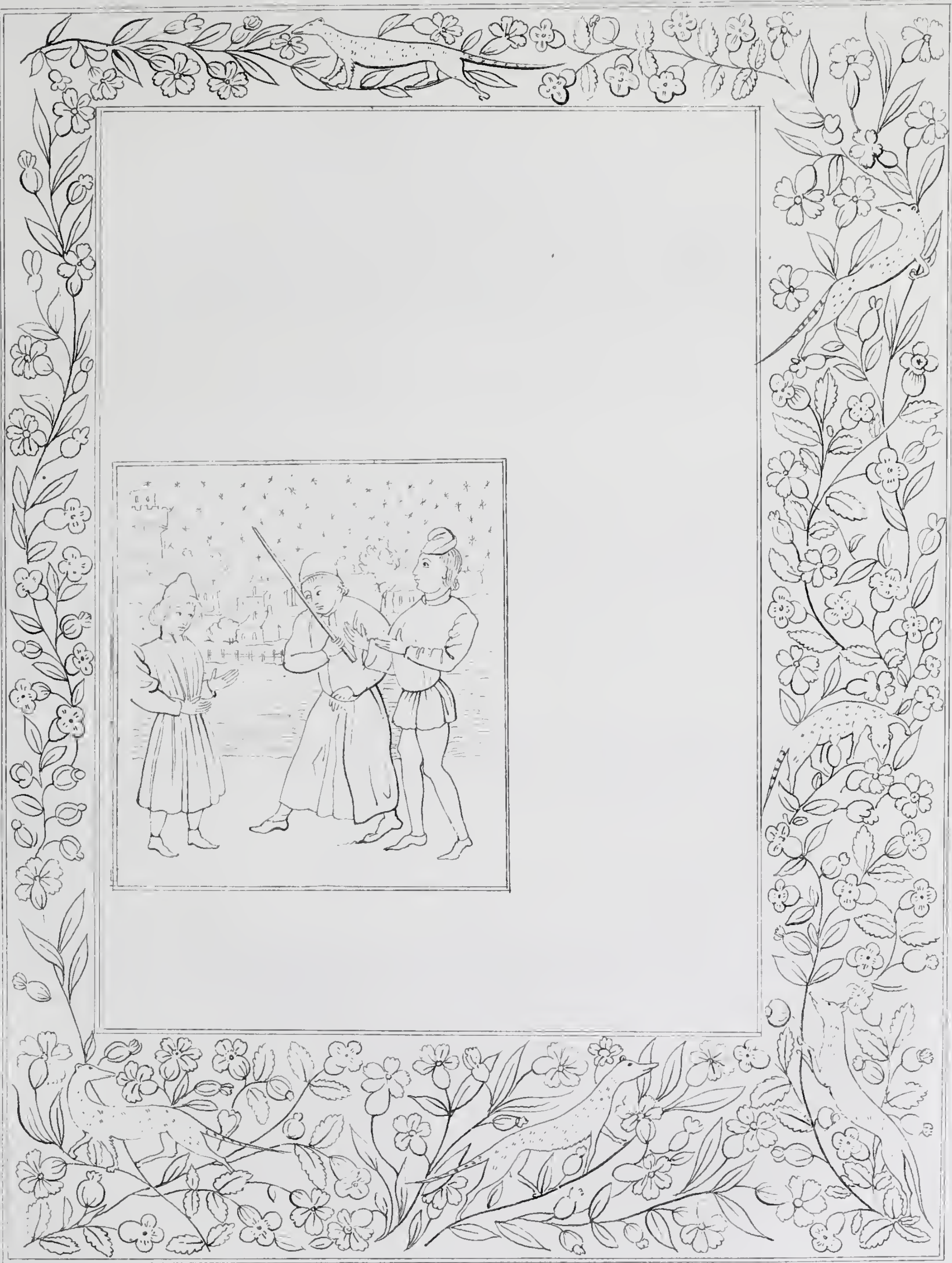
En ceste maniere se departit mon maistre de moy, en ma jeunesse,

quant, à son povoir, me eust monstré toutes les choses dessus dittes, lesquelles m'ont peu prouffité, à cause de ma negligence et tres petit gouvernement. Et comme il se fust de moy desparty, entray en une fantasie, par le moyen du grant pensement duquel son parler m'avoit mis, et en cestuy pensement me vindrent veoir deux sourvenans, l'un nommé Abuz et l'autre Folcuider, qui estoient nourris en court, et me commencerent à blasonner pour me mettre au chemin où tu m'as trouvé au bout. Et pour plus evidemment toy donner à entendre ma follie, te veil monstrer de point en point, de eage en eage, de figure en figure, comme je les congneu et tout au longe ma maleureuse vie et la continuacion d'icelle, commençant à l'eage que povois lors avoir et venir jusques à l'eage et au lieu où tu m'as trouvé.

Si te plaise de regarder
Comme j'ay esté assailly,
Et comment ne m'ay sceu garder
Des tours qui sur moy ont sailly,
Par eulx en la court tressailly,
Cuidant achever mes plaisirs
Où j'ay du tout mon sens failly,
Et la plupart de mes desirs.

Veez la comment Abuz me vint
Enhorter de prendre la voye,
Et Folcuider, qui des foiz vint,
Me monstra qu'aller y devoye.
Icy voys quel eage je avoye,
Quant les deux me vindrent querir.
Que sy j'ay plus que ne devoye,
Dont bien scay à quoy m'en tenir.

Estant en celluy pensement, se print Abuz à me saluer et me dist : Mon enfant doulx et gracieulx, je vous prie que par vous saiche la matiere à quoy vous pensez, car de l'eage en quoy je vous voy, ne



L'Abuzé en court.

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse Angers

deussiez estre en cestuy estat, et appert assez que pas n'avez esté nourry en lieu où aulcun delit puissiez avoir congneu ne veu nulle chose joyeuse. Que pleust à Dieu que vous eussiez esté en l'abitacion où nous nous tenons une année ou deux pour veoir quelle la trouverez.

Folcuider.

Comment, mon seigneur, dittes vous une année ou deux. Si seullement y avois esté autant que monte une journée, il n'en vouldroit jamais partir, car c'est le lieu où toutes les plaisances et delices de ce monde sont à toute habundance.

Abuz.

Et je ne scay, se dist Abuz, se sa pensée est de en cest estat demourer, et se jamais vouldroit soy enhardir à povoir à cestuy bien parvenir, car il est bel enfant et jeune, et assez de gracieuse maniere, et propre pour en tel lieu estre.

Folcuider.

Saincte Marie, dist Folcuider, comment madame nostre maistresse le trouveroit propre à son gré, et comment luy feroit voulentiers des biens assez et largement!

Abuz.

Ah, dist Abuz, parler de cela est le moins; car en moins d'une seule année seroit plain de toute richesse.

Folcuider.

Mon Dieu, dist Folcuider, je ne croy mye que les dames et da-

moiselles de l'ostel ne feussent enamourées tost et subitement de luy et ravies et sans plus le regarder.

Abuz.

Ah, dist Abuz, mais les seigneurs mesmes, il n'y a celuy qui de luy ne soit affollé, et brief je ne me seauroye plus tenir, que je ne seeusse sa voulenté.

L'Abuzé.

Ainsi se prindrent à deviser de moy, et à moy lever le menton, et blandir en ceste maniere, tant que la doctrine de mon maistre fut lors de par moy oubliée, et comme ja tost entreprins à appeller le jeune et luy dist :

Mon amy, je vous vouldroye bien prier, que de par vous feusse adverti du nom de cestuy vostre compaignon, lequel vous nommez mon seigneur, car assez me semble estre estrange tant de corps comme d'aultres membres.

Folcuider.

Mon enfant, si vous saviez son cas comme moy, et que vous congneussiez luy et ses vertus, et l'estat et honneur en quoy il est en nostre hostel, et l'amour que madame nostre maistresse luy porte, et le gouvernement qui soubz lui passe, vous en diriez bien aultre chose, car sur ma foy, en toute nostre retenue, n'y a homme qui tant domine en toutes les manieres d'icelle que luy.

L'Abuzé.

Et je vous prie que vous me diez qui il est et quel est l'ostel dont vous parlez tant, et le nom de la dame qui en ceste maniere servez.

Folcuider.

Mon enfant, dit Folcuider, cestuy seigneur a nom Abuz, et madame nostre maistresse est appellée la Court. Car en son hostel et service nous nous tenons, auquel lieu a mon seigneur Abuz plusieurs personnes menées, tant hommes que femmes, qui bien s'en feussent peu passer. Mais la delicieuse compaignie et le nom de mon seigneur seullement, avecque la tres belle et gracieuse entrée que madame nostre maistresse leur a monstrée, les a tellement amusez, que à paine s'en sont sceu, ny ne s'en vouldroyent despartir, que pleust à Dieu que ja le sceussiez aussi bien que nous faisons.

L'Abuzé.

Mon seigneur, je vous remercie des biens que dis avez de moy, et me pardonnez, je vous prie, si peu d'honneur vous ay porté, car les personnes ne se congnoissent pas à l'abit. Et me dittes par amictié qui est celuy qui avecques vous est venu, car, sur ma foy, c'est ung homme qui vous aime et dit beaucoup de biens de vous?

Abuz.

Lors dist et respondit Abuz : Comment amer mon enfant, par ma foy! nous nous entr'aimons comme freres, et est mary de l'une de mes seurs nommée Follebonbance, et il a nom Folcuider, dont vous ferons avoir la congnoissance, se Dieu plaist.

L'Abuzé.

Ou nom de Dieu, dist l'Abuzé, je vous remercie. Or, me dittes de quoy il sert à la court où vous vous tenez?

Abuz.

Certes, mon enfant, dist Abuz, luy et moy, et ma seur, sa femme, gouvernons la pluspart de la suite de nostre maison, et tant que luy, il gouverne et entretient en partie la pluspart des jeunes personnes de l'ostel.

L'Abuzé.

Eh bien, sire, dist l'Abuzé, dittes moy deux choses, dont assez me voy esbahy : l'une est pourquoy vostre compaignon Foleuider porte les oreilles tant grandes ; et l'autre, comment vous estes ainsi contrefait?

Abuz.

Sur mon ame, dist Abuz, c'est aucunement la coustume de nostre hostel, auquel il y a beaucop d'aultres personnes, qui d'assez plus longues les portent, ce neantmoins que pas ne soyent descouvertes en cest estat. Et ainsi les convient il avoir à celuy qui veult estre en grace de nostre maistresse la Court. Car certes, mon enfant, elle, de sa propre condicion et coustume, ayme fort les grandes oreilles, lesquelles à plusieurs matieres peuvent souvent donner logis, et a besoing celuy qui d'elle a tant à prouffiter, et en soy avoir troys choses, que telles sont qui cy apres pourras ouyr. C'est assavoir : Tout regarder et faindre riens ne veoir. Tout escouter, monstrant riens ne scavoir. Mot ne sonner des cas qu'on scait et voit. Qui ainsi ne le fait tart à son cas pourvoit.

Ainsi et par ceste maniere, te convient chez nous gouverner. Et saiches que assez d'aultres belles et subtilles besoignes te moustreray, sï à moy veulx du tout entendre, lesquelles choses je n'enseigneray à aucune aultre personne pour chevance que donnée me feust; mais certes, j'ay bien esperance que moy à l'aide de Foleuider ensemble avec nous Folle–

bonbance, te conduirons en tel estat que se nostre conseil tu retiens, le despartir d'avecques nous te sera en fin desplaisant. Car de ainsi faire sommes maistres; et en tant que tu demandes comme j'ay le corps en ce point, je te respons que se tu avoies veu et sceu l'estat, et la maniere et façon, comment et en quoy incessamment travaille pourmenant plusieurs à l'ostel, assez te tiendroies esbahy que plus corrumpu je ne suis, car je ne suis nulle fois sans avoir aulcun à ma dance.

Apres Abuz plusieurs s'amusent;
Abuz les amuse et abuse ;
Par abus suivre ceulx s'abusent,
Dont est peu saige qui y muse.
Au dangereux son de ma muse,
Font les abusez amuser,
Et en les amusant j'abuse
Ceulx qui me cuident abuser.

Mais pour toy donner la plainne solucion en tant que touche la demande par toy faicte, suivant mon cas, bien te veulx faire scavoir que de ce ne vient seullement, car moy Abus suis fait de toutes aultres, et plus estranges matieres que nul aultre, et pour toy dire verité.

Oncques ne feus fait, formé ne créé,
Oncques ne feus conceu ne né de mère,
D'aer corrompu fus jadis concréé
Par Promesse qui trouva la matiere.
Puis Fol Desir et Cuiderie sa mere,
Et Fainte Amour gettoient la parolle,
Dont faulx Semblant, si m'aprene au molle
De temps perdu, à l'ostel de Reffuz.
Puiz me nomma Abuz Despence folle.
Veez là comment fuz en court mis dessus.
Pourtant soys tort ou bossu,
Challoir ne te doit que je suis;

Les plus fins sont par moy deceuz,
Quant leur faiz du pis que je puis.
Qui me chasse, je le poursuis;
Qui me quiert, sans me veoir l'encontre;
A tel vauldroit cheoir en ung puis,
Trop plus que d'avoir ma rencontre.

Or peuz tu en ceste maniere veoir et tout nostre fait congnoistre, si te supplie de ma part que tu viengnes es manoir avecques nous, si verras comment t'en prendra. Et je te prometz que tous serons autour de toy pour en chascun de tes affaires toy enseigner et te conduire; sy dois assez estre content de ceste premiere promesse.

L'Abuzé.

An bonne foy, dist l'Abuzé, je vous remercie de tout mon cuer, et vous prometz de avecques vous aller, mais que me veille monstrer quelle chose j'ay affaire, et moy donner la conduite qui plus est en la court neccessaire.

A ceste parolle me fut par eulx amené ung jeune homme assez estourdy et qui d'assez estrange stature estoit. Si parla Folcuider à moy et me dist en ceste maniere :

Folcuider.

Mon compaignon, prens icy garde,
Et ce bel juvencel regarde,
Lequel par Abus je te amaine,
Et voullons qu'en court te pourmaine.
Veez cy qu'en court te pourmenera,
Veez cy qui sera ta conduite,
Veez cy qui *ou* nous te menra.

Ad ce est sa personne duite,
Et mainte creature a deduite,
Et soubz luy tu te deduiras.
Quant il aura ta char reduitte,
Ou par luy tu te reduiras.

L'Abuzé.

Les parolles dont me parla
Fuz en mon memento mectans,
Regardant par cy et par là,
Ceulx là qui me feurent prestans.
Lors me souvint assez à temps
De demander son nom tout court.
Lors respondirent : c'est le temps,
Que te ferons avoir en court.

Abuz.

Lors dist Abuz: c'est le plus doulx,
C'est le temps desiré de tous,
C'est le temps qu'en court les gens maine,
C'est le temps que plusieurs pourmaine,
C'est le temps de court gracieulx,
Qui entretient les amoureulx.
C'est le temps qui plusieurs a mis
A la court, malgré leurs amis.
C'est le temps qu'on voit et qu'on oyt,
Que tel suit qui ne le congnoist.
C'est le temps qui les folz assemble
Et tient les malcontens ensemble.
C'est le temps qui tient l'ung nu,

L'autre indyot et descongneu;
A l'ung fait du bien largement,
L'autre fait vivre escharssement [1].
C'est le temps qui les gens atire,
Et au brouet de sa cuysine
Amuse tous les maleureux,
Qui ne congnoissent luy ne eulx.
A l'ung est doulx, à l'autre fier,
Huy hoste, demain fait bailler.
C'est le temps qui les chietiz lieve,
Et à la foiz les leves griefve,
Subitement pour ung riens,
Ainsi depart de court les biens.
Tel est par luy en hault monté,
Qui landemain est debouté.
Ceulx qui l'ung jour ses amis sont,
Ont par luy landemain bont.
Il est à congnoistre terrible,
Merveilleux, fier, fumeux, horrible,
Estrange, subit, souldain et chault.
Or soustient l'un, tantost luy fault.
Huy boute l'un, demain le tire.
Il seme les biens et revire.
Il est à l'ung plain de promesses,
De parolles et de largesses,
De dons, de lectres, de papiers,
De chaynnes, d'abitz et coureiers.
Quant il enrichist à ung bout,
A l'autre vient et gaste tout.
De telles pratiques est maistre:
Il fait les grans offices meetre

[1] *Escharssement*, mesquinement.

Es petites capacités.
Il met polices es cités,
Telles qu'il y veult maintenir.
Il fait les clercs es cours venir,
Et les laiz gouverner les biens
De Dieu, sans en desservir riens.
Il fait les saiges debouter
Et les folz en conseil bouter.
Il fait tel de soye habiller
Qui chez luy n'auroit que manger.
Il fait tel pouvre et asservy
Qui bien dessert estre servy.
Il fait à tel avoir servant
Qui ne vault pour estre servant.
C'est le temps qui ouvre sa porte
Au rapporteur qui luy raporte.
C'est le temps que celuy deffie
Pour le plus fol qu'en luy se fie;
C'est le temps apres qui on muse;
C'est le temps qui plusieurs abuse.
A la foys veult mal plus qu'à rien
A qui luy parle pour son bien.
Le temps de court n'est aresté,
En luy n'a nulle seureté.
Il fait charger et corps et ame.
Il fait d'une servante, dame,
Et d'une pucelle, nourrice.
C'est le trosne de toute avarice
Et l'abondance de largesse.
C'est le dortouer de paresse
Et le reveil de diligence.
C'est d'orgueil la magnificence
Et le chastoy d'umilité.
C'est d'envie le hault degré,

Et de saincte amour la mesure.
C'est la fontaine de luxure
Et le ruisseau de chastcté.
C'est de ire le mont amassé
Et de joye amoureuse ennemie.
C'est la source de gloutonnie
Et le chemin de mendicité.
C'est yvresse, c'est vanité,
C'est sobresse, c'est abstinence,
C'est amitié et pascience,
C'est trahison et desespoir,
C'est souspir par trop joye avoir,
C'est liesse confite en pleur,
C'est de simple conseil la fleur,
C'est de science le tresor,
C'est le temps qui fait trop plus fort,
Que nul compter ne te sauroit,
Si jamais le temps ne failloit
A ceulx qui le suyvent en court.
Il n'est tournoy, jouste ne hourt,
A quoy chevaulx peussent fournir,
Mais nul ne s'en scet ou tenir,
Car tel a la nuyt en la main
Qui ne scet où est lendemain.
Touteffois il te servira,
Et peult estre desservira
Oultre le bien que as desservy,
Ou quel bien tu seras servy.
Car souvent advient que on dessert
Le bon servant, et que on ensert
Le servant qui nouvel acourt;
C'est l'usaige du temps qui court.

Or, t'en viens doncques avecques nous et prens le temps comme et

ainsi que nous le te donnons, et soies seur que par luy tu seras adverti de toutes les matieres à quoy pour ton fait dois entendre.

L'Abuzé.

Quant j'eus entendue la parolle
Où je povoie avoir comprins
La subtilité de leur escolle,
Selon que de eulx avoys aprins,
Comme tout de jeunesse esprins,
Je me fuz au chemin mectans,
Et fuz comme vous voyez prins
Et mené par devant le temps.

Regarde comment on pourmaine,
Le pouvre qui à son maleur court;
Regarde comment le temps maine
Le jeune follastre à la court.
Regarde si je fuz bien lourt
D'entreprendre de court la vie.
Mieulx m'eust valu lors estre sourt
Qu'avoir oy leur jonglerie.

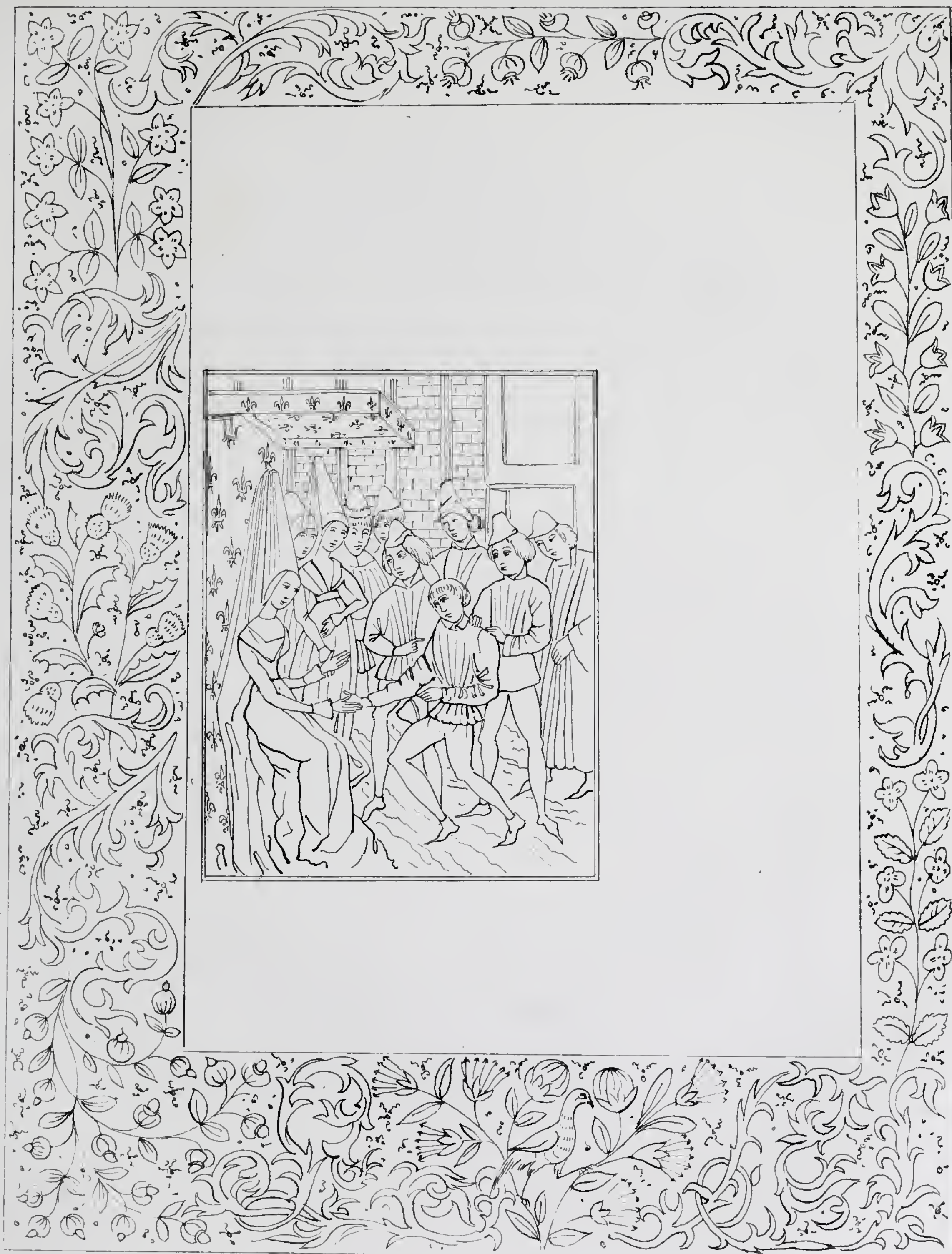
Or, te veil de point en point monstrer ma vie tout au long, et comment puis l'eage en quoy lors j'estoye, jusques à ceste heure presente, je ay esté en court pourmené et comment je y perdis mon temps, et sans ce que je en faille d'ung seul point, je te monstreray, de ystoire en ystoire, de tout mon fait la verité, car si me aide Dieu, j'ay bonne esperance que à toy et à plusieurs aultres donneray occasion de penser mieulx et plus souvent à leur fait que n'ay fait du mien.

Or, dois scavoir que quant ces gentilz combatans m'eurent à la court mené, je fuz environ l'espace de troys ou quatre moys sans aucun entre-

tenement, estant par Abuz pourmené, l'une foys en la cuysine, l'autre foys en quelque autre office, souvent je regardoie d'un costé et puis d'un aultre, et à la fois bien et souvent m'estoit de plusieurs demandé qui j'estoye, dont et comment j'estoye à la court arrivé. A quoy le gentil soullart Folcuider me faisoit respondre et dire que j'estoye en la court venu pour soubz elle le temps suir. Et tant fuz par eulx pourmené, que ung jour me presenterent à la court d'une dame de leans, laquelle me fist une chiere comme si j'eusse desia esté cent ans en son service; et dès la premiere arrivée me donna ung petit cheval, et me bailla deux chiens à garder et ung oyseau à gouverner.

Adonc vint le Temps à moy, et me dist que je portoye la roubbe trop longue, et que pas n'estoit de court la coustume de ainsi veoir ses serviteurs, et lors me fust icelle robbe tant escourtée, que pas ne pouvoit couvrir sinon le demy de la fesse.

Estant en gentil habit, il ne passa guaires de jours que je ne fuz mandé de madame la Court et me fut par elle ordonné une certaine somme de deniers par moys, et en icelle ordonnance estoit ma monteure comprinse avecques logeis pour ma personne, et provision pour mes chiens. Lors me commença Folcuider à monter si hault, que plus de ceste heure en avant me soubzvint, si non petit, de toute la bonne et prouffitable doctrine que m'avoit mon bon maistre premier donnée. Or advint en celluy temps que mon nouveau gouverneur le Temps me mena voller aux perdriz, et fuz aux champs où à la painne et bonne diligence des chiens, du cheval et de l'oyseau, trouvasmes une compaignie de perdriz, desquelles en demoura une, puis assez tost en eu une aultre, lesquelles feurent par nous apportées à nostre maistresse la Court, de quoy me sceut grant gré, et se devisa moy par assez privée maniere. Et aupres d'elle estoient les dames et damoiselles de son hostel, qui asses souvent gectoient sur moy leurs regars. Et à cause de la bonne chiere que me faisoit nostre maistresse la Court, j'eu d'elles aulcune acointance, et non pas que à ceste heure pensasse que par ceste cause le feissent; mais me sembloit que des six en avoit les quatre qui de moy estoyent amoureuses. Si me party d'icelle place



L'Abuzé en court.

Le roi René pinx. P. Hawke del.

Lith. Cornier et Lachèse. Angers

trop plus content et plus joyeulx que pieca je n'avoye esté. Et moy en mon logeis venu me prins fort à aymer le Temps, qui à ce bien m'avoit conduit avec Folcuider et Abuz. Et en ceste folle maniere commençay à estre amoureux et ne savoye bonnement à laquelle moy arrester. Ainsi, me prins à occuper en faisant chancsons et ballades, dont puis icelles achevées, je les donnoye es mains d'Abuz, affin que de par luy feussent aux dames presentées, lequel en derriere de moy en demenoit ses jongleries, puis en soy rigollant[1] de moy. Et puis me venoit dire que celles à qui il les avoit de par moy presentées, les avoit joyeusement louez et aprez les avoit mises en son sain; et que madame la Court les avoit veues et tenues, et que d'icelles prisoit fort l'ouvraige, à quoy je prins si grant plaisir, que par moy fut en icelle heure la faulconiere obliée, en telle maniere que le pouvre oyseau feiz jeuner du premier jour, jusques au tiers, et encores s'il n'eust esté que la faim que les chiens avoyent, qui les emeust à tres fort crier, asses y feussent demourées. Adonc me dist le Temps, que en ceste maniere ne me failloit gouverner si je vouloye à aucun bien venir, et me dist que je feusse dilligent de complaire à madame la Court, et luy faire service agreable, et en ce faisant demander aucune office ou provision. A quoy me respondit Abuz, que de ce faire me gardasse pour non estre à elle impourtun; et en ceste maniere me reprint tant bien Folcuider, et me dist que si aulcunement de mon service on me veoit doulx et passient, que assez et à grant largesse me seroyent des biens despartis, et asses debvoye avoir suffisance de la promesse et des belles et doulces parolles et tres gracieuses que madame la Court m'avoit dictes. Laquelle asses tost apres me manda querir et me bailla ung tres gracieux entremez, et qui gueres ne lui coustoit; car aussitost qu'elle me vit voire et de assez loings de moy elle me dist en ceste maniere : Et venez çà à quoy tient il que vous ne alez ny ne venez autour de moy; je ne vous voy pas en quatre jours une foyz? Pourquoi ne vous trouvez vous à mon lever et mon couchier, et bien souvent devant la table à laquelle prens mes repas, puisque scavez que je vous y veois tres voulen-

[1] *Rigollant*, se moquant.

tiers. Et posé, que de moy lui challoit petit et ne avoit de ma veue affaire, si me tins je plus contenté et payé de ceste parolle, que se j'eusse à l'eure receu les gaiges de quatorze moys, et guaires moins ne m'ont icelles parolles cousté. Or, quant madame la Court eut ainsi finée sa raison, et me prins à volloir partir, elle subit me rapella et me dist en ceste maniere : Et venez çà, vrayement, avez vous receu de l'argent de voz gaiges, neantmoins que ascez petis soyent; prenez pascience jusques ad ce que se renouvelleront mes estas, esquieulz je vous mectray en ordonnance, soubz laquelle vous vous pourrez entretenir assez et plus honnestement, car ce n'est riens que de cecy, que de moy à present avez. Mon Dieu, dis je, ma dame, je n'ay encores rien receu, et ne demande aulcune chose avoir ny recepvoir, si non seullement vostre amour et benigne grace. Sur quoy me respondit la Court et me dist : Et comment, mon filz, comment pensez vous que souffrices que me servissiez à vos despens, et que maintenant ny au temps advenir, je voulsisse retenir riens de vous ny de vostre sallaire. Non, non, et ceste parolle finée, elle appella ung sien maistre d'ostel, auquel dist hault en ma presence : Et comment, mon maistre d'ostel, que ne faites vous donner de l'argent à mon serviteur que vées icy, qui est encores en mon service tout nouvellement arrivé et n'a à aulcun congnoissance; vous semble il qu'il a de quoy actendre comme vous et les aultres qui en mon service estes enrichis, comme il a esperance de faire? Or, allez, allez, et luy faictes délivrer de l'argent comment qu'il soit! Et lors se partit celluy maistre d'ostel et me feist bailler les gaiges de deux moys, desqueulz vins mercier madame la Court. A quoy elle me respondit que de ce ne la debvoye mercier, mais, dit elle, quant je vous auray baillé sept ou huyt cens escus contans, voire tout à une foys, ou aulcune bonne et grande office en seureté de vostre vie, adonc me pourrez vous bien mercier, mais pour cecy ce n'est pas chose qui desserve aulcuns mercyz rendre.

Ainsi me party si content que desia estoye pensant à qui je doneroye à garder les dons que d'elle je actendoye à avoir. Lors vins à toute dilligence devers le Temps, que à la court avoie laissé, et luy comptay la chiere et les belles parolles dont m'avoit la Court festoyé, et comme elle avoit fort

blasmé son maistre d'ostel, pour tant que encores je n'avoie aulcun argent receu, et comme elle m'avoit promis ung office et un demy millier d'escus contans. A quoy me respondit le Temps, et me dit en semblables motz :

Le Temps :

Mon enfant, si les parolles et toutes les proumesses que madame la Court t'a à ceste heure promises, estoient par toy enfermées en terre, à l'adventure seroient en herbes converties plus tost que de la pareille somme ne seras soubz elle enrichy, veu l'occupacion en quoy soubz elle es occupé. Je ne dy pas que si luy vacque aucune office, pour laquelle ne luy fauldra desbourcer denier, je croy bien que à l'adventure tu en auras, s'il en demeure, mais non pourtant ad ce ne te doiz pas actendre; avant te fault solliciter tes besoignes à ceste premiere venue, affin de pover parvenir à la seurceté de ton fait, et dois penser en toy que en toute la ville de Paris, qui est la melleur et la plus grant cité de France, tu ne trouveroys ung marchant qui te prestast quatre aulnes de drap, ne hostellier qui te herbegeast douze nuytz, ny tavernier qui te prestast la despance d'une sepmaine sur un plain panier de promesses, si te convient à ton fait adviser, voire, et par aultre maniere :

A ces parolles survint Folcuider, lequel se commença à eschauffer contre le Temps, qui ces parolles me disoit et luy dist ainsi que s'ensuit :

Hée, beau sire, dist Folcuider, comment entendez vous ceste matiere, voullez vous que cestuy enfant, qui fort commance à estre en grace de nostre maistresse la Court, chée en une importunité si subit, et que luy qui encores ne fait que venir, luy vient ja corner en l'oreille, demandant les grandes sommes d'argent ou les grandes offices. Que luy fault il? N'est il pas bien voire et assez honnestement veu, que madame la Court luy a tant de ses biens promis? Ne veez vous ceans tel que desja vous a en ceste maison poursuit par tres grande espace de temps seullement à moins de promesse. Il m'est adviz que bien se peult et doibt actendre

aux parolles de nostre maistresse la Court. A quoy luy respondit le Temps :

Le Temps :

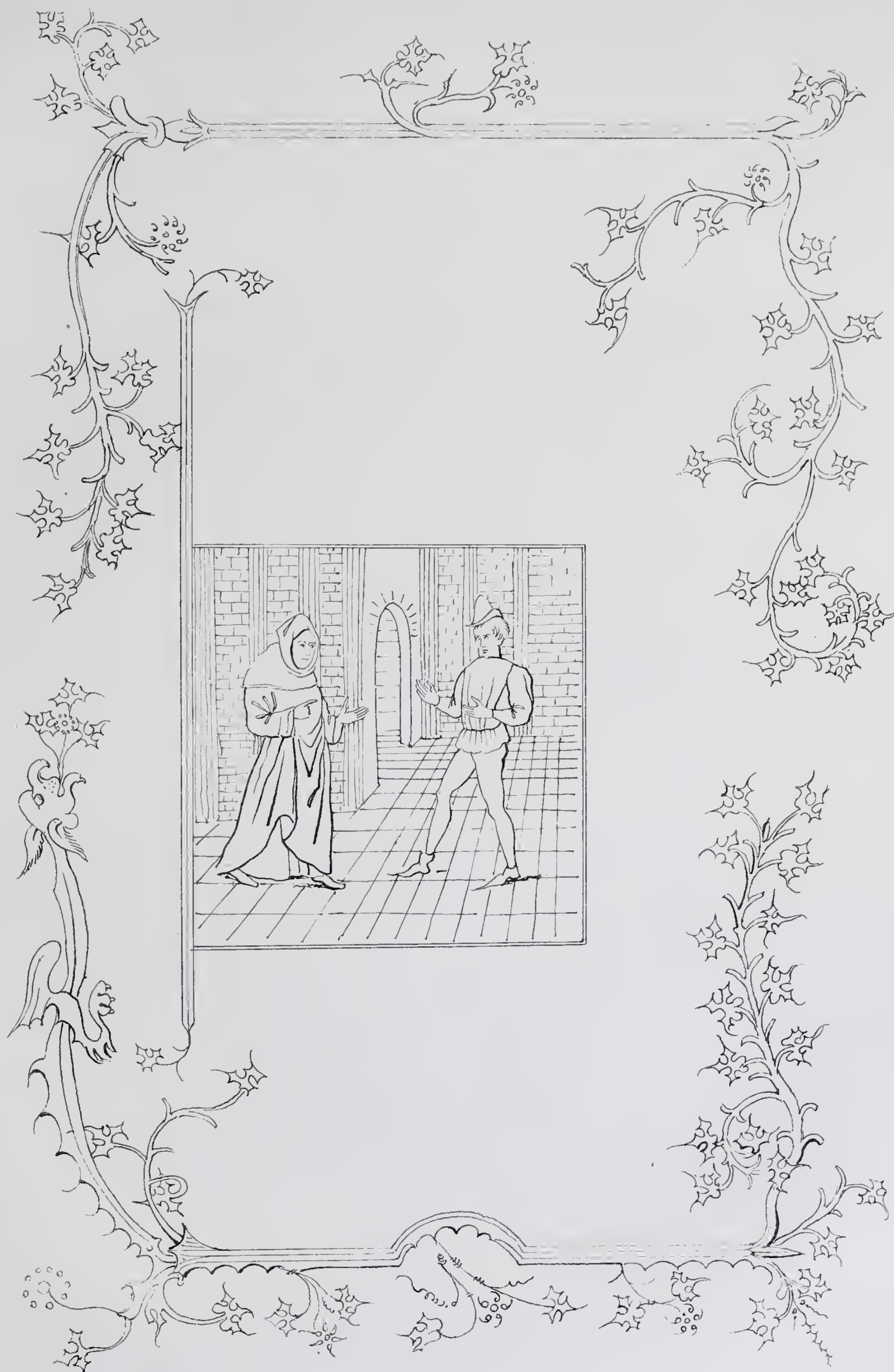
Et je te dy que d'assez seroit mieulx fait de ceste nouvelle entrée de mander et faire son fait que de plus longuement actendre, car plus tost luy sera à ceste heure aulcune chose donné, que à ceulx qui auront servy ung grant espace de temps.

L'Abuzé.

Et sur ces parolles arriverent Abuz et Follebonbance, sa seur, qui se prindrent à moy blasmer, et me dirent en ce point :

Et comment, nostre maistre, qui encores ne faictes que venir en ceste maison, que voullez vous ja demander ? Ne avez vous pas voz gaiges receus avecques les promesses de madame la Court ? Ne vous sont toutes les offices de ceans ouvertes en toutes vos neccessités ? Ne avez vous logeis en la ville ouquel povez aler dormir sans du vostre rien desbourcer ? Et puis que vous estez levé, vous povez aler pourmener tant que la messe se dira, monstrant le corps et les abitz, et apres selon vostre appetit povez aler en la cuesine et illec du brouet d'icelle prendre vostre reffection ; et apres ce fait vous esbatre ad ce que bon vous semblera, en actendant vostre digner et apres vous scoir à table. Et depuis vostre repas prins, vous povez lever et partir, sans que ja vous soit icelle despance demandée. Si avez vous vostre cheval avec les chiens et ung oyseau, à quoy vous povez desporter en actendant vostre soupper. Et tronverez en l'ostel de madame assez et plusieurs compaignies ad ce faire que vous vouldrez, soit à la paulme ou au glic [1], soit aux tables ou eschiez, ou soit aux quilles

[1] *Glic*, ancien jeu de cartes.



L'Abuzé en court.

Le rochere pinx P. Hawke del

Lith Cosnier et Lachese Angers

ou aux detz, et de ce me rapporte à Follebonbance ma seur, si c'est verité ou mensonge.

Et lors me parla Follebonbance et me dist en ceste maniere :

Follebonbance.

Sans faulte, mon tres doulx enfant, mon bon frere et amy Abuz, ne t'a une parolle dicte que toute ne soit veritable, mais encores as tu assez d'aultres plaisirs à prendre, et selon le temps que en court as, lequel ne t'en scet advertir. Si t'en vueille le vray desclarer, n'as tu pas cheulx ton cousturier tes robbes et pourpointz taillés, va veoir si bien se porteront selon la coustume de la court, et en borde l'une de veloux, l'aultre soit en aultre maniere, fay que l'une soit descoupée, et porte le bonnet fandu au dessus du bout de l'oreille, et soit ceste fente ferrée d'une petite chaisne d'or, et si aulcun te demande à quoy sert ceste nouveauté, tu as à respondre, que sur ton ame, toy ne aultre ne savez à quoy se peult ne doist estre bon, sinon pour gaster le bonnet contrefaisant le loricart.

Follebonbance.

Or, doiz encore porter la cornecte de veloux dessus l'espaule, et au chappeau le beau cordon que moy mesmes te donneray; et porte aulcune devise pour l'amour de celle à qui tu veulx le plus de bien, et aies les soulliers à une grande et longue pointe, et en ceste maniere, t'en viens deviser avecques les dames. Si peuz tu avoir la belle housse espandue par dessus l'arson de la selle, puis monter dessus ton cheval, et avoir ton paige apres toy, et ton oyseau dessus le poing, et en ceste maniere te va monstrant de rue en rue, affin de donner à entendre que tu es en grace de ta maistresse la Court. Or considere si Abuz mon frere, et Folcuider mon mary, et moy, ne t'avons dit la verité : si avons, je le te promectz.

L'Abuzé.

Quant Follebonbance eut ses parolles achevées, me commença le cuer a croistre tant et en telle maniere, que pas il ne m'estoit advis que jamais ma mere m'eust veu. Et en la propre fasson que m'avoit dit Follebonbance allay à la ville chevauchant. Si te supplie que tu regardes le commancement de ma tres pouvre et descongneue follie.

Veez cy comment en alant regardoie
Se de chascun estoie regardé;
Veez cy comment je me loricardoie,
Servant à Court où mal me suis gardé.
Or, voyez comment gueres je n'ay tardé
A estre en cour par Abuz descongneuz,
A l'enfournez fait on les pains cornuz?

Regarde bien comment je folioye,
Regarde bien comment j'ay follye,
Regarde bien comment je me lioye
A Folcuider ou Abuz malie.
Si maintenant suis melencolye,
Le plus du tort à moy mesmes j'en donne;
Mal va au chien qui son maistre habandonne.

Tart ay visé à y remeide mectre,
Tart ay ouvré pour ma provision,
Tart ay pensé aux exemples, mon maistre,
Qui maintenant sont en ma vision;
Tart ay congneu la grant desrision
Où poulvreté m'a preparé ma couche;
Tart vient au lit qui au point du jour se couche.

Trop soy fier es promesses d'aultruy.



L'Abuzé en court.

Le roi René pinx. P. Hawke del. *Lith. Cornier & Lachèse. Angers*

N'est seureté où il y ait durée;
Trop actendre m'a mis comme je suy
En famine de ma char endurée.
Trop esperer chose non asseurée
M'ont amené où langueur m'entretient.
Trop est rousty qui à la grille tient.

Mal me garday : si te vueilles garder
Doresnavant comme saige et rusé.
Mal regarday, or vueilles regarder
Que comme moy ne soyes abusé.
Mal commancay et ay pis achevé;
Mal me congneuz et tres mal m'en advient;
Mal va aux champs qui boiteux en revient.

Plus ne t'en dys quant ad ce premier point;
Moins saige fut cent foys que ne te dy;
Plus y pence et moins revient à point;
Moins contenté n'est de la court party;
Plus maintenir ne vueilles son party;
Moins y muser est le plus de science;
Plus sont en court moins ont de conscience.

Or as tu selon mes parolles peu veoir et entendre comment en mon premier advenement je fuz par Abuz et Folcuider et les motz de Follebonbance estourdy et tant descongneu, que maintenant m'en scay assez à quoy tenir. Et ceste premiere follie vueil pour ceste heure à tant laisser, et toy compter ung aultre petit tour de court que feiz par le commandement de mon gouverneur celluy Temps.

Ne passa plus gueres de jours, que mes conduicteurs me menerent aux champs pour faire volter nostre oyseau, et au partir de mon logeis vint Abuz à moy et me dist : Mon enfant, avant que tu montes à cheval, tu doies prendre aulcune quantité d'argent, soyent quatre, cinq ou six blans,

et la cause pourquoy te feray scavoir avant que nous restournons icy. Si le feiz en ceste maniere, et nous en alasmes aux champs, et comment nous feumes espars à la queste le long des champs, passant seul aupres d'une haye, apperceu ung jeune homme incensé, qui ung chapperon à deux oreilles avoit sur sa teste posé, et avoit l'abit assez consonant, à quoy bien se povoit congnoistre le peu de sens que en luy estoit. Et quant cestuy fol indiot eust une espace regardé tant mon oyseau que mon cheval, ma robbe, mon bonnet, cordon, et tout le surplus de mon habit, comme desja le t'ay compté, icelluy fol se print à rire, et en riant me demanda qui je estoye, et dont je venoye, et que j'aloye querir aux champs. A quoy subit et en truflant luy respondy, que je estoye ung jeune homme en court assez nouveau venu, et que je estoye fort en grace de la Court, tant, qu'il n'estoit aulcune chose que je voulsisse demander, qui d'elle me feust reffusée, si m'en aloye depourtant en ceste maniere, fort contente d'elle et de ses promesses. A quoy me demanda le fol, si la Court m'avoit desja donné ou ordonné aucune seure provision pour la seurcté de ma vie; et je luy respondy que non; mais que trop bien me avoit promis de me faire beaucoup de biens, à laquelle promesse je me actendoie, et luy diz aussi que j'avoye le Temps de court du tout à mon commandement.

Or, me demanda en oultre celluy fol, deux pointz seullement : Dont le premier estoit si elle me donnoit gaiges ou pension souffisante pour cest estat entretenir! Et pour l'aultre point, à qui j'avoye recommandé mes besongnes devers la Court, et qui j'avoye commis en qui je me peusse fier pour solliciter mes affaires. Si luy diz, quant au premier point, que soubz les gaiges qui par elle estoyent pour ma personne ordonnez, pour ce que assez petis estoyent, je soustenoye la pluspart de ceste despance, et ad ce qu'il me demanda qui je avoye à la Court laissié pour à mon prouffit bien entendre, luy respondy, que assez me devoie contenter de la promesse que d'elle avoys ja receue, et que aultre n'y avoys commis, si non seullement la volunté et conscience de ma grant maistresse la Court. Et quant le fol m'eust escouté, il me respondit en riant et dist! En bonne foy, mon gentil homme devenu, trop me desplaist qu'en celluy

L'Abuzé en court.

Le roi René p.ᵗ P. Hawke del.

Lith. Cosnier & Lachèse, Angers

jour ne vous estes avecques nous trouvé à la feste, dont nous venons, moy et d'aultres folz beaucop; car, sur mon ame, comme je croy, bien vous eussiez peu le pris avoir, et affin que vous saichez comment.

Le Fol.

Ung notable seigneur avons, qui nous assemble chascun an chez luy, et à ses despens, et quant tous sommes assemblés comme nous nous povons trouver, il donne à celluy le plus fol et lequel a le moins de sens, ung chapperon à deux oreilles, duquel vous eussies esté affeublez, si avecques nous vous feussiez trouvé. Et m'est advis selon le cas que de vous entens que assez et bien vous appartient.

L'Abuzé.

Si me prins de ces motz à rire et cheminer, en pourchassant ma compaignie, et à querir comme devant; en laquelle queste et sans nulle chose trouver feusmes jusques tout sur le tart, dont fut heure de nous retraire. Et en nous retraient se bouta Abuz en l'ostel d'une pouvre femme, en laquelle le Temps, mon gouverneur, prinst une poullaille, dont nous repeusmes nostre oyseau. Et voyant la poulle ja morte, me pensay que l'argent que me avoit fait prendre Abuz, fust pour eelle poulle paier. Si le cuiday faire en ce point dont me garda Abuz, et dit : Venez vous en; vous verrez à quoy l'argent vous servira. Or nous fist adressier nostre voye au loing de la poullaillerie, et illec me fist achcter une perdrix quinze deniers, et la me fist mectre en ma gibcciere, disant que e'estoit la coustume de plusieurs, lesquieulx assez souvent failloient à aulcune chose prendre, et ee faisoit pour deux pointz : L'ung est affin que ceulx feussent tenus pour maistres, tant en la facon de l'oyseau comme au gouvernement et suite des ehiens; et l'autre, estoit pour tousjours soy entretenir en grace de la Court, ou d'aulcuns dont ils peussent estre portez et soustenus, et fault en ce donner à entendre que l'oyseau en a fait le

devoir, aveeques la paine et bonne dilligence et subtilité, qui par eulx aura esté faiete.

L'Abuzé.

Si fut faict en ceste maniere, et comme Abuz me eonseilla, et fust ieelle perdris presentée à madame la Court, laquelle pour eeste heure ne me sonna mot. Si me partis tout esbahi et demanday à mon gouverneur le Temps à cause de quoy la Court me faisoit eelle ehiere? A quoy me respondit que à l'adventure estoit à eelle heure mal eontente d'auleune chose, et assez souvent le faisoit en eeste maniere. Lors nous partismes et en aetendant le soupper, me mena Foleuider en la ehambre des dames deviser. Si en y eust une entre les aultres qui assez estoit esveillée et qui desja bien eongnoissoit que de moy assez tost feroit ung assez follet passetemps. Si me fist aupres d'elle plaee, et me eommença à compter des estas et reigles de la Court et des condieions d'ieelle; et entre ees parolles me lancoit auleuns motz au devant, touchant la suite d'amourettes, et me monstra une jeune damoiselle, laquelle avoit nom Folle Amour; et eelle me print subitement, et par ses mines et façons me enflamma lors si asprement, que des eelle heure en avant fuz tres grande espaee de temps sans à aultre ehose penser, sinon à la suite d'icelle et meetre paine de à elle eomplaire; tant que souvent quant et à l'envie que les aultres entendoient à auleunes de leurs besoingnes faire, je pensoye à moy de povoir trouver aueune nouveauté d'abit, affin de tousjours en eeste folle despanee mieulx luy plaire. Et quant aulcune offiee vaequoit, tant que aultruy l'aloit demandant, je estoye en ma chambre enfermé en pourpensant quelque ehaneson ou aulcun gracieux mot; et souvent en tant que les saiges et bien moriginez se approehoyent de madame la Court et luy remonstroyent leur eas, ou à la foys estoit par elle aueun remede donné, à ceste heure j'estoye envelopé en la queue de Folle Amour, et ne pensoye à aultre ehose, dont à la foys et bien souvent durant le temps que les aultres se repaissoyent, je me tenoye à part, sans mengier, eontre aueun eoing de bane, repaissant en ceste follie mon tres abusé luminaire, contraignant ma bouehe à jeusner, et geetant mon alaine par ondes et sous-

pirs serrés et estrains. Et lors que les aultres dormoyent et prenoyent la nuyt repoux, je ravassoye seul au lit, ayant en ma chambre la charge et despence de feu et chandelle alumée, et bien souvent plus me advenoit, car au revenir de la Court et depuis le soupper des aultres, et non pas de moy à la foys, je me reprenoie à penser et ramener en ma maniere tout ce que le jour avoye veu touchant le fait de Folle Amour, sans à aultre chose penser, et me duroit ceste follye souvent jusques au point du jour.

Faisant d'ung umbre une figure,
D'ung pertuiz une poutraicture,
D'ung charbon un petit enfant,
De la flambe ung oyseau vollant,
D'une courtine, ung apparoir,
D'ung pot, ung homme qui dancoit.
Ainsi me tenoit Folle Amour,
Et me pourmenoit nuyt et jour.
Huy content, demain despiteux,
Ung jour marry, l'aultre joyeulx,
Une heure en pleur, l'aultre en soucy;
Une fois seur, l'aultre esbahy,
Demy fol, saige peu souvent,
Plus paresseux que diligent.

Morfondre en aspre challeur,
Bruslé en diverse froideur,
Tout embrasé d'amoureux feu,
Et en celle painne je feu
Tant assez que aage peus avoir,
Sans en riens à mon faict pourveoir.

En ceste façon et maniere me pourmena et me conduit en icelluy temps Folle Amour, dont me commencay à enhardir et me trouver es compaignies, entre lesquelles assemblées fuz des dames entretenu tant en

deviser et esbatre, comme aux dances bien souvent, esquelles je me pourmenoye, sans ja à mon prouffit penser, comme en ceste ystoire apres peulz regarder la figure.

Regarde que t'ay revellé;
Voy si verras chose pareille;
Voy le gentil esservelé,
Comme Folle Amour l'appareille,
Portant le bonnet sur l'oreille,
Sans raison trop endemané [1].
N'estoit ce une estrange merveille
De moy veoir ainsi pourmené?
Souvent tout piequé demouroye,
Que chascun de moy se mocquoit.
Quant ma femme aloit, reculoye;
Quant passoye, elle demouroit.
Folle Amour ainsi me tenoit,
Dont assez estoie reprins,
Mais nul chastoy riens n'y valoit,
Tant j'estoye d'elle surprins.

L'Abuzé.

En icelle forme et maniere, despendiz mes jours à la Court, soubz les promesses devant dictes, suivant aucunes compaignies, qui assez peu souvent se trouvoyent autour de ma dicte maistresse, comme gens qui ainsi non challentement sollicitoient leurs affaires, comme je faisoye les miens, et d'eulx y avoit plusieurs qui du leur avoient assez, et ne leur estoit aucun besoing de travaillier apres la Court, dont la suyte n'estoit pas pour moy licite ne sortable. Et toutesfoiz ung jour advint que je me

[1] *Endemané*, voluptueux.

trouvay en la presence de madame la Court, vers laquelle je m'enhardyz et luy dist en ceste maniere :

Madame, croyez que je me repute le plus heureux de mon lignaige, quant vous a pleu moy retenir; si ne demande plus aultre chose à Dieu, si non que je puisse seullement en vostre grace demourer, et que le temps que j'ay en vostre service ne me faille point. Adonc me respondit la Court et me dist assez doulcement :

La Court.

Mon enfant, çà, me dist la Court, mectez paine de moy bien servir, et à moy complaire en tous lieux tant que faire pourras, et je te jure par ma foy que jamais jour ne te fauldray, et te asseure de toy donner en brief telle provision que trop plus que content seras, et ainsi le te certiffie.

L'Abuzé.

Puis ceste promesse en avant ne tins compte de nulle chose, si non seullement moy esbatre, ne me soucioyes de riens. Et quant en ce temps veoye aulcun qui la Court poursuivoit en demandant aulcune office, assez me farsoye[1] de luy, en delaissant sa compaignie comme d'omme trop importun, et ainsi comme je te dy, me contentay de la promesse de la Court, et encores soubz l'umbre d'icelle, je eslevay une aultre plus grande despance que par avant n'avoie aprins. Et tant en ceste follye continuay, que mon argent apetissa et n'en seavoye où demander, et en ceste saison nous fust mise une nouvelle coustume dessus. Car si moy ou aultre estoie alé ung jour dehors, je estoye à ceste heure picqué et rayé, en rabatant de la tres petite et tres mal entretenue paye en quoy estions assignez la quantité à quoy montoit icelle belle picquoterie. Que Dieu garde celluy qui

[1] *Farsoye*, moquais.

la maintient de bien en mieulx! Et tant bien en icelluy temps en lieu de nous bailler argent, l'on nous fist cheulx nous mengier une espace de celuy temps. Et apres fusmes remis en nostre premiere penture, et l'argent du terme passé mis aveeques la vielle. Lors me trouvay bien esbahy et me sembloit ceste reigle assez estrange; si m'estoit force de suivir ceulx qui en avoyent, et avoir à chascune parolle le bonnet à la main. Et sur ma foy, je me puis bien vanter que en ceste saison ay prins trop plus de pascience que n'avoys faict en ma vie, car je eusse bien osté pour ung repas tant seullement bonnet et chapperon quatre foys, et madame la Court qui tout mon estat congnoissoit et qui assez souvent me veoit, tres mal contente me donnoit à la foiz aucun mot en passant, pour paye confite en parolles. Et tant bien, si elle me veoyt d'elle approucher pour aulcune demande faire, comme celle qui desja ceste maladie congnoissoit, me appelloit, sans moy laisser d'elle approucher, et me mandoit en quelque lieu ouquel n'avoie à besoigner, ou me ouvroit quelque autre matiere assez au rebours de mon cas; et puis tost et subitement appelloit quelque aultre personne telle comme bon lui sembloit. Là demeuroye tout picqué comme à demy desconforté. Et en ceste tres gente et tres subite contentacion, passoye aultre espace de temps, et tant en ce continuay et sans riens ouser demander, que force me fust de compter à Abuz mon cas, et luy dire ma tres grant necessité. Lequel me respondit, que je me devoye retirer devers nostre chambre aux deniers, et empruntasse dessus mes gaiges advenir, et le feis en ceste maniere, en laquelle aprins à mengier longtemps mes blés vers. Or, advint assez tost apres, que pour supporter de la Court les tres grans affaires, nous furent nos gaiges restrains, qui assez mal appoint nous vint.

Apres que fusmes picquotés,
Comme lors on nous picquota,
Fut au picqueur le pie osté.
Mais ung aultre trop pis coita [1],
Ce qu'on nous devoit à cota,

[1] *Coita*, hâte.

Aux gaiges de la tricquoterie.
Et au perdre nous escota.
Dieu mauldie la picquoterie!

Puis fusmes rayés ray à raye.
Point tracé et effacé point
Si souvent, qu'à painne pourroye
Donner à entendre ce point.
Et tellement misdrent en point
Les gallons, que ne sceumes plus
Que faire, fors dire: Dieu doint
Mal an qui ceste reigle mist sus?

Amen, qui amen ne dira.
Jamais aultre chose ne die.
Qui à dire amen me desdira,
Dieu sa requeste luy desdie,
Et Nostre Dame le mauldie
De telle maledicion,
Qu'au meillieu de sa maladie,
Meure de malle passion!

Comme tu vois, feusmes menez en celluy temps, tant qu'il advint que pour nous achever de paindre, misdrent les gaiges advenir tres fort et trop plus longuement que la maniere acoustumée, en quoy se soulloit despartir nostre argent. Et ainsi, me fut force de faire argent tant de chevaulx que d'aultres choses, et commencay à esloingner les compaignies, que par avant suivy j'avoye, et en celle saison proprement commencerent les relaveux et regrateux de robbes et les radoubeurs de pourpoins avoir de moy congnoissance; et en peu d'espace devins des souldars au sire de Moncemont. Dont, quant les marchans à quy j'avoye acoustumé de prendre tout ce que mestier m'estoit, me apparceurent en cest estat, jamais des ceste heure en avant n'eusse trouvé en leur bouticque drap de sorte à mon apetit, car si je demandoye du gris de Rouan, ilz n'avoient

que du vert de Montevilliers, et si je voulloye du noir, ilz n'avoient que du viollé, et quant j'en demandoye à veoir, tousjours estoit hors de l'ostel celluy qui la clef des armoires avoit. Or, fut adoncques rapporté et dit à madame la Court que j'avoye desja esté à son service assez longtemps et chascune fois bien payé, et que se j'eusse esté homme de bon gouvernement, je eusse esté d'argent bien pourveu, desquelles choses vindrent les nouvelles jusques à moy, et apperceu que la chiere que madame la Court me faisoit, n'estoit pas semblable à celle que d'elle avoye premiere eue. Et lors appellay Folcuider et luy demanday que sur ceste matiere avoye affaire, et s'il scavoit que madame la Court fust indignée contre moy. A quoy me respondit, qu'il se doubtoit qu'elle ne sceust bien que j'estoie souffreteux d'argent, et qu'elle faisoit celle maniere, affin que je n'eusse aulcune hardiesse d'en demander, et que assez et bien souvent le faisoit en ceste maniere. Si me pensay comment sur ceste matiere j'avoye à moy gouverner, et m'en alay à mon logeis où viz mon gouverneur le Temps, comme tout mal disposé et povoit à bien malle painne à mes parolles respondre. Si luy demanday de son mal. A quoy à coup me respondit, que Abuz et Folcuider, par le conseil de Follebonbance, faisoyent à luy et à moy sans raison tant de choses faire, que cest estat ja se perdoit, et moy comme luy qui gueres en ceste matiere ne pensoit ne entendoit, ne m'en enquis non plus avant. Aincois me prins à luy compter la chiere que m'avoit la Court faicte. A quoy me respondit que de ceste chiere ne me devoit gueres challoir, et que sans avoir doubte de cheoir en importunité retournasse devers la Court, et que sceusse si elle me tiendroit les promesses, esquelles je m'estoye actendu. Si creuz de celluy le conseil et m'en alay devers la Court et luy parlay en la maniere que cy endroit pourras entendre :

Si te prie que tu regardes
Quel est mon estat devenu,
A celle fin que tu te gardes
D'estre ainsi fol que pour lors fuz.
Quant devant elle fuz venuz,
Je prins couraige et m'en hardiz,



L'Abusé en court.

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse. Angers

Or, te prie que soyent entenduz
Par toy les motz que je luy diz.

Madame, je viens devers vous,
Comme singuliere maistresse,
Et vous supplie à deux genoulz
Que, par vostre noble largesse,
Acquitez vers moy la promesse,
Soubz laquelle avec vous me tiens
Et suis tenu, puis ma jeunesse,
Affin d'avoir par vous des biens.

De ma jeunesse me dessers,
Et veez le bien que de vous ay,
Servy vous ay, et si vous sers,
Ne scay comment content seray.
Si vous supplie, si je m'ay
En vostre service employé,
Faittes moy du bien, si verray
Vostre servant salarrié.

A vostre promesse m'atens,
Et ay longuement actendu;
Aultre chose je n'y entens
Ne n'ay nulle foys entendu
Pouvreté à son croc tendu,
Et mis soubz son dangereux dart,
Qui vers moy sera destendu,
Si secours n'ay de vostre part.

La Court.

Quant cestuy parler luy euz dit,

Assez se tourna doulcement
Devers moy, et me respondit :
Mon enfant, je scay seurement
Que servy m'avez loyaulment;
Bien l'ay apperceu, et de fait,
Pas ne demourera longuement
Que je n'avise à vostre fait.

L'Abuzé.

Hellas! madame, sur mon ame,
Plus n'ay ne maille ne denier,
Et ne congnois homme ne femme,
A qui me sceusse adrescier
Pour avoir à boire et mengier,
Ne nulle chose qui me faille.
Si vous plaise remedier
A la requeste que vous baille.

La Court.

Je scay bien que vous endurez
En moy servant, j'en suis certaine
Passez vous le mieulx que pourrez
Jusques en fin de l'aultre sepmainne,
Et seurement je mectray painne,
Par la foy qui en moy repose,
Se je n'ay exoine [1] soubdaine
De vous ayder d'aulcune chose.

[1] *Exoine*, excuse.

L'Abuzé.

Hellas Dieu! et comment vivray ge
Ce temps! moy et ses pouvres gens,
Et comment las! tant actendray ge
La venue des payemens!
En la pouvreté que je sens
Faictes moy aulcun avantaige;
Car plus n'ay que mectre en mes dents,
Ne de quoy emprunter sur gaige.

La Court.

Ne soyez meshuy plus venant
Par importunité vers moy,
Faictez m'en demain souvenant,
Ycy adviseray sur ma foy.
Vostre neccessité bien voy;
Croyez que y remediray.
Ne doubtez puis que je vous oy,
Seurement je vous pourverray.

Faictez ce que je vous conseille,
Puisque j'ay vostre cas congneu.
Je travaillerai et traveille
Tant que vous serez bien pourveu,
Et si mon argent feust venu,
Que j'actens, soyez tout certain,
Vous en eussiez desja receu.
Actendez jusques à demain.

L'Abuzé.

Ce m'est une estrange merveille
D'estre en cest estat descendu.
Au service nuyt et jour veille,
Pour seullement vous avoir creu.
Si de par vous n'est entendu,
Mon besoin je laboure en vain;
Puisque vous m'avez respondu :
Actendez jusques à demain.

La Court.

Qui en auroit plain une seille,
Autour de vous seroit perdu;
Quant dormez pour vostre fait veille,
C'est à vous tres mal recongneu.
Mais que l'argent soit descendu,
Croyez que fermerez la main.
Puisque tant avez actendu,
Actendez jusques à demain.

L'Abuzé.

Princesse, pour vous suis venu
Prest d'aler demander mon pain,
Quant de moy dire avez conclu,
Actendez jusques à demain.

En cest estat je fuz à demain mis,

A cest estat actendiz son vouloir ;
En cest estat fuz d'actendre soubzmis;
Faire le fault, qui ne peult mieulx avoir.
En cest estat promist de moy pourvoir.
En cest estat me fault ces jours actendre ;
En cest estat croyez à dire voir,
Mal fait chasser où l'on ne peut riens prendre.

Or, considere la liesse et le soulas que j'euz en moy, oyant ceste belle responce, sur les promesses de ma dame, et considere aussi comment à ceste premiere demande feurent mes joyes abatues, et si devoye avoir des icelluy jour aucune actente ou esperance es parolles de ma maistresse. Or, vueillez penser comment je demouray lors esbahy et sans scavoir quel conseil prendre! Si me mis ung peu à penser et ymaginer en moy mesmes que je pourroye sur ce faire; si me vint en advision, qu'en ceste maniere ne me devoye desconforter, et que supposé que pour ycelle heure n'eusse de la Court nulle ayde, que encores en son service y avoit il plusieurs personnes qui au besoing ne me fauldroyent, veu les manieres et semblans que aultrefoys m'avoyent monstrées, et par especial j'avoye congnoissance à troys hommes de son hostel, desquelz n'avoye nul doubte d'estre de leurs biens reffusé. Si me pensay que en actendant ceste aultre promesse de Court, esprouveroye mes amis. Si vins à mes troys compaignons faire à chascun une demande comme pourras oyr.

Comment Abuzé parle au premier compaignon :

Au premier m'en vins et luy ditz :
Mon compaignon, je te requiers,
Preste moy jusques à des jours dix,
Aulcune somme de deniers;
A mon secours aultre ne quiers.
Et je jure sur mon baptesme
Que loyaulment et voulentiers
Je les te rendray, sur mon ame.

Comment le premier compaignon respond à l'Abuzé :

Mon compaignon, à qui je suys
Tenu, je te jure et faiz saige
Que pour ceste heure je ne puys
A toy ne aultre faire aventaige,
Car j'ay envoyé en messaige,
En neccessité bien estroicte,
Des jeudy au matin, mon paige,
Et il a la clef de ma boitte.

L'Abuzé.

Quant j'oys l'excusacion,
De luy tout honteux me party,
Dont d'une dure passion
Fuz ceste heure plus que party.
Lors pour querir aultre party,
Du deusieme je m'aprouchay;
Si vueilles oyr, je te pry,
Quelle chose luy demanday.

Comment l'Abuzé parle au second compaignon :

Mon compaignon, devers toy accours
Pour besoings qui me sont venuz;
Si me vueilles faire secours
Moy prestant cinq ou six escuz,
Et dedans sept jours, et non plus,
Si plus avant ne veulx actendre,
Sur la foy que doy à Jhesus,
Je te promectz de les te rendre.

Comment le segond compaignon respond à l'Abuzé :

Et mon compaignon, et penses tu
Comme voulentiers je desbource
Pour prester, assez l'as congneu,
Chascun en fait vers moy sa cource.
Combien que, sur mon ame, pour ce
Que plusieurs m'en sont demandans,
Sur moy ne porte argent, ne bource;
Mon varlet l'a qui est aux champs.

L'Abuzé.

Or, fuz de ses deux reffusez,
Par assez maniere subtille.
Plus que moy estoyent rusez;
Bien m'en monstrerent le stille.
Si alay au long de la ville,
Pour l'aultre compaignon trouver,
Qui encores fut plus habille
Pour moy nettement reffuser.

Or, trouvay l'aultre compaignon
Dedans la bouticque d'ung change,
Lequel estoit mon droit mignon.
Sans vers moy se monstrer estrange,
Plus doulx le trouvay que ung ange,
Combien qu'il me laissa bien tost
A l'envers tumber en la fange,
Comment tu oyras par ces motz:

Comment l'Abuzé parle au tiers compaignon :

Mon frere, je te viens compter
Mon besoing et mon adventure,
Affin que me vueilles prester
Six escuz, tant que ce moys dure,
Et la foy de mon corps te jure
De les rendre tres voulentiers,
Ou t'en passer une sedulle
Devant nostre chambre aux deniers.

Comment le tiers compaignon respond à l'Abuzé :

Mon frere, je te jure Dieu,
Et le prens sur mon dampnement,
Ou jamais ne parte du lieu
Où tu me vois pour le present,
Que je feis dimanche serment,
Pour l'amour d'aulcunes personnes,
De jamais non prester argent :
Je te pri que tu me pardonnes.

L'Abuzé.

Ainsi fuz reffusé tout court;
Ainsi lors chascun me faillit;
Ainsi veez le maleur qui court
Aux meschans qui sur moy saillit.
Ainsi pouvreté m'assaillit;
Ainsi me fist lors deffiance;
Ainsi à ceste heure entendy
Qu'en court y a peu de fiance.

En ceste maniere m'en restournay, rongeant mon frain, pensant à mes troys compaignons, qui aultreffoys avoyent asses souvent de moy emprunté, et avions les ungs aux aultres fait beaucop de plus grans plaisirs, dont de ce cas plus m'esbahy, veu l'amour et grande acointance, qui entre nous avoit esté, que je n'estoye de la responce de la Court. Et comme j'estoye ceste matiere desbatant, me tira Abuz par la manche, et Follebonbance avecques luy, et me dist Abuz que Follebonbance se plaingnoit assez fort de moy, et que ja luy sembloit que d'elle compte ne tenoie et que je devenoie tout aultre que ne m'avoit aprins à veoir, et me pria que je leur disse ma voulenté entierement, et se aultrement je ne la voulloye entretenir. A quoy leur respondy et diz que tant que touchoit l'entretenement de Follebonbance, que fort me doubtoye de non la pouvoir plus soubstenir, et que veue la responce que de la Court receue avoye, et le terme que mis m'avoit, et l'aide que mes troys compaignons m'avoyent faicte, que bien me feusse passé d'elle aucune partie de temps. Adonc, me respondit Abuz, qu'elle desja estoit pourveue, et que tant que je seroye ainsi pourmené, je n'auroye garde de la povoir moy tenir. Et encores, me dit il, qu'elle se partoit mal contente de moy, tant que si à l'adventure je la voulloye en aulcun temps avoir, que bien y pourroie faillir. Et je respondis à Abuz que pour ceste heure ne me challoit pas grandement d'avoir avecques moy Follebonbance, mais que moy Abuz demourast. Et sur ce me respondit Abuz et me dist :

Mon filz, moy Abuz te promectz,
Que tant qu'avoir tu me vouldras
Je ne te failliray jamais,
Autant qu'en la court te tiendras.
En court sans Abus ne seras,
Quelque promesse qu'à toy queure,
Par Abuz conduit te verras
Et tousjours mené d'eure en heure.

Abuz scet conduire en court,
Abuz les abusez pourmainne,

Abuz promet et ne recourt,
Abuz prent du servant la painne,
Abuz tire l'ung, l'aultre mainne,
Abuz les promesses depart,
Abuz labeure en euvre vainne,
Abuz jamais de court ne depart.

Si l'ung ne m'a, l'autre me sent,
Si l'ung me sent, l'autre me suit,
Si l'ung monte, l'autre descent,
Si l'ung descent, l'autre est en bruit.
Si l'ung est bien, l'autre luy nuyt,
Si l'ung s'en va, l'autre revient,
Si l'ung est seur, l'autre est destruit,
Par moy Abuz ainsi advient.

Abuz gouverne hault et bas,
Abuz donne et ne baille riens,
Abuz lieve les folz estas,
Abuz amuse tous les siens,
Abuz acorde à l'ung des biens,
Abuz oste plus qu'il ne donne;
Tel cuide estre riche et des siens
Que tout subit il habandonne.

Abuz suis qui te soustiendra
En voye, en chemin et adresse,
Abuz suis qui te servira,
Chische en dons, large en promesse.
Plus amé suys de ta maistresse
Que tous ceulx qui te sont venuz;
Elle se sert de moy sans cesse:
Peu fait de choses sans Abuz.

Si vueilles croire mon conseil et faire ce que je te diray, et affin que tu congnoisses que je te puisse aider, je vueil que à present faces une supplication bien dictée, en icelle ton cas comprins, et soit de par toy presentée à ta grant maistresse la Court. Et sans de riens avoir doubtance, si verras comme t'en prendra et pourras clerement congnoistre que tu auras à besongner, car je crois que si ainsi le faiz, que d'icelle seras contente, et te donra provision.

L'Abuzé.

Et quant Abuz eut achevée sa raison, je me prins à penser à deux choses. C'est assavoir qu'il me sembloit que assez estoit mon cas en doubte, veu que au commancement me faisoit de bouche promesse, et me flatoit de sa part et blasmoit les aultres et plus grans de moy quant mes besoingnes me faisoient, et maintenant me failloit aller par requeste vers elle et couchier mon fait en papier et bailler en estranges mains et diverses condicions. L'aultre point à quoy je pensoye estoit que souvent avoye veu donner des supplicacions, dont peu de compte se tenoit, et que si la Court d'elle mesmes n'y donnoit provision, peu estoient sollicitées au prouffit d'aulcun suppliant. Et neantmoins je m'adventuray, si en feiz une à mon povoir qui par moy luy feut presentée, ainsi que Abuz me conseilla, en laquelle estoit contenu le langaige qui s'ensuit :

La Supplicacion.

Supplie humblement de bon cueur
Le mal contenté serviteur,
Soubz vostre promesse amusé,
Comme ainsi soit qu'il ait usé
Ses jours en vous ja grant espace,
Et que pour estre en vostre grace,
Faulte de sens et trop aise estre

Le firent sortir de son estre,
Comme homme peu amoderé
Et neantmoins consideré
La charge qu'il a des pointures,
Des rongneures et des picqueures,
Et des moys perduz et passez,
Sans luy avoir esté comptez.

Et actendu que la promesse
De vous, tres notable maistresse,
L'a comme simple entretenu,
Et tres pouvrement soustenu,
Seur de vostre parler l'actente,
Congneu qu'il n'a terre ne rente,
Don, office ne benefice,
Maison, rectrait ne edifice,
Où par vous se puisse rectraire;
Veu que l'avez voulu actraire
Et vous servir de sa personne,
Vostre benigne grace ordonne
Dessus les cas provision,
En licite tauxacion,
Pour contenter vostre servant,
Et ainsi se dit suppliant,
Qui pour luy vous fait ce messaige,
Priera Dieu pour vostre lignaige.

L'Abuzé.

Or dois scavoir que ma supplicacion achevée, je me transportay vers la Court, et luy presentay humblement. Si te prie que tu regardes en quel estat lors la receust; oyant les motz que je luy dis et la responce qu'elle me fist, affin de mieulx scavoir la vie de celluy qui à toy devise



L'Abuzé en court.

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cosnier & Lachèse Angers

Comment l'Abuzé presente sa supplicacion à la Court :

Madame, pour Dieu vous supplie,
Que ceste lettre qu'ay emplie
De mon fait, vueillez visiter,
Et tel remede y donner,
A cil qui bien vous a servye,
Qu'en la fin soubz vous ne mandye.

La Court.

Mon enfant, actendre convient
Encores un petit: l'argent vient
Que je vous ay voulu promectre.
En conseil fault vostre cas mectre,
Cestuy seigneur advisera
Ce qui y est, puis me dira
Que c'est, et quant je l'auray veu,
Et par mon conseil entendu,
Ce que vous aurez demandé,
Vous auray pour recommandé,
Autant que nul de ma maison,
De vostre estat, et c'est raison.

L'Abuzé.

En cest estat, comme tu vois, print lors ma supplicacion et la bailla à ung de ceulx de son conseil, et ainsi demouray ce jour jusques à l'eure de soupper, et à celle heure j'apperceu que la Court de moy devisoit, voire en assez bonne maniere, et me regarda ce soir comme bien faire le scavoit

assez, et à grant somme de foys, et me envoya où je souppoye de son plat ung petit present qui me ramena le couraige ung petit de la servir mieulx que jamais, et commencay à moy mesmes dire : Et comment, pouvre incongneu, de toute ingratitude plain, pourquoy ne comment as tu ja si hardy esté par importunité emprendre ce jour la complainte bailler, toy guementant de ta maistresse? Ne vois tu pas l'amour et l'honneur que tant familierement te monstre en ceste heure presente? Bien fol es, si penser ne peulz que si l'argent estoit venu tost, seroies par elle enrichy! Et en ceste heure proprement alay de moy deliberer de non jamais plus l'ennuyer. Lors me joingniz et ralié pres du brouet de sa cuisine, et me tint en ceste maniere tant que vraye neccessité, ensemble souffreeté et froydure, me contraingnirent de scavoir si de mon fait luy souvenoit; si me retournay devers elle pour plus luy remembrer les cas en celle requeste comprins. Et comme devers elle aloye, je rencontray sur le chemin celluy à qui elle avoit donné la charge de mon fait; si mis le genoil pres de terre et le bonnet entre les mains poursuivant cestuy d'escouté.

Plus l'approuchoye et plus aloit,
Plus parloye, moins m'escoutoit,
Plus l'appeloye monseigneur,
Moins escoutoit le serviteur.
Touteffois comme sejourna,
A ung aultre il se tourna,
Si veit comme le poursuivoye,
Et comme parler je cuidoye.
Vers moy se tourna plus enflé,
Plus despit et plus boutouflé [1]
Que la vecie d'un pourceau.

Lors vint ung estrille fanneau,
Me dire que quoy me tensisse

[1] *Boutouflé*, boursouflé.

Et que plus ne le poursuisse,
Et que ma lectre estoit perdue.
Là fut ma personne esperdue,
Et m'en restournay en ce point
D'angoisse plain, de soucy point,
De joye hors, de deul remply,
Nulz habitz, de joye affebly,
D'argent net, de pouvreté plain,
De l'ung jour mis à lendemain,
De perte pres, de prouffit loing.
Chascun me failloit au besoing;
De tous les maulx du monde prins
De deueil plus que de joie esprins,
Qu'on peult sans maladie avoir,
Pouvre de richesse et d'avoir,
Riche de parolle et promesse,
Hors de la grace à ma maistresse,
Dedans toute maleureté,
Pres de toute mandicité,
Veez là comment lors m'atourna,
Veez là comment s'en restourna
Le pouvre servant amusé
A servir qui l'a abusé,
Et te souviengne, je te prie,
Du commancement de ma vie.

L'Acteur :

Certes, mon amy et mon frere, assez suis de vous esbahy, car supposé que en icelluy temps, dont à present me parlez, feussiez comme dictes bien jeune, assez estiez comme insensé de perdre vos beaux jours en ce point, et comment et quant vous voyez, au premier de vostre venue, la grande amour que à vous avoit la Court, et la chiere que vous faisoit,

pourquoy ne vous efforciez vous de faire acquitter sa promesse, ou sinon en celluy eage avoir prins quelque aultre party, sans vous en ce point amuser et vivre soubz faincte promesse.

Quant voyez que riens ne tenoit
Vers vous de chascune promesse,
Et que ce qu'elle promectoit
Tournoit en follie et simplesse,
Pourquoi ne preniez vous l'adresse
De vous departir vistement,
Sans perdre ainsi vostre jeunesse,
Sans savoir pourquoy ne comment?

L'Abuzé.

Forte chose eust esté à faire
De m'en departir en ce point;
Car au fort de mon deul parfaire
J'estoye de tout plaisir point.
Quant je me sentoye mal èmpoint
Et d'y pourvoir mectoye painne,
Quelque mot me donnoit à point
Qui me paiet une sepmainne.

L'Acteur.

Et quant ton argent failloit,
De qui avoies tu recompence?
Posé qu'à menger te donnoit,
Qui fournissoit l'aultre despence?
Quant venoit ou feste ou dimanche,
Qu'avois tu pour lors à vestir?

Qui t'en donnoit? en ce cas pense
Et n'y scay pas bien advenir.

L'Abuzé.

De petiz dons m'entretenoit,
Par ce point m'estoit amusant.
L'ung jour, ung pourpoint me donnoit
Ou quelque drap à l'avenant;
Ainsi m'estoie entretenant
Sans penser à nulle rapine,
Et ma personne soustenant
Pres du brouet de sa cuisine.

C'est ce qui plus m'a amusé
En son service, sur mon ame,
Et qui le plus m'a abusé
Soubz son parler, par mon baptesme,
Car la promesse de ma dame
Et le goust de sa lescherie
M'ont destruit corps bruit, nom et fame;
Il est fol qui ainsi s'y fie.

Si ne parlons plus, je te prie, de ceste matiere et venons au propos que laissé avons, affin de toy povoir monstrer cestuy demourant de ma vie.

Tu dois scavoir que quant la responce ja dicte me fut par le serviteur faicte, comme homme tres mal contenté m'en retournay vers mon logeis, pour me gourverner selon le Temps que pour lors avecques moy avoye. Et quant à l'ostel feuz venuz, me prins à appeller le Temps, auquel son nul ne me respondit, et quant assez euz appellé, Abuz devers moy se tourna, qui assez rudement me dist : Pourquoy en ce point appelloye et qui ja sonnoye si fort. Si luy ditz que c'estoit le Temps, à qui je vouloye

deviser pour luy compter de mes affaires; dont se prinst Abuz à souzrire, et me dist en ceste maniere :

Abuz.

Toy qui requiers le temps avoir,
Comme souloyez plus n'y venras,
O toy ny sera plus pour voir,
Jamais en court bon temps n'auras.

Demandes tu où est le Temps
Que tu souloyez avoir en court?
Pas n'es venu assez à temps,
Pour l'avoir tenu de si court;
Il est bien loing, si tousjours court.
N'en soyez ja plus esperdu,
Car par ton engin rude et court
Tu l'as passé vingt ans perdu.

L'Abuzé.

Comment perdu! ventre Saint Jame!
Perdu dea, Abuz, et comment
Est il perdu? et, sur mon ame,
Je n'entens ce cas nullement:
Veu l'accueil qu'au commancement
On me fist quant ceans entray,
Pas n'eusse cuidé nullement
Perdre le temps ainsi que j'ay.

Les motz qu'on va en court disans
M'ont fait, soubz umbre de promesse,

Perdre comme je voy mon temps,
Pour quoy de souspirer ne cesse.
J'ay perdu et temps et richesse,
Toute joye et esbatement,
Force, beaulté, sens et jeunesse,
Pour croire trop legierement.

Si vous supply Abuz mon maistre,
Pour moy hors de ce penser mectre,
Auquel n'y a aulcun remeide qui m'aide,
Dictez moy s'il y a remede,
Nen quelle euvre me fault ouvrer,
Pour povoir mon temps recouvrer,
Puis que soubz vous perdu le voy,
Où tout desesperé m'en voy.

Abuz.

Pouvre Abuzé qui demande comment
Ton temps perdu recouvrer te feroye,
Je te respons que veritablement
Moy ny aultruy n'y seauroit trouver voye.
Se ton erreur et follie congnoye
Ton corps humain, par deffaulte de sens,
Requiers à Dieu qu'à ton estat pourvoye :
Aultre moyen ou remede je n'y sens.

Si le temps pers, un autre le remeuvre[1];
Si tu le quiers, un aultre l'a trouvay;
Quant folioys, ung aultre en science euvre,

[1] *Remeuvre*, regagne.

Quant plus ne l'as, aultruy l'a recouvré;
Qui a le temps doibt estre bien gardé,
Et qui ne l'a, à l'avoir painne meete.
Mais trop tart as à ton faiet regardé,
Dont tu parçois ta plaisanee deffaicte.

Et si tu veulx la verité seavoir,
Si aultre ou moy à ee te secourra,
Tu peulx aler par devers la Court veoir
Quel reconfort sur ee eas te donra;
Car, s'il eschiet, quant elle te verra
Et congnoistra ton serviee et tes euvres,
A l'aventure elle te pourvoyrra
Presupposé que ton temps ne remeuvres.

Si me partis et à chemin me mis,
Pensant au temps que follement perdoye,
Et regrettant mes parens et amis
Qu'au temps passé eroire ne les voulloye,
Car Folle Amour soubz qui en court volloye,
M'avoit conduit, dollant et esperdu,
Et Foleuider de la Court la grant voye,
Où follement estoit mon temps perdu.

Quant j'euz euidemment congneu que à la reeouvranee de mon temps perdu n'y avoit nul autre remede, me tiray devers la Court et luy ditz tres piteusement:

Madame et maistresse chiere,
Où jadis trop abusé fuz,
En quoy est tournée la chiere,
Qui de vous premiere reeeuz?
Que sont vos biaulx motz devenuz,
Par lesquelz o vous me tenoye

Par Follebonbance et Abuz,
Avec qui en vain m'esbatoye?

Où sont les biens et les largesses
Qu'en moy debvoient estre assises;
Où sont les dons et les promesses
Que tant de fois m'avez promises?
Sont les faintes en oubli mises,
Soubz quoy vous m'avez amusé,
Par vos euvres et vos faintises,
Le pouvre servant abusé.

Or tant que je vous ay servy
Et creu vostre simple parolle,
Et que je me suis asservy
A actendre le tour du rolle,
Faut il que Abuz me conterolle,
Tant que de vous pouvre serf ysse,
Et si ay par bonbance folle
Perdu mon temps et mon service?

Pouvreté a sur moy tendu
Son filet, pour prendre et deffaire
Le servant qui s'est actendu
Aux biens que vous luy devez faire.
En quoy ay je tant peu meffaire,
Qu'à vous ne suis venu à temps,
Pour à mon loyer satisfaire,
Sans qu'ainsi perdisse mon temps.

Quant orez pensé au despart du
Serf asservy en vous servant,
J'ay apperceu le temps perdu
Du tres pouvre Abusé servant.

Dug chascun qui c'est asservant
Pour vous en cest estat servir,
Doibt mectre ce qu'est desservant
Hors doubte d'ung tel desservir.

Et si faire je ne l'ay sceu,
Et ay creu ce que vous me distes,
Et me suis du tout actendu
Aux promesses que me promistes,
Madame, quant vous vous soubzmistes
A moy garder de mandier,
Puys que de vous vous y offristes,
Ny devez vous remedier?

La Court.

Pouvre abusé et descongneu,
A quoy veulx tu que remedie?
N'as tu tout mon estat congneu?
Que fault il plus que je t'en die?
T'ay je nulle chose escondie[1]
Que m'ayez en temps demandée?
Dessers je que nul ne mauldie
Si ta char n'y est amendée?

A quelz tours penses tu que serve
Les servans à moy asservis?
Ne que me chault il qui les serve,
Ou s'ilz sont bien ou mal servis,
Si par Abuz sont desservis

[1] *Escondie*, refusée.

Par trop avoir en moy fiance
Du bien de quoy sont desservis,
La figure en ont pour deffiance?

De les avertir ne m'enpesche,
Mais de promectre tant qu'on veult.
L'un si appouvrist, l'autre y pesche
En richesse, et fait ce qu'il peult;
L'un se plainct, l'autre se deust;
L'un y laisse, l'autre en emporte.
Jamais la Court aultre bruit n'eust;
A ung chascun je m'en rapporte.

Croyz tu que puisse à tous entendre
De ceulx qui ont neccessité,
Ou à ceulx qui pevent actendre,
Ou qui sont en mandicité?
En moins d'un benedicite,
Ce que j'auray promis oublie;
Fait d'homme non sollicité
Ne vault à la court une oublie.

Plus est à mon portunité,
Sans avoir doubte, descondire
Servant plain d'importunité,
Que c'il qui ne m'ose rien dire.
Doys je les offices eslire,
Pour les beaulx yeulx de mes servans?
Non, non, il fault prier de tire
Quant on est en lieu et en temps.

Plusieurs sont à moy amusez,
En l'estat où vous vous voyez,
Et ont soubz moy leurs jours usez;

Puis les ay ainsi envoyez.
Si Abuz les a desvoyez,
Dont pouvreté vers eulx s'encline,
Ceulx sont en promesse payez
Et du brouet de ma cuisine.

Prens en gré comme ta fortune
Et ta follye te conduyt
Souvent tourne en bas, et fortune,
Cil qui soubz elle se desduyt.
Si Folcuider t'a ainsi duyt
Comme non garny de science,
Pas ne es seul à qui il ennuyt;
Si prens ton mal en pascience.

L'Abuzé.

Et madame, que deviendra
Le pouvre qui vous a servie?
Chascun qui ainsi le verra
Aura de s'en mocquer envye.
Au moins donnez moy, je vous prie,
Pour le temps qu'ay perdu et pers,
La provision de ma vie
En recompensant mes depers [1].

La Court.

Si tu y puis vivre si y vis,

[1] *Depers*, pertes.

Disant à toy et à tes faiz:
Faiz compte que tel riche y vis
Qui s'en yra comme tu faiz.
Ceulx qu'en moy servant se sont faiz
Sont mirouers à telz gens qu'à toy.
Si par Foleuider es deffaiz,
N'en blasme que ton fol chastoy.

L'Abuzé.

Quel chastoy voulez vous que preigne
Aultre que ceulx de la maison?
Quel sens voulez vous que j'apreigne?
Pas ne respondez en raison.
Je vous ay, chascune saison,
Crainte et doubtée plus que rien;
Puis me pars sans provision
Et ne me faictez aulcun bien.

La Court.

Si Abuz ton prouffit efface,
Riens n'y prouffittent tes langaiges.
Quel bien veulx tu que je te face?
Assez parçois et n'es pas saiges,
Si à moy te plains de tes gaiges.
Ne t'atens que je te sequeure[1];
Pluseurs y perdent leurs messaiges,
S'ilz n'y viennent de meilleur heure.

[1] *Sequeure*, secoure.

L'Abuzé.

Helas! madame, et se on me doit
Les jours qu'avec vous ay esté,
Veu les biens qu'on me promectoit,
Quant en service feuz bouté,
Ne seroit ce grant charité,
Si par vous y estoit pourveu,
Et que feusse recompensé
Du temps que soubz vous ay perdu?

La Court.

Si tu l'as perdu, si le quiers
En aultre lieu, car nullement
De ton temps de toy ne m'enquiers:
Croire le puis certainement.
Si tu eusses fait saigement
Ton fait, j'en eusse esté bien lye,
Et si tu l'as fait follement,
Je m'en rapporte à ta follye.

L'Abuzé.

Bien scay que je icy follyé,
Quant j'ay soubz umbre de promesses
Mon corps à vous servir lyé,
En actendant vos grans largesses.
Tous les tresors et les richesses,
Qu'on me peult de vous reprouchier,

Ne sont fors abus et simplesses
Pour les amusez, chastier

La Court.

Ne me charge de ta follye
Et congnois ton gouvernement;
Si ta science t'est faillye,
En toy en soit le pensement.
Tu as veu quant, où et commant
Despars à mes servans des biens,
Et s'il t'en est prins follement,
Que me chault il si tu n'as riens?

L'Abuzé.

Las, madame, a vous oublié
Les services que vous ay faiz,
Et comment me suis employé
Pour vous et en ditz et en faiz?
Les voyages que j'ay parfaiz,
Les painnes que pour vous ay prinses,
En sont les guerdons ja desfaiz
Et les dessertes non comprinses.

La Court.

Si aulcun service m'as fait,
A toy mercier ne m'oppose.
Si soyez content, et de fait
Brief tu n'en auras aultre chose.

Avec ta pensée compose
Que en la composicion
Plainnement le reffuz suppose
De ceste proposicion.

L'Abuzé.

Helaz! et les grans diligences
En quoy souvent je vous servoye,
Dont voyez les experiences.
Quant aulcune chose entendoye
Que vouliez, si je n'estoye
Le premier, jamais n'estoye aise
De la peinne que je y prennoye :
Vous souviengne mais qu'il vous plaise.

La Court.

Que me chault il qui coure ou saille,
Ou qui plus s'en avancera?
Doubte n'ay qu'à serviteur faille;
Pour ung cent on en trouvera.
Si l'ung reculle, l'aultre yra ;
Plus heureux qui plus s'avance;
Si est bon à qui y sera
D'avoir à son cas actrempence [1].

Troys choses sont soubz moy la Court,
Qui bien servent par une espace ;

[1] *Actrempence*, vigilance.

Mais quant l'euvre vers la fin court,
En mocquerie tourne et passe;
L'une est rapporter par fallace;
L'aultre le fait de flaterie;
L'autre qui tout honneur efface
Est l'estat de macquerelerie.

Tous flateurs qui scevent flater
Et venir corner à l'oreille,
Et en flatant faire semoler [1]
De chose commune merveille,
Posé que la court s'appareille
A les oyr pour une espace,
Souvent en ce leur appareille
Ung bon conflit en passe passe.

Du segond point qu'en rapportant
Tel fait à cil qui s'y deporte,
Tel si est souvent deportant
Qu'en fin peu d'honneur en emporte.
Pour ung temps lui prestons la porte,
Pour veoir de quoy servir il scet,
Mais enfin son maleur emporte
Qu'ay veu faire à plus de sept.

De l'aultre point rien dire n'ose,
Tant à Dieu et aux bons desplait,
Tant est villain que je suppose,
Que nul qui vaille ne s'y mect.
Et si aulcun s'en entremect,
Garde bien comment il s'y boute,

[1] *Semoler*, sembler.

Car souvent cil pour qui le fait,
Le premier le hait et deboute.

L'Abuzé.

Helas! et je prens sur mon ame
Que je vous ay esté servant
Aussi honnestement, madame,
Que fist jamais pouvre servant,
Car oncques jour de mon vivant,
Ne jour ouvrant ne jour de feste,
Ne me feuz pour ung occupant
Si non en toute chose honneste.

La Court.

Pour toy seul ne le dis je pas,
Mais c'est comme je me devise,
Tel tient sa vie par compas
Qui n'ataint toujours où il vise;
Et de ces troys poins je t'avise;
Le fait peut estre ne t'a touché;
En commun le dis si advisé
Au cas celluy à qui il touche.

L'Abuzé.

Helas! mon cas plus me touchast,
Qui y voulsist remede mectre
Et qui ma desserte couchast,
Comme on le m'a voulu promectre,
Quant premier le voulz entremeptre

A vous servir pour mieulx avoir
Ce à quoy vous voulez soubzmeetre :
Acquittez en vostre devoir.

La Court.

Le debvoir que j'entens en faire
En est fait, je le te promeetz.
Tousiours seroit chose à reffaire
Et pourtant n'en parle jamais,
Quant en service tu te meetz,
Et les aultres qui s'en devisent,
N'entendent pas de court les meetz,
Dont sert ceulx qui tart y advisent.

L'Abuzé.

Bien ay cause d'en deviser,
Et tres matte et piteuse chiere,
Pour vous servir comme adviser,
Porte ma devise bien chiere.
Bien pert qu'estez subtille archiere,
Quant sur eulx gettez vostre trait,
Sans creneau, lucarne, narchiere[1]
Qu'Abuz à vous servir actrait.

La Court.

Ne te soussie qui me serve,

[1] *Narchiere*, ni meurtrière.

Ne ou suis archiere ou archier;
Mal ne ditz de nul que j'asserve;
Si ne veulx ne me viens cherchier;
Si mon service treuves chier,
Chastie toy et ta science,
Et ne pense qu'à Dieu prier
Qui te doint bonne pascience.

L'Abuzé.

Fault il doncques que je me parte
De vous en l'estat que je suis,
Sans que nul bien on me departe,
Quant mon temps recouvrer ne puis?
Souviengne vous que jours et nuitz
Vous ay servy à mon povoir,
Et puys me boutez de vostre huys
Dehors, sans aulcun bien avoir.

La Court.

Avoir aveugle la personne
A veoir seullement où il est;
Avoir est mis où je l'ordonne;
Avoir en peut qui heureux est;
A veoir ne scet on pas que c'est;
Avoir le veult qui ne l'a pas;
Qu'avoir le quiert son temps y mest
De meilleur heure que tu n'as.

L'Abuzé.

Il m'est doncques neccessité,

Qu'ainsi de vostre hostel m'en aille
Mandiant en mendicité,
Querant aux portes qui en baille.
Chascun qu'à vous servir travaille,
Se peult mirer en ceste vie,
Où fault que pouvreté m'assaille
Pour vous avoir à gré servie.

Veez là commant mon temps perdy;
Veez là commant on me deboute;
Veez là commant je m'atendy
Au mot qui par trop chier me couste.
Si pense bien qui nous escoute;
Si aulcuns y ont avantaige,
Cent s'en plaingnent, et somme toute
Brouet de court n'est heritaige.

Or as oy le commancement de ma tres grande follie, si te vueil le surplus compter, sur quoy tu dois scavoir que apres mon jolis temps perdu me pensoye souvent trouver entre les aultres compaignies ja par avant de moy hantées; mais de si loing que j'estoye de eulx apperceu, j'estoye d'eulx du tout debouté: si me fut force apprendre à servir ceulx qui devant avoient esté mes compaignons. Et estoye en telle maniere rebouté tant à la ville que à la Court, que je demouray en peu d'espace quasy comme homme abandonné, et en ceste mendicité poursuivoie tousiours les generaulx le chappeau soubz le bras et le bonnet entre les mains, et ne scavoye aucun trouver qui à moy aider se aprestast. Si m'en vins à ceste matiere à Abuz prendre le conseil, lequel me dist une tres gente auctorité ja d'assez de gens entendue; mais premier me dist que veu et congneu la neccessité en quoy à celle heure j'estoye moult pouvrement habitué, et hors de grace de la Court, que bien à malle painne je seroye d'elle escouté, car comme me dist lors en son auctorité tres gente:

Vielz anges et vielz braconniers,
Vielz herauIx et vielz menestriers,
Vielz chevaulx et congneux levriers,
Vielz sergens, pouvres serviteurs,
N'ont gueres l'amour des seigneurs.

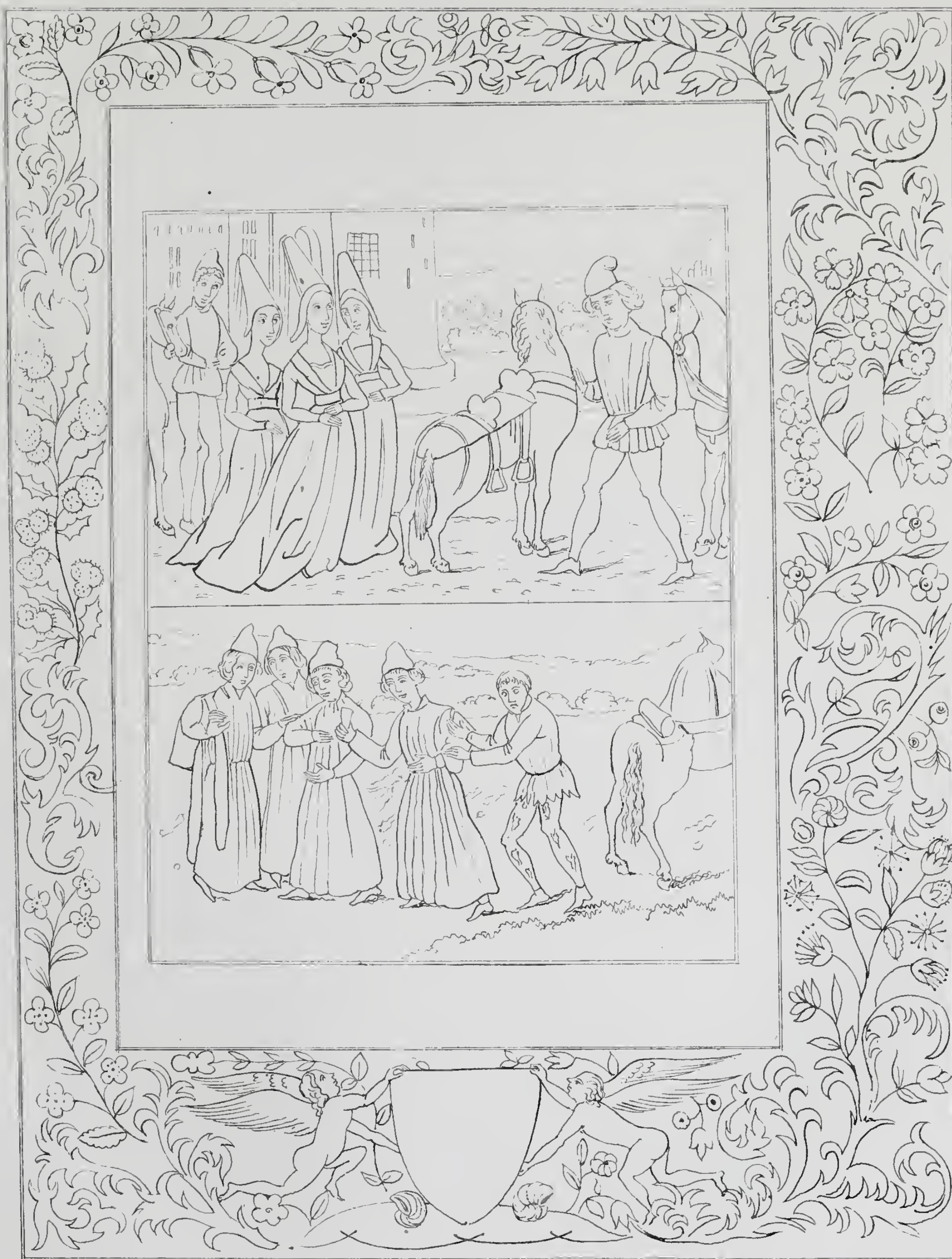
Abuz.

Si te convient, me dist Abuz,
Avoir à ton frain à rongier
Les folz honneurs que tu as veuz
Et entonnez trop de legier,
En considerant le dangier
Où est ta personne venue,
Preste à soy couchier sans mengier,
Et faire logeis de la rue.

Car remede autre, je ne scay
N'a nulle de tes adventures,
Sinon que tu faces essay,
Et en cest estat t'aventures
D'avoir d'aucunes creatures,
La grace de parler pour toy
Et mectre ton faict par cedulles:
Aultre remede je n'y voy.

L'Abuzé.

Si me prins à mectre en escript mon pouvre cas, et de rechief m'en vins devers madame la Court, pour ma requeste luy bailler. Et ainsi que cheminoye pour cuider à elle parler, je mis chevaulx et hacquenées, bahuz, malles et chariotz, et de l'ostel toute la suitte, qui dessus les champs



L'Abuzé en court.

Le roi René pinx. P. Hawke del. Lith. Cornier et Duchesne

se mectoient. Si demanday à l'ung de ceulx qui avecques moy se daignerent arrester où aloit tout ce chariage. Si me fut d'icelluy respondu, que la Court aloit à l'esbat, et ne savoit on de son retour la verité. Si me pensoit à approucher d'elle, affin de luy presenter mon cas. Mais d'elle approucher ne povoie pour la presse qui entour d'elle estoit, et combien que espace eust eu de moy lors escouter, si faignoit elle, quant me veoit d'elle approucher, avoir tousjours assez à faire. Si cuiday à ceste heure bailler ma supplicacion à aulcun qui la presentast, mais de chascun estoie reffusé, comme en ceste ystoire te monstre.

Comment l'Abuzé poursuit les generaulx :

Regarde comme poursuivoye
Les generaux, pouvre et meschans;
Regarde comme je suivoye
A ceste heure là les gallans;
Voy comme estoye humilians
Ma personne pour secours querre,
Le bonnet entre mes mains tenans
Et le genoil aupres de terre.

Voy si j'estoye gracieux
Et piteux, actendant salaire;
Voy si j'estoye bien songneux
De povoir à chascun complaire;
Voy commant me debvoit lors plaire
Cest adieu si soubdain et court;
Voy ce tres piteux exemplaire
Mirouer aux serviteurs de court.

Or, puisque fut ce bruit passé, et madame la Court partye, ne savoye plus que faire, de demourer et d'aler après. A ung maistre d'ostel, m'en vins demander que j'avoye à faire, et luy diz que sans argent estoye

demouré, lequel me dist que, par le commandement de la Court, avoit esté un aultre mis en mon lieu et en mon office, si à l'eure ne m'y trouvoye.

Si prins ung baston en ma main,
Et m'en alay apres le train,
Sans argent, sans cheval, sans paige,
Sans secours, sans nul avantaige,
En quoy je me peusse asseurer,
Comme tu me vois cheminer.

Or, voy l'estat en quoy chemine,
Où chemina le damoiseau.
Voy si faisoye bonne mine
Qui lors eust tiré le rideau;
Voy à mon costé le fardeau
Qu'à porter fault que me desporte,
Qui est du tresor le monceau
Que pouvre serf de court emporte.

Or, cheminay en celle painne et travail, continuant celluy voyage, ouquel chemin me print une maladie, estant en ung pouvre logeis, dont ne peuz celluy jour ensuir la compaignie; si demouray tout esgaré. Et mon hoste, lequel assez pouvre estoit et qui n'avoit cause, voulenté, ne de quoy peust me soustenir, ne querir mes neccessités, me dist que je advisasse pour moy ung aultre logeis. Et je luy priay que pour celle nuyt seullement me voulsist chieulx luy hebergier, et que le lendemain me pourverroye, et ainsi fut content de faire. Or ne me feust de mengier demandé, que la nuitée me fut table, et de souspirs je feiz viande, et de mes larmes le breuvaige, et de mes genoulx la touaille [1], et de la paroy mon chevet. Et en ung coing de la maison me prins à bouter la nuyt,

[1] *Touaille*, nappe.

oultre de laquelle comme à demy me vint une ancienne dame qui Congnoissance avoit nom. Et celle à moy se devisa, en me ramenant au devant toute la perte de mon temps et les promesses de la Court, avecques les exemples, mon maistre et la reigle de mes parens, et comment j'avoye oublié la doctrine de mon bon maistre pour les vaynnes parolles de Abuz, et la seureté de la vie et reigle de mes amis, pour lescherie de la court, et comment en lieu d'avoir multiplié mon sens, je avoye le mien temps perdu; et tant bien me mist au devant les parolles de mon bon maistre contenans : que nul bon commencement ne moyen raisonnable n'estoyent de nulle valeur, si la fin n'y correspondoit; si apperceus que assez estoit ou approuchoit d'estre la fin de mauvaise vie contraire à mon commencement. Et apres que dame Congnoissance m'eust mis tous ces points au devant, me demanda de ma richesse et de quelle chose je avoye à la court prouffité, et combien m'avoient valu ses grandes et belles promesses. Et lors me prins à penser à ce que m'avoit esté dit du Temps que j'avoye perdu : estoit que plustost seroyent les promesses de court tournées en herbes, que toutes vrayes. Et apres celluy pensement, monstray à dame Congnoissance le fardeau que à mon col portoye, ouquel estoit enveloppé le tresor que aquesté avoye ou service de dame la Court; si fut par Congnoissance ouvert, et n'y trouva sinon

Dons en papiers et promesses en lectres,
Seaulx pendans aux passés mandemens,
Motz affectiez, fains semblans, faulx sermens,
Dires de court passés par mains de maistres.

Et quant madame Congnoissance eust ceste paye regardée, se print à moy habandonner et dire adieu piteusement, comme de mon cas esbahye, et, voyant son desportement, luy requis que avecques moy demourast. A quoy me respondist et dist : Que puisqu'elle estoit si tard à mon secours venue, que ja prouffit ne me feroit, et que de sa congnoissance ou ayde ny povoye multiplier, sinon en lamentacions. Si me bailla une sienne parente, qui assez petit me plaisoit et me fut de la prendre force et avoit

à nom Pascience. Si la prins, lors voulsisse ou non, et luy contay de mes besoingnes. Et comme à elle devisoye, Abuz me vint veoir et me dist :

Abuz.

Nostre maistre, où est Folle Amour,
Vostre mignaulde, gente et belle,
Qu'avez ensuyvy nuyt et jour,
Per vostre serment, où est elle?
J'ay ung peu à parler à elle,
Pour de son prouffit l'advertir;
Si vous prye que nul ne la scelle,
Et que la me faciez venir.

L'Abuzé.

Las! Abuz, me demandez vous
De Folle Amour aulcune chose;
Par elle suis bien au dessoubz,
A ses follies je m'opose;
Avec Pascience repose,
Que par Congnoissance me vient,
Et à mendicité compose:
De Folle Amour ne me souvient.

Abuz.

Et Folcuider, vostre mignon,
Où est il, qu'est il devenu?
Il estoit si franc compaignon,
N'est il avecques vous venu?

Vous est il si mal advenu
Qu'il vous a fallu esloingnier
De luy, qu'avez tant soustenu;
Comment l'avez vous peu laisser?

L'Abuzé.

De Folcuider n'ay souvenance;
Sur Dieu et sur ma conscience,
Plus ne l'ay en mon ordonnance.
Ne scay c'est follye ou science;
Folcuider n'a plus d'audience
En nulz estats autour de moy.
J'ay pour luy prinse Pascience;
Folcuider plus je ne congnoy.

Abuz.

Et Follebonbance sa femme,
L'avous tousiours entretenue?
Où est elle?

L'Abuzé.

Par mon baptesme,
Je ne scay qu'elle est devenue.

Abuz.

Est Follebonbance perdue
D'avecques vous; c'est un grant fait!

L'Abuzé.

Je l'ay bien autrefoyz congneue,
Mais maintenant ne scay que c'est.

Abuz.

Quant au Temps ne povez venir,
Qu'avez perdu par negligence,
Qu'avez vous pour vous soustenir
Avecques vous?

L'Abuzé.

J'ay pascience.

Abuz.

Touchant les promesses de court,
En guerdon et en recompense,
Qu'avez vous qui vous secourt
Par vostre foy?

L'Abuzé.

J'ai pascience

Abuz.

Et pour vostre painne et salaire,

Y a il aulcun qui y pense?
Pour à voz loyers satisfaire,
Qui avez vous?

L'Abuzé.

J'ay pascience.

Abuz.

Et pour les paines et travaulx,
Où avez mis corps et science,
Et despens de gens et chevaulx,
Qu'emportez vous?

L'Abuzé.

J'ay pascience.

Abuz.

Et pour vostre provision,
Veu que fin à vos jours commence,
Qu'avez vous pour tauxacion,
Pouvre Abuzé?

L'Abuzé.

J'ay pascience.

Abuz.

Puisque aultre chose de responce n'avez de madame la Court, et ainsi prenez pascience, comme j'entens que force vous est, je me vueil de vous despartir, et, à mon despartement, donner ceste belle devise en signe de tout payement pour les plaisirs que faiz m'avez, car plusieurs aultres que vous ont esté de ceste belle livrée bien legierement contentez. Si la vueillez prendre bien en gré. Et lors me bailla une robe moult legiere, demye blanche et demye violée, que vestiz, et puis se partist, et sans dire adieu me laissa.

Or, aproucha assez le jour, et quant sa lueur resplendit jusques en la place où j'estoye, appellerent à la porte de mon logeis deux assez desplaisantes vielles; l'une nommée Pouvreté, et l'aultre avoit nom Maladie, et estoit Abuz avecques elles. Si parla Pouvreté et dist à l'oste qui logié m'avoit :

Comment Pouvreté parle à l'oste de l'Abuzé :

Où est le pouvre homme Abuzé
Soubz promesse par court servir?
Où est le fol qui amusé
S'est pour oyr souvent mentir?
Dictez luy qu'Abuz fait venir
A son logeis icy aval
Pouvreté, qui le vient querir
Pour le mener à l'ospital.

Avecques Maladie ma seur,
Qui acquite sa conscience
Et est tres joyeuse en son cueur,
Qu'il a bien prinse en pascience.

Dictez qu'à cheminer commence,
En en lieu de mulle ou cheval,
Je luy aporte une potence
Pour le mener à l'ospital.

L'Oste de l'Abuzé.

Si le vous vaiz faire venir;
Il me tarde qu'on ne le voye;
Plus n'ay de quoy le soustenir.
De vostre venue ay grant joye;
En assez pensement j'estoye
Commant, sans luy faire nul mal,
Aulcun ayde je trouveroye
Pour le mener à l'ospital.

L'Oste à l'Abuzé.

Sus, gallant, sus, troussez vos quilles,
Et alez parler vistement,
O trestoutez vos agoubilles
A Pouvreté qui vous actent,
Et Abuz, qui legierement
Vous veullent mener comme voy
Logier pour vostre payement,
A l'ospital de par le roy.

L'Abuzé.

Face Dieu son gré du servant
Qu'en court a follement servy.

Du bien qu'ay esté deservant
Est oultre serviteur servy.
Ung chascun qui est asservi
A poursuir de court le service,
Garde soy d'estre desservi
Du guerdon dont pouvre serf ysse.

Or, vins à la porte de mon logeis ou feuz prins et enmené au lieu ouquel trouvé tu m'as, et en cheminant me tenoit Pouvreté par la manche et me bailla une potance en la main de l'aultre costé. Et Abuz me poursuivoit, moy monstrant par derriere o le doy, et Maladie me tenoit de ses mains la teste. Et en ce point prins pascience et partis, et nous en alasmes au repaire des serviteurs qui ont en court le vent contraire, et qui plus visent à bien servir que à leurs besoingnes. Si vueillez regarder comment je fis et en quel triumphe feuz mené au lieu, ouquel tu me trouvas.

Or, as tu oy et bien veue toute ma vie au long et la verité de mon faict, et comment je fuz mené à l'ospital pour le guerdon de mon service et la rescompence de mon temps perdu? Si vueillez toy et les aultres, qui à lire vous esbattez, mieulx penser et de meilleure heure à vostre fait que je ne feiz; et en ceste actente vous asservez; de laquelle sont peu de saiges personnes au dangier, et pour ce se garde qui se aimera.

EXPLICIT.



L'Abusé en court.

PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

ET

JEUX DE LA TARASQUE.

PROCESSION

DE LA FÊTE-DIEU

ET

JEUX DE LA TARASQUE.

Aussitôt que le Christianisme sorti des catacombes et des arènes, fut monté sur le trône, la pompe des cérémonies païennes s'évanouit. Les images impures de la mythologie furent proscrites à leur tour, et pendant que le royaume de Clovis se formait des débris de l'empire des Césars, la religion du Christ chassant les vieilles idoles, établissait aussi son règne dans le cœur des peuples.

Longtemps, les souvenirs de la vie du Rédempteur restèrent comme une tradition vivante, au milieu des nouveaux Chrétiens; mais, lorsqu'à la mort de Charlemagne, son empire divisé tomba par lambeaux, les nations de l'Occident se trouvèrent assises dans les ténèbres de l'ignorance.

Alors, il fallut rendre visibles aux yeux du peuple les dogmes et les mystères; il fallut, pour ainsi dire, renouveler les signes de la rédemption. Partout, dans la profondeur mystérieuse des basiliques, *l'étoile des Mages* reparut, et l'on vit nos Rois agenouillés pieusement au pied de la crèche, adorer *Jésus enfant*; trois chevaliers les précédaient, portant des coupes dorées et ciselées, où étaient l'or, l'encens et la myrrhe [1].

[1] Continuateur de Nangis, an 1378

L'Église ne célébra plus seulement ses fêtes; elle les représenta. On peut voir encore dans de vieux rituels le texte et les costumes de ces pieuses solennités. Attiré par la pompe des cérémonies nouvelles, le peuple accourut en foule; les fêtes de l'Église furent ses fêtes; bientôt son zèle pour la représentation des mystères alla si loin, que l'enceinte des temples ne put suffire aux élans de sa foi.

Alors parurent ces *Confrères de la Passion*, auxquels le roi Charles VI permettait par ses lettres de charte du 4 décembre 1402 : « de jouer quelque mystère que « ce fust, soit de la dicte Passion et Résurrection, ou autre quelconque, tant de « saincts comme de sainctes. »

Le premier mystère représenté avec éclat, le fut en l'honneur de la délivrance du roi René, en 1437. Son fidèle ami Conrard Bayer, évêque de Metz, fit jouer avec une grande magnificence le *mystère de la Passion.*

Un chroniqueur contemporain nous en a laissé de curieux détails :

« Et fut Dieu un sire appelé seigneur Nicolle, de Neufchastel en Lorraine, lequel « étoit curé de Sainct Victour de Metz, lequel fust presque mort sur la croix, s'il « n'avoit esté secouru...

« Et un autre prestre qui s'appeloit messire Jean de Nicey, fut Judas, lequel fut « presque mort en pendant, car le cuer lui faillit et fut bien hastivement despendu...

« Et estoit la bouche d'enfer très bien faite, car elle ouvroit et clooit (fermait), « quant les dyables y vouloieut entrer et issir. »

Sorti à peine des prisons du duc de Bourgogne, René ne put assister à cette fête, où se pressa toute la noblesse de Lorraine.

Trente années de guerre et de combats se succédèrent ensuite dans la vie du bon roi; mais sitôt qu'il put reposer sa tête blanchie, moins par le temps que par les malheurs, il vint en Anjou. « Là, dit Jean Bouchet en ses annales d'Aquitaine, « le roi de Sicile composa plusieurs rondeaux, ballades et *mystères.* » Comme tant d'autres ouvrages du royal poète, ces mystères ne nous sont pas parvenus.

Nous devons dire pourtant quelques mots de ceux qui ont été composés ou joués sous ses auspices.

Parmi les mystères conservés aux manuscrits de la Bibliothèque royale, se trouve encore celui du *Roi Advenir.*

L'auteur dit dans le prologue :

« ...Il est vrai que le noble roy
René, que Dieu veuille garder,
Fist mettre en faict par arroy (ordre),
En prose pour le regarder,
S'advisa pour plus augmenter
La vie du roy Advenir,
Que ung mystère en fust ouvré,
Pour jouer au temps à venir.
Lors pour expédier ce faict,
Quoique bien eust trouvé meilleur,
Luy ayant au vouloir parfaict,
Il appela ung sien varlet
De chambre nommé le Prieur,
En luy commandant de l'ouvrer... »

Le fonds de la pièce est tiré d'un ouvrage de saint Jean Damascène, intitulé : *Histoire de Josaphat, fils d'Avennir, roi des Indes et de Barlaam.*

Le manuscrit de ce mystère se trouve à la Bibliothèque royale : il est en deux journées et compte plus de dix mille vers. On y remarque plus de style et d'invention que dans la plupart des pièces du quinzième siècle; quelques scènes ingénieuses font deviner l'inspiration du bon roi.

Parmi les autres mystères composés sous ses yeux, on peut citer encore les *Actes des Apôtres*, par les deux Greban, dont le roi de Sicile était le protecteur. Ce mystère fut représenté à Angers et au Mans[1], et passait pour un des mieux versifiés.

René se trouvant à Aix au mois d'août 1476, y fit jouer devant toute sa cour réunie, la *Moralité de l'homme mondain*, à 82 personnages. Elle est attribuée à Simon Bourgoing, qui devint plus tard valet de chambre du roi Louis XII. Suivant le registre de la dépense de René, cité par M. de Villeneuve, il n'en coûta que deux florins pour les habits des acteurs : ce qui prouve que les personnages

[1] Les deux Grebans, au bien raisonnant style,
Les deux Grebans ont le Mans honoré. (*Clément Marot.*)

ayant été remplis par des seigneurs de la cour, ils firent eux-mêmes les frais de leurs costumes.

Le mystère de la *Résurrection*, composé par Jean Michel, fut aussi joué devant René. On l'a imprimé avec des notes curieuses, qui nous font connaître comment il devait être représenté.

Tous ces mystères et *moralités* devinrent tellement en honneur, que bientôt on ne célébra plus de tournois, de fêtes et cérémonies profanes, sans y faire entrer des *intermèdes*, empruntés souvent aux pièces les plus en vogue. On alla jusqu'à les jouer, comme *entremets*, dans l'intervalle des festins, à la grande joie des convives.

Mais le bon roi n'oublia pas la pensée qui avait inspiré la représentation des mystères : il s'ingénia pieusement à les rapprocher des fêtes de l'Église, pour rendre aux cérémonies saintes leur prestige et leur influence sur la foi des peuples; et il institua en 1474 à Aix, les *jeux de la Fête-Dieu*.

Avant d'entreprendre la relation de ces jeux célèbres, nous devons dire à quelle source il en avait puisé la première idée.

Pendant son séjour à Angers, le roi de Sicile y avait assisté plus d'une fois à la *procession du Sacre*, et avait restauré dans tout son éclat cette antique cérémonie, qui chaque année attirait dans la capitale de l'Anjou une affluence merveilleuse.

Le P. Grégoire de Valence et d'autres écrivains ecclésiastiques ont avancé sans preuves que, dès le temps de Bérenger, la procession du Saint-Sacrement se fit à Angers, en expiation de son hérésie; mais cette opinion n'est pas admise par les auteurs angevins[1]. L'institution de la *Fête-Dieu* remonte, comme tout le monde sait, au pape Urbain IV.

« Nous avons cru qu'il était juste de consacrer un certain jour à la fête de ce « grand sacrement, afin que les peuples fidèles s'assemblent en foule ce jour-là, « dans les églises, et que les clercs comme les laïcs chantent joyeusement des « cantiques de louanges, en célébrant une si grande fête. » (Bulle *transiturus* datée d'Orviette, le 8 septembre 1264.)

Mais la procession du Saint-Sacrement est postérieure à l'institution de la fête.

[1] Claude Ménard, *Plainte apologétique* pour monseigneur l'évêque d'Angers, au sujet de la procession du Sacre, 1625. — Eveillon, *Réponse* du chapitre d'Angers, 1626.

La bulle d'Urbain n'en dit pas un mot, et les auteurs les plus érudits ne peuvent citer aucun exemple de cette procession avant l'année 1323[1].

Quelle que soit l'époque où commença la procession du Sacre à Angers, elle était déjà célèbre avant le roi René. Nous ignorons ce qu'elle fut sous le règne de ce prince. La plus ancienne relation qui nous en reste, se trouve dans un *Cérémonial* manuscrit de 1692, conservé à la bibliothèque de l'évêché d'Angers.

Cette relation est encore inédite, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en la mettant sous leurs yeux avec quelque détail. Nous l'offrons comme un curieux tableau de la société civile et religieuse du dix-septième siècle.

MARCHE

De la procession du Sacre.

Le son de primes fini, on sonne cinq fois *Guillaume* à branle, en laissant un quart-d'heure entre chaque son : c'est le signal du départ des *grosses torches*.

On appelle ainsi des petits théâtres portatifs, formés par quatre colonnes qui supportent un baldaquin surmonté de cierges. Les personnages sont en cire et représentent des scènes tirées de l'ancien ou du nouveau testament. Ces grosses torches au nombre de douze, reposent sur des *ettablis* à roulettes : il faut au moins quatorze à seize hommes pour porter les plus pesantes. Ce sont de véritables mystères ambulants.

1er ordre.

A six heures précises du matin, le juge de police en robe, fait partir les douze grosses torches dans l'ordre suivant :

[1] J.-B. Thiers, *Traité* de l'exposition du Saint-Sacrement, tome I, p. 223.

Torche des boulangers.
Id. des savetiers.
Id. des gantiers.
Id. des corroyeurs.
Id. des tanneurs.
Id. des poissonniers.

Torche des bateliers.
Id. des portefaix.
Id. des cordiers.
Id. des selliers.
Id. des cordonniers.
Id. des bouchers.

Les grosses torches se suivent à un demi-quart d'heure de distance.

2me *ordre.*

Après la torche des bouchers, marche seul le *Crieur de patenostres*, qui porte un chapelet au cou en forme de bandoulière, et au bout de sa torche une clochette, qu'il fait de temps en temps sonner.

Ensuite et toujours sur deux rangs, viennent les porte-faix et maistres de harnois, ferreurs et filassiers, tissiers et bateliers, nautonniers et vinaigriers, savetiers et carreleurs en cuir, cloutiers et monniers, selliers et tonnelliers, chandelliers et verriers.

3me *ordre.*

Terrasseurs et blanchisseurs, massons et tailleurs de pierres, charpentiers et couvreurs d'ardoises, tourneurs et rouettiers, menuisiers et bahuttiers, coffretiers et vitriers, plombeux et peintres.

4me *ordre.*

Les maréchaux ferrans et épronniers, maréchaux d'œuvres blanches et charrons, arquebusiers et armuriers, horlogeurs et serruriers, gâiniers et coutelliers, fourbisseurs d'épées et pintiers.

5me *ordre.*

Les bonnetiers et chappeliers, parcheminiers et mégissiers, gantiers et conroyeurs, seilliers et panniers, escardeurs et raquetiers, drapiers drapans et tondeurs, tanneurs et cordonniers, toilliers et blanchisseurs de toiles, tailleurs d'habits et conturiers, frippiers et revendeurs, peletiers et brodeurs.

6me *ordre.*

Les poulalliers et cuisiniers, rôtisseurs et bouchers de la petite boucherie.

Les poissonniers et les pêcheurs de Reculée, dont le doyen précédé de trois ménétriers porte un cierge énorme, où saint Pierre était représenté en cire avec ses vêtements pontificaux, un filet à la main. Nous avons déjà parlé dans la *Biographie* de ce privilége accordé aux pêcheurs de Reculée, par le bon *roi des Gardons*. Après la procession la torche des pêcheurs est déposée dans l'église de la Trinité, et reste là toute l'année, suspendue à la voûte devant le jubé.

Après les pêcheurs viennent les boulangers et cabarettiers, hostelliers et pâtissiers, bouchers de la grande boucherie et barbiers.

7me *ordre.*

Le corps des marchands, les orfaivres et ciergiers, apothicaires et droguistes, chirurgiens et quincailleurs, boutonniers et poilliers.

MM. les administrateurs des hospitaux, MM. du corps de la Monnoye, les juges et consuls des marchands, en robes de cérémonie.

8me *ordre.*

Suivent les notaires en robes d'avocats, la queue portée par leurs clercs; MM. de la Bazoche, « qu'on nomme Bazochiens et clercs de pratique, ou clercs de velours, qui sont gens pour estre advocats; » les clercs des greffes et greffiers, les avocats et médecins en robes noires, les juges des traites, présidents, lieutenants et élus, les officiers du grenier à sel, avec les présidents, juges, lieutenants, assesseurs et conseillers de la Prévôté; les maire, échevins et officiers du Corps de ville, avec les officiers de la judicature, de la sénéchaussée et siége présidial.

Les Guidons.

Un membre de chaque corps marche le premier, portant au haut de sa torche un guidon, sur lequel est peint le patron ou l'enseigne du corps; ainsi les tailleurs

ont pour patron, la Sainte-Trinité; les cordonniers, saint Crespin; les boulangers, saint Honoré, etc.

Outre ces guidons, marque distinctive de chaque corps, il y en a d'autres séparés des torches, mais toujours surmontés de cierges allumés. Les monniers portent un petit moulin à vent qui tourne, les couvreurs une maisonnette en ardoises surmontée de girouettes, etc. Tous ces guidons sont autant de petits chefs-d'œuvre qui font l'admiration des spectateurs.

Le Présidial est en robes rouges. MM. de la maison de ville marchent précédés de leurs tambours et trompettes. Ils ont tous la tête nue[1] et une torche allumée à la main, ainsi que tous les laïcs de la procession. Ceux de la maison de ville portent attachés à leurs torches, des guidons aux armes de la ville d'Angers. Le Présidial est précédé d'un guidon, sur lequel on a peint la Justice, une balance à la main. Les huissiers, qui accompagnent la Prévôté et le Présidial, portent tous le susdit guidon.

Chaque corps a la symphonie qui lui plaît : elle marche à sa tête jouant des airs mélodieux, composés par le roi René, et qui se sont perdus dans l'orage révolutionnaire.

L'ordre et la marche du clergé.

Après le Présidial, marchent sur deux rangs les capucins, les minimes, les cordeliers, les jacobins, les augustins, les carmes.

Des religieux en dalmatiques et précédés chacun de deux acolytes en aubes, portent la croix de leur ordre.

La communauté (ou paroisse) de la Trinité seule.

Puis à droite et à gauche, toujours sur deux rangs : Saint-Mainbeuf et Saint-Maurille, Saint-Julien et Saint-Pierre, Saint-Jean l'Évangéliste et l'abbaye de Toussaint, Saint-Martin et Saint-Laud.

Toutes ces communautés sont en chapes et leurs porte-croix en dalmatiques,

[1] Le Présidial ayant marché pendant plusieurs années la tête couverte, Louis XIV adressa, le 24 juin 1677, une lettre aux maire et échevins de la ville d'Angers, pour faire cesser cet abus. (*Cérémonial manuscrit de l'église d'Angers.*)

précédés des bedeaux, de deux acolytes en tuniques, une couronne de fleurs sur la tête, et en main leurs chandeliers d'argent avec cierges allumés.

Lesdits porte-croix sont accompagnés d'épistolliers aussi en dalmatiques et manipules, portant les textes évangéliques devant la poitrine.

On ne se sert point de bannières tant pour la cathédrale que pour les autres communautés.

La Cathédrale.

Après le *motet de sortie* chanté sur le jubé à la louange du Saint-Sacrement, le diacre porte-croix *commune* sort de la cathédrale par la grande porte, précédé de deux petits acolytes en tunique et accompagné du petit sous-diacre portant le *beau texte* des Évangiles ; ils marchent tous deux côte à côte.

Suivent, deux à deux, quatre chapelains en chapes, un chœur de psalteurs et quatre officiers. Dix enfants hors d'office, en chappe, tunique et couronne de fleurs, sont adjoints aux psalteurs pour accompagner le chant.

Après les officiers, marchent les deux grands-bedeaux, portant sur leurs robes des tuniques de velours rouge, l'une aux armes de René d'Anjou [1], l'autre aux armes du chapitre de Saint-Maurice. Ils portent sur le bras gauche leurs masses d'argent doré : celle du premier grand-bedeau est surmontée de la statue de saint Maurice; on voit sur celle du second la statue de saint Maurille ressuscitant saint René.

Puis viennent les deux *maires-chapelains* en chasubles, tout comme s'ils allaient célébrer la sainte Messe ; le sous-chantre, les quatre aisles du chantre, le chanoine assistant le chantre, et le chantre en queue, son bonnet sur la tête et son grand bâton à la main.

Après lui, le grand-diacre porte-croix des *fétages* et le grand-épistollier-officier

[1] Lorsque l'Ordre du Croissant fut aboli, René fit don à la Cathédrale de la tunique du hérault de l'Ordre, aux armes de saint Maurice; et, le 31 juillet 1482, il fut ordonné que le premier grand-bedeau la porterait aux grandes fêtes, *en mémoire du bon Roi.*

L'office de premier grand-bedeau ou sergent-bâtonnier a été autrefois bien plus considérable qu'à présent : il était alors possédé par les premiers bourgeois ou avocats de cette ville qui s'en tenaient très honorés.

La création de cet office remonte à l'origine même du Chapitre. Le second grand-bedeau a été créé par lettres-patentes du roi Louis XI, datées du mois de juillet 1474. (*Cérémonial*, liv. I, f° 585.)

avec le *livre de la Jurande*[1]; les deux diacres officiers avec leurs croix précédés des deux grands acolytes en tunique. Ensuite, deux à deux, les quatre aumôniers de l'Evêque, portant sa crosse, sa mître, son livre et son bougeoir.

Aux quatre coins du dais, sont quatre chapelains porte-torches, assistés de quatre chapelains en dalmatiques; et de chaque côté, deux autres chapelains, portant des fallots antiques d'un beau travail.

Devant le dais, deux grands enfants thuriféraires en tuniques; les deux plus anciens chapelains marchent, l'un devant, l'autre derrière.

Au milieu d'eux, porté par le doyen du chapitre et par l'Évêque, s'avance le brancard de velours où repose « cette belle grande custode, recognoissable de si loing qu'on la voit, par sa grandeur et par la forme singulière dont elle est composée: une croix d'or, supportée de deux grands angelots d'argent doré, dans laquelle il y a enchassée une pièce notable de la Croix de Nostre Seigneur, et sur la poincte un beau soleil d'or, contenant la saincte Hostie[2]. »

Deux *dignitez* en dalmatiques servent d'acolytes au chapelain assistant l'Évêque.

Enfin, derrière le dais, quatre anciens chanoines, deux dignitez, quatre appariteurs avec des cierges blancs, et les deux petits bedeaux.

Toute la cathédrale est chapée, à l'exception de ceux qui sont en office comme cy-dessus.

Le juge de police en robe rouge, marche immédiatement après la cathédrale, accompagné de ses officiers en robes noires. Puis, la sénéchaussée ou archers du prévôt, en casaques rouges et mousquets sur l'épaule, le grand-prévôt d'Anjou en tête, tous marchant sur deux rangs.

Aussitôt que le Saint-Sacrement paraît sur le placître de la cathédrale, on sonne le gros *Guillaume*, et toutes les cloches de la ville lui répondent; et la voix des psalteurs se mêle aux sons des instruments, aux roulements des tambours et aux fanfares des trompettes.

[1] Ainsi nommé parce qu'on le présentait aux Rois de France, lorsqu'ils faisaient leur entrée dans l'église d'Angers, et qu'ils prononçaient la formule du serment qui s'y trouve écrite, de conserver à cette église les priviléges accordés par leurs prédécesseurs. (*Inventaire manuscrit du trésor de l'église d'Angers.* Bibliothèque de l'Évêché.)

[2] *Défense du chapitre de l'Églised'Angers contre les calomnies publiées sur le sujet de la procession du Sacre*, 1624, par Eveillon, p. 12.

Toutes les maisons sont ornées de tentures et de guirlandes, les rues jonchées de fleurs et couvertes de grandes toiles pour préserver du soleil ou de la pluie.

A l'approche de son Dieu, la vieille cité a tressailli d'allégresse et semble agenouillée toute entière sur son passage.

Dans cet ordre majestueux, la procession continue sa marche jusqu'à la chapelle du Tertre-Saint-Laurent, dédiée à Notre-Dame.

C'est là qu'au onzième siècle, Bérenger avait élevé sa voix contre le sang de Jésus-Christ. Là, dans *ceste mesme chaire de pierre* où l'archidiacre d'Angers avait proclamé son hérésie, un prêtre renouvelle chaque année l'expiation de la cité, en proclamant le dogme sublime qu'elle avait entendu outrager.

Le sermon fini, les grosses torches partent, et la procession revient à la cathédrale dans le même ordre qu'en allant.

Nous terminerons ici la relation du Sacre d'Angers; elle suffira peut-être pour donner une idée de cette cérémonie célèbre, où, en 1624, « quatre mil habitans portèrent torche à la procession, à la veuë de vingt mil qui n'en portèrent point, et de tant de milliers d'estrangers qui estoient venus pour recevoir edification de la devotion et bel ordre du sacre d'Angers[1]. »

Témoin de cette pompe auguste et de cette merveilleuse affluence, le bon Roi voulut en doter aussi la capitale de la Provence, aussitôt qu'il eut perdu sans retour son cher duché d'Anjou.

En 1774, le fléau de la peste ayant ravagé la ville d'Aix, le chapitre métropolitain, pour fléchir le courroux du ciel, s'engagea, le 21 janvier, à fonder une procession générale et perpétuelle. La piété du vieux Roi s'exalta vivement dans cette cruelle épreuve envoyée à son peuple; et pour accomplir le vœu d'un chapitre dont il était membre, il créa et ordonna lui-même toutes les cérémonies de la Fête-Dieu à Aix.

Les archives de cette ville ayant été pillées en 1590 par le duc de Savoie, on n'a point retrouvé les anciens statuts composés par le bon Roi. Pour la Fête-Dieu d'Aix, comme pour le Sacre d'Angers, nous sommes donc réduits à des relations postérieures; les siècles ont altéré, travesti peut-être, l'institution primitive de ces cérémonies et de ces jeux.

[1] Eveillon. *Défense du chap. d'Angers*, p. 62.

Nous essaierons toutefois d'en donner une description fidèle, d'après les meilleurs historiens de Provence[1], en nous rapprochant le plus possible des anciennes traditions du roi René.

JEUX DE LA FÊTE-DIEU.

1er jour. — Le lundi, fête de la Pentecôte.

Après la messe, on se réunit à l'hôtel de ville, pour nommer le *Prince d'Amour, l'Abbé de la jeunesse* et *le Roi de la Bazoche.* C'était surtout le jour de la Pentecôte qu'on armait des chevaliers.

Le Prince d'amour tenait le premier rang dans la fête. Il avait pour former sa cour, une nombreuse suite d'officiers auxquels il devait des rubans, des cierges et des écharpes. Sa musique était composée de violons, basses, tambours et fifres. Il était tenu de donner des écharpes et des cierges à MM. les consuls et officiers de la ville.

Pour le dédommager un peu de ses énormes dépenses, on lui donnait une indemnité de 800 livres avec le droit de *pelotte*[2] pour toute l'année.

Voici d'après le registre des délibérations du 15 juin 1729, le costume du prince d'Amour : « Un corcet et culottes à la romaine de moire blanche et argent tout unie, le manteau de glacé d'argent tout uni, une paire de bas de soie, et deux paires de souliers avec rubans; le chapeau et plumets; les raintgraves de rubans à l'entour des culottes; la cocarde au chapeau, un nœud d'épée, un bouquet avec des rubans, des gants et un cierge de deux livres. »

Il avait quatre *bâtonniers* dans le costume suivant : « des habits de taffetas, deux paires de souliers, une paire de bas de soie, un chapeau, plumets et cocardes,

[1] Bouche et Papon, *Hist. de Provence.* Pitton, *Hist. de la ville d'Aix.* Nous avons suivi surtout un livre curieux et devenu assez rare, intitulé: *Explication des cérémonies de la Fête-Dieu*, ornée de figures. Aix, 1777 (par les frères Grégoire).

[2] Droit qu'on faisait payer aux veufs et veuves qui se remariaient, comme pour les punir de leur inconstance. Ce droit singulier, confirmé par plusieurs arrêts du parlement d'Aix, s'est conservé jusqu'en 1789. (Bodin, *Recherches historiques.*)

une épée avec les nœuds, quatre écharpes, quatre bâtons, un cierge d'une livre et deux paires de gants. »

Le prince d'Amour, élu au scrutin et quelquefois par acclamation, siégeait au conseil de ville après les consuls et avait voix délibérative.

Le roi de la Bazoche était nommé à la majorité des suffrages, par les syndics des procureurs et notaires et par les clercs de procureurs.

L'abbé de la Jeunesse était élu à l'hôtel de ville où il siégeait et avait voix délibérative pendant toute l'année de sa nomination, ainsi que le prince d'Amour. Ces deux personnages sont des souvenirs de nos anciennes Cours d'amour.

La veille de la Sainte-Trinité, les tambours du prince et de l'abbé sortent vers midi, et commencent à donner des aubades.

2e jour. — Le dimanche de la Trinité.

On nomme ce jour, à l'hôtel de ville, le guidon de prince d'Amour. L'abbé de la Jeunesse nomme ses officiers.

Le capitaine des gardes et les trois bâtonniers du roi de la Bazoche, précédés des tambours, se rendent tous ensemble chez le porte-enseigne, qui est obligé de leur donner à déjeûner. Puis, le Roi, son lieutenant, son guidon et toute sa suite vont entendre la messe aux Jacobins, où le Roi en cordon bleu et plaque de l'ordre du Saint-Esprit fait l'offrande.

Après la messe, il nomme tous les officiers de la Bazoche. Les principaux sont : le connétable, l'amiral, le grand-maître et le chevalier d'honneur.

Vers midi, le porte-enseigne vient jouer du drapeau dans une salle du palais, où le capitaine des gardes et les bâtonniers font pareillement leurs exercices.

La veille des tournois était ainsi consacrée à des essais ou *épreuves*. Bientôt après commencent les jeux.

1er JEU.

Lou grand juéc deis diablés (le grand jeu des diables.)

Voyons d'abord l'uniforme des diables. Ils ont un *corcet* et des culottes noirs tout

parsemés de flammes rouges. Leur *testière*[1] est aussi noire et rouge, avec d'assez longues cornes formant une vraie tête de diable.

Le grand diable a une testière un peu plus hideuse et quelques cornes de plus. Ils portent tous, deux rangs de sonnettes attachés en bandoulière et en sautoir, qui produisent un bruit infernal. Chacun d'eux a une fourche d'une main et une tirelire de l'autre, pour recevoir ce qu'on leur donne; tous les diables font bourse commune.

La diablesse a un accoutrement singulier et une coiffure bizarre, parodie des modes du moment. Elle paraît dans son jeu vouloir brosser l'habit du roi Hérode, qui porte une espèce de casaque courte cramoisie, avec des ornements jaunes, et aux bras, des rubans de diverses couleurs; sa testière est couronnée et il tient un sceptre à la main.

Avant les jeux, tous les diables en habits de cérémonie entendent dévotement la messe à Saint-Sauveur; ils entrent dans l'église, leur masque à la main. En sortant, ils vont au grand bénitier : là, ils s'aspergent d'eau bénite, en faisant de grands signes de croix, et ils se comptent avec soin, de peur d'en trouver *un* de plus, comme cela est arrivé une année, que les diables avaient mérité l'enfer.

La place de diable est si recherchée, qu'un bon citadin à qui on la faisait, s'écria : « Mon père a été diable, mon grand-père a été diable, pourquoi ne le serais-je pas? »

Après la messe, leur grand jeu commence : Le roi Hérode, brossé par la diablesse, tourmenté, harcelé par une douzaine de diables, écarte leurs fourches avec son sceptre et saute de côté et d'autre, en se débattant comme un possédé.

IIe JEU.

Lou pichoun juéc deis diablés (le petit jeu des diables.)

Un enfant, en corset blanc, les bras et les jambes nues, représentant une petite ame *(armetto)*, tient de la main gauche une croix haute de cinq pieds, plantée en terre. Un ange, habillé de blanc, couronné d'une auréole et pourvu de grandes ailes, se tient près de l'*armetto*, prenant aussi la croix de la main gauche.

[1] Ces *testières* étaient des masques, à peu près semblables à ceux dont les anciens se servaient au théâtre (*larvæ scenicæ*). René les avait tous fait mouler en fonte. Ces objets d'art si curieux furent brisés en 1780. (*Notes de l'Hist. de René*, par M. de Villeneuve.)

Trois diables armés de fourches, poursuivent la pauvre petite ame qui tourne rapidement autour de la croix. Un quatrième diable s'acharne sur l'ange, qu'il frappe sur le dos à grands coups de bâton. Heureusement que le dos de l'ange est garni d'un coussin et d'une plaque de fer cachés sous sa tunique.

Après nombre de coups, qui font sauter l'ange et la petite âme, le jeu cesse : les diables se retirent, vaincus par la croix.

IIIe JEU.

Lou juéc doou cat (le jeu du chat).

Ce jeu rappelle l'idolâtrie des Juifs qui adorèrent le Veau d'Or et des animaux vivants comme les Egyptiens.

On voit Moïse montrant aux Juifs les Tables de la Loi; le grand prêtre Aaron est à côté de lui. Un juif porte le Veau d'or au bout d'un bâton qu'il fait tourner avec rapidité. Les enfants de Jacob dansent autour de lui; et en passant devant Moïse, lui font de la main un signe de mépris, criant *ouhou! ouhou!*

Au milieu du groupe, un Juif jette en l'air et reçoit dans sa main un chat, dont la tête et la queue sortent d'un sac. Le peuple frappé des miaulements de ce pauvre animal a nommé ce jeu : *Le jeu du chat.*

IVe JEU.

La reino Sabo (la reine de Saba).

La reine de Saba (dont le rôle est rempli par un robuste garçon), va voir Salomon. Elle porte un riche costume persan; une ceinture d'argent serre sa large taille; un voile de gaze pend derrière sa couronne étincelante de diamants; elle est ridiculement coiffée et met beaucoup de rouge.

Devant elle est un danseur élégamment vêtu, avec des petits grelots aux jarretières; de la main droite, il tient une épée nue, au bout de laquelle il y a un petit château peint, doré et surmonté de cinq girouettes en clinquant.

La reine a trois dames d'atours, portant chacune une coupe d'argent, symbole des riches présents destinés au roi Salomon.

Le porteur du château danse plusieurs pas devant la Reine, et toutes les fois qu'il incline son château pour la saluer, Sa Majesté lui rend de la tête et du corps un grand salut en forme de demi-cercle.

Pendant cette danse, la Reine, mettant ses deux mains sur les côtés, se balance noblement, et sans bouger de sa place, en suivant l'air que le roi René lui a consacré.

Après le troisième salut, les dames d'atours prennent la place du danseur et forment entr'elles, toujours sur le même air, une danse qui paraît fort applaudie par les mouvements graves et cadencés de cette majestueuse Reine.

V^e JEU.

La bello estello (la belle étoile).

Ce jeu représente les trois Mages allant à Bethléem et suivant l'étoile qui les y conduit.

Un homme, en longue robe blanche, porte au bout d'un bâton peint en blanc et or, une grande étoile dorée. Les trois Mages arrivent couronne en tête et sceptre à la main ; ils portent des habits de diverses couleurs avec des manteaux assortis aux rubans qui bordent leurs habits. Devant eux, marchent trois pages, coiffés de bonnets en forme de pain de sucre, avec des habits bigarrés aux couleurs de leurs maîtres; chacun d'eux porte une boîte qui désigne les présents d'or, de myrrhe et d'encens que les Mages vont offrir.

Pour exécuter leur jeu, le porteur de belle étoile se tourne du côté des Rois et incline l'étoile deux ou trois fois à droite et à gauche. Rois et pages suivent le mouvement de l'étoile en s'inclinant comme elle. Puis, le premier page vient la saluer en dandinant sur le pied droit et sur le pied gauche; ensuite, il se retourne vers le Roi son maître et le salue de la même façon. Le premier Mage se retourne et reçoit du second page le même salut, et ainsi jusqu'au troisième Roi, qui, à la fin du jeu, donne sa bénédiction à la troupe.

VIe JEU.

Leis Tirassouns (qui se traînent par terre).

Une troupe d'enfants revêtus de chemises de toile écrue, qui les couvrent jus-

qu'aux talons, est conduite par un maître d'école, le livre à la main. Arrive le roi Hérode suivi de ses troupes, représentées par un porte-enseigne, un tambour et un arquebusier.

A l'aspect du tyran, les Innocents se mettent à fuir, courant en cercle. Le Roi ordonne de faire feu, et à peine la décharge faite, les malheureux enfants tombent par terre et se traînent à qui mieux mieux, et souvent dans les ruisseaux, ce qui leur a fait donner le nom de *Tirassouns*.

Moïse vient gravement montrer au peuple l'Écriture sainte, sans doute pour lui faire comprendre l'accomplissement des prophéties.

VIIe JEU.

Leis Apôtros (les Apôtres).

Judas ouvre la marche, sa bourse de trente deniers à la main ; il est suivi de saint Paul tenant une grande épée nue.

Les Apôtres viennent ensuite sur deux files, et enfin Jésus-Christ, en robe longue, en ceinture de corde, la tête couronnée d'épines et le visage couvert de sang. Il paraît courbé sous le poids de sa croix.

Quand on fait le jeu, ils s'arrêtent tous : les Apôtres se rangent sur deux haies ; Judas passe devant eux assez vîte, suivi de saint Paul qui le menace de son épée. Il fait deux ou trois fois le tour du Christ en lui montrant la bourse ; enfin il lui donne le baiser de trahison, et repasse au milieu des Apôtres qui lui donnent chacun un grand coup de bâton sur la tête : il se rit de leur sainte colère à l'abri d'une énorme perruque rouge.

Les Apôtres et Judas lui-même sont tous en dalmatiques ornées de rubans ; ils se distinguent les uns des autres par leurs attributs : saint Pierre a les clefs ; saint Jacques, des coquilles de pèlerin ; saint Luc, une tête de bœuf ; saint Marc, une crinière de lion, et ainsi des autres.

Saint Jean, le précurseur du Messie, est représenté par un jeune enfant vêtu d'une peau de mouton, les bras et les jambes nues.

On sera surpris d'y voir saint Siméon, en mître et en chappe, portant à son bras gauche un panier d'œufs, et distribuant de sa droite force bénédictions.

VIIIe JEU.

Leis chivaoux frux (les chevaux fringants).

Voici un jeu qui fait encore aujourd'hui la joie de nos enfants. Douze jeunes gens de haute taille paraissent, montés sur des chevaux de carton, dont la tête est décorée de heaumes à plumail. Les jambes de ces cavaliers à pied sont cachées par les caparaçons des coursiers qu'ils portent attachés à leur ceinture par des rubans en sautoir. Ils ont des chapeaux gris avec un grand plumet et une cocarde.

Jadis ils avaient des casques et toute l'armure des véritables chevaliers ; un bâton orné de rubans a remplacé la lance. De leur main gauche, ils font mouvoir le cheval à leur gré et forment une danse variée sur l'*air des chivaoux frux*, composé par le bon Roi. C'est une agréable parodie des ballets à cheval.

IXe JEU.

Les dansairés (les danseurs).

Les danseurs sont plaisants à voir, et par leurs costumes et par leurs danses, qu'ils terminent toujours par un gracieux rigaudon.

Ils ont un chapeau garni de gros diamants de théâtre et de grandes plumes de toutes couleurs, des jarretières munies de petits grelots, et à la main des thyrses ornés de rubans.

X^{e} JEU.

Leis razcassetos (les lépreux).

Ce sont les lépreux de l'Évangile. Leur pauvre habillement consiste en deux tabliers de mulets à franges, qu'ils mettent, l'un devant, l'autre derrière, avec deux rangs de gros grelots en bandoulière et en sautoir.

Un des lépreux porte une mauvaise perruque, et les autres, entièrement tondus, sont armés de brosses, peignes et ciseaux.

Ils poursuivent leur malheureux frère qui saute comme un diable pour échapper aux mains de ces mauvais perruquiers.

L'origine de ce nom de razcassetos est assez plaisante : En 1579, le comte de Carces ayant fait la guerre aux religionnaires de Provence, on les appela *Razats* (rasés, tondus), et les soldats du comte, *Carcistes*. La reine Catherine de Médicis vint en Provence pour apaiser ces troubles, et se trouva à la Fête-Dieu d'Aix.

Elle demanda l'explication du jeu des lépreux, et un plaisant de la cour lui répondit que c'étaient les *Razats* qui peignaient un *Carciste*. Cette plaisanterie fit beaucoup rire la Reine, et le public l'adopta. On nomma donc ce jeu : *Razats* et *Carcistes*, et par corruption *Razcassetos*.

XIe JEU.

Sant Christoou (saint Christophe).

C'est une figure colossale faite avec une carcasse en bois très léger ; ses deux bras sont étendus en croix ; un petit Jésus est attaché sur le bras droit. Sa tête énorme est accompagnée d'une auréole et d'une barbe formidable.

Le géant est revêtu d'une longue aube en toile blanche sous laquelle est caché un homme, qui fait saluer son saint tant qu'il peut. A chaque salut, les gros sous pleuvent dans sa tirelire. Il est juste d'encourager la civilité.

XIIe JEU.

La Mouert (la Mort).

La Mort est représentée par un homme caché sous un grand squelette noir avec une tête hideuse. Elle fait aller et venir sa faux sur le pavé en menaçant les pieds des spectateurs, qui, pour s'en délivrer, lui jettent à la tête jusqu'à leur dernier sou.

C'est là le plus désagréable de tous les *entremets*. Après le plaisir, la peine ; après les riantes illusions de la vie, la mort. Admirez la sage philosophie du bon Roi.

3e *jour. — La veille de la Fête-Dieu.*

La passado (la passade).

Vers la fin du jour, le capitaine des gardes du roi de la Bazoche et ses bâtonniers se rendent, en habits de cérémonie, devant la grande porte de Saint-Sauveur, où se trouvent en même temps les bâtonniers de l'abbé.

Les syndics des procureurs vérifient avec soin si ces derniers n'ont point de rubans aux couleurs de la Bazoche, qui sont le bleu de ciel et le blanc.

Aussitôt après commence le Pas d'armes qui est ouvert par les bâtonniers de l'abbé. Ils simulent un *tournoi de courtoisie*, avec leurs hallebardes ornées de rubans.

L'air vif et animé des tambours et des fifres, composé encore par le roi René, les applaudissements des dames et du peuple, stimulent l'adresse des joûteurs.

Les bâtonniers de la Bazoche continuent le même exercice. Le Pas d'armes fini, les officiers de la Bazoche vont, précédés des tambours, porter les pannonceaux aux syndics des procureurs. Chaque pannoncel est surmonté d'un flambeau allumé entre deux guidons à pointes, aux armes de la Bazoche.

Lou gué (le guet).

Sur le coup de dix heures, on voit aller par la ville, à la lueur des torches, une nombreuse mascarade qui marche dans l'ordre suivant:

La Renommée à cheval, sonnant de la trompette; elle est suivie de tambours et fifres jouant l'air du guet.

Les chevaliers du guet, en justaucorps et culottes rouges, avec un bonnet orné d'un *croissant*, et une pique à la main; leur étendard les précède.

Le duc et la duchesse d'Urbin montés sur des ânes [1].

Le duc porte un habit et un manteau rouges à rubans jaunes et un casque surmonté d'un orgueilleux plumet. Il a un bouquet à la main, pour saluer les dames.

La duchesse a une robe et un manteau de la même couleur que celui de son époux, et un grand éventail à la main.

Momus avec ses grelots, son masque et sa marotte, déclame ses satires en gesticulant [2].

Mercure avec ses attributs accompagne la Nuit, qui porte une robe noire parsemée d'étoiles blanches, et un bouquet de pavots à la main.

Ici, on voit dans le cortége le jeu des Lépreux et celui du Chat.

Pluton et Proserpine suivent à cheval.

Le petit jeu des Diables, *sans l'Ange ni l'Armetto.*

Le grand jeu des Diables.

Neptune armé de son trident, Amphitrite assise sur deux dauphins.

Troupes de faunes et de dryades, dansant au son des tambourins, fifres, tympanons et palets.

Pan, jouant de sa flûte, et la nymphe Syrinx, que ce Dieu changea en roseau.

Bacchus, assis sur son tonneau, dans un petit char, tenant une coupe d'une main et un thyrse de l'autre.

[1] En 1460, Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils aîné du roi de Sicile, étant à la conquête de Naples, le pape Pie II envoya contre lui Frédéric, duc d'Urbin. Il se laissa battre si bien par le duc de Calabre, que René a voulu immortaliser la honte de cette défaite. (César Nostradamus, *Hist. de Provence.*)

[2] René avait ordonné que les syndics d'Aix choisissent tous les ans des poètes pour composer et débiter des vers pendant les jeux de la Fête-Dieu. Ces poètes populaires prirent d'abord pour objet de leurs satires les ennemis de la maison d'Anjou, et ils en vinrent plus tard jusqu'à jeter à pleines mains le ridicule sur les vices des Provençaux. Leurs satires s'appelaient *Momons* ou jeux de Momus. (Saint-Vincent, *Mémoires et notices*, 1817.)

Mars et Minerve, revêtus d'une armure complète, comme des chevaliers partant pour la guerre.

Apollon avec sa lyre et son coq, symboles du chant; Diane, avec son croissant, son arc, ses flèches et son carquois.

La reine de Saba et ses tambourins.

Saturne avec sa faux, et Cybèle avec une tour sur la tête.

Le jeu des danseurs et leurs tambourins.

Tous les dieux et déesses sont à cheval.

Enfin arrive un grand char, orné de buis et de lierre, et tout rayonnant d'or. On y voit le grand Jupiter, son aigle à ses pieds et la foudre à la main; dame Junon, l'épouse du roi de l'Olympe, caressant de son sceptre son oiseau favori; dame Vénus avec un gros bouquet, et son fils Cupidon, décochant ses sagettes aux jeunes beautés qu'il aperçoit.

Les ris, les jeux et les plaisirs sont figurés par de jolis enfants tout couverts de rubans roses, avec des petites ailes de papillon : le plaisir s'envole vite.

Le char est suivi des trois parques à cheval. Cloto tient la quenouille; Lachesis fait tourner le fuseau; Atropos est armée de ciseaux pour couper le fil.

Le bon roi a voulu nous avertir que les grandeurs, les jeux, les plaisirs et enfin la vie ont un inévitable terme.

Une légion de tambours et de fifres jouant toujours l'air du *Guet*, ferme la marche.

Voilà cette fameuse procession des divinités païennes qui a tant scandalisé les protestants et les philosophes! Mais avant de juger leurs sarcasmes, il nous faut achever notre récit.

Laissons donc les dieux de la fable s'évanouir dans les ténèbres, car voici le grand jour de la Fête-Dieu.

4e *Jour. — La Fête-Dieu.*

La gageure des diables.

A quatre heures du matin, tous les diables s'assemblent devant la porte de la cathédrale. Là, le petit jeu des diables fait ses exercices, et se met à courir avec l'*armetto* aussi vîte que possible, en suivant le parcours ordinaire de la procession.

Aussitôt leur départ, le grand jeu des diables se hâte d'exécuter son jeu pour courir après les autres et enlever l'armetto, avant qu'elle soit revenue à Saint-Sauveur.

S'il y réussit, le petit jeu paie à déjeûner au grand; sinon, c'est le grand qui régale le petit.

La Bazoche.

A huit heures du matin, grand dejeûner de toute la Bazoche chez le Roi. De là, elle se rend à la cathédrale en grande cérémonie.

Le premier bâtonnier ouvre la marche suivi de sa compagnie de mousquetaires, auxquels le Roi donne uue écharpe de taffetas bleu de ciel qu'ils mettent en bandoulière.

Le porte-enseigne vient ensuite avec la deuxième compagnie de mousquetaires en écharpes couleur de rose. Après le second bâtonnier, marche le capitaine des gardes en *casaque*, espèce de dalmatique de taffetas bleu de ciel doublée de blanc, avec des croix en dentelle d'argent sur la poitrine et sur le dos, comme les croisés, portant une lance avec une hampe de rubans. Puis, le connétable, l'amiral, le grand-maître et le chevalier d'honneur, suivis de vingt-quatre *casaques* avec leurs mousquets et épées. On appelle *casaques* des clercs de procureurs portant une dalmatique pareille à celle du capitaine des gardes. Chacun des casaques et mousquetaires reçoit une livre de poudre à canon, un cierge de quatre onces et quinze sous.

Viennent ensuite les guidons de roi et le lieutenant de roi, habillés comme lui, mais sans le cordon bleu; la symphonie, les écuyers et enfin le Roi de la Bazoche.

L'Abbadie.

La *bravade* de l'abbé a son capitaine des gardes en tête : elle est composée de plusieurs compagnies d'arquebusiers dirigés dans leurs décharges par les bâtonniers. Le porte-enseigne, le guidon et le lieutenant d'abbé sont en habits noirs, plumet et cocarde au chapeau, épée et hausse-col.

L'abbé de la Jeunesse porte un pourpoint et un manteau de soie noire avec un grand rabat : il est escorté d'une suite nombreuse en gants blancs, un ruban à la boutonnière et un cierge non allumé.

Tout ce cortège assiste à la grand'messe qui commence à dix heures et demie. Après la messe, Messieurs du chapitre donnent un grand déjeûner aux plus hauts personnages. « Le mercredi 15 juin 1495, Messieurs du chapitre ont ordonné qu'il y aurait pour le déjeûner du lendemain dans la salle capitulaire, une moitié de mouton, deux jambons d'Arles et quelques fruits[1]. » La table est de forme angulaire; on mange debout, sans couteaux ni fourchettes.

Aussitôt après ce frugal repas, commence la procession de la Fête-Dieu.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette procession. Comme à Angers, elle était formée par les corps civils et religieux de la ville d'Aix. Les artisans étaient rangés par classes, sous douze bannières représentant les patrons des principaux métiers.

Il est bon seulement de remarquer que les dieux de la veille et tous les jeux ou divertissements étaient bannis de la véritable procession.

Maintenant, nous allons d'Aix à Tarascon, pour voir les *jeux de la Tarasque.*

[1] Nous avons puisé les éléments de cette notice dans les archives de Tarascon, que M. Cyprien Gautier a bien voulu nous ouvrir; dans les notes de M. le marquis de Villeneuve, et dans un curieux ouvrage intitulé : *Monuments de l'église Sainte-Marthe*, dû à la science modeste de M. l'abbé Faillon, professeur au séminaire d'Issy.

JEUX DE LA TARASQUE[1].

Les légendes rapportent qu'après la mort du Sauveur, les trois Marie et sainte Marthe vinrent en Provence.

La sœur de Lazare remontant les bords du Rhône, s'arrêta dans un village, dont elle trouva les habitants épouvantés par un monstre horrible, appelé *Tarasque*, qui dévorait chaque jour plusieurs enfants.

Marthe eut pitié de ce pauvre peuple, et invoquant celui qui avait ressuscité son frère, elle se rendit maîtresse du monstre et l'enchaîna dans sa caverne.

Devons-nous voir sous le voile de cette légende, la sainte terrassant le démon, et délivrant de sa rage ces pauvres païens? Nous inclinons à le croire. Toujours est-il que le nom de *Tarascon* se voit déjà sur les chartes du XIIe siècle, ainsi que la figure d'un reptile avec son nom de *Tarasque*, sur des sceaux de la même époque.

Charles VII avait grande dévotion à sainte Marthe de Tarascon, et nous avons lu dans la *Biographie*, page XCVIII, que son beau-frère René fit faire, en 1458, la solennelle translation des reliques de la sainte.

A son retour d'Italie, le bon Roi ayant trouvé, comme sainte Marthe, les habitants de Tarascon apauvris et décimés par leurs discordes continuelles avec les villes voisines, invoqua le souvenir de la sainte, si cher aux Tarasconnais, et pour apaiser leurs discordes, il institua des jeux qu'il plaça sous son patronage avec cette devise : *Concordiâ felix.*

Le jour de la Pentecôte, les *chevaliers de la Tarasque* se réunissaient à l'issue des Vêpres, pour élire l'*Abbé de la jeunesse.*

[1] *Livre des délibérations du Chapitre Saint-Sauveur.*

Le lendemain, une salve d'artillerie les rassemblait à la Messe où ils devaient se présenter dans le costume suivant : Culotte courte rose en toile de serge; gilet en batiste blanche à manchettes garnies de dentelle ou de mousseline; des bas de soie blancs, des souliers de même avec talon et houpe rouges; chapeau ou toque noire à plumes blanches et cocarde rouge.

Une médaille d'argent, portant l'effigie de la Tarasque, était suspendue en sautoir à un large ruban rouge.

Après la Messe, les Tarascaires donnaient un grand déjeûner aux premiers de la ville et à tous les étrangers venus pour voir la fête.

A l'issue du festin, commençait une longue marche de toutes les corporations, suivies des chevaliers de la Tarasque, de leurs écuyers et de l'Abbé de la jeunesse. Enfin, paraissait le monstre, sous la figure d'un énorme crocodile, conduit par une jeune fille vêtue de blanc, qui le tenait attaché avec un ruban rose.

Arrivés devant l'hôtel-de-ville, un des Tarascaires s'approchait du monstre, et aussitôt des gerbes de feu jaillissaient par ses naseaux.

La Tarasque devait ensuite exécuter une course devant l'abbaye des Bénédictines. Tout le peuple était rangé en cercle.

Douze écuyers, cachés sous les nageoires du monstre, le faisaient mouvoir avec rapidité dans tous les sens. Tantôt sa tête s'allongeait subitement et sa gueule hideuse s'ouvrait pour dévorer les jeunes filles épouvantées. Tantôt sa longue queue attrapant les jambes des paysans trop curieux, les renversait par terre, aux applaudissements de la foule.

Le jeu fini, l'abbesse donnait trente livres aux porteurs de la Tarasque qui la reconduisaient devant l'église Sainte-Marthe, où elle faisait trois sauts en l'honneur de la patrone de Tarascon.

A la suite de ce jeu principal, on en voyait plusieurs autres que nous allons décrire brièvement.

Le *jeu de saint Christophe*, patron des portefaix; au lieu de saluer comme à Aix, il faisait rouler un tonneau vide pour culbuter les curieux.

Le *jeu du Cordeau*, figuré par des paysans qui cherchaient aussi à faire tomber les spectateurs. On voulait, dit-on, représenter par ce jeu la plantation de la vigne.

Le *jeu de Notre-Dame des Bergers* : trois jeunes filles, coquettement vêtues et montées sur des ânesses, chevauchaient recueillant sur leur route les hommages de la foule. Alors un berger, contrefaisant l'imbécile, leur barbouillait le visage avec une bouteille d'encre cachée sous sa veste.

Cette niche amusait beaucoup les autres jeunes filles, jalouses du succès de leurs jolies compagnes.

Le *jeu des Jardiniers*, qui faisaient pleuvoir sur la foule des graines d'épinards.

Le *jeu des Meuniers* ; ils allaient, montés sur des ânes, poursuivant les spectateurs avec des sacs de farine qu'ils répandaient sur leurs habits.

Le *jeu des Arbalétriers*, qui rivalisaient d'adresse à décocher leurs flèches.

Le jeu des Chevaliers de la Tarasque : Ils formaient avec leurs piques et leurs drapeaux un pas d'armes comme les bâtonniers d'Aix.

Le jeu du Pain bénit, qui était distribué par des agriculteurs montés sur leurs plus belles mules richement harnachées; ils étaient précédés de trompettes, timbales et tambours.

Le jeu de l'Esturgeon : Six chevaux traînaient un grand char, sur lequel était placée une barque, qu'on remplissait d'eau à toutes les fontaines. Des mariniers montés sur le char, arrosaient les curieux qui ne fuyaient pas assez vite.

En 1474, René avait amené à ces divertissements Jeanne de Laval, alors menacée d'une maladie de langueur; la tradition rapporte que le jeu de l'Esturgeon fut le seul qui fit rire la femme du bon roi.

La fête se terminait par *le jeu de la Farandole* : C'était un galop général, où se réunissaient tous les acteurs des jeux, en se tenant chacun par le bout d'un mouchoir. Il était conduit par l'Abbé de la jeunesse, qui saluait gracieusement les dames avec un beau bouquet.

Maintenant que nous avons achevé le tableau fidèle des fêtes instituées par le Roi René, il ne nous reste plus qu'à venger ce bon prince des sarcasmes qu'elles lui ont attirés.

Disons d'abord que les protestants et les philosophes ont pris à tâche de ridiculiser toutes les fêtes du moyen âge. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'ils ont fulminé leurs anathêmes contre la *Fête des Fous.*

Eh bien! cette fête si abominable n'était autre chose, à son origine, que le triomphe de l'humilité sur l'orgueil.

Il venait un jour chaque année, où les princes de l'église descendaient de leurs dignités, pour céder leurs siéges à d'humbles enfants de chœur. Ces grands d'un jour choisissaient entr'eux le *roi des chanoines,* et entonnaient avec une joie folle, le fameux verset : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles!*

Il est vrai que la folie des hommes fit dégénérer cette fête en une déplorable licence; mais aussitôt l'Église éleva la voix pour la condamner et la proscrire de ses temples, et le Roi René eut la gloire de l'abolir dans ses états.

Cette preuve éclatante de sagesse ne lui a pas fait obtenir grâce pour lui-même.

En 1645, un auteur anonyme publiait « sa plainte à Gassendi contre les jeux qui se célèbrent ridiculement à Aix le jour de la Fête-Dieu. » Quelques années après, Madame de Sévigné elle-même écrivait à Madame de Grignan, sa fille, à Aix: « Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu : « elles sont tellement profanes, que je ne comprends pas comment votre saint ar- « chevêque (le cardinal Grimaldy) les veut souffrir.... »

Madame de Sévigné, malgré l'élévation de son esprit, n'a pas voulu comprendre une des plus belles pensées du Roi René.

Il avait imaginé à Aix une de ces fêtes nocturnes, en usage chez les Grecs et les Romains, pour réunir dans une marche grotesque les dieux et déesses du paganisme. Le peuple les regardait passer à la lueur des flambeaux, et tout cet ancien monde s'évanouissait comme une ombre aux premiers rayons dn grand jour de la Fête-Dieu!

Alexis CHEVALIER.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR JEAN BERNARD, ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Jean Bernard, archevêque de Tours, « nay en 1386, d'une famille considérable et fort ancienne (1), » professeur ès-lois, droit civil et canon, conseiller au parlement de Paris, séant alors à Poitiers, maître des requêtes en 1424, doyen et archidiacre de l'église d'Angers, chanoine prébendé et chancelier de l'église de Tours, puis archevêque en 1441. Ses hautes vertus et sa capacité lui font donner la préférence sur ses compétiteurs par le pape Eugène IV.

Il consacre d'abord cinq années aux affaires de son diocèse, apaise les dissensions, règle les mœurs du clergé et des laïcs, et convoque ensuite à Angers le 10 juillet 1448, un concile de ses suffragants. Il fait respecter les droits et prérogatives de son siége archiépiscopal, tant par l'évêque de Dôle que par le primat de Lyon. En 1455, ambassadeur de Charles VII en Espagne, pour renouveler avec le nouveau roi Henri, les anciens traités de paix, il s'acquitte de cette mission avec autant d'habileté que de bonheur. En 1458, député par Charles VII à l'assemblée de Mantoue, il y défend avec hardiesse et fermeté les droits de René d'Anjou au royaume de Naples, contre le pape Pie II, qui soutenait les prétentions du fils du roi Alphonse. Il accueille les évêques bretons, les défend contre leur duc et auprès de Charles VII, nonobstant les menaces du duc François, avec lequel il finit par les réconcilier. Employé en plusieurs autres ambassades, il s'y distingue toujours par son zèle et ses lumières. En 1463, il assiste à l'entrevue des rois de France et d'Espagne. En 1465, Jean de Beauvau, évêque d'Angers, voulant se soustraire à sa juridiction, il le réduit à l'obéissance, et meurt l'année suivante 1466, âgé de 80 ans, et après vingt-cinq ans d'épiscopat. Honoré de la confiance et de l'affection toute particulière des rois Charles VII et René d'Anjou, sa mémoire fut longtemps vénérée.

Guy de Bernard, son neveu, en faveur duquel il résigna son office de maître des requêtes en 1439, s'illustra davantage encore par les services qu'il rendit à l'État daus les hautes missions qui lui furent confiées. En 1449, ambassadeur vers le pape Nicolas V et l'anti-pape Félix, il détermina ce dernier à renoncer à la

(1) Boisrideau et Maan, *Hist. des archevêques de Tours*, 1667 et 1687, et charte originale communiquée par un membre de la famille :

« Sentence d'un procès entre les héritiers de feu noble seigneur messire Etienne Bernard, dit Moreau, en son vivant « chevalier, seigneur d'Escueillé et d'Avon, conseiller et maistre d'ostel du roy, demandeurs d'une part, et noble Jehanne « Berruyer, veufve dudit deffunct, defenderesse, d'aultre part; portant que les demandeurs devant le bailly, etc., ont dit et « déclairé, congneu et confessé qu'ils estoient et sont bien duement acertainez de la noblesse dudict deffunct, et qu'il estoit « d'ancien et noble lignaige, et qu'en vertu de la coutume de Touraine, ils reconnaissent leurs prétentions non « fondées. »

thiare, ce qu'on avait vainement tenté depuis six ans. En 1453, il fut élu évêque de Langres, duc et pair de France et sacré par son oncle. Louis XI, en instituant l'ordre de Saint-Michel, l'en fit chancelier. Il était fils d'un des frères de notre archevêque, Étienne Bernard, dit Moreau, en son vivant chevalier, trésorier-général de Louis II, duc d'Anjou, et de la reine de France sa fille, puis trésorier de France et conseiller du roi Charles VII, qui par ses lettres de 1433 (1), lui permit d'ajouter et de mettre sur le tout de ses armes, « un écusson d'azur chargé d'une fleur de lys d'or, au lieu qu'il portait auparavant de sable à une étoile « d'or. » D'après Maan et Boisrideau, la même faveur fut étendue à son frère l'archevêque, au retour de son ambassade d'Espagne en 1455. Notre archevêque eut encore plusieurs autres frères et neveux, qui se distinguèrent tous, dit Maan, par leurs vertus et leur habileté dans les divers emplois qu'ils remplirent.

Les branches de cette ancienne famille alliée aux maisons du Bellay, Conan-Rabestan, Savary de Lancosme, de Beaune Semblançay, Hurault de Cheverny, d'Etampes Valençay, de Maillé et de Sesmaisons se rattachent toutes à Étienne Bernard. De nombreux rameaux existent encore en Bourgogne, Touraine, Anjou et Bretagne, sous les noms de Bernard de Champigny, de la Roche, de Gautret, de Danne, de la Frégeolière, du Port, de la Fosse, de la Gâtinais, de Courville et de Marigny.

GUARINI (DE VÉRONE) ET LE ROI RENÉ.

Parmi les savants les plus distingués du quinzième siècle on remarque Guarini. Disciple de Jean de Ravenne, il alla plus tard à Constantinople pour y étudier la langue grecque sous Manuel Chrysoloras.

De retour dans sa patrie, il fut le premier Italien qui, depuis la chute de l'empire romain, y enseigna la langue grecque : on a de lui plusieurs ouvrages remarquables et quelques traductions. Il mourut à Ferrare le 4 décembre 1460.

Maffei place Guarini au premier rang parmi ceux qui ont remis en honneur les lettres grecques et latines. Le pape Nicolas V avait chargé Guarini du soin important de traduire en latin la Géographie de Strabon.

On voit à la bibliothèque d'Albi un petit in-folio manuscrit, qui a conservé sa vieille reliure; le troisième feuillet porte ce titre : *Strabonis, de situ orbis terræque descriptione liber XVII et ultimus, in latinam conversus linguam absolutus est. Anno Christi, MCCCCLVIII, tertio idus Julias. Ferrariæ.*

L'épître dédicatoire commence ainsi :

« Au très sérénissime et très illustre roi René, Antoine Marcellus se recommande en toute humilité.

» C'est un usage antique et encore observé, sérénissime Prince, que chacun s'empresse de déposer aux » pieds des monarques des offrandes de toute espèce, gages d'amour et de respect.... Pour moi, voulant ap- » porter à Votre Majesté un tribut d'un nouveau genre, je lui ai dédié un livre.... Il restait à faire connaître, » de tous ceux qui se sont occupés de la description de l'univers, le plus infatigable et le plus pénétrant : » Strabon, en un mot, dont les travaux paraissaient ensevelis dans un oubli fatal. Le très saint Père Nicolas V, » de très illustre mémoire, le père de la littérature et des beaux-arts, ne put souffrir plus longtemps ce dé- » laissement injurieux, et, pour le tirer de l'obscurité, il fit choix d'un homme aussi recommandable par ses » vertus privées que par son éloquence, Guarini, de Vérone, également habile dans la langue grecque et dans » les lettres latines.... »

Antoine Marcellus, sénateur et doge de Venise, fut nommé par René chevalier de l'ordre du Croissant, en l'honneur duquel il avait composé un poème latin, qui a fait partie de la collection du célèbre Peiresc.

En tête du manuscrit de la bibliothèque d'Albi sont placées deux miniatures, d'une exécution et d'une conservation admirables. La première représente Guarini offrant son livre à Antoine Marcellus. Dans la seconde, on voit Guarini à genoux présentant sa traduction au roi René, bien que Guarini fût mort et que Marcellus ait seul présenté le livre au Roi. La singularité des costumes, la vérité des portraits, rendent ce petit tableau précieux. (*Note communiquée par* M. le chevalier du Mège, de Toulouse.)

(1) Père Anselme, *Histoire des grands officiers de la couronne.*



Guarini offrant au roi René la traduction de la Géographie de Strabon.

Le roi René Pinx P. Hawke del. Lith. Cosnier et Lachèse . Angers

Ce dernier volume des œuvres du prince le plus populaire de son siècle, serait incomplet, s'il n'était terminé par un tribut d'hommages rendu au génie, à l'art, à l'amitié et à la science. Sans ce concours si généreux et bienveillant, jamais je n'eusse entrepris l'ouvrage que j'abandonne aujourd'hui à l'indulgence du public.

Et d'abord, je citerai le grand statuaire, dont le noble cœur bat à toutes les gloires de la patrie, et l'artiste ingénieux et distingué, qui a reproduit avec tant de bonheur les admirables tableaux et dessins du bon Roi.

J'ose espérer que M. le marquis de Villeneuve, M. le chevalier Lautard, MM. Paulin Pâris et Eugène Janvier, et M. le vicomte Duchâtel me pardonneront de leur renouveler ici l'expression de mon dévouement et de ma reconnaissance.

MM. Grille, Cavé, Duchêne et Champollion; MM. Mesnet et Chevalier, Roux-Alphéran, Rouard et Mouan (d'Aix), Gautier (de Tarascon), le chevalier du Mège (de Toulouse), Marchegay et Salmon me permettront également d'unir leurs noms dans un même souvenir.

6 décembre 1845.

Cte DE QUATREBARBES.

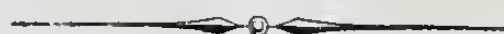


TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Pages.	Lignes.	
28	15	*Monlt*, lisez : moult.
Id.	22	*Bicn*, lisez : bien.
46	32	*Immondéré*, lisez : immodéré.
122	21	*Jusques en fin*, lisez : jusqu'en fin.
123	13	*Icy*, lisez : Car.
133	10	*Encores*, lisez : encor.
144	11	*A qui il ennuyt*, lisez : à qui ennuyt.

AVIS AU RELIEUR.

1	Frontispice,		*entre le titre et le faux-titre.*
2	Manuscrit de la Bibliothèque royale (la Visitation).		*en regard de la page* VIII
3	Miniatures du Mortiffiement de Vaine Plaisance.	nos 1	XVI
4	*Id.*	2	2
5	*Id.*	3	8
6	*Id.*	4	30
7	*Id.*	5	34
8	*Id.*	6	38
9	*Id.*	7	42
10	*Id.*	8	56
11	Manuscrit de la Bibliothèque royale (La Mort couronnée).		68
12	Miniatures de l'Abuzé en Court.	nos 1	72
13	*Id.*	2	76
14	*Id.*	3	80
15	*Id.*	4	92
16	*Id.*	5	104
17	*Id.*	6	108
18	*Id.*	7	110
19	*Id.*	8	112
20	*Id.*	9	120
21	*Id.*	10	132
22	*Id.*	11	154
23	*Id.*	12	164
24	Guarini offrant au Roi René la Géographie de Strabon.		198













